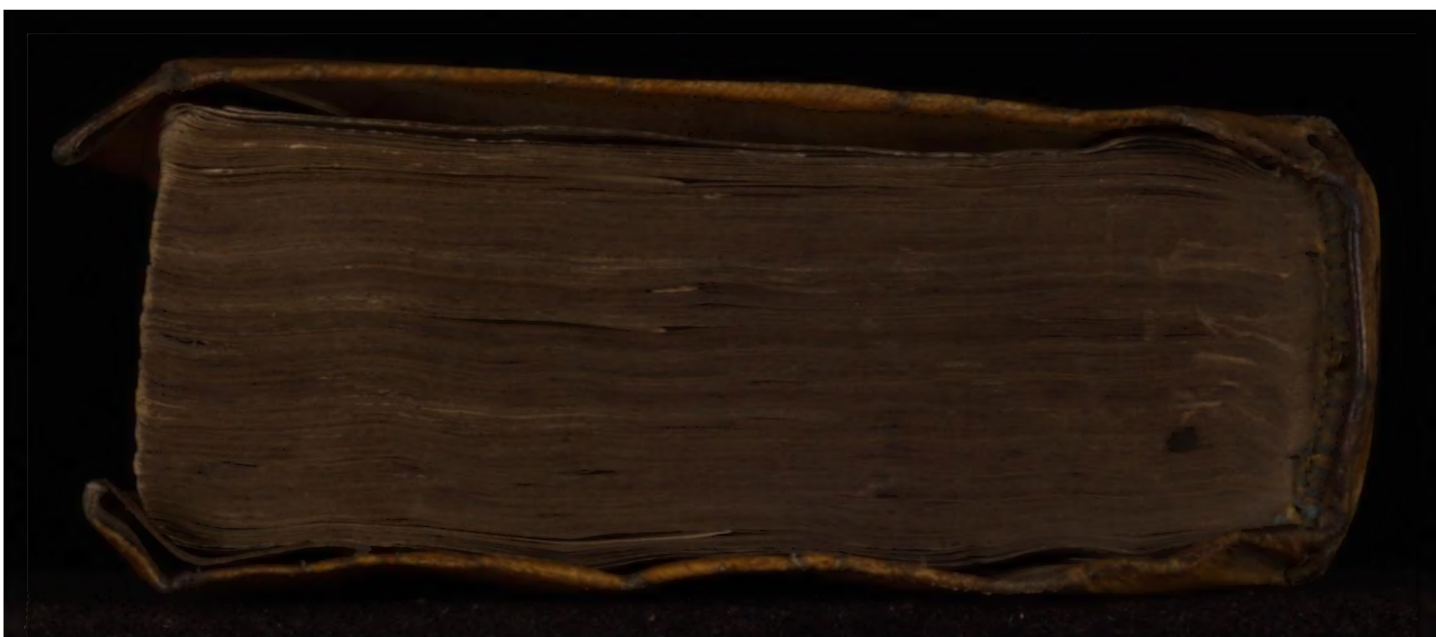






Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3503/A





Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3503/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3503/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
3503/A

A. XLI

~~83 16/8~~

3503/A

56.A.77

23667

[Faint, illegible handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

A. XLI.

~~837~~
16

3503

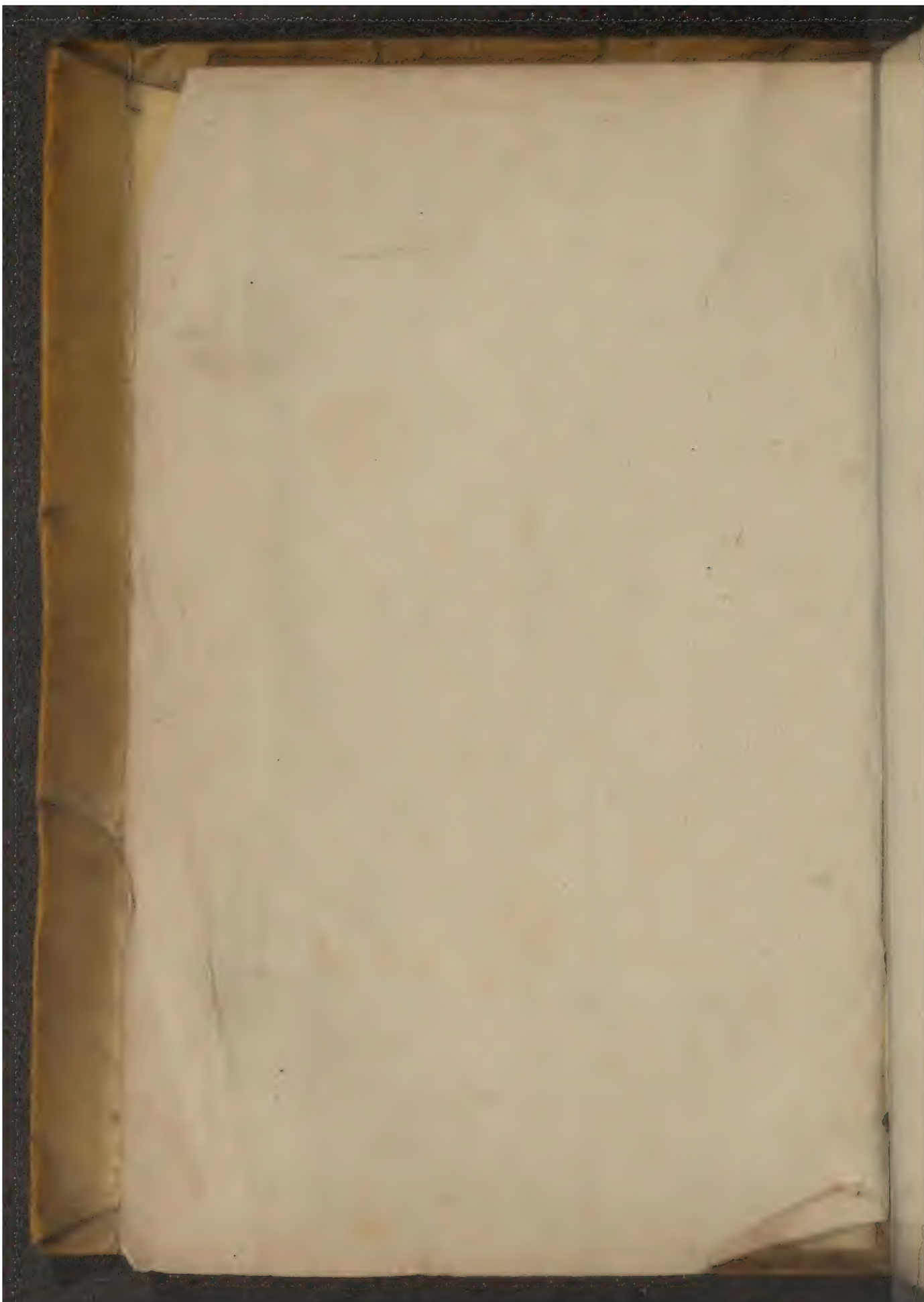
A

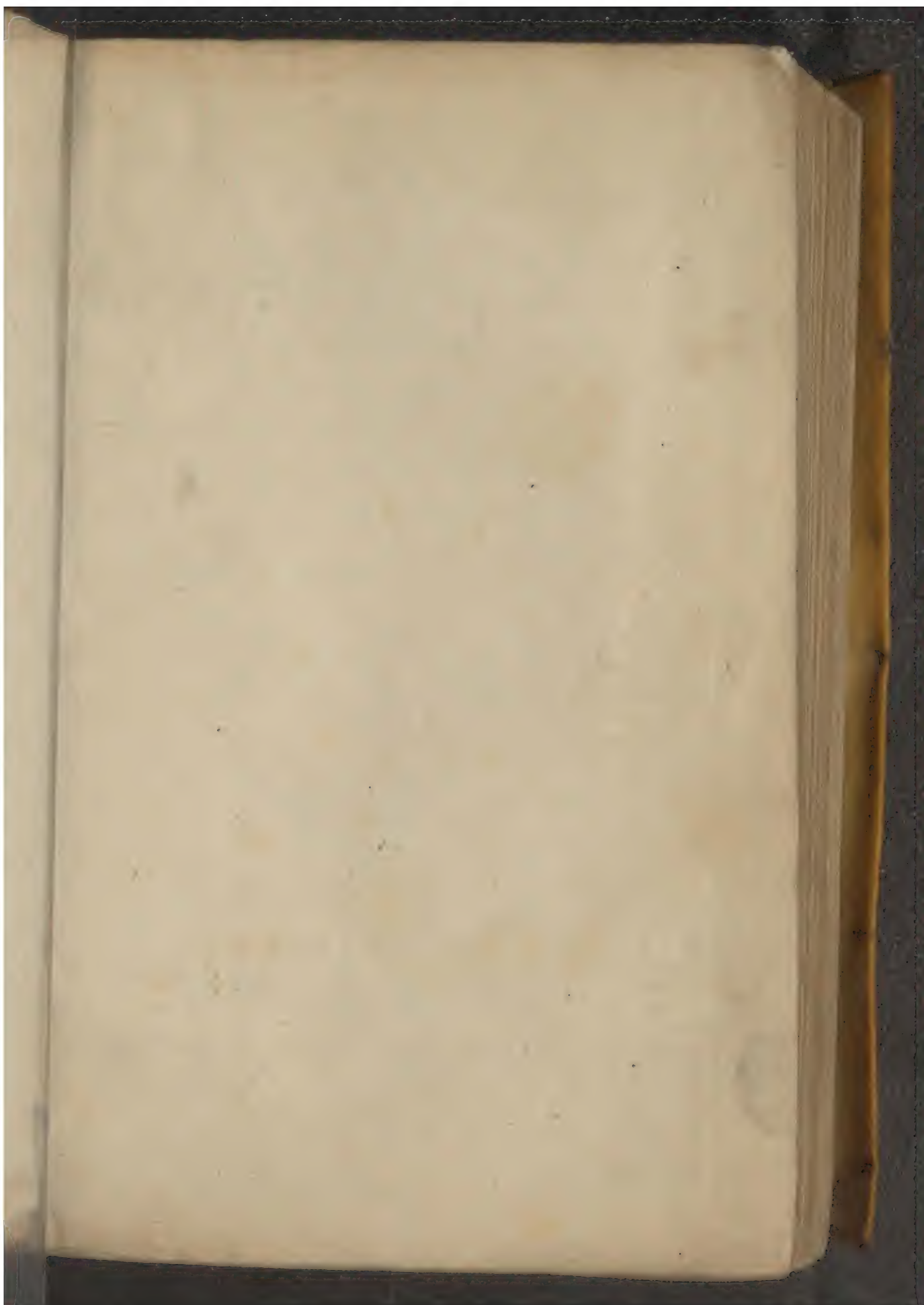
Handwritten text, possibly a signature or library stamp, written vertically in a cursive script.

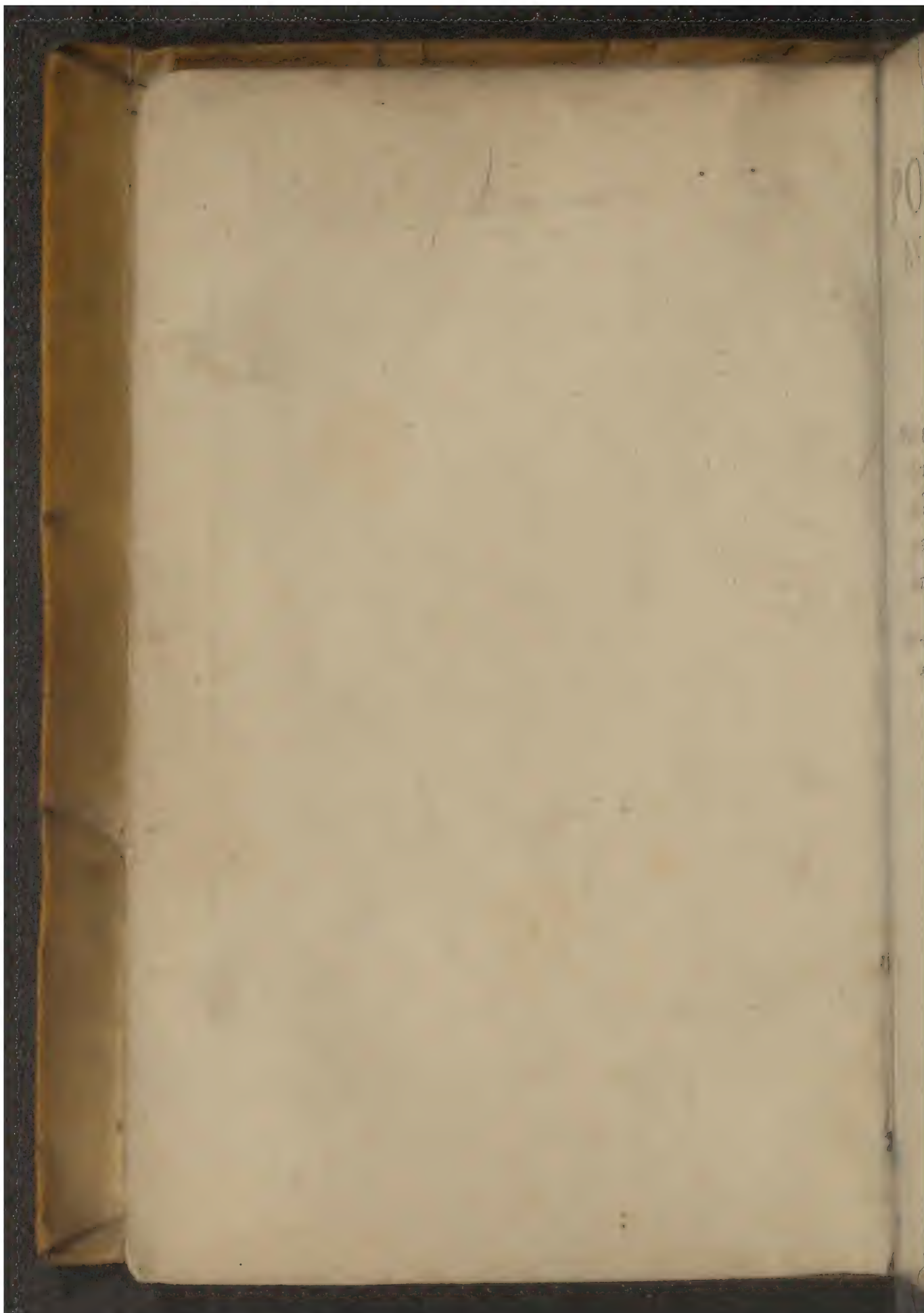
56.A.97

23667

Felzel
Paris. 09





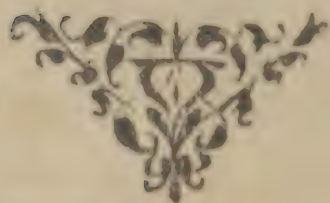


23667

ERREURS
POPVLAIRES
AV FAIT DE LA ME-
DECINE ET REGIME
DE SANTE'.

CORRIGÉS
Par M. LAUR. JOUBERT
Conseiller & medecin ordinaire du Roy, &
du Roy de Navarre, premier docteur re-
gent, Chancelier & inge de l'université an
medecine de Mompelier.

Cette-cy est de toute l'œuvre la premiere partie,
contenant cinq liures, avec l'indice des
matieres qui seront traitees
ez autres.



A BOVRDEAVS,
Par S. Millanges, Imprimeur du Roi,
1578.
Avec Privilege.



A TRESHAVTE,
TRESEXCELLANTE ET
STVDIEVSE PRINCESSE, MAR-
GVERITE de FRANCE, tres-illustre
Reine de Nauarre, filhe, sœur & fame de
Roy, LA VR. IOVBERT son tres-
humble & tres-affectionné seruiteur S.



A-DAME, il y a un
grand differant an-
tre les Princes de
Philosophie, Platon
& Aristote, sur la
condicion de l'ame
raisonnable : qu'ils
accordet facillemant estre celeste, diuine,
& immortelle, separable du cors : mais
Platon veut, qu'elle soit d'elle mesme sa-

uante de toutes choses, lesquelles s'effa-
cet de sa memoire & s'obliet, à l'instāt qu'
elle est submergee, & cōme ambourbee an
nottre cors humide & mol. puis à mesure
que le cors se desseiche petit à petit, l'ame
redeuenant aussi plus nette & reluisan-
te, se ramantoit, & recognoit toutes cho-
ses de peu à peu, comme s'il les aprenoit
de nouueau. car de la santāce de Platon,
ce que nous disons Apprādre, n'est qu'un
Ressouuenir. Au contraire Aristote af-
firme, nottre ame venir au cors ignorāte
de tout, mais capable & tres-prompte à
concevoir toutes choses: etant icelle un
esprit actuellemāt simple, & toutes cho-
ses an puissance. Il la compare a un ta-
bleau poly, auquel n'y a rien de peint ou
grauē, prest a recevoir toutes couleurs
& figures que l'on voudra. Cet auis ha
eu plus grand suite, que le premier: &
est tenu pour veritable, de ceus qui phi-
losophet le mieus. Car si on deuenoit sa-
uant

uant, par la seule exiccacion du cors, il
s'ansuiuroit, qu'on n'auroit besoin de do-
ctrine, & que l'erreur n'auroit aucun
lieu an l'ame(pourueu que les sans exte-
rieurs fussent antiens & sains) qui sont
deus conclusions notoirement absurdes.
Car quant à la doctrine ou ansegnemant,
quel besoin an auroit on, si l'ame d'elle
mesme deuiet, ou redeuiet sauante? Et s'il
ne tiët q̃ à la superflue humidité du cors,
qu'elle ne sache tout, quoy qu'on luy puis-
se demontrer, elle ne comprendra ou re-
tiendra aucune chose: & faut auoir la
paciace, que an s'essuyant, elle se reman-
toine les choses obliees. tellement que la
doctrine seroit an vain, totallement inu-
tile, sinon comme pour remettre an che-
min celuy qui seroit egaré: quand apres
l'exiccacion du cors, l'ame seroit neant-
moins comme eperdue, an cōtinuant son
obly. Mais ancor faudroit il, que tous ceus
de mesme age & complexion, fussent ega-

lemāt sauans, puis q̄ ils seroient egallēmāt
desseichés. & leur ame demoulbee de
mesme. Quant à l'erreur, quel lieu peut
il auoir an l'ame, si elle sait tout, pourueu
que les sans exterieurs ne l'abusēt, an lui
represantant vne chose pour autre? Elle
pourroit bien ignorer ce, qu'elle n'auroit
ancores decouuert ou reconnu: mais ce
n'est pas errer. car au-moins, ce qu'elle
sauroit, comme tout sauoir est veritable,
seroit vray. Or les erreurs & fausses o-
pinions sont si vulgaires & communes
an l'ame, que rien plus. Il faut donc qu'
elles viennent d'alheurs, & s'insinuet de
par dehors: sauoir est, de mauuaise do-
ctrine & fausse persuasion. Biē est vray,
que l'ame se peut forger (comme elle fait
an la plus part des hōmes) des erreurs &
mansonges, s'abusant elle mesme: & c'est
par ignorance. Car voulant raisonner
ou discourir sur quelque chose, où il faut
plusieurs consideracions, l'ame ignorant
quel

quelqu'une d'icelles, & n'estant bien seur
des autres, elle fait un mauuais syllo-
gisme & conclusion fausse : a laquelle
neantmoins elle se plait & arreste par
ignorance, ne sachant discerner le faus
du vray. Ainsi s'engendre un erreur:
qui est autant ou plus tenant an l'ame
du presomptueux, mere de telle opinion,
que l'erreur persuadé d'une fausse do-
ctrine, an l'ame du facil-croyant, sans di-
cours ou difficulté.

Voila, MA-DAME, la source des er-
reurs : que montre bien, l'ame estre de
soy ignorante, & simplement capable de
tout ce qu'on y veut peindre & grauer,
soit bien, soit mal, vray ou faus. car com-
me l'eau insipide, ressoit indifferamment
touttes saveurs, & la laine blanche
touttes couleurs, ainsi nous pouuons fas-
sonner l'ame de touttes qualités. & bien
heureuse celle, qui rancõtre de bons mai-
stres, sur tout à sa premiere erudicion,

affin qu'elle ne soit grauee, teinte, abreuee ou parfumee de mauuais traits, couleurs, humeurs, ou santeurs, fausses, corropues, & vicieuses des le cōmancement. Car il est trop difficile, sinon impossible, d'effacer, reparer, ou reformer, les mauuaises opinions figurees & ampraintes an vn cors mollet, qui les ressoit fort auant: comme aussi de changer le lustre, teind, & couleur, ia imprimee aus contēnāces & maintiens, corriger les humeurs angendrez de pernicieuse nourriture, d'oū procedet samblables meurs, & de là, samblables accions, qui comme mechantes odeurs, offancet le nez, & le cerueau des mieus sanses: odeurs inemandables, sans refondre tout l'humeur, qui angendre la vapeur si odieuse & detestable.

M A D A M E, ie laisse pour le present a messieurs les Theologiens, l'institution de l'ame an la foy Chrestiene, pour
la

la luy angrauer bien auant, la teindre
de pieté, l'abreuuer de saine doctrine, &
la parfumer des odeurs agreables a
Dieu, & profitables au prochain: qui sont
vie sainte & exemplaire, conforme a la
doctrine, & procedant de pieté, ayant sa
force an la foy hautement imprimee. Je
me tiens a ce qui est de ma vocacion: c'est
d'auoir soyn du cors humain, pour le con-
seruer au santé, & l'y remettre quand il
an est decheu: le tout moyenant la grace
du Seigneur tout puissant, qui ha créé de
terre la medecine, & institué le medecin,
pour la neccesité de l'hōme. An laquelle
vocacion, i'ay de long tams (au-moins de-
puis 25. ans an ça) trauualhe a faire deus
proffits: l'un d'instituer la ieunesse an la
ditte sciance, tant par escrit, q̄ doctrine
verbale, sinceremāt & diligemmāt, luy
dōnant les premier trais, l'abreuuant de
bōs preceptes, l'elenuāt aus plus secrets re-
medes, l'exerçāt an dispute & an pratiq̄.

L'an

L'autre, d'estaindre & aneātir plusieurs
fausses opiniōs, & les erreurs (angeance
d'ignorance) qui ont longuemant eu va-
leur & vogue an la medecine, chirurgie,
& apoticaire : ie dis, antre les profes-
seurs de ces trois parties de noltre art.
dequoy s'ansuiuet plusieurs abus & nul-
litēs. Mais cela est fort peu, au pris des
erreurs populaires au fait de la medeci-
ne, & regime de santē, où elles sont tant
epaisses, grossieres & lourdes, pour la
plus-part, qu'elles meritent plus risee, que
reprehension. Touttesfois, parce que il y
an ha de fort preiudiciables à la vie des
hommes, il me samble qu'on ne les doit
mepriser ou dissimuler : ains remontrer
au vulgaire ignorant, an quoy & cōmant
il s'abuse & foruoye, le remettant an un
melheur chemin. Car il ne le fait mali-
cieusement, ou an intancion de nuire,
ains pour le mieus (ce luy samble) ansuy-
uant son erreur. C'est le deuoir des mede-
cins

cins de luy dissuader ces fausses opinions
& procedures. & l'instruire de faire
mieux ce que luy concerne: comme de ser-
uir & garder les malades, leur assistant
fidellemant, sous la conduite & gouver-
nemant des doctes medecins. Aussi fant
il, que d'où est venue le mal, procede le re-
mede. Le mal (c'est à dire, l'erreur engen-
dré an l'ame du peuple ignorant) est ve-
nu de ce qu'il ha ouy dire, ou veu faire
aus medecins: lesquels il veut contrefai-
re, sans aucun fondemant. Car ignorant
plusieurs & diuerses consideracions re-
quises, il fait son discours, & syllogissant
mal, il se forge de fausses conclusions &
erreurs, qu'il tiët pour choses vrayes, ti-
rees (cōme il cuide) & confirmees de l'ex-
periance. Voyla vn mal tres-dangereus.
duquel les medecins an sont cause, pour
auoir trop diuulgué & cōmuniqué leurs
regles, & ordonnances, que le vulgaire
prand cruëmant, & n'an sçait disposer
bien

bien à propos. C'est donc aus medecins de
remedier à ce mal : à la guerison duquel
ie me suis peiné assés longuemant, le re-
montrant à plusieurs : mais cela n'ha
guieres seruy: d'autāt que la plus part, est
incapable de raison & discours. Dont an
fin ie me suis resolu de remontrer au peu-
ple ainsi deuoyé, ses erreurs par escrit : &
de prandre vn iuge, qui ne luy soit aucu-
neman suspect, & neantmoins capable
d'an iuger & condamner tels abus. Car
si les medecins iugent, de ce q̄ les medecins
reprouet, ce seroit la mesme chanson.
Il vaut mieus q̄ soit vne autre personne,
d'un bon sans naturel, d'une grand' vi-
uacité d'esprit, & sain iugemāt, qui n'ayt
aucun interest au differant, & moins au-
cune passion qui la transporte, a iu-
ger autrement que la raison humai-
ne peut dicter, ayant d'antandemāt, dis-
cours & iugemāt par dessus le vulgaire,
pour sonder & peser les raisons que ie
deduiray amplemant.

Or apres auoir longuement rauassé,
qui pourroit estre ce iuge, MA-DAME, i'ay
pansé, qu'une Princesse y seroit bien fort
propre, tant pour son respect & autorité,
que pour la grandeur de l'esprit & antā-
demant, que l'on recognoit volontiers
accompagner la magnanimite de l'ilu-
stre sang Royal. dont les Princes & Prin-
cesses an leurs sur-humaines acciōs, pro-
pos, & discours, represantet plusieurs
traits de diuinité, qui les rand admira-
bles & venerables à tous inferieurs, cō-
me de petis dieus. Aussi le grand Dieu,
immortel & inuisible, qui les fait ses lieu-
tenans an terre, pour maintenir les peu-
ples an leur deuoir, sous le glaiue de in-
stice, & le sceptre des bonnes lois, pour
mieux repondre a telle charge, les fait
d'un cœur fort generens, & d'esprit plus
diuin qu'humain. Dōt a bō droit il m'a
samblé, qu'une personne de sang Royal
iugeroit tres-bien de ces erreurs: sur tout
une

une Princesse, que s'y randroit plus facile, qu'un Prince occupé a grans affaires. Ioint que le vulgaire, la condannacion duquel ie poursuis, s'y soumettra plus volontiers: mesmes attandu, que la proportion sera mieus obseruee, du iuge aus parties: etant une Princesse, douce & humaine, de plus libre acces & communicatio. Et sur toutes que i'ay peu remarquer, apres auoir bien recognu l'excellence de vottre magesté, M^A-DAME, elle m'a samblé la plus propre, qui soit pour le iourd'huy au monde: tant pour les rares vertus que chacun y admire, l'esprit plus que angelique, le iugement exquis, l'honneste curiosité, & desir studieux de sauoir toutes choses, que aussi pour auoir bon loisir de vaquer a un tel passe-tams, qui luy seruira de grande recreacion quelques heures du iour, a antandre & examiner les raisons, que i'y deduis contre le populaire, pour rannerser ses erreurs

reurs. An quoy vous imiterés, M A-DAME,
comme an tous autres actes genereus, la
studiense condicion de vottre grād tante
de samblable nom, LA MARGVERITE DES
MARGVERITES, tres-illustre Reyne de
Nauarre. laquelle vous allés deja sur-
passer an diuersité & profondeur de sa-
uoir, par vottre assiduel etude, cōme lon
dit publiquement: vous imiteres aussi de
plus pres vottre prochaine tātē de mes-
me nom, MARGVERITE DE FRANCE, tres-
excellante Duchesse de Saouye, prochai-
nemant decedee, la plus studiense & sa-
uante Princesse de son age & tams. ayāt
son Alteze laissé a vottre Magesté l'he-
ritage des lettres, pour le posseder uni-
quemant, & le continuer au tres-vene-
rable nom des MARGVERITES de Frāce:
nacion la plus feconde an bons esprits &
personnes de grand sçauoir, qui soit au
monde. Mercy vottre grand pere, M A-
DAME, qui fut le pere des ars & sciances,
non

non seulement an son Royaume, ains par
tout l'univers.

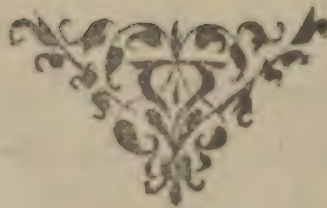
C'est a l'excellance de vottre iuge-
mant, a qui on s'an rapporte, etant plus
net que perle (dont vous portés le nom)
tres-admirable an capacité, viuacité,
dexterité, & solidité, speculation, perqui-
sicion, & explication des choses les plus
ardues & difficiles par dessus vottre
age & sexe, comme d'une Deesse. C'est
a vottre belle Ame, si bien instruite des
son enfance, an toute sorte de vertu &
science, pure & nette, candide, sincere,
splendide, ornee des plus belles condicions
requises a sa grandeur & hautesse, de iu-
ger des erreurs, qui ne l'ont aucunemāt
atteinte ou antachee : ainsi qu'il appar-
tient a l'ame qui doit iuger des erreurs.
Car on n'aperçoit pas ce dequoy on tient
quelque tache : & parce l'humeur cry-
stallin, principale partie de l'œil, pour
iuger de toutes couleurs, n'an ha aucune

an soy. C'est vne occupation digne de V.
M. plus digne sans comparaison, que le
iugement de Paris, prince Troyen, quoy
qu'il eust a iuger de trois Deesses. Car le
suiet des erreurs est bien d'autre impor-
tance, que de la beauté anuiense de Iuno,
Pallas & Venus. Aussi la recompanse an
sera beaucoup plus glorieuse, quand vous
aurez de vostre iugement & autorité
cōdamné les Erreurs populaires, an fai-
sant que la vie des hommes soit desor-
mais plus assuree. bien inestimable, & d'u
loz immortel, qui meritera que l'on con-
sacre vn autel a vottre memoire, au tã-
plè de Santé, où luy soient offers sacrifices
de loange, tant que le monde sera.

M A D A M E ie remets toutes les
qualitez & procedures deuant les yeus
de V. M. an les intitulant Erreurs, quoy
qu'il y ayt de propositions bonnes & ve-
ritables, tenues du populaire: mais il se
faut an leur intelligence. Aussi an toute

*l'œuvre il y a plus d'erreurs corrigés, que
d'autre matiere. Or c'est la façon des e-
criuains, de faire l'inscripcion de ce qui
est le plus, & de plus d'importance. ainsi
que vottre diuin esprit saura bien discer-
ner, ie m'an assure: suppliant tres-hum-
blement vottre magesté, de prandre an
bonne part, & accepter d'un front se-
rain ce, que ieluy presante an grand de-
uotion, pour le salut public: priant Dieu
que la conserue, & accomplisse an elle
ses saintes benedictions. De la Cour
du Roy vottre mary, & mon tres-
honoré seigneur, ce pre-
mier iour de l'an*

1578.



DIVISION DE TOVTE

L'OEUVRE AN SIS PARTIES,

contenant, xxx. liures.



PREMIERE PARTIE.

De la medecine, & des medecins. Li. I.

De la conception, & generacion. Li. II.

De la groisse. Li. III.

De l'anfantemant, & gessine. Li. IIII.

Du lait, & de la nourriture des anfans.

Liure V.

SECONDE PARTIE.

De la complexion, & coutume. Li. VI.

De l'air, & des vetemens Li. VII.

De l'appetit, & de la soif. Li. VIII.

Des repas. Li. IX.

De la digestion. Li. X.

TROISIEME PARTIE.

Du manger, & des viandes. Li. XI.

*De l'aprest, & ordre an l'usage des viã-
des. Li. XII.*

Des fruits, & salades, particulieremant.

Li. XIII.

Du boire. *Liure XIII.*
Traité du vin. *Li. XV.*

QUATRIEME PARTIE.

Du coucher & dormir. *Li. XVI.*
Des causes des maladies. *Li. XVII.*
Des maladies. *Li. XVIII.*
Des iugemens e& maladies. *Li. XIX.*
Des viures an maladie. *Li. XX.*

CINQUIEME PARTIE.

De la curacion des maladies *Li. XXI.*
Des abus e& remedes. *Li. XXII.*
Des mauuaises cures & remedes extra-
uagans. *Li. XXIII.*
Des remedes superfliciens & vains.
Li. XXIIII.
Des bons & vrais remedes. *Li. XXV.*

SIXIEME PARTIE.

Des euacuacions cōmunes. *Li. XXVI.*
Des purgacions ou medec. *Li. XXVII.*
Regime de ceus q̄ lō purge. *Li. XXVIII.*
De la saignee. *Li. XXIX.*
De la mort. *Liure XXX.*

DIVI-

DIVISION DE LA PRE-
miere partie an ses liures
& chapitres.

*DE LA MEDECINE ET
des medecins. Liure I.*

Excellance de l'art de medecine, par dessus tous les
ars humains. Chap. I.

S'il est possible par la medecine d'allonger la vie
des hommes. Chap. II.

Contre ceus qui ont opinion, que les medecins pro-
longer les maus, & ne font qu'abuser le monde.
Chap. III.

Que ce n'est peché, ou mal fait, d'appeller des me-
decins, & vser des medecines, quand on est ma-
lade. Chap. IIII.

De l'ingratitude des malades auers les medecins.
Chap. V.

Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit con-
tre son opinion: que les derniers remedes ont
tout l'honneur: & heureux le medecin qui vient
à la declinacion du mal. Chap. VI.

Contre ceus qui iugent de la suffisance des mede-
cins, par le succes, qui est souuant deu à l'heur,
plus qu'au sauoir. Chap. VII.

Contre ceus auxquels tout est suspect, & calomniet
les medecins, de la plus part des accidans qui sur-
uienet ez maladies. Chap. VIII.

Qu'il y a plus de medecins, que d'autre sorte de
gens. Chap. IX.

Que ce n'est le proffit du malade, d'auoir plusieurs medecins d'ordinaire: mais qu'un medecin doit estre fort assidu. Chap. X.

Contre ceus qui se plaignet de la courte visitacion de quelques medecins. Chap. XI.

De combien sert la confiance du malade au medecin. Chap. XII.

Contre ceus qui veulet des medecins, & ne font ce qu'ils ordonnet. Chap. XIII.

De ceus qui an leurs maus ne veulet aucun medecin, ou remede, sinon contre les douleurs.

Chap. XIII.

Que les suiets à maladies, sont suiets à la medecine, les autres non. Chap. XV.

Que ceus qui fauet quelque peu de la medecine, sont plus mal aupres des malades, que ceus qui ne fauet rien du tout. Chap. XVI.

DE LA CONCEPCION ET generation. Liure II.

Si vne fame peut conceuoir, sans auoir eu ses fleurs Chap. I.

S'il est possible, qu'une filhe conçoie à neuf, ou à dis ans. Chap. II.

Sauoir-mon si les taches rouges, que les enfans portet de leur naissance, sont de la conception. Et s'il est possible, qu'une fame conçoie durât qu'elle ha ses fleurs. Chap. III.

Pourquoy est ce, que la fame conceuant à la fin de ses fleurs, ou tost apres, volontiers deuient grosse d'un fils: & celle qui sur le retour, d'une filhe.

Chap. IIII.

Contr

Contre ceus qui conseilhet de connoitre la fame durant ses fleurs , pour ne falhir de l'angroissier.

Chap. V.

Contre ceus qui ne cesset d'ambrasser , pour auoir des anfans: & les autres qui le font peu souuant, affin d'an auoir moins.

Chap. VI.

Qu'il ne faut connoitre la fame auant dormir : & que pour ce les trauailleurs sont moins gouteus, & ont plus d'anfans.

Chap. VII.

Commant se doit antandre, qu'un' heure plus-tost au plus-tard, fait qu'on angendre fils ou filhe.

Chap. VIII.

S'il est vray , qu'un homme vieus ne puisse angendrer des fils.

Chap. IX.

Pourquoy dit on, que l'homme peut angendrer, tât qu'il peut leuer vn quarton de son. & s'il est vray que ceus qui ont les yeus anfoncés, ont etè angendrés d'un vielhard.

Chap. X.

Abus des fames , qui se baignet toutes pour angroissier: & de celles qui avec cinq cens diuers remedes n'y peuuet auenir.

Chap. XI.

Sauoir-mon , si vn ladre confirmé , ou vn verolé, peut angendrer des anfans sains.

Chap. XII.

DE LA GROISSE.

Liure III.

Commant se peut faire, que d'une vantree la fame porte neuf anfans.

Chap. I.

Si une fame peut porter plus de neuf mois: & commant il faut antandre la terme de la groisse.

Chap. II.

Qu'il n'est possible de cognoitre asseurement par

les vrines, si vne fame est grosse: & quels sont les
vrais signes de la groisse. Chap. III.

S'il y a certaine cognoissance, que le fruit soit male
ou femelle, & qu'il n'y en ait qu'un, ou deux.

Chap. IIII.

Que c'est un grand abus, de mepriser les maus qui
auient à raison de la groisse. Chap. V.

Pourquoy dit on, que qui refuse quelque chose à
vne fame grosse, un orgeol luy nait au l'œil.

Chap. VI.

Pourquoy conseille on à la fame grosse, de mettre
la main à son derriere, s'elle ne peut soudain e-
stre satisfaite de son appetit. Chap. VII.

Des fames qui mangent à force codignac durant
leur groisse, pour faire que l'enfant ait bon esprit,
& des raisins de panse, à ce qu'il ait meilleur
veue.

Chap. VIII.

S'il est vray que le premier morceau que mange la
fame anceinte, va à son enfant. Chap. IX.

DE L'ANFANTEMANT

& gessine. Liure. IIII.

Que l'os bertrand ne s'ouure point pour donner
passage à l'enfant. Chap. I.

S'il est bon de faire affoir la fame sur le cul d'un
chauderon chaud: ou de luy mettre sur le ventre
le bonnet de son mary, pour auoir meilleur deli-
urance: & quels sont les meilleurs moyens d'a-
coucher. Chap. II.

Que les matrones fahet grandement, de n'appel-
ler des medecins à l'anfentement, auortisse-
ment, & autres maus peculiers des fames: & que
mesmes

mesmes les sages fames doiuent estre anseignees
des medecins. Chap. III.

De faire bonne mesure aus garçons, & non aux filles: & comment il faut gouverner la vedille: & si celle des filles sert, à leur faire des amoureux.
Chap. IIII.

S'il est vray, qu'on puisse connoitre aus nœuds des cordes de l'arrierefais, combien d'anfans aura la fame qui acouche.
Chap. V.

Des anfans qui naissent verus, s'ils sont plus heureux que les autres: & si leur chemise preferue de dangier, ceus qui an porter.
Chap. VI.

Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aus courtines du lit,
Chap. VII.

S'il est vray, que la fame acouchante an pleine Lune, fera depuis vn fis: & si an nouvelle, vne filhe.
Chap. VIII.

De l'huile d'amandres douces, avec du sucre candi, qu'aucunes fames boiuent dez aussi tost qu'elles ont enfanté: & de la nourriture, qu'on leur donne mal a propos.
Chap. XI.

Qu'on nourrit trop les acouchees, disant que la matrice est vuide, & qu'il la faut ramplir.
Chap. X.

S'il est vray, qu'une acouchee puisse pisser le lait.
Chap. XI.

Pourquoy est ce, que du premier anfant communement on ha moins de tranchees
Chap. XII.

DU LAIT, ET DE LA NOURRI-
ture des enfans. Livre V.

Exhortacion à toutes meres de nourrir leurs an-
fans. Chap. I.

Quand est bon le lait d'une accouchée : combien
d'heures doit estre un enfant sans tetter : & qu'est
ce qu'on luy doit donner premierement. Chap. II.

Qu'une pucelle peut auoir du lait en quantité no-
table. Chap. III.

S'il y a certaine connoissance du pucelage d'une
fille. Chap. IIII.

D'où vient le constantement des mammelles, & de
la matrice, qu'on void si euidant. Chap. V.

Pourquoy est ce, que le lait de celle qui ha fait un
fis, est meilleur à nourrir une fille, & au con-
traire. Chap. VI.

Supersticieuse & faulxe opinion des fames, qui cro-
yet le lait tarir à celles de qui on chauffe le lait.
Chap. VII.

Qu'il ne faut andurcir les tettes, pour euitier les
randrieres. Chap. VIII.

De muër l'enfant à tout' heure qu'il est ord : & s'il
doit auoir certaines heures à tetter. Chap. IX.

Contre ceus qui trouuent bon, que les enfans crient
& pleurent. Chap. X.

Qui doit plus longuement tetter, un fis, ou une fi-
lle : & combien le chacun. Chap. XI.

Question vulgaire.

*quel langage parloient un enfant qui
nauroit jamais euy parler. pages 575.*

*qu'un sourd de naissance est muet
nécessairement comme aussi celui qui est
nourri par son dore muet, & non au
contraire, qu'un muet, de nature sou-
sourd, & dou prouient qu'un homme est
si tardif à sauoir parler. idem fol.*

DIVISION DE LA SE-
gonde partie, an ses liures

& chapitres.

*L'ayquel sont dans mon autre
traicté de divers populaires
faict par q. bacher medecin
Bourbonnois. 1626.*
DE LA COMPLEXION ET
coutume. Liure VI.

*il nia que les cinq
liures suiuans.*

Commant se doit antandre, que de set an set ans on
change de complexion. Chap. I.

Que chacun doit sauoir sa complexion & portee,
affin de la faire plu-tost comprendre au mede-
cin. Chap. II.

Que le medecin ayant cognu le malade an santé,
est plus propre à le guerir. Chap. III.

S'il est possible, que le medecin comprenne an peu
de tams la complexion d'une personne: & s'il
vaud mieus s'arreter du tout, à ceus qui diset le
cognoitre de longue main. Chap. IIII.

Contre ceus qui alleguet an toutes choses leur cou-
tume, & mesmes ayant changé d'age. Chap. V.

S'il est vray ce qu'on dit, mauuaise coutume, & bon
ne fouasse, fait bon rompre. Chap. VI.

DE L'AIR ET DES VETE-
mans. Liure. VII.

Contre ceus qui diset, que c'est mauuaise coutume
d'estre fourré an hyuer. Chap. I.

S'il est vray, que le chauffer du lit angeandre la ro-
gne. Chap. II.

S'il est bon de sentir le froid: & qu'est ce, qu'estre
bien hiuerné. Chap. III.

Qu'on

Qu'on ne peut iustement limiter la quantité des
vetemens, & de la couuerture. Chap. III.

Du serain qu'est ce, & s'il tōbe sur nous. Cha. V.

De l'air sutil & prin: s'il est mal sain aus vielhars,
& commant il donne appetit. Chap. VI.

S'il est mal-sain d'habiter an æté sus, ou pres d'un
eau courante. Chap. VII.

Contre ceus qui se plaignet an æté de la chaleur
des nuis, & ce pendant ils couchet sur la plume,
les fenestres fermées. Chap. VIII.

Si c'est biē dit, aus moys qui n'ont point de R, peu
embrasser & bien boire. Chap. IX.

Opiniō d'une fame, qu'il faut demeurer au lit tout
le moys de Mars, & de Settambre, pour euitier
tous les maus de l'annee. Chap. X.

*DE L'APPETIT ET DE
la soif. Liure. VIII.*

D'où vient que le boyre appaise la faim, & le man-
ger ne mitige la soif. Chap. I.

Contre ceus qui manget touiours auant qu'auoir
faim, & se plaignet de n'auoir iamais appetit.
Chap. II.

Commant est ce que l'appetit vient an mangeant.
Chap. III.

Commant il faut antandre, ce que les medecins cō-
selhet, se leuer de table avecques appetit
Chap. IIII.

Si pour manger de-bout, on mange d'auantage: &
si cela fait plus croitre. Chap. V.

S'il est vray que les dants allongisset de faim.
Chap. VI.

Comment est ce que la faim cause deffiance de rheim, & rand l'homme plus chagrin. Chap. VII.
D'où vient ce qu'on dit des alterès, cracher coton. Chap. VIII.

*DES REPAS ET DE L'AN-
bon-point. Liure IX.*

Du nombre des repas qu'on doit faire. Chap. I.
S'il faut manger souuât, & beaucoup a chaque fois, pour angraisser. Chap. II.

Moyens tres-assurés, pour guerir de la maigreur, & autres pour amaigrir. Chap. III.

De ceus qui se tienet longuemant de-bout, soudain apres le repas, affin de ne deuenir gras. Chap. IIII.

Qui est le melheur etat d'une personne, que l'on dit an-bon-point. Chap. V.

Sauoir-mon si l'heure des repas doit toujours estre a mesme point. Chap. VI.

De l'interualle qui doit estre communemant antre les deus repas. Chap. VII.

Quel doit estre plus grand repas, & de viandes plus difficiles, le diner, ou le soupper. Chap. VIII.

Qu'on ne peut iustemant limiter la quantité du boire & du manger a vn repas. Chap. IX.

Que la longueur des repas est dommageable, comme aussi de se hater beaucoup. Chap. X.

Qui engraisse mieus, & nourrit plus, le bouilly, ou le roty. Chap. XI.

Si le souper doit estre de bouilly, & de soupe, comme porte son nom. Chap. XII.

DE

DE LA DIGESTION

Liure X.

Que le vulgaire s'abuse sur le mot, & le fait de la digestion. Chap. I.

Quand se fait mieus la digestion, an velhant, ou an dormant, & an trauail, ou an repos. Chap. II.

S'il sert a faire melheur digestion, de manger de bout, & la teste nue, comme diset les Allemans.

Chap. III.

S'il est possible que l'otruche, ou autre animal, digere le fer. Chap. IIII.

De croiser les bras sur l'estomach, pour faire melheur digestion. Chap. V.

Que les poudres digestiues sont plus conuenables deuant, que apres le repas. Chap. VI.

Qu'une gorgée d'eau apres le repas, sert à faire digestion. Chap. VII.

Qu'il ne faut ecrire, lire, ne mediter de long tans apres le repas, pour faire melheur digestion.

Chap. VIII.

Contre ceus qui souhaitent d'auoir vne fenestre à l'estomach, ou que il fut fait a boutons, pour y voir ce que luy nuit. Chap. IX.

DIVISION DE LA TROISIEME partie an ses liures & chapitres.

DV MANGER ET DES

viandes. Liure XI.

Commant il faut antandre ce qu'on dit, *Omnia sanas.*

Chap. I.

L'abus

Regul.

Regul.

Regul.

L'abus que l'on commet, sur la regle. *Non necesse
qualitas, sed quantitas.* Chap. II.

Qu'un homme prudent, & qui commande a ses appetis, se pourra mieus ordonner son regime de viure, que ne fera le medecin. Chap. III.

S'il est bon de parler au mangeant. / Chap. IIII.

Que le foye n'est bonne viande: & pourtant on dit mal, iamaïs homme ne mange foye, que le sien n'an aye ioye. Chap. V.

Qui est plus sain, le foye du chappon, ou sa chair. Chap. VI.

Sauoir-mon, si le ius ou degout du mouton roty, echauffe, & s'il est fort nourrissant. Chap. VII.

Si les pigeons & les œufs sont chauds, comme l'on dit. Chap. VIII.

¶ Contre ceus qui diset que le poiure refroidit, & que les artichaus & les truffes echauffet. Ch. IX.

¶ Que la chair du porceau est la plus nourrissante de toutes: & quelle est sa dignité. Chap. X.

Que les boudins ne valet rien gardés: dont la coutume est, d'an faire des presans. Chap. XI.

S'il est vray que la saricette ampeche de cuyre le sang. Chap. XII.

Que le rat, chat, & plusieurs autres bestes, sont aussi bonnes, que celles que nous mangeons Chap. XIII.

Que c'est vn desordonné appetit d'vser des truffes, & des champignons. Chap. XIIIII.

S'il est vray que les truffes, artichaus & huitres rendet l'homme plus galhard a l'acte vnerien. Chap. XV.

D'une bonne fame qui fit manger à son mary vn de ses testicules, pansant qu'il seroit autant galhard qu'au

*Reposant
de l'abus*

Angoisse

Repos

qu'au parauant.

Chap. XVI.

Que le bon poisson est meilleur an æté, mesmes
aus choletiques & heureus, que n'est la chair.

Chap. XVII.

Que le fromage est pire, tant plus est vieus, sinon a
seruir d'epicerie.

Chap. XVIII.

D'où sont venues les antrees & desers, preiudicia-
bles a la santé.

Chap. XIX.

Commant il faut antandte la diuersité des viandes
an vn repas, defandue des medecins.

Ch. XX.

*DE L'APPREST ET ORDRE AN
l'usage des viandes. Liure XII.*

Que l'apprest de toutes viandes ha esté premiere-
ment ansegné des medecins.

Chap. I.

Que la chair n'attadrit au serain : & les diuers mo-
yens de l'attandrir.

Chap. II.

Si la chrir moins cuitte, & la plus fraiche, est la plus
nourrissante.

Chap. III.

Sauoir-mon, si la chair froide est moins saine que
la chaude.

Chap. IIII.

Que la chair hachée & puis cuitte, est de mauuaise
digestion: cuyte & puis hachée, ne vaut qu'a ceus
qui ont mauuaises dants.

Chap. V.

Qui est plus sec, le bouilly, ou le roty.

Chap. VI.

Qui doit estre premier mangé, le bouilly, ou le ro-
ty. & le facil ou difficil à digerer.

Chap. VII.

S'il est vray que de manger sa soupe froide, & tout-
te derniere, auant le fruit, angraisse: ou s'il est
plus sain.

Chap. VIII.

Quand est meilleur la lattue, a l'antree, ou a l'ys-
sue du repas.

Chap. IX.

Quand

Quand doit estre mangé le fruit, au commence-
mant, ou a la fin, Chap. X.

S'il est melheur d'oter la croute du pain, & la gar-
der pour l'yfluë, affin de clorre la bouche de l'e-
stomach. Chap. XI.

DES FRUITS ET SALADES PAR-
ticulierement. Liure XIII.

Qu'on accuse bien souuant les fruits à tort, presque
de tous les maus qui vienent en aré. Chap. I.

Contre ceus qui estimet les figues & les melons,
plus mal sains que tous autres fruits. Chap. II.

Qui est pire, le raisin ou le vin nouueau. Chap. III.

Pourquoy dit on, si fame sauoit que vaud pomme,
ell' n'an donneroit à son homme: & si sauoit que
pomme vaut, an donneroit a son ribaud.

Chap. IIII.

Sauoir-mon, s'il est sain, de manger beaucoup de
pain avec le fruit. Chap. V.

Commant se doit antandre ce qu'on dit, *post crudum*
purum. Chap. VI.

~~Que la salade doit estre beaucoup plus forte de sel,~~
que de vinaigre: & pourquoy dit on qu'il faut
quatre personnes à la bié composer. Chap. VII.

~~Que la laitue est plus saine avec du miel. que au-~~
tremant. Chap. VIII.

DU BOIRE. Liure. XIII.

S'il est bon de manger beaucoup auant que boire,
& (comme on dit) faire bon fondement. Chap. I.

Pourquoy dit on, que le boire an mangeant sa soup
pe, gate les dans, & an Allemagne que cela fait
venir le gouettron. Chap. II.

S'il est melheur de boire peu & souuant an vn re-
pas, ou a grans trais. Chap. III.

Si c'est mal fait de boire, quand on se va coucher
Chap. IIII.

Que vaud mieus, boire tost ou tard apres le repas,
si on est contraint de boyre. Chap. V.

Contre ceus qui diset, qu'il faut boire aussi chaud
que son sang, mesmes an æté: & s'il est sain de raf-
frechir le vin. Chap. VI.

Commant il faut prandre la legiereté de l'eau, qui
est tant recommandee. Chap. VII.

Contre ceus qui diset, que l'eau caue le cœur,
Chap. VIII.

S'il est vray ce qu'on dit an Allemagne, que le boi-
re d'eau fait la veue claire, & les dans blanches.
Chap. IX.

S'il est vray, qu'un voirre rompu soit venimeus.
Chap. X.

TRAITE DV VIN.

Liure. XV.

De la nature du vin, & de ses differances. Chap. I.

Quel vin est dit vicius ou nouveau, selon les an-
ciens Grecs. Chap. II.

Qu'el vin est plus chaud, le vicius ou le nouveau.
Chap. III.

Si le vin doit estre permis aus ans. Chap. IIII.

Quel vin on peut permettre aus febricitans.
Chap. V.

Que l'on se peut & doit souuant passer du vin: dont
il n'est

n'est tant necessaire q̄ cuide le vulgaire. Ch. VI.
Si le vin bourret ou trebousset, dous & piquant, est
sain. Chap. VII.

Si le vin rouge est plus naturel & sain, que le blâc:
& si le vin blanc conuient mieus à diner qu'à
soupper Chap. VIII.

Si c'est bien dit, vin sur lait est souhait: lait sur vin,
est venin. Chap. IX.

Pourquoy dit on, que l'on voit plus de vieux yuro-
gnes, que de vieux medecins. Chap. X.

D'où vient que les hydropotes naturels s'adonnâs
au vin, l'aymet plus que les autres commune-
mant. Chap. XI.

S'il est vray, que le sel mis dans le vin, trouble l'es-
prit, anyure & insanse. Chap. XII.

S'il est mal fait de meler les vins qu'on doit boire,
dans la pinte, ou le verre. Chap. XIII.

Qui est plus sain, de mettre l'eau sur le vin, ou le
vin sur l'eau: & de le tramer tost, ou tard auant
boire. Chap. XIII.

S'il faut tramer d'auantage le premier trait: & s'il
va au foye particulierement. Chap. XV.

DIVISION DE LA QVA- trieme partie, en ses liures & chapitres.

DE COUCHER ET DORMIR.

Liure XVI.

Sauoir-mô si les pieds au lit, doiuent estre plus hauts
q̄ les reins, & la teste plus haute q̄ les pieds. Ch. I.

Si coucher sur le ventre est le melheur, pourueu

- qu'on tourne la teste de couré. Chap. II.
Contre ceus qui diset que le lit attire, & affoiblit le
malade. Chap. III.
S'il est vray que manger des pieds, fait dormir,
comme l'on dit. Chap. IIII.
Commant se peut faire, que an dormant quelqu'un
chemine, & sorte de la maison. Chap. V.
Pourquoy dit on, qui dort dine, & sur tout des an-
fans. Chap. VI.
Pourquoy est ce, que le dormir sur-iour est reprou-
ué, & mesme tost apres disner, ou à midy.
Chap. VII.
Que le dormir matin engraisse fort: d'ont est ditte,
la grasse matinee. Chap. VIII.
Si c'est asses dormi, quand on serre aisement les
pointes de ses doits. Chap. IX.
Pourquoy dit on, que le frommage fait velher, &
est bon contre les larrons. Chap. X.

*DES CAUSES DE MA-
ladie. Livre. XVII.*

- Que la goutte ne vient moins de trauail importun,
que de grand oisueté. Chap. I.
S'il est vray, que l'embrasser de-bout angeandre les
gouttes, comme l'on dit. Chap. II.
Que de la verole on peut deuenir ladre. Chap. III.
Contre ceus qui attribuet tous les maus des ans
aus verms, des fames à la matrice, & des trauai-
leurs au morfondement. Chap. IIII.
S'il est vray ce que diset les Allemans, que le verti-
ge prand les filhes qu'on ne marie auant vint &
huit ans. Chap. V.
Que l'ignorance des causes an plusieurs maladies,
ha introduit vn faus soupçon de forcelerie &
d'empoisonnement. Chap. VI.

Que les choses douces emeuuet plus les verms,
qu'elles ne les angeandret: & commant est ce
qu'elles gatet les dans. Chap.VII.

S'il est vray ce qu'on dit, que les verms, s'angean-
dret de manger la chair sans pain. Chap.VIII.

Pourquoy dit on, que manger le pain chaud gate
les dans. Chap.IX.

Et il vray ce que l'on dit, qu'on deuiet pale de
manger beaucoup de pain. Chap.X.

Que l'inflammacion des yeus, & l'ulceracion de
poumon, sont contagieuses, nompas la dissante-
re. Chap.XI.

S'il est bon de contregarder les anfans de ceus qui
ont la rougeolle, petite verolle, & samblables
maus. Chap.XII.

S'il est vray que, qui prend la petite verolle d'un qui
an ha beaucoup, an aura peu, & au contraire.
Chap. XIII.

Contre ceus qui panset toute fieure estre de froid,
hormis celle qu'on nome chaude. Chap. XIII.

D'où procede le frisson, & le retour des fieures ter-
minees. Chap.XV.

Sauoir-mon, s'il y a quelque raison de dire, qu'on
parle de celui à qui les aureilhes cornet.
Chap. XVI.

Qu'un sourd de naissance est muet necessairement:
comme qui seroit nourry avecques des muets.
Chap.XVII.

Folle supersticion, de ne rogner les ongles ez iours
qu'il y a R. mais qu'il faut bié obseruer la Lune,
côme aussi à couper les cheueus. Chap.XVIII.

Si le linge blanc augmente les flus immoderés.
Chap.XIX.

DES MALADIES.

Liure. XVIII.

Que les lepreus des Hebreus n'estoient pas ladres.
Chap. I.

Differance antre rheume, defluxion, & catharre, selon le vulgaire. Chap. II.

Differance de goutte naturelle, à celle qui est de verolle. Chap. III.

Que la verolle quant à son gendre ou espece, n'est mal nouveau: & moins ancor les pales couleurs des filhes. Chap. IIII.

Des poils qui sortet à l'echine des ansans, nommez *Seides*, mal incognu aus anciens. Chap. V.

Du crochet abbatu, & moyens de le releuer.
Chap. VI.

Des fuscaus, que lon panse creuer an frottant fort le bras. Chap. VII.

Du verms pelu, qu'on dit trauffer le cœur auant qu'on meure: & de celuy qu'on dit a deus testes, qui fait mourir les ansans. Chap. VIII.

S'il est vray que le phthisique crache tout le poumon, iusques a vn petit morceau. Chap. IX.

Contre ceus qui diset, que le foye diminue, & se fond aus yurogues, iusques a la grosseur d'une nois. Chap. X.

DES IUGEMANS EZ

maladies. Liure. XIX.

Contre ceus qui n'estiment guieres les maus qu'ils fauet nommer, combien que ilss'y falhet le plus souuant. Chap. I.

Du mespris des fieures, combien que les maus de chaleur abreget plus la vie q̄ les autres. Chap. II.

De ceus qui n'oset nommer la fieure. Chap. II I.

Contre ceus qui anuoient l'vrine au medecin, seul-
lemant pour iuger quel mal on ha: & veulet qu'il
deuine tout. Chap. IIII.

Du iugemant qu'on peut faire des vrines portees.
Chap. V.

Contre ceus qui meprisent les medecins, pour auoir
iugé autrement de la maladie, qu'il n'est auenu
Chap. VI.

Contre ceus qui veulet mal de mort au medecin,
qui aura iugé leur mal estre mortel. Chap. VII.

Qu'il ne faut accuser les remedes, quand le mal
augmente de soy mesme. Chap. VIII.

DES VIVRES AN

maladie. Liure. XX.

Qu'il ne faut refuser du tout leurs appetits aus ma-
lades fort degourés. Chap. I.

Que la diuersité des viandes est requise aus mala-
des. Chap. II.

Contre l'absourde ignorance de ceus, qui croyet
tout au medecin, sauf an la quantité des viures.
Chap. III.

Contre ceus qui donnent plus de nourriture aus
malades, que aus sains, & ancor plus s'ils sont
vieux. Chap. IIII.

Des potages à minuit, & des orges mondez au ma-
tin. que le dormir sustente plus les malade, s'ils y
peuuet vaquer. Chap. V.

Qu'un cors abbattu de maladie, ou de langueur, ne
peut estre refait a force de nourriture. Chap. VI.

Contre ceus qui pansent rompre tout mal prochain,
ou presant, par travail & famine. Chap. VII.

Que les plus vieux chappons ne sont si bons, à faire

potages nourrissans, ou des restaurans, que les ieunes.

Chap. VIII.

Que l'or aus restaurans doit estre battu, ou limé, nompas an chaines ou pieces d'or.

Chap. IX.

Contre ceus qui dedaignet le lait de fame, & preferet celuy d'anesse.

Chap. X.

DIVISION DE LA CIN- quieme partie, an ses liures & chapitres.

DE LA CVRACION DES MAL- adies. Liure XXI.

S'il est permis aus medecins, de tromper les malades. Chap. I. S'il est defandu aus medecins, de se panser eus mesmes.

Chap. II.

Que le vulgaire ha de bons remedes, mais qu'il n'an fait pas vser.

Chap. III.

Contre ceu qui s'arretet aus remedes q fait le vulgaire, sans les cōmuniquer au medecin. Ch. IIII.

Contre ceus qui diset, que a la fieure quarte & a la goutte, les medecins ne voyet goutte. Ch. V.

Que la verolle peut estre parfaitemāt guerie: & de la grād varieté des moyens sudorifiques. Ch. VI.

Que la peste est fort guerissable: & d'oū vient que tant de gens an meurer.

Chap. VII.

Cōtre ceus qui reprouuet l'onccion an la rogne, di sans qu'elle la fait r'antrer au cors. Chap. VIII.

DES ABVS EZ REMEDES. Lin. XXII.

Abus de ceus qui vont a mesmes bains, pour contraires maladies.

Chap. I.

Qu'on echauffe trop les bains qu'on fait dans la maison. Cha. II. Qu'on abuse fort du semen

contra, & des potus contre verms.

Chap. III.

Que les fames tuet les febricitans d'abstinence de boire,abondance de viures,& annuyeuse couuerture:& quel regime conuient a vn febricitant.

Ch.III. Si le lauer de teste humecte plus qu'il ne de desleche,finó qu'o l'essuye au soleil.Ch.V.

De ceus qui guardet toute leur vie des receptes, dont ils se sont bien trouués quelquefois, & an font presans aus autres. Ch. VI.

DES MAUVAISES CVRES ET REMEDES EXTRAUAGANS. Liure XXIII.

De la pernicieuse regle,qu'un desordre guerit l'autre. Chap. I. Contre ceus qui font desordre an leurs maus, à l'imitacion de ceus qui n'an sont morts. Ch.II. Pourquoi dit on, que d'un desordre vienet quatre ordres. Chap.III.

S'il est bon de boire son saoul durant l'acces de la fieure:& s'il faut boire chaud ou froid. Ch. IIII.

De ceus qui boiuet an ieun vn doit de vin pur,cótre le vertigo,migraine,& trablemant. Cha. V.

De ceus qui au mal d'estomach, y appliquet vne assiete d'etain froide. Chap. VI.

De ceus qui a la cholique mettet sur le vautre vne seruiette molhee d'eau froide. Cha. VII.

DES REMEDES SUPERSTICIEVS ET vains. Liure XXIIII.

Cótre ceus qui s'arretet du tout à l'efficace des breuets,sans purgacion,ou autres remedes. Ch.I.

Cómant il est possible de remettre vne dislocacion sans voir ou toucher le malade. Chap. II.

De l'eau coniuree,du drapeau, charpis& lard cõiurés,à guerir playes & vlcères. Chap. III.

De coniurer la matrice: & s'il est vray, que le mal de mere decelé,tourmâte d'auantage. Ch.IIIII.

Cōtre les fames qui gueriffet leurs anfans par sor-
celerie & anchantemant. Chap. V.

Si les herbes cullies la veille de la S. Ian, ont plus
de vertu qu'a vn autre iour. Chap. VI.

De la graine de feugiere, & du noyer qui n'ha des
noys que le iour de la S. Ian. Chap. VII.

De chauffer touiours premiere la iambe qui repōd
au courē de la douleur, pour guerir de la nephri-
tique. Chap. VIII.

De la rose de Hiericho, pour aider a l'anfantemāt.
Chap. IX.

Des secrets que les ignorās & frasqueus vantet, ba-
lhēs de main an main à mode de cabale. Ch. X.

*DES BONS ET VRAIS
remedes. Liure XXV.*

Du vinage a guerir plusieurs maus. Chap. I.

Pourquoy on ordonne à ceus qui sont echauffēs,
de pissier, & boire du vin pur. Chap. II.

Des amelletes avec toile d'araigne, contre le mal
de vandre qu'ont les anfans. Chap. III.

Des ails qu'on fait manger aus anfans, ez moys d'-
Auril & de May, pour les preseruer de vermine.
Chap. IIII.

Pourquoy est ce qu'on anueloupe de rouge, ceus
qui ont la rougeolle, ou petite verolle. Chap. V.

Qu'il n'y a melheur remede contre la ladrerie, que
la castracion. Chap. VI.

Du bol donnē contre la pleuresie. Chap. VII.

Commant se doit antandre ce qu'on dit, à mal de
reste estoupade de vin. Chap. VIII.

Pourquoy dit on, que le mal de mere, requiert le
pere. Chap. IX.

DIVISION DE LA SIS- ieme partie, an ses liures & chapitres.

DES EVACVATIONS COMMV- nes. Liure XXVI.

Cõtre ceus qui s'acoutumet a vomir tous les iours.

Chap. I.

Contre ceus qui gatet leur estomach de choses remollissantes, pour auoir le ventre lache. Ch. II.

De ceus qui marchet les pieds nus sur vn lieu froid affin d'auoir le ventre lache. Chap. III.

Commant il faut antandre, l'auoir bon ventre.

Chap. IIII.

Qui est pire la constipation, ou le vâtre fort lache.

Chap. V.

Contre ceus qui ne sont iamais bien a leur aise, que quand ils vont souuant a selle. Chap. VI.

DES PURGATIONS OV MEDE- cines. Liure XXVII.

Contre ceus qui pour reprouuer les medecines, alleguet la vielhelle de ceus qui n'an prindret iamais. Chap. I.

Cõtre ceus qui refuset des medecines, pour la præcaucion, disans, que c'est mauuaise accoutumace Chap. II.

Que la purgacion conuient an toute saison, voire durant les iours caniculiers. Chap. III.

Que les ansans & les fames anceintes peuuet estre purgees. Chap. IIII.

De ceus qui refuset les medecines, & mesmes les iuleps, disans, que cela les degoute. Chap. V.

Que les plus belles medecines, ne sont pas les meilleures, ni celles qui an petite quantité operet fort.

Chap. VI.

Qu'il ne faut estimer la bõne purgaciõ, de la grãd' quantité, moins du nombre des selles. Ch. VII.

Contre ceus qui cuidet, les pilules deuoir estre tous iours an nombre impair.

Chap. VIII.

*REGIME DE CEVS QVE L'ON
purge. Liure XXVIII.*

Contre ceus qui font desordre a boire & a manger, le soir au parauant que prandre medecine. Ch. I.

Commant il se faut gouuerner le iour de la medecine: & si on peut dormir incõtinant apres. Ch. II.

Qu'il ne se faut contraindre à ne vomir la medecine, apres qu'on l'ha retenue vn' heure, ou anuirõ

Chap. III.

De l'heure du boullon: & si c'est mal fait d'y mettre du sel.

Chap. IIII.

Du nombre & de l'heure des repas qu'il conuient faire le iour de la medecine.

Chap. V.

Pourquoy estce que l'on tient anfermés ceus, qui ont prins medecine.

Chap. VI.

DE LA SAIGNEE.

Liure XXIX.

Si c'est mauuaise coutume d'estre purgé, ou saigné tous les ans: & si cela apporte necessité de continuer ainsi toute sa vie.

Chap. I.

Contre ceus qui craignent par trop la saignée, & ont opinion que la premiere sauue la vie. Chap. II.

S'il est vray ce qu'on dit an Allemagne, que le iour de la saignée il faut estre sobre: & le tiers iour d'apres faut estre yure, ou bien saoul. Ch. III.

Pourquoy les mesmes Allemãs defandent le parler à ceus qu'on ha saigné, & permettent le rire. Ch. IIII.

Qu'on peut saigner les fames grosses, les ansans,
& les vieus. Chap. V.

Contre ceus qui remerairement & trop souuant
vsent de la saignée. Chap. VI.

S'il est vray, q la saignée affoiblisse la veuë. Ch. VII.

DE LA MORT. Liure XXX.

Pourquoy dit on, que les prestres meurent de froid,
les riches de faim, & les pauures de chaud. Ch. I.

Pourquoy est ce, que les riches viuet moins que les
pauures, & les gras que les maigres. Chap. II.

D'où vient que communement, ceus qui ont plus
d'opinion de mourir, echapet mieus que les au-
tres. Chap. III.

D'où vient que cōmunement, les plus chers meurent
plus que les autres. Chap. IIII.

Contre ceus qui disent, iamais mort ne fut sans re-
gret. Chap. V.

Qu'on iuge mal des medecins, quād aucun meurt
de la maladie, dont plusieurs autres sont gueris.
Chap. VI.

Si c'est mal fait au medecin, d'abandonner le ma-
lade qu'il iuge deuoir mourir. Chap. VII.

Erreur de ceus qui pāsēt touiours mourir de la mort
de leurs parans, & an l'age qu'ils sont mors.
Chap. VIII.

Extreme folie de ceus, qui veulent sauoir des deuins,
quand & dequoy ils doiuent mourir. Chap. IX.

Des ans Climateriques: s'il y a raison qu'on les doi-
ue craindre, cōme etās menacés de mort. Ch. X.

S'il est vray ce qu'on dit, qui tard andente, tard def-
aparente. Chap. XI.

D'où viēt q chacun craint tāt la mort, veu qce n'est
aucun mal, ains la fin de tous maus. Ch. XII.

MELAN-

MELANGE D'AVTRES propos vulgaires, & erreurs populaires.

Contraire

malin

du le pource

- 1 Pourquoi dit on, que les mariages faits au
mois de May, sont mal-heureus.
- 2 Si c'est bien dit, q filhe pâlè demâde le mâle.
- 3 S'il est vray, que l'homme deuient plus vieus
pour coucher avec vne vielhe : & la vielhe re-
ieunit, pour coucher avec vn ieune.
- 4 De nouër l'egulhette, qu'est ce, & comment
se peut faire.
- 5 D'où vient que les filhes comunement par-
let plus-tost que les garçons.
- 6 Contre ceus qui panset, que l'on puisse erater
vn laquays, affin qu'il alle plus vite.
- 7 S'il est vray que les iarrerieres gardet de croi-
tre, & font ridder les filhes.
- 8 Des hermaphrodites, qu'on appelle Ians-fa-
mes, & s'il est possible qu'une fame deuienne
homme, ou au contraire.
- 9 Pourquoi dit on, quand quelqu'un saigne du
nez, que bien-tost il aura de bonnes nouuelles.
- 10 S'il est vray, que le malade trauaille plus an
l'agonie de la mort, s'il y a dâs son cheuet ou
aureiller quelque plume de perdri.
- 11 S'il est vray, que l'enfant ayt la moitié de la
hauteur qu'il aura iamais, an l'age de trois ans.
- 12 S'il est vray, que le rognier des ongles accour-
cit la veuë, comme quelques vns diset.
- 13 Pourquoi dit on aus enfans qui maniet le feu,
ou qui le portet par la maison, qu'ils pissent
au lit.

- 14 Pourquoi dit on, de celuy qui est brusc & vergaland, il est né a-tout le poil.
- 15 Contre ceus qui ne veulet, que les tetins malades soient touchés de medicament, ny de fer.
- 16 Pourquoi dit on, qu'un bon rheume dure quarante iours.
- 17 Si c'est bien dit, la poire avec le fromage, est mariage.
- 18 S'il est vray, que la Turquoise donnée d'un amy, sans auoir esté demandee, preserue de blessure, quand on tombe, si elle se romt.
- 19 Si l'Amerhyste portée, garde d'anyrirer.
- 20 Pourquoi dit on, le baalher ne peut maintenir: on veut manger, ou dormir, ou de ses amours departir.
- 21 S'il est vray, que l'homme rondu ait moins de force.
- 22 Pourquoi estime on sain, de pieter au pissant.
- 23 S'il est vray que de la gale qu'on ha au poignet ou bracelet, on puisse iuger qu'il y en ha aussi aus fesses.
- 24 Comment est ce, que du sirois salé, on iuge que l'enfant ha des vers, & quels sont les plus certains signes de la vermine.
- 25 Si c'est bien fait, d'empescher que les enfans ne s'adonnent a la main gauche.
- 26 Pourquoi dit on, il n'y a sauce que d'appetit: & s'il est bon d'vser quelquefois des sauces.
- 27 D'où procede le ronfler: & si la teste baillée, ou le coucher a l'envers, le peut causer.
- 28 Si on peut garder que l'un de ronfler, on luy mettait sous le cheueu: sa pantoufle, ou son soulier, sa botte ou boutte ne.

S'il

- 29 S'il est vray, que de dormir la teste basse on
raue:& si le manger des chous le fait aussi.
- 30 Pourquoy diset les bonnes gens, qui non ha
lou ventre dur, non pot dormir segur.
- 31 S'il est vray ce qu'ils diset aussi, ionture non
vau onchure.
- 32 Contre ceus qui ont opinion, que les chirur
giens ne sont propres a remettre les denouëu
res: & veulet des renouëurs ampiriques, com
me y etans plus heureux.
- 33 De ceus qui haysset certaines viandes, le pain,
le vin, le fromage, les pommes, le gibbier, &c.
si c'est d'un bon ou mauuais naturel.
- 34 De ceus qui peuuet se passer de boire durant
deus ou trois moys, & d'auantage:& des autres
qui sont ancor plus long tams, sans boire &
sans manger.
- 35 Pourquoy dit on, qu'on n'anuielhit point ne
a la table, ne a la Messe.
- 36 S'il est vray, que l'on croit tant qu'on dort:&
que le traual du iour, diminue autant de la
grandeur, qu'on acquiert an dormant.
- 37 Pourquoy dit on, de ieune medecin cymitie
re bostu: & que les mauuais medecins vienet a
cheual, & s'an reuont a pied.
- 38 Si c'est bien dit, que les maus vienet a liures,
& s'an reuont a onces: ou, qu'ils vienet an po
ste, & s'an retournent bellemant.
- 39 Commant le malade est accusé anuers le
medecin: & qu'on luy reproche tous ses excès
ou defaus particulier emant.
- 40 S'il est vray, que la fame ne conçoie ou re
tienne la semance, si elle le pissé bien-tost apres la
copulacion.

- 41 S'il est vray, que les hernieus ou greués, sont
communement plus d'anfans que les autres.
- 42 Pourquoy dit on, fame affoullee vaut an-
groillée.
- 43 S'il est vray, que les pollucions nocturnes se-
roint autant d'anfans.
- 44 Des fames anceintes, qui boiuet de l'eau ar-
dant dez qu'elles sont antrees au neuuieme
mois, a ce que leur anfant ne soit taigneus.
- 45 De celles qui ne veulet, qu'on alhe querir du
feu an la maison d'une acouchee, de peur que
l'anfant soit baueus ou chassieus.
- 46 Si cela fait a la deliurance, que la fame etant
au trauail de l'anfant, dise trois fois (an remu-
ant fort vite le pouce) i'ay froid, i'ay chaud.
- 47 Si pour remettre vn anfant fort extenué, le
changemant a vn lait qui soit plus vieus, luy est
necessaire.
- 48 Comiant se peut faire, que la nourrice ab-
sante cognoisse a ses tetins, q son anfant pleure.
- 49 S'il est vray, que l'anfant vient a s'ecorcher
les fesses, si on iette sur sa fiante, de la braise, ou
des cendres chaudes.
- 50 Que signifie le presant qu'on fait des œufs
& du sel, a vn anfant de lait, la premiere fois
qu'il vient a la maison de quelque sien amy.
- 51 Si le bout des doigts etant gros, signifie que la
personne est, ou deviendra grasse: & la pointe
des doigts graile, est signe de maigreur.
- 52 Contre ceus qui disent, nous viurons iusques a
la mort, an depit des medecins.
- 53 S'il est vray, que de baisser souuant les petits
anfans, on leur eboit le sang.

- 54 Si c'est bien dit, qu'il faut boire, entre le fromage & la poire.
- 55 Pourquoi dit on, apres la pomme on ne but homme, & apres la poire, prestre ou a boire.
- 56 S'il est vray, que pommes, poires & noix, gatter la voix.
- 57 Si c'est bien dit, lait & poisson, est poison: & apres le poisson, la noix est contre poison.
- 58 Pourquoi dit on, ieune chair & vieux poisson, item: la chair fait chair, & le poisson poison.
- 59 Contre ceus qui diset, pisse clair, & fais la figue au medecin: & les autres, qui bié dort, pisse & exolle, n'a besoin de maître Nicolle. Item: Qui ha de fenicle & de la bugle, il fait au medecin la nique.
- 60 Que tel cuide estre bien sain, qui porte sa mort dans le sein. & s'il est vray ce qu'on dit, loin de cité, loin de santé.
- 61 Si c'est folie, comme on dit vulgairement, de faire heritier son medecin.
- 62 Si c'est bien dit, contre la mort la vraye rargé, ce sont le pain & le fromage. Item: Tout fromage est bié sain, qui viét d'une chiche main.
- 63 Pourquoi dit on, ieune qui veille & vieux qui dort, ils s'acheminet a la mort. Item: Qui tard se couche, & se leue matin, verra bié tost sa fin.
- 64 Pourquoi dit on, que joye de courage, fait beau visage.
- 65 Si c'est bien dit, que qui veut estre tard vieux, le se doit faire de bonn' heure. & qui veut estre bien sain, se laisser mourir de faim.
- 66 Pourquoi dit on, qui vin ne boit apres salade, est en danger d'estre malade.

- 67 Si c'est bien dit, que douleur de teste veut mā-
ger, & douleur de vautre veut chier.
- 68 Pourquoi dit on, douleur de dant, douleur de
parant: & douleur de flācs, la pierre aus chams.
- 69 Pourquoi sont an pris & valeur, fames & poi-
res sans rumeur.
- 70 Si c'est biē dit, le haut, le bas & milieu chaude
de tout le reste il ne t'an chaut.

AV LECTEUR D'ESPRIT
libre & studieux.

AMY Lecteur, i'ay eu trois principales confi-
deracions a publier & diuulguer l'indice de
toutes les matieres que i'ay a discourir an mō
traite des Erreurs populaires: duquel ie ne
mets an lamier pour le presant, que les cinq
premiers liures. L'une des consideracions ha esté, de m'an-
gager & obliger a poursuivre telles matieres, comme an
ayant fait promesse. L'autre, a ce que si parauanture quel
qu'un, emeu de cet argument, vouloit entreprendre sam-
blables discours, au-moins il ne touche a la besogne, que
ie me suis talhé, & ne mette (comme on dit au proverbe)
sa fanelle an ma moisson. Car ie la peus iustement dire
miene, puisque i'ay semé ces propos. La troisieme est
pour t'inviter, ô Lecteur d'esprit libre & studieux, a m'an-
noyer des propos samblables a ceus-cy, que i'ay recuilly
an long tans, de plusieurs personnes, an diuers pays. Ainsi
i'espere recevoir de toutes pars, de ceus qui liront mon
Indice, les propos vulgaires touchant la medecine & re-
gime de sante (car ie n'ay que faire des autres erreurs qui
concernent les meurs, l'economie, la police, & autres ac-
cions de la vie humaine) qu'ils verront par ce recueil n'e-
stre venus a ma cognoissance. Leur adresse sera, s'ils n'-
ont auere nouvelle de moy, a Mompelier: ou i'ay cet hon-
neur de presider an la plus fameuse vniuersité de Mede-
cine qui soit au monde. A raison de quoi aussi i'ay esté e-
meu & invité de trauailler a la correccion des erreurs po-

Pilaires, qui troublent souuât les ieunes medecins, & leur donner grand peine, d'autant qu'ils n'ont pas l'autorité de les refuter, pour le peu de respect que le peuple leur porte, ayant petite creance au bas age, quoi qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Ce pendant tels erreurs sont pour la plus-part tres-preiudiciables a la santé des hommes. & il y en ha d'autres qui rendet les medecins fort suiets a calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus en mon indice, soient erronees. Il y en ha plusieurs vrais & certains, mais le peuple ignorant la raison de ce qu'il dit, est comme an erreur, dequoy ie le veus examiner par mes discours. Il y a donc de ces propos vulgaires, que ie recherche & recueilis, les vns totalement faus & erronees, les autres ont leur cause incogne du peuple, dont ils sont comprins sous le nom des Erreurs. Et voila mon sujet, mon deffain, & mon intancion: a laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quelque estat ou profession que tu sois, nō opiniatre ne lourdaunt ains d'esprit libre, gentil & studieus) me vouloir assister, aider & fauorir, en contribuant ce que tu peus colliger de tels propos vulgaires. Et ie les rangeray en leurs classes, pour discourir là dessus, tout ainsy que i'ay fait en cette premiere partie: & mesmemant si ie suis auerty & aper soy, que ce mien labeur t'ayt esté agreable, & que tu an desires la poursuite, iusques à l'accomplissement de ce que i'ay promis. Auquel cas, ie lairray toutt' autre besogne, pour te donner contantemant: esperant que tu y auras ansiblement grand plaisir & profit. A Dieu.



In L. IOVEERTVIV medicum regium celeberrimum, & in
schola Monspeliensi medicinae professorem, STEPHANVS
MANIALDVVS medicus Burdigalensis.

*Inuentum medicina Dei est, quae porrigit horas
Viuendi, & vitæ noxia cuncta fugat:
Exanimi turba reduces quæ tradere vitas,
Quæque solet fati amplificare moras.
Hanc coluit diuisi propior memoranda vetustas,
Captæque passeritas artis amore fuit.
Græci, Arabes, Italus, Gallus, Germanus, Iberus
Exornant, varij irradiantque modis.
Venerat ad summum laudis medicina cacumen,
Ari incrementum spereratque suum.
Cuncta sed inuertit sacri socordia languens,
Cuncta aus seminum deteriora facit.
Sic veneranda suas patitur medicina ruinas,
Iamque salutifera deperit artis honos.
Vulgus & impostor purgamina noxia fundunt,
Atque ita languentes mori properata rapit.
Qui velit ac possit tales sarcire ruinas
Rarus adest, morbo huic nulla medela datur.
IOVEERTVS, iubar ut radij insignis coruscis
Exoritur, tantum & suscipit unus opus.
Errorum laniæ reserans, fucosque medicum
Amissum reparat restituitque decus.
Macte animo, IOVEERTIV, tuo medicina resurget
Marte, artem scriptis perge beare tui.*

Εἰς τὸν λαμπρότατον ἰατρὸν, Λ. Ιούβερτον
Στέφανος ὁ Μανιαλδός.

Εἰσὶν ἀκεσορίης ἑεῖς ἡέλιοι ἀνά Κελτῶς,
Αὐτοὶ ἐν ἡέροῖς πλεῖστον ἔχουσι γέρας.

Φερνέλιος πολυῖστωρ πρῶτον φῶς περιγαλλῆς.
Σύλβιος ἡπιόνης δεύτερόν ἐστι κλέος.

Ἐρῶ δ' Ιούβερτος Πανάκης, σοφίην τε διδάσκων
Ὡς μέγας ἡτήρ, νῦν τρίτον αἶνον ἔχει.

Idem Latinè.

*Tres artis medice produxit Gallia soles,
Peonij laudes & decora alta chori.
Doctus Fernelius censetur gloria prima,
Sylvius Epiones fama secunda fuit.
Et qui nunc artis solerti mente recludit
Abdita, Iouberto tertia palma datur.*

Ad IOUBERTVM medicum Regium DOMINICI
REVLINII Burdegal. medici epigramma.

*Error saepe decus, vitam, mentemque peremit:
Hec seruat, qui illum detegit, atque fugat.
Ergo age, recta docens errores pellito: tutor
Nominis, ac vita sic eris, atque animi.
Quid posses melius populo dare? quæne referri
Digna potest tantis gratia muneribus?*

In doctissimos IUBERTI libros de popularibus
in re medica erroribus.

*Errorum vindex, restique assertor & auctor,
Tam procul a vulgo, cui sua sensa manent,
Iampridem magno applausu Paradoxa dedisti,
Ecce iterum profers hoc paradoxon opus.
Quod pulsas tenebris illustret commoda vita,
Quodque laevis magnus scripserit Hippocrates.
Crediderim fatale tibi cognominis omen,
Vox iurare ex clero ducta IUBERTE tua est.
Nam velut auratum Solis iubar obuia quæque
Nubila per tractus dissipat aërios.
Erratum sicut nebulas per inane vagantes
Clarus Apollinea protinus arte fugas.*

IO. GUIJONII.

*A Monsieur IOBERT sur son œuvre des
ericars populaires.*

SONET.

DIVIN esprit qui aus plus serieuses
Vas mariant les choses de plaisir :
Et vas tirant ce profit, du loisir
Des actions qu'as le moins annueuses:
Qui ne dira tes heures bien heureuses,
Tes iours, tes ans? Et émeu d'un desir
Toujours d'apprendre, accourra te choisir
Second Oedippe es choses plus noueuses:
Le ciel iré encontre nos pechez,
Tenoit, malin, ces beaux secrets cachez
Dedans l'obscur du tams qui tout consumé:
Sans de IOBERT l'esprit noble & gentil,
Qui du sçavoir de son docte fusil,
Ce feu caché a nostre siecle allume.

SAL. CERTON CHASTILLONNOIS.

DV MESME A LVT MESME

Le profit, le plaisir, & la correction,
Qu'enseignant, recreant, & reprenant ansamble
Ton feu, ta gaillardise, & ta doctrine assamble
Dans l'esprit, dans le cœur, & dans l'Intantion
Rand anime, content, & plein d'affection,
Le ieune, le sçavant, le peuple qui en tramble,
De l'eguillon, du ris, de l'art, dont il les amble
Par ses dis, par ses ieux, & reprehantion,
Le ieune, le sçavant, le peuple, icy aprenne,
Prene contentement, & icy se reprenne,
Plains du gain, du plaisir & de l'amandement,
Qu'a leur profit, soulas & leur grand auantage,
Leur y donne, leur cause, & preuue cuidamane
Du tres-docte IOBERT le celeste langage.

Du mesme, à luy mesme.

ODE MESVREE.

IOBERT, qu'Apollon tient chery antre tous,
IOBERT, que les cieux ont paré antre tous
D'un subtil esprit, d'un sçavoir grand,
Rampli d'honneur a iamais te randant;

Ou soit que d'un son plain de scauoir, tu viens
 Ton tresor an nous deplier, an tirant
 Du pas de la mort, hors du sommeil
 L'esprit a l'eau de Caron abayant,
 Ou son que melant d'artifice annuyeus
 Moins qu'a ce premier, ton graue-dous propos,
 Nous viennes ouurir maint secret grand,
 Dans le profit le plaisir amassant.
 Ton esprit oisif onc ne se voit: touiours
 Tu vas euantant quelque scauoir caché,
 Dont puisses vn iour t'aider, & puis
 Au paciant le secours apporter,
 Ingrat que tu n'es, & que ne fus iamais
 Du tresor, exquis dont t'a paré le ciel:
 Et aussi ingrat l'age qui vient
 Ton bel honneur a iamais ne t'érá.
 Il dira ton nom, ton los il haufferá
 Iusqu'au plus haut ciel: les liures & le tans
 Ramplira du bruit grand & exquis,
 Qu'ains que mourir gene reus tu t'aquis.
 Et moy le sien chantre, & son auan-comeur,
 Iray deuant luy, & le deuanceray.
 Prechant ta splendeur: & le present
 Et l'auenir de ta gloire honorant.

LOS ME CORONANT.

Ad L. IULIUM illustrissimum Regis Galliarum & Po-
 lonie, Regique Nauarre medicum. S. MIL-
 LANGIVS Typographus Regius.

*Tollitur Alcides meritis super aethera: mundo
 Magnanimus strauit quod fera monstra prius.
 Tu ceas tenebras errorumque horrida monstra
 Dactylus Apollineis artibus arte figes.
 Dignus, ut ille, canit, Alcidem sic carmine tollans
 Vates: te vatum cantet Apollo pater.*

I
PREMIER
LIVRE DES ERREURS
POPULAIRES TOUCHANT
LA MEDECINE ET
LES MEDECINS.



PREMIER CHAPITRE.

*Excellance de l'art de Medecine
par dessus tous les ars humains.*



OVS antãdons les
ars humains, tãt li-
beraus que mecha-
niques, tous ceus
que l'hõme inspiré
de Dieu ha inuâté
pour sa necessité,
conmodité, ou recreation, entre les-
quels est aussi la medecine, pratique
de la philosophie naturelle sur le cors
humain, pour lequel tous ars mecha-

A

DE LA MEDEC. ET DES MEDECINS.
niques sont inuantés, cōme les ars liberaus pour l'exercice de son esprit. Nous exceptons seulement de toutes les professiōs de l'hōme, la sacrée sçiance de Theologie : laquelle n'antandons venir en cette comparaison, quand nous exaltōs la medecine par dessus tous les ars humains. car elle n'est art, ni sçiance humaine, ains sçiance purement diuine, non inuantée des hōmes, ains infuse de Dieu, concernant les ames, & non les cors, eternelle, infallible, immüable : ayant pour obiet ou subiet le Dieu tout puissant, createur du monde, qui l'a fait de rien pour le seruice de l'hōme. Auquel nous cōsiderōs l'ame raisonnable, le cors, & les biens, qui luy sont donnez pour l'antre rien de sa vie. La Theologie ha le soin principal de l'ame : & apres elle, la philosophie morale. La iutrisprudance, retraincte aus loys

LIVRE I. CHAP. PREMIER. 3

loys humaines, traite des biens & appartenances de l'homme, randant à chacun le sien. Entre deus est la medecine, conseruant le cors an santé, chassant les maladies, & preseruât de mort, autant que Dieu le permet. Donc si l'excellance des professions estestimee des subiets, cōme elle doit estre, la medecine tiendra le second lieu. Car l'ame est plus que le cors, & le cors, que le vetemant. Je ne veuz jci cōtester avec messieurs les magistratz, qui ont puissance sur les cors humains, tāt de la vie, que de la mort: car leur puissance, n'est que declaration de l'absolution ou punicion à mort, selon le demerite. Et quant à l'absolucion, si c'est pour grace, cōme peut le seul prince & souuerain magistrat, cest de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la sçiance des loix, com'est l'autre qui declaire l'in-

A 2

4 DE LA MEDEC. ET DES MEDECINS
nocence du preuenu & accusé. Ce
que n'est proprement sauuer ou don-
ner la vie, d'autant que l'accusé ne me-
ritoit la mort. Et quant à la puissance
de faire mourir, ce n'est pas loange,
au moins qu'on doie comparer à la
puissance de sauuer la vie: cōme fait
le medecin (moyennant la grace de
Dieu) à plusieurs qui sont attains de
maladie mortelle, & qui mourroient
sans doute, s'ilz n'estoient secourus. Or
si cela est faisable, ou non, & que par
l'art de medecine on puisse prolon-
ger la vie, ie le deduiray amplement
au chapitre suiuant. Je veuz yci mon-
trer, com'an passant, l'excellance de
l'homme, pour confirmer l'excellen-
ce de l'art qui est dedié à sa concerua-
cion. La principale dignite de l'hom-
me, est an ce que Dieu l'ha daigné de
son image & samblance, luy dōnant
vn'ame immortelle, capable de la di-
uinité:

uinité: puis de ce qu'il luy ha soumis
touttes choses pour sa necessité, cō-
modité, & recreacion: ayāt fait pour
son seruice le ciel, la terre, & tout ce
qui est an iceus. Car Dieu n'ha besoin
d'aucune chose qu'il ayt faite: tout
est pour nōtre vsage. dont il est aisé
à comprandre, que l'homme est plus
digne & excellant que tout le mon-
de. Aussi de vray le ciel & la terre, qui
ont eu commancement, finiront, an-
uieillissans comme vn abilhemant,
l'homme ne finira iamais, ains chan-
gera de condition, de mortel deue-
nant immortel, quelque tams apres
que l'ame aura fait diuorce avec son
cors, le reprénant plus glorieus qu'au
parauant, & d'vne trampe qui ne sera
plus subiette a corrupcion. Puis donc
que l'homme est la chose plus digne
qui soit au monde, la sçiance ordon-
née pour sa persone est la plus excel-

6 DE LA MEDEC. ET DES MEDECINS.
lante de toutes, apres celle qui concerne proprement son createur. Car l'homme est la plus digne creature de toutes: & par consequant, l'art ou science, qui le maintient en vie & en santé, est le plus excellent de tous les ars humains.

Voila vn fort argumant de la preminance & dignité de la medecine, suivant l'excellence du suiet qu'elle traite. I'an veuz toucher quelques autres, qui sont samblablement a sa recommandation, comme est son ancienneté, nécessité, & vtilité, ansamble l'autorité de ceus, qui l'ont fort prisée & reuerée pour les mesmes raisons. Quant à l'ancienneté, nul doute qu'elle ne soit des la transgression d'Adam, aussi tost qu'il eut peché, & par ce deuenu suiet à maladie. Son medecin estoit luy mesme, à qui Dieu auoit donné cognoissance de la vertu de
toutes

toutes choses, les luy faisant nommer selon leur proprietes. Les hystoires prophanes attribuet l'inuancion de la medecine, au Dieu Apollo, qui est le Soleil: signifians, que de luy procede la vertu des plantes, & autres medicamās que la terre produit. Dont ilz font qu'Aesculape, le premier qui ha fait profession de cet art, fut son filz, pere de Machaon & Podalyre, medecins vulneraires (autre-
mant dits chirurgiens) qui furent en la guerre de Troye: de laquelle l'hystoire est des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté est vne des conditions qui recommande quelque chose, pourueu qu'elle ayt esté continuée. car si n'estoit vtile ou necessaire, elle pourroit tantost finir. Mais on void que iusques à presant on ha bien antretenu la medecine, mesmes toujours en l'augmantant, ornant, & an.

8 DE LA MEDEC. ET DES MEDECINS.

richissant dauantage:& ce par l'indus-
trie des plus grans personages qui ay-
et été, non seulement philosophes de
profession, ains aussi roys, princes,
& autres de grand valeur: ainsi que
tesmoignent les histoires, & ce qu'ilz
nous ont laissé de leurs labeurs. Vray
est que les Romains s'en sont passez
anuiro 600. ans, en ayans horreur,
pour la cruauté de quelques chirur-
giens venuz de Grece, nation à eus
fort suspecte. Mais depuis en sa, les
medecins ont été bien honorés, res-
pectés & entretenus à Rome, tenus
au ranc des nobles & cheualiers. Tou-
chant à la necessité, ell'est si notoire
que rien plus. mais il samble que cela
diminuë l'excellance de l'art, puisque
il n'est expetible ou desirable de soy,
ains pour le besoin. Tout ainsi que en
philosophie morale, on estime plus
ce qui est desirable de soy, comme a-
voir

*Plin. lib. 29.
chap. 1.*

voir des enfans, que le desirable pour autre respect: comme auoir des biens pour ses enfãs. Ainsi la medecine, n'est tant desirable de soy, comme est la musique, ains pour la necessité, elle en semble moins loable: tout ainsi que les ars mechaniques, desquels on ne se peut passer. Toutesfois c'est au contraire, que tant plus necessaire est la medecine, tant plus ell'est à desirer: & l'excellance de son effect, la rend tres excellante. Et à cecy reui-ent l'vtilité qui tant la recommande. car com'ainsi foyt, qu'il n'y ayt rien plus agreable au monde que la santé, ne plus desirable que longue vie: la medecine pouruoyant a l'un & a l'autre, est la plus vtile au contantement des hommes, que nul'autre science humaine. Car par le contraire, qui n'ha santé est inutile au monde: & celuy qui dure peu, y apporte peu de profit.

IO DE LA MEDEC. ET DES MEDE.
proffit. Or comme dit le pere d'elo-
quance, nous ne sommes nez pour
nous tant seulemant, ains noz parans,
alliez & amis, nostre patrie, voire tout
l'vniuers, requieret de nous quelque
emolument & commodité.

Reste a confirmer toutes ces rai-
sons par l'autorité des grans, qui ont
fort estimé & exalté la medecine, &
ses professeurs, la recomandant infi-
nimant par leurs escri. A ce faire ie
me contanteray de l'exhortacion qu'
en fait l'Ecclesiastique, & de la remō-
trance de nostre bon pere Hippo-
cras. lequel ne doit estre suspect a la
matiere, pour auoir esté medecin: car
il ne fut onc mercenaire, ne au serui-
ce de personne, ains libre & tres-libe-
ral de sa profession. Et ce fut luy, qui
premier separa la medecine de la phi-
losophie. car ancienement il ny auoit
point qui fussent medecins a-part: ains
les

les philosophes contamploint les maladies & leurs remedes, parmy les choses naturelles, pour leur vsage principallemant, comme tesmogne

*An. proë-
mie lib. I.*

Celse: an ayans besoing sur tous, a cause de la foiblesse de leurs cors, abatus de continuelles cogitations & velhez. Hippocras donc fut le premier qui separa cet art de la philosophie & an fit profession publique, comme depuis firet Diocle, Praxagore, Chrysippe, Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui an fin departirent la medecine an trois, pour mieus accommoder les malades, remettāt aus mechaniques l'operation manuelle, dite chirurgie, & la preparacion des medicamans, qu'on nomme pharmacie ou apothicairie, ainsi qu'on les voit exercer ancor pour le iourdhuy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, desquels le temognage

an re-

an recommandacion de lart de medecine, ne pourroit icy auoir lieu: nō pas mesmes celuy de Galien, d'autant qu'il ha eté des premiers asseruis. Dont ie me contanteray de ce que le grand pere an ha escrit: apres que i'auray recité les parolles de l'Ecclesiastique. C'est la sapiance de Iesus fis de Sirach qui escrit ainsi an son 38. chapitre: Honore le medecin, del'honneur qui luy appartient, pour le besoin que tu an as. Car le seigneur l'ha créé. La guerison vient du souuerain. & le medecin sera honoré mesmes des roys. La sciance du medecin luy fait hausser la teste, & le rand admirable antre les princes. Le seigneur ha crée les medecines de la terre, & l'homme prudent ne les dedaig ne point. L'eau n'ha elle pas ressu douceur par le boys, pour faire cognoitre sa vertu à l'homme? Ainsi donc
il

Exo. 15

il ha donné la sçiance aus hommes, „
 pour estre glorifié an ses meruelhes. „
 Par icelles il guerit l'homme, & luy „
 ote son affliction. „

L'apotaire fait des mixtions, & tou „
 tesfois ce n'est pas luy qui acheue „
 l'oeuvre. Car c'est de Dieu, que vient „
 la santé sur toute la terre. Mon an- „
 fant quand tu seras malade, ne sois „
 paresseus de prier Dieu, & il te gue- „
 rira. Reiette les offances, & ayes les „
 mains droittes, & purge ton cœur de „
 tout peché. Fais ansancement, & le „
 memorial de pure farine, avec vne o- „
 blacion grasse, car tu ne le donnes pas „
 le premier. Puis donne lieu au mede „
 cin. car le seigneur l'ha crée. & qu'il „
 ne bouge d'aupres de toy : car tu as „
 affaire de luy. Telle heure auient qu' „
 il y à bonne yssuë an leurs antreprises „
 car aussi eus prient le seigneur, qu'il „
 fasse

"fasse prosperer le soulagement & la
 "guerison, pour maintenir la vie. Ces
 diuines parolles concluet, & suffi-
 samment, nostre propos, de la digni-
 té, excellance, necessité, vtilité & pre-
 rogatiue des medecins: condamnant
 tous ceus qui les ont à vil pris, & an-
 eus mepris et la grād' bonté de Dieu,
 qui ha voulu donner aux hommes vn
 tel soulagement. Oyons maintenant
 ce qu'an dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy,
 se plaint deia, que mesmes de son tās
 la medecine etoit moins prisee, à cau-
 "se des abus. Voyés ie vous prie, ce que
 "peut estre aujourd'hui? L'art de me-
 "decine (dit il) est des plus apparans de
 "tous mais par l'ignorāce de ceus, q' an
 "vset, & de ceus qui iuger de ses pro-
 "fesseurs, il est ia beaucoup deuancé
 "de tous les autres ars. La faute me
 "semble proceder principalemant de
 ce,

ce, que aus villes il n'y à aucune peine »
ordonnée a l'art de medecine, com- »
me aus autres, excepté le des-hon- »
neur. mais cela ne pique assez les de- »
falhans: lesquels sont samblables aus »
personnages d'une tragedie, qui ont »
la fasson, le visage, & l'habit de ceus »
qu'ils represantet & contrefont. Ain- »
si il y a plusieurs medecins de nom & »
reputacion, mais peu de fait. Car il »
faut a celuy qui doit vrayement aque- »
rir la cognoissance de medecine, a- »
voir ces six condicions: le naturel, la »
discipline, les bonnes meurs, la doc- »
trine des son enfance, aymer la peine, »
& avoir le tams requis, etc. Avec ce »
il deviendra bon medecin, non seul- »
lemât de nom, ains aussi de fait. Mais »
l'ignorance, est un mauuais tresor, v- »
ne mauuaise bague, a ceus qui l'ont, »
& vn sôge ou reuerie, etc. Plin pour »
suis bien ce propos, taxant le vulgai- »

re

re, qui ne fait distinguer antre le bon
 & mauuais medecin, s'attendant a
 ceus qui ont plus de babil, qui se van-
 tet, & qui font bonne mine. Il auient
Liu. 26. " (dit il) a ce seul art, que l'on croit in-
diap. " continant a quicunque se dit mede-
 " cin: ia soit qu'il n'y ayt an aucune mā-
 " terie plus grand danger. Touttesfois
 " on ne s'an auise pas, tant est plaisante
 " a chacun la douceur d'experer bien
 " pour soy. Dauantage il n'y a aucune
 " loy qui punisse l'ignorance capitale,
 " ou important de la vie des hommes,
 " il n'ya aucune example de vangean-
 " ce: ilz aprenet a noz dangiers, & font
 " leur epreuues an tuāt les personnes:
 " & au seul medecin est grand' impu-
 " nité, d'auoir tué vn homme. Que plus
 " est, ils antret an reproche, & acouset
 " l'intemperance du malade, & de gay
 " cté on cōdamne ceus qui sont mors.

I'ay pansé d'alleguer ces propos,
 affin

affin qu'on antande, que ce n'est d'aujourd'hui, que plusieurs ayans le masque & apparance de medecin, font pour leur abuz, que la medecine est moins prisée: tout ainsi que plusieurs autres choses, de soy bonnes ou neutres, sont decriées & oyet mal, par ce que aisement on an abuse. Et d'autant que i'ay cy dessus auancé, que par la medecine on peut allonger la vie qui est vn acte bien excellent, ie vous amplemant demontrer commant il se peut faire.

SECOND CHAP.

S'il est possible par la Medecine allonger la vie des hommes.

Cette question ha toujours semblé fort ardue, & ha fort trauallé les plus grans esprits, comme celle qui estant cachée & couuerte aus plus profondes cachettes de Nature, don

B

ne tresgrand peine a quiconque s'ingere de la recherche. Les raisons de ceus qui la debater, sont si nerueuses d'une part & d'autre, qu'a peine se peut on resoudre de ce qu'on an doit tenir. Car il y a plusieurs argumans qui concluet, la vie de l'homme ne pouuoir estre prolongee par aucuns remedes & moyens de la medecine. Au contraire les medecins soutienet que cela est possible. Dont pour mieus expliquer le doute, ie soutiendray premierement chacune des parties, & an fin, comme arbitre, i'an prononceray mon aduis.

Que le terme soit prefix a la vie de l'homme, & qu'il ne le puisse outrepasser par moyen que ce soit, nous auons an premier lieu ce, que an dit le

49.14. " tres-patiant Iob inflammé de l'esprit
 " de Dieu: Les iours de l'homme sont
 " courts, & le nombre des moys est riere

re toy seigneur: qui as ordonné des li-
mites ala vie de l'homme, qu'il ne
pourra outrepasser. Cela mesme affir-
me Aristote, au second liure de la ge-
neration & corrupcion, disant: Le
tans & la vie de chaque chose ha son
compte fini & determiné. car an tout
te chose y a ordre: & tout tans & vie
est mesuré de periode. Et au quatrie-
me de la generacion des animaux: Il
est raisonnable (dit il) qu'il y ait des
periodes & saisons, tant des groisses,
que des generacions & vies, qui soient
comtez par iours, mois, annees, ou
autres tans, qui sont decris par ceus
cy. Ce que explicant Auerrhois, dit,
tout ce qui est, ha necessairement vie
determinee. Puis donc que toutes
les œuvres de nature, constent neces-
sairement d'un certain ordre, telle-
ment qu'elles ne peuvent estre autre-
ment, ou estre euees, & que l'art est

*Liv. 1. ten.
1. doct. 3.
chap. 3.*

de beaucoup inferieur an cela a Nature, ainsi que Galen dispute gentilemant au liure de Marasme, on peut aisement conclurre, que la vie ne peut estre allongie par aucun artifice. A ce la constant Avicenne, la où il cherche par expres, les causes de nostre mort
 "inevitable: disant: Et c'est la mort naturelle a chaque individu, differante
 "aus vns & autres, selon leur premiere complexion, iusques au terme qu'ilz ont an leur puissance, de conserver leur naturelle humidité. Car tout
 "ha son terme prefix, qui est diuers ez individus, pour la diversité des trappes. Et ce sont les termes naturelz. Il
 "y an ha d'autres abrez, le tout suivant la volonté de Dieu. &c. Si donc le terme de vie est prefix & assigné a vn chacun, par le mandement de Dieu, & son ordonnance (c'est Nature, seruant a Dieu: savoir est, l'ordre
 etably

etably ez choses de ce monde dez son commancement) il ne peut estre outre-passé par aucun moyen d'homme, ains de la seule grace & volonté de Dieu tout puissant. cōme au Roy Ezechias, auquel le prophete Elie auoyt signifié sa mort. Car veu sa repantance, la vie luy fut prolongee de quinze ans, par la misericorde de Dieu. qui aussi promet an sa loy, vie longue aus ans, qui honoret leurs pere & mere, & ne leurs sont ingras.

*Liur .4.
des Rois.
chap.20.*

Maintenant voyons, si contre ce qu'auons deduit, on peut etandre & prolonger les termes naturelz de la vie, par les ordonnances & remedes de nostre art. Car il y a beaucoup de raisons qui persuadet, que non seulement l'ordre de nature, ains aussi nostre industrie, promet vie longue. Premierement les astrologues l'affirment, là où ilz traitet des elections, figures

et images . Et cela est confirmé par l'experiance du soin & diligence des medecins anuers plusieurs persōnes, lesquelz s'aidans de leurs remedes & bon regime , se maintienent an fanté, & etans fort valetudinaires, durent lōg tams, qui autrement mourroint, bien ieunes, & ne peruiendroint a vielhesse. Platon & Aristote, auteurs graues & maieurs de tout' excepcion , temogneta cę propos , qu'un homme de lettres, nomme Herodique, le plus maladiſ qui fut de son tams , vesquit neantmoins cent ans, par grand artifice & exquisite maniere de regime. Galen aussi an quelques androis, confesse son infirmite naturelle : mais il dit l'auoir si bien corrigeé , qu'a peine il fut iumais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallemant a exercer la medecine: sinon qu'il fut attaind vne fois ou deus de fieure Ephemere

re

re (c'est a dire d'un iour) seullement pour s'estre trauallé peniblement a panser ses amis. Et si nous croyons quelques vns qui l'ont escrit, il vequit sept vints ans. Il n'est ia besoin de citer l'autorité de Plutarque, lequel remontre plusieurs fort debiles & delicats auoir longuement vecu par le moyen de nostre art, veu que on auoit tous les iours beaucoup d'experiences. Et ne faut a ceus-cy opposer quelques intemperans & dissolus, qui ont tousiours meprisé le bon regime: lesquelz touttefois sans aucun moyen de nostre art, sont paruenus a grand vielhesse & age decrepit, car il est certain, que si telles personnes bien nées, & de bonne trampe, eussent vecu de reigle, & se fussent aydes de noz moyens a leurs necessitez, ilz eussent esté plu-tard vieus, & plus long tans en vie. Ce qui est aisé a prouuer, de

ce que on void le plus souuant, aucuns mal sains ou de nature, ou par accidant, qui neantmoins viuet plus longuemant que les robustes & gailhars: d'autant que les robustes se confians trop an leur force, viuet desordonneman sans loy & sans regime, les autres sont sobres & continans, abstennans des choses nuisantes, & obseruans certaine maniere de viure, par l'ordonnance des medecins, qui les fait viure plus longuemant. Dont est venu le prouerbe, qu'un pot cassé dure plus long tams que le neuf. Sur quoy Galen dit tres-bien, qu'il est croyable, ceus viure moins qu'il ne leur est ordonné de Nature, lesquels ignoret ou meprisent la saine maniere de viure. Car la sçiance de medecine pouruoyant a la santé & vie des hommes, ha telle vertu, que si aucun meprise temerairement ses ordōnances,

il vit

il vit non seulement an misere, & toute solheure de maladies, ains aussi retransche la longueur de sa vie, & abbrege les termes que Nature luy auoit prefix, anticipant sa mort, & (comm'on dit) se couppant la gorge: Sauoir est, quand vsant de mauuais regime, il consume son humeur radical plu-tost que ne luy estoit ordonné, ou suffoque & etaind sa chaleur naturelle: esquelles choses consiste la duration de cette vie. Or si c'est la loy & le naturel des contraires, qu'ilz sont dits d'un mesme suiet, & si l'un est, l'autre doit estre aussi: il faut necessairement, que si on peut accourcir la vie, on la peut aussi prolonger. & puis que il est notoire, que la vie humaine peut estre abreegee par diuerses fautes & excez, on conclud assez de cela, qu'elle peut estre alongie par bon regime & sage conduite. Car ia soit
que

que on ne puisse aucunement euitier, les incommoditez qui depandent des principes de nostre generacion, comme l'effluxion & continuelle dissipation de toute nostre substance, qui est faite par la chaleur naturelle, de quoy procede la vielhesse, a cause de l'excessiue & ineuitable exsiccacion: touttefois cela peut estre retardé par nostre art, & ampeché que le dernier iour ne vienne si tost, ne si hatiue-
 mant. Et quoy? ne void on pas quelques vns prêts a trepasser, qui sont retenus quelque tams an vie, an prenant vn peu de maluaisie, d'eau de vie ou imperiale, de confeccion alker-
 mes, ou autre chose cordiale? Le pe-
 riode & derniere ligne de vie ia pro-
 chaine, n'est elle differee par telz
 moyens a vn'autre heure? Côme on
 dit aussi du riart Democrite, qui etant
 prié de ses domestiques a ce que sa
 maison

*int. a comb. lib.
 Opus vlt.*

maison ne fut an dueil, durant les festes Thesmophories lors prochaines, d'allonger sa vie durant ces festes, il le fit, moyennant l'odeur du miel, ou (comme diset les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que noz medecins remontret, qui ha tres-grand apparance de verité.

Nous auons debatü les deus parties, par contraires fantances & raisons. il faut maintenant appaiser le debat, & resoudre ce qu'an deuons tenir. Et affin que cela soit fait de plus grand artifice, il conuient ainsi distinguer les termes de la vie, que les vns sont sur-naturelz, les autres naturels, & les autres accidantaires, lesquelz on appellé acourcis ou abregés. nous disons estre sur-naturelz, ceus que Dieu tout puissant ha ordonné, & pre fis a quelques vns de sa pure volonté: tels que nous ne pouuons instituer
par

par aucun art ou conseil. comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier age du monde auant le deluge, pour la multiplicacion du genre humain: & mesmes a Nohe, pour la restauration d'iceluy. Les naturels sont ceus, qui ont été dōnez a chacun, selon la diuerse trampe & batimant diuers des principes & fondemans, fors ou debiles: à raison desquels les vns doiuent viure longuemant, les autres peu de tams, selon l'ordre de nature: & ils attaindrōt ces termes (moyenant la grace de Dieu) sinon qu'ils fassent desordre, ou quelque inconueniant leur suruienne, ce qui est deia des limites ou termes de la troisieme sorte, lesquels nous auons nommé Accidantaires: qui peuuent auenir a tout age, pour les cas fortuis & inopinez: comme blessures, poisons, brulemans, cheutes, ruines,

ruines, naufrages, pestes, & autres maus populaires. Tels inconuenians sont le plus souuant ineuitables, & n'est à la sciance de medecine d'y verser de precaucion, ains de guerir le mal auenu, s'il est possible. dont laif sans ces termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piemant, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature: comme nous auõs anseigné an quelque part)
 parlons seulemant du Terme dit naturel, & expliquons sa fasson plus amplemant.

*Après le 7.
paradox. de
la 1. decade.*

Tous les philosophes & medccins sont d'accord, que il faut mesurer & borner la duracion de noltre vie, de ce que peuuet durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus lōguemāt an nous, noltre bonne mere Nature (comme
 parle

parle Galen) ha mis an nous vne puissance merueuse, qui par continuelle application de nourriture, defad l'ordinaire dissipation de nostre substance & humeur radical: antretenant la chaleur naturelle, tant par ce moyen, que par la respiration, & le pous des arrieres. Mais telle puissance que nous appellons Nutritiue, etant limitee & non infinie, ne peut touiours defandre & conseruer ledit humeur an suggerant vn autre. Dont il adui-ent, que le cors peu à peu se deseiche: & de là s'ansuit, que telle puissance desormais n'est bien exercee, & la-foiblit de iour an iour, tant que an fin le corps cesse de pouuoir estre nour-ry suffisamment. Et ainsi deuenant les parties fort arides, le cors s'amaigrit & diminue: puis an passant plus ou- tre, il se ridde, & cette condicion est nommee vielhesse. C'est la princi-
pale

pale necessité naturelle de corrupcion & mort a tout cors angandré. car la mort est adonc, que l'humeur primitif, sustantifique, ou radical defaud, & la chaleur naturelle s'etaind. & c'est la fin de la vie, que nous disons fin naturelle. Quant à nostre art, ce n'est pas vn art qui exempte de mourir (dit Auicenne) ni mesmes, qui puisse conduire toute personne, iusques au dernier terme de la vie humaine, qui est de cent ou six vins ans: mais il assure & exempte de deus choses: l'vne de pourriture, qu'elle ne saisisse aucunement le cors, si ce n'est d'occasion exrerne, comme peste, ou poison: l'autre est, defandre la naturelle humidité, à ce qu'elle dure plus longuemant, & soit tard consummee. Ces deus choses sont au pouuoir de nostre art: dont il peu prolonger la uie, iusques au tams qui luy est deu, selon

selon la trampe d'un chacun : & ce par trois moyens, desquels le premier est, preoccuper la chaleur estrangiere, ampecher les opilacions, reietter les excremans, dequoy on preuiuent la generaciõ de pourriture, ou icelle engendree an est estaincte. Le segond est, la deüe administraciõ du boire & du manger, an sustance, qualité, quantité, tams & ordre. Le troisieme, abstenir des choses qui an consumant & epuissant l'vmeur radical an peu de tams, resoluet ou dissipet ansamblemant la chaleur naturelle : comme travail excessif, vsage des choses piquantes, veillhes, soucis, & diuerses passions de l'esprit : mais sur tout, la copulacion charnelle de mesuree, & a heure incommode : & autres choses samblables, qu'on peut & doit euitier, suiuant les ordonnances & regles de medecine.

Mais

Mais (dires vous) on ne doute point de cela. car chacun accordera volontiers emeu des fudittes raisons, que ceus viuront plus longuemant, qui seront tamperans, & auront soin de leur fanté. Cela n'est que pouuoir atteindre le bout & terme ordonné de nature, sans l'abreger: combien que cela est fort rare. Mais on demande principalemant, si la fin & periode naturel de la vie peut estre auancé & prolonge par l'art de medecine. Je repons, que la vie n'est pas seullemant cōseruee par noltre moyen, ains aussi prolongee. Car il est raisonnable, que ce soit plus affermé & auancé, de qui les fondemens, principes & causes produisantes peuuet estre cōtinuees, etandues, & mesmes randues plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuuet estre reintegrés,

C

au-moins ils peuuet estre restaurés, reparés, & randus plus vigoreus par nottre art: ainsi que la curacion des hectics nous le moutre, & l'amandemant de chaque complexion, par lequel la chaleur naturelle est atrāpee. Donques si par maniere de viure humectāte par les bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer plus lōguemant l'humide radical, qui autrement seroit plus-tost consumé, & contāperer la chaleur naturelle, tellement qu'elle absome plus chichemant cette sienne pasture, par defaut de laquelle vient la mort naturelle, qui est ce qui ne confessera, la vie estre prolongee par nottre art, laq̃lle deuoit estre plus courte selō nature? Ie recognoy bien & confesse, que les parties solides & spermatis ne peuuet estre humectees sustanciellēmāt, & an elles mesmes: toutefois on m'accordera qu'elles peuuet estre hume-

ctees parmy les espaces vuïdes & porres, esquels s'insinue l'humeur alimentaire, duquel est retardé le degast de l'humeur radical. Et c'est presque de mesmes, q̄ aus lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle resiste plus a la voracite de la flâme. Mais ancor, q̄ les termes de lavie puissent estre allongés, on le prouuera fort bien de cet argumant. Des cōplexions ou trāpes du cors, celle de plus grād vie est l'humide, ou celle qui est ansamblément chaude & humide, q̄ nous appellons vulgairement sanguine. la cōtraire, qu'on nomme communemāt melancholique, est de la plus courte vie. De sorte q̄ quand biē toutes deus vseroient de samblable regime, & pareil antretien, neantmoins la premiere seroit de plus longue duree, d'autant qu'elle ha le terme de sa vie plus elogné des principes de sa generaciō.

Or la vertu de nostre art est si grande, qu'elle peut changer de peu a peu ce naturel temperamant froid & sec, an son contraire. ce que Galen anseigne de faire ez deus derniers liures de la conseruacion de santé. Ne s'ansuit il pas de cela incontinant, que aussi le terme de la vie peut estre prolongé par l'art de medecine: tellemant que vn malheureusemant né, & obligé à courte vie, ayant changé de condition, deuienne plus viuace? De ce seul, que chacun (a mon auis) antand facilement, qu'on aprenne les autres: c'est. commant on peut allonger les limites de tous ages: dont s'ansuit, que le cours de toute la vie soit allongé. Et premieremant que la vigueur ou fleur de la ieunesse, puisse estre conseruee fort longuemant par l'art de medecine, Galen le demontre ainsi. Il y a deus principaus buts an la conseruacion

cion de santé, qui sont an noltre pou-
voir: de restaurer la substance dissipee,
par breuuages & viandes conuenables,
& de reietter les excremans qui
an prouienet. Si on ne faut an aucun
de ceus-cy, le cors ce pendant iouïra
de santé, & sera conserué tres-longue
mant an la force de sa vigueur. Pare-
lhemant & par mesme raison, la vie-
lhesse (du tout ineuitable à ceus qui
doiuet mourir de mort naturelle) est
prolongee par noltre art: de fasson
que le transsissement, & comme vn re-
tour an poudre par l'extreme vie-
lhesse auiendra fort tard. Dequoy an
fin on conclud, que comme de tous
ages (car on peut samblablement, &
mesmes plus facilemant, etandre les
termes de l'anfance & adolescence)
ainsi de toute la vie, on peut allon-
ger les termes par la medecine, plus
auant que ne sont ordonnés de natu-

re. Et ce sont les limites q̄ Dieu, principal auteur de la medecine, ha voulu estre suiets à cet art: lesquels sont an nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retrâche le fil du cours de nostre vie, comm'il luy plait. Tout ainsi, que autres fois, par dessus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il sustante & auance la vie miraculeuse mant, sans aucune aide medecinale, voire sans boire & sans manger.

TR OISIEME CHAP.

Contre ceus qui ont opinion, que les medecins prolongent les maus, & ne font qu'abuser le monde.

IL n'y a aucun art tant suiet à calomnie, que l'art militaire, & la medecine: qui s'accorde aussi merueilleusement bien an plusieurs autres choses, comme l'on pourra voir an plusieurs dis-

discours cy apres. Car pour expliquer familierement le fait de la medecine, i'amprunteray souuant les similitudes des actions belliques: & mesmes a presant me samble que m'an pourray seruir, an ce qui est propose: C'est, que si on ha assiegeé quelque ville, & on ne l'amporte dans le terme qu'on ha promis, ou bien aussi tost que ceus qui an sont loin iugent (sans l'auoir reconnue) qu'on la peut prandre, quoy que le capitaine y fasse tout deuoir, on le soupsonnera ou accusera de diuerses faßons, de negligence, lacheté, intelligence, & corruption, trahison, ignorance, precipitaciõ, ou tardité an ses antreprises, mauuaise cõduite, pusillanimité, ou autre defaut an sa charge, & le tout sera faus: mais ceus qui an iugent ainsi, ignoret la resistance que font les assiegeés, les bonnes prouisions, qu'ils ont

C 4

la force des gens, & toutes choses requises à se defendre plus longuement que l'assiegeant mesmes n'auoit cuido. lequel pourra auoir esté abusé des espions, & autres qui rapportent l'estat du lieu, & des semblans extérieurs, desquels on tire coniecture de ce que peut estre dedans. Ainsi le medecin qui assiege la maladie dans le cors de l'homme, pour luy faire quitter la place, est souuent abusé des signes extérieurs, & beaux semblans: de sorte que cuidant estre à la fin de sa cure, c'est à recommencer. Car il y ha plus de corruption & mauuais humeurs, qu'il n'auoit sceu preuoir: le mal fait plus grand' resistance, que le medecin ne cuidoit, se ranforceant & ramparant tous les iours de plus en plus contre les remedes, & bon secours. De sorte que la maladie sera plus longue, que l'on n'auoit predit:
& ne

& ne guerira si tost que le medecin auoit promis, ou que pansoint ceus qui n'an ont intelligence. Dont c'est mal fait de le soupçonner, ou d'ignorance, ou de negligance, d'auarice, malice, ou autre vice, quil induise à faire le mal plus long, quil ne doit estre. Touchant à l'ignorance, ie suppose qu'elle n'y soit pas, & que le medecin soit tenu pour sauant, expert, & homme de bien. S'il n'est tel, on fait mal de l'y appeller, & de cōmettre la vie du paciant antre ses mains: tellement que le paciant pourroit dire comme Iesu Christ a Pilate, celuy *S. Ian. 19* qui m'ha deliuré à toy, ha plus fally que toy. Quant a la negligance, i'accorde quil y a des medecins doctes, experts, & gens de bien, qui se passer assés de legier à la visite & pansemāt des malades: mais ie ne croyray iamais que ce soit à celle fin, que le mal
dure

dure plus longuemant, ains que c'est
 vne negligãce d'inaduertance, com'
 ils penuet estre an leurs autres affai-
 res. Et an cela y a bon remede, qui est
 de les solliciter de pres, & les stimu-
 ler a faire leur debuoir: les prier d'e-
 stre plus frequans, & attantifs: mes-
 mes leur balher vn coadiuteur, qui
 leur soit cause de plus grand soin. Le
 plus que l'on se doute (a mon auis)
 c'est l'auarice, car le vulgaire panse,
 que les medecins communemant
 prolonger les maladies, & les antre-
 tiener an longueur, pour en tirer plus
 de profit. Parquoy ie me veus plus lo-
 guemant arreter, à refuter cette fauf-
 se opinion, la plus erronee de toutes.
 Car an premier, ie suppose que le
 medecin soit homme de bien: puis,
 qu'il ayme son hõneur & reputacion.
 Ie veus aussi, qu'il desire proffiter an
 sa profersion, comme chacun veut a-
 querir

querir des biens honnestement an sa-
vocation. S'il est homme de bien, il
ne voudra iamaïs faire languir le ma-
lade à son eciant. s'il n'est tel, on ne le
deuroit amployer, comme dessus est
dit. Mais soit il mechant : si aura il ce
but, d'estre an vogue & bõne estime,
pour l'autre fin, qui est deuenir riche.
Or si il met an longueur les maus qu'il
pourroit abreger, il n'est pas abille
homme, & fait tout lé contraire de
son intancion. Car si il guerit an
moins de tams que les autres, il sera
de plus grand requeste : il aura telle
presse de malades, qu'il n'y pourra a-
uenir : & on luy donnera plus volon-
tiers l'ecu, qu'aus autres le teston. Car
qui est celuy qui n'ayme mieus payer
au double, voire triple ou quadruple,
& estre bien tost guery ? Si on donne
aus autres medecins, qui paruienet
tard

tard a la guerison, dix escus, on ne plaindroit pas 50. escus à celuy qui abregeroit le tams de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'est au pouuoir du medecin de faire a son plaisir. Il voudroit bien auoir cette vertu, de guerir an touchât ou an voyant, ou de la premiere recepte, ou seullement d'un bon regime, ou autre chose legiere. Il auroit moins de peine, an seroit mieus prisé, & gagneroit infiniment dauantage. Bon Dieu, que celuy seroit tost riche, qui auroit cette propriété. Donq' il ne faut panser, que les medecins e-meus d'auarice, fassent les maladies longues, puisque ils gagneroient dauantage an gré, reputacion, & recompense, s'ils pouuoient guerir plus-tost. Et quoy? y a il medecin qui n'ayt des parans, alliés, & familiers amis, desquels il ne prād rien? Les guerit il an moins de

de tams que les autres, desquels il prand, le mal etant pareil, & le suiet samblable? Il ne gagnerien a la longueur de telles maladies: c'est assés, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit savoir, des bons offices qu'il y aporte. Je diray davantage, quand luy, sa femme, ou ses enfans sont malades, c'est tout à ses depans, & n'ont ils point de longues maladies? sont ils plus-tost gueris, si tout le reste est samblable? C'est vne grand folie, de cuider que les medecins s'oblient tant, de prolōger les maladies à leur eciant, pour peu qu'ils ayt d'affeccion a leur profit & honneur. Mais il leur auient souuant, comme à ceus qui assieget vne place, qui cuidet l'amporter dās trois iours, & y sont vn moys deuant, sans qu'ils s'y feignent ou epargner aucune-
mant. Ils panset qu'une muralhe n'andurera dix coups de canon, & elle re-
fiste

fistera à plus de cent. Ils ont opinion
 que les assiegés n'ont des viures, &
 municions que pour huit iours, & ils
 en auront pour deus moys. Tout ce
 qu'on pense, sont coniectures, prises
 du samblable, exemples, & observa-
 tions, lesquelles falhet bien souuant.
 mais il ne faut pourtant accuser le ca-
 pitaine assalant, de faire mal son de-
 uoir, quand il fait tout ce que l'art de-
 mande. Ainsi est il du medecin en
 toutes sortes, qui est tres-excusable,
 sur tout, quand il se faut à la quantité
 & efficace de ses remedes. Car c'est
 ce principalemant, qui rend nostre
 art coniectural, comme dit Galen
 en plusieurs lieux: definissant la con-
 iecture estre de condicion moyen-
 ne, entre parfaite science, & pure i-
 gnorance. Parquoy il faut interpre-
 ter a bien, & prandre en bonne part,
 le succes des remedes, que le mede-
 cin

cin docte & expert, diligent & curi-
eus, ordonne le mieus a propos, & le
plus iustement qu'il luy est possible:
remettant l'ysue & euenement à
Dieu, qui donne & ote, augmante &
diminue la force aus dits remedes,
comme il luy plait: dont la maladie
est tost ou tard finie, ores à bien, ores
à mal. Reste la malice, de laquelle
pourroit estre soubsonné le mede-
cin. mais s'il y a la moindre occasion
de rancune, hayne & mal veilhance,
antre le medecin & le malade, ce
n'est pas bien aisé d'y appeller vn
tel medecin. Car il faut au contrai-
re, que le malade ayme le mede-
cin, & qu'il an soit aymé: ou s'ils
n'ont eu au parauant cognoissance
l'un de l'autre, soit de nom ou de
fait: pour lors se doit contrac-
ter vne étroite amitié dedans
leurs cœurs: autrement le malade
n'au-

n'aura à gré le secours du medecin, qui aussi de son couté ne s'y affectionnera pas. Quant à la malice deliberee de nuire secrettement, si quelque medecin est antaché de ce vice, il le faut tenir au ranc des ampoisonneurs, & ne l'employer aucunement. Mais i'antās que le vulgaire prād an autre sans le terme de malice an ce propos: c'est que les medecins mettet fort bas les malades, à leur eciant, par abstināce & euacuacions, an danger de passer le pas: & ce pour ostanter leur art, & auoir plus de reputacion, quand ils les an peuuet sortir, sinon, ils se sauuet & targuet du prognostic fait des le commancement, que le malade est an danger de mourir: mais ce sont eus qui l'ont precipité à ce danger. Voyla (si ie l'ay bien compris) le doute que le vulgaire ha le plus souuant. De vray, ce seroit tres
ma-

malicieufemant, traitremant & me-
 chammant fait, si quelqu'un iouiet ce
 tour a vn pauvre malade: ne plus ne
 moins, que si quelqu'un iettoit dans
 la riuere vn qui ne sceut nager, se fi-
 ant de luy ietter incontinant apres
 vne corde pour l'an retirer. Car peut
 estre, que le submergè ne saura pran-
 dre la corde, ou il ne la tiendra bien
 ferme, ou que le submergeur n'aura
 la force de le tirer dehors: & ainsi le
 pauvre homme sera du tout noyé.
 Mais il n'est pas croyable, que les me-
 decins vsent de ces tours: & n'est pas
 vray, qu'ils mettent ainsi bas les ma-
 lades par leurs remedes. lesquels ie
 suppose tousiours estre bien institues
 ainsi qu'il appartient. Cest le mal mes-
 me, qui mine continuellement les for-
 ces de nature, & augmente les sien-
 ces iusques à certain point (qui est la
 vigueur & souuerain estat de la mala-

D

die) apres lequel, si le mal est guerissable, vient la declinacion ou diminucion de la maladie, & de tous ces accidans, le malade s'achemine a la conualescence. dequoy nous traitterons plus amplemant, si plait a Dieu, au. 7. chapitre de ce liure. Il y ha des gens plus modestes, qui ne disent pas, que les medecins mettent ainsi bas les malades & an danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgēce (cest an complaisant trop aus malades) ou pour les obliger davantage à eus, an les retirant d'une longue maladie. Touchant a l'indulgence, il est vray que plusieurs malades ayment mieus estre plus tard gueris, & estre plus doucement traittés. & cela excuse asles le medecin, pourueu qu'il an fasse protestacion, pour defance de son honneur. Quant a prolonger le mal, pour an tirer plus de grē, ce seroit

roit vne belle trahison, & mechance-
té. Aussi n'est il pas croyable, si le me-
decin antand bien son fait, qu'il met-
te iamais an longueur le mal: car il ne
peut mesurer cette longueur: & an
l'antretenant, le mal interieur peut
ampirer, qui est pis que d'estre sim-
plemant long. Autre chose est des vl-
ceres, qui sont traites du chirurgien.
car il les peut biē antretenir, sans pre-
iudice de la personne: voire l'interi-
eur du cors s'an portera bien, se pur-
geant par les vlceres: & n'y aura au-
tre mal, que de la partie vlcerée. Qu'
ainsi soit, nous ordonnons bien sou-
uāt que les fistules soient antretenues,
& faisons des cabrols, ou fontanelles
an plusieurs androits du cors, que
nous voulons estre maintenues ou-
uertes vn fort long tams. Mais les ma-
ladies internes sont d'autre confide-
racion, & ne doiuet iamais estre an-

tretenues, si on les peut guerir: ce qu'il faut faire incontinent, ou le plus tost.

L'autre point de calomnie est, que les medecins abusent le monde, que l'on gueriroit bien sans eus, voire mieus & plus-tost: & qu'ils ne font que broulhasser. Nous auons asses refuté cette folie au premier chapitre, par l'autorité de l'Ecclesiastique, neantmoins i'ajouteray cette similitude puisque i'ay commencé d'accomparrer nostre art au militaire: qu'il y a des places qui se randent a l'assiegeant, pour leur auoir seullement retranché les viures: d'autres, à la seule veüe du canon: d'autres au premier assaut. & au contraire, qu'il y en ha qui restent imprenables. Maintenant si on argumentoit ainsi: nous voyons iournellement des places, qui se randent sans les forcer, qu'est il de besoin assieger, assal-

assallir, cōbatre, ruiner les muralhes,
& faire autres actes d'hostilité? Qu'est il besoin de faire la guerre aus villes, quand nous en voyons bien souvant qui se remettent d'elles-mesmes? Donques c'est vn abus, & folle depāce au pays, quelque sedicieux qu'il soit, d'y auoir gendarmes, artilherie, & autre attirail de guerre. Ce n'est que inuancion & piperie de gens, qui viuet de ce metier là: on s'en passeroit bien. Voyre, si toutes places estoient foibles, & qu'il n'y eut resistance de gens, munis & prouueus de courage. & autres choses requises à leur defance. Tels lieux se randent aisement: com'aussi font legieres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus souvant passent d'elles mesmes: & mesmes les plus fortes, comme fieures ardantes, quand il n'y a grand municion dans le cors

pour les antretenir, & les forces naturelles resister galhardement a l'insolance du mal. Autrement il y faut du secours, employer la batterie, & toutes sortes de remedes: ancor le plus souuant avec tout cela, on n'auance rien, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieus guery sans cela: qu'on ha abusé le patient. Ce seroit vrayemāt abus, si on promettoit guerison, d'un mal qui est tenu pour incurable: d'autant qu'on ne fait aucun remede qui soit assés fort pour le vaincre. Tout ainsi, que seroit abus, d'antreprandre de forcer vne ville à coups de poins, ou abbatre les murailles a coups d'arcbufade, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrumant qui luy responde. Voila des notables abus. & vrays piperies, desquelles imposer au peuple ignorant

rant, les Empiriques charletans, promettans guérison de tous maus, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceus là, qu'ils abusent le monde: nompas des medecins racionels, doctes, experts, & gens de bien,

QUATRIEME CHAP.

Que ce n'est peché, ou mal fait d'appeller des medecins, & user de leurs remedes quand on est malade.

IL y a vn' autre sorte d'erreur, fondé an folle supersticion, d'aucūns idiots qui pansent offencer Dieu, s'ils appellent des medecins pour guerir de leurs maus-disans, que c'est contreuenir & s'opposer à la volōté de Dieu, qui les visite de telle affliction: que c'est pour leur bien. car an chatiant le cors, l'ame est purgee de ses pechés,

& diset, cōme recite maistre Gui de
 Chauliac an son chapitre singulier.
 Dieu me l'ha donné ainsi qu'il luy ha
 plu: Dieu me l'otera quād il luy plai-
 ra: le nom de Dieu soit benit: Amen.
 & remetter leur guerison totallemāt
 à l'intercession des Saints & Saintes
 de Paradis, faisans des veus, aumo-
 nes, prieres & oraisons. Cette opiniō
 fort erronnce, est aisee à refuter, par
 ce que nous auons allegué au 1. cha.
 du liure de l'Ecclesiastique, ou il ex-
 horte saintemant & sagemāt les ma-
 lades, de se reconcilier premieremāt
 à Dieu qu'ils ont offancé, puis de dō-
 ner lieu au medecin: lequel Dieu ha
 créé, & luy ha donné la sciance pour
 estre glorifié an ses meruelhes. Il est
 vray que Dieu nous anuoye les maus
 pour nottre chatiemant, & nous y ha
 rādū suiets, à ce que nous recognois-
 sions notre infirmité. De luy aussi pro-
 cede

cede la guerison, par les moyens qu'il
ha dresse an nature, donnât vertu aus
plantes & autres creatures, de chas-
ser & vaincre les maladies : an ordon-
nant la sciance de medecine, & l'art
d'apotecaire, à cet effect : non moins
que l'agriculture, pour la nourriture
des hommes a l'antretien de cette
vie caduque & mortelle. Dont ce
sont moiens qu'il ne faut mepriser, &
que l'homme prudent ne dedaigne
point. Autrement c'est tanter Dieu,
& vouloir follemant que Dieu fasse
des miracles a nostre appetit. Car ce-
luy qui dit, si Dieu veut que ie gue-
rissè de ce mal, i'an gueriray bien sans
vser de la medecine : & si i'an dois
mourir, le medecin ne me sauvera
pas : c'est autât que s'il disoit, si ie dois
viure ancor' vn mois, & qu'il soit ainsi
ordonné de Dieu, ie viuray bien sans
boire & sans māger : dont il n'est be-
soin

soin faire cette depāce. Car si ie dois
viure autant, il m'est impossible de
mourir, quoy que ie ne mange point.
Voila vne follic, & grād temerité, de
se promettre que Dieu fera miracle,
voyre de tanter cet essay, quand on
ha des viures an main, ordonnés de
Dieu pour la nourriture du cors.
N'est ce pas tanter Dieu, & voir ce
qu'il voudra faire contre l'ordre de
nature? Il le lairra mourir de faim, a-
uec cette follie: & le pauvre idiot san
tira par effet, qu'il auoit mal colligé
an son esprit phantastique & brutal, q̃
Dieu l'antretiendrait an vie sans boi-
re & sans manger. Voire, si Dieu le
vouloit ainsi, il se feroit: mais nous fa-
uons que sa volonté ordinaire porte,
qu'on vse des alimens: & là il se faut
tenir, & ne s'attandre aux moyens ex-
traordinaires, qui nous sont incognus
& qui ne sont amployés a nostre fol
ap-

appetit. Ainsi est il de la medecine, ordonnee de Dieu pour la guerison des malades, & cōseruacion de santé. Car quiconque veut guerir autrement, & ha cette opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sās medecin, quoy qu'il en ayt bon moyen, celui tante Dieu, & attand de voir que Dieu fasse miracle, meprisant follemant le moyen naturel que Dieu ha ordonné contre les maladies. Non moins q̄ si sa maison bruloit, & il ne vouloit qu'on y ietta de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'etaindra bien autrement.

CINQVIEME CHAP.

*De l'ingratitude des malades anuers
les medecins.*

L'Ingratitude est fort odieuse & a Dieu, & aus hōmes, voire on l'estime a bon droit vn si grand vice, q̄ qui
dit

dit ingrat, dit tous les maus du monde. Or ce vice est si commun entre les hommes, a l'androit des medecins, q̄ ie m'ebaïs souuant, qu'il y ayt aucun de cœur genereus, qui velhe estre medecin, estant d'alheurs sa professiō fort suiēte à calomnie, cousine germaine d'ingratitude. Mais nous auōs des amys & gens de raison, honestes & recognoissans, qui couuret cette facherie, & nous retienet an volenté de faire telle profession, non obstant que plusieurs autres nous soient par trop ingrats. Car on an trouue de si courtois, qui protesteront publiquement & souuant, qu'ils tienet la vie (apres Dieu) de tels & de tels medecins, & ayans recognu selon leur faculté, l'industrie & labeur du medecin, pour son antretien, neantmoins confessent librement, qu'il ne le sauroint auoir recomansé de tout leur bien:

bien : com' il est vray de fait. Car fils
 doiuet la vie au secours du medecin,
 & la vie est de plus grand valeur que
 tout leur bien, il n'est an leur puissan-
 ce de s'aquiter de ce debte, quand ils
 donneroint tout leur bien. Mais le
 principal de la recompanse est, le gré
 qu'ils an sauuet au medecin, se disans
 obligés à luy & redeuables de leur
 vie. Et c'est tout ainsi, q̄ si quelque vn
 auoit oté l'espee des mains d'un qui
 fut pres de vous tuer, ou la corde a vn
 qui s'efforçoit de vous an estrangler:
 ne luy series vous pas tenu de la vie?
 tout vottre bien seroit il pour le re-
 companser? Et puis on dit, i'ay bien
 payé mon medecin, voyre surpayé,
 luy ayant donné tant par iour, ie ne
 luy dois rien, s'il m'ha bien pansé &
 secouru, ie l'ay bien recompancé. Ha
 pauvre homme : ce qu'on donne au
 medecin, est comme vne petite re-
 cog

cognoissance, du bien & du secours
que l'on an ha reffu. car de le payer,
ou companser le fruit de son labeur,
s'il t'ha prelerué de mort (ainsi qu'il
peut faire, par la grace de Dieu) il n'
est an ta puissance: sinon que tu ex-
poses ta vie pour luy, quoy qu'il n'y
ayt exposé la sienne pour te sauuer de
la mort. Ainsi tu luy demeures tou-
iours redeuable: & faut que d'un bon
gré tu le luy recognoisses, confessant
ton obligacion. Il y an ha qui trouue-
ront ce propos dur, quand ie dis sau-
uer la vie, & preleruer de la mort:
non obstant que cela est trop euidât.
Car posons, qu'un blecé perde son
sang an abondance, & que sans dou-
te il an mourra si on ne l'arreste: ce-
luy qui tiendra son doit dans la playe,
& retiendra le sang, ne sauue il la vie?
Autant, & plus, celuy qui le retient
avec medicamans, & an fin consoli-
de la

de la playe, qui de foy ne gueriroit point. Autāt celuy qui arreste vn flus de vantre, ou vomissemant, ou autre vuidāge pernicieuse & mortelle: qui saigne a propos vn pleuritique, ou vn que la squinance etouffe & etrangle: autāt certes que qui retireroit du feu, vn anfant qui y seroit tombé, & se bruleroit tout vif, s'il n'estoit secouru. Il n'an faut moins estimer des medecins, qui pouruoyet aus maus interieurs, & secouret nature secretemāt par diuers moyens, desquels l'efficace n'apparoit que par effet: & ce sont (comme disoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangiers de mort, par le moyen des remedes, que le medecin amploye au secours. N'est ce pas vn' oeuvre plus diuine qu'humaine, & qu'on ne peut assés recompanser?

Dont

“ Dont l'Ecclesiastique ha bien dit: La
“ science du medecin luy fait hausser la
“ teste, & le rand admirable antre les
“ Princes : le medecin sera honoré,
“ mesme des Roys. Et voila les princi-
pales recognoissances qu'on lui doit,
honneur & gré, pour vn' extreme o-
bligacion: nompas se persuader qu'il
est assés recompanse de quelque som-
me d'argent. Mais il y an ha qui font
pis : c'est qu'apres estre gueris, par le
moyen d'un bõ & loyal secours, ils ne
peuet andurer qu'on les die bien re-
deuables au medecin: & peu s'an faut
qu'ils ne hayset celuy, qui leur ha sau-
ué la vie. O extreme ingratitude!
mais ce n'est pas d'aujourd'hui: Hip-
pocras an son epitre à Damagete, fait
“ ainsi parler Democrite. Je panse (dit
“ il) ô Hippocras, que an nostre science
“ plusieurs choses sont suiettes a ca-
“ lomnie & à ingratitude. Car les ma-
lades

lades, fils echappet, rapportet leur guerison aus Dieus, ou à fortune, ou à leur bonne complexion: derobbās tout l'honneur au medecin: lequel souvant ils haïsset depuis, etans bien marris & indinés, que l'on panse qu'ils luy soient redeuables. Et outre ce, qu'ils ne veulet attester ou confesser leur obligacion, ils font bien aises que les ignorans de l'art (qui neantmoins an font profession) soient de mesme propos, eguilhonnés d'anuié, &c. Cela conuient le mieus du monde à notre tams. car la plus part des malades rapportet totalemant leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, a qui ils se font voüés: & ancor bien souvant n'accōplisset leurs veus, suiuant ce que dit l'Italien, *passato lo malo, poi è gabato lo Sancto*. Tout ainsi que ils font de grans promesses au medecin, durant le grand mal, pro-

E

mettans mons & meruelhes. ils le doiuet faire tout d'or & pierres precieuses: il doit auoir vne bonne pansion tous les ans. brief on pretand luy faire beaucoup de bien. Mais quand on est guery, on antre an opiniõ, que le medecin n'y a guieres fait, ou qu'on fut bien guery sans luy. que c'est le vœu qu'on ha fait, d'où ha procedé la guerison: ou le bon seruice des gardes, les bons potages, ou l'apoticaire qui voudra s'attribuer tout le succes, ou la bonne & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, cõme le desordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follemant sa guerison. brief le medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompense. Car quant aus promesses, l'homme etant guery, va panser que la maladie luy coute tant, qu'il ha tât depandu, que ce luy est de tant d'inter-

terest. Dont il oblie son deuoir au medecin, auquel mesme il impute vne partie de sa depāce, l'estimant superflue, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lit, faisant son estat, qu'il au pouuoit plus tost releuer, & a moins de frais. Tellement que à son comte, le medecin luy seroit redevable: & si trouuoit des iuges à sa poste, qui eussent autorité, il le feroit condamner aus depans. Voila bien recognu le bien ressu. Y ha il pareille ingratitude? Non, sinon que cette-cy: d'un qui s'etrangleroit par desespoir, ou autrement: & quelque'un venāt au secours luy couppa la corde, & que puis ce pandāt le fit aiourner pour luy payer sa corde. Ou d'un qui se noieroit: & celui qui le sauuerait, an le retirant du danger, luy déchira vn peu de son abilhemant: & que le noyé preseruē, an voulut la reparacion. Ainsi ceus

qui nous doiuet, nous demandet: ne nous sauuet gré ne grace de ce que les auons bien secourus, & aymet mieus dire, qu'un ignorant valet ou chambriere est cause de leur guerison, que le bon soin & industrie du medecin. Et c'est pour l'une de deus raisons: ou qu'ils sont tant hebetés, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le sachant bien, ils sont honteus de n'auoir la volonté de le recognoitre & & confesser. Côme que ce soit, c'est vn' ingratitude for odieuse & à Dieu & aus hommes.

SISIEME CHAP.

Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion: que les derniers remedes ont tout lhonneur: & heurus le medecin, qui vient à la declinacion du mal.

Cet

CEt erreur est fort conioint avec le precedant, mesmes il est souvant cause de la fuditte ingratitude. Car si on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceus qui le visitet, ce n'est rien fait. & pourtant on n'an fait point de gré au medecin. Or guerir contre l'opinion, contient deus **L** parties : l'vne est, de guerir an moins de tams, & quasi inopinemant. comme, si le mal dure communemāt tant d'accès, ou tant de iours, de le guerir an beaucoup moins. Car autremant on dit, & bien la maladie ha fait son cours : le medecin n'y a de rien serui. aussi bien fut il guery dans ce tams là. Pauures gens, ne voyés vous pas, que de mesme espeece de mal, les vns sont cours, les autres longs? Il y a des fieures tierces, & des continues aussi, qui dureront vn mois, ou deus. vous supposés, que la tierce ne

doit estre, pour le plus, que de sept acces: qui sont 14. iours: & la continue de 7. 11. ou 14. comme vous auez ouï dire aus medecins, que c'est le terme des fieures exquisës. Mais vous ne sauës pas, que de mille il n'y en ha pas deus telles, ains la plus part sont confuses & meleses. dõt leur terme est de beaucoup plus long, comme de toutes maladies angendrees de diuers humeurs. Croyës (& il est vray) que si la tierce finit dans trois semaines, ou vn mois, etant combatue de nos remedes, que sans cela ell'eut duré parauanture deus ou trois mois, ainsi qu'on en voit plusieurs autres. N'est ce pas biẽ rabatu, & avancé beaucoup pour le malade? Mais on ha rien fait, à son dire, si on ne fait ancor plus qu'il n'ha pretandu. car il pense que le medecin peut faire du mal, comme d'vnes etriuieres, qu'on alon-

alonge & acourçit tout ainsi com' on veut. N'est ce pas assés fait, d'an rabatre vn quart, vn tiers, ou la moitié: & ampecher, ou appaiser les diuers accidans, qui cōmunemant suruienet à toutes sortes de maladies, & faire qu'on an ayt la raison, le meilleur cōpte qu'il est possible, & qu'on an sorte à quel prix que ce soit? C'est pour 2. tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime rien, si on ne guerit ceusque l'on tient pour mors. car quoy que le mal soit mortel, cōme toute maladie que nous appellōs aiguë (c'est à dire tranchante, qui va vite, & ha de terribles accidans) si le malade, ou ses reuisiteurs, ont opinion qu'il an pourra guerir, & il an auiēt ainsi, ce n'est rien fait: ains au contraire, si le malade an meurt, c'est la faute du medecin. Car les assistans s'etoient persuadés (quoy que le medecin dit

le contraire an son prognostic) qu'il an pouuoit guerir. Mais si on panse, qu'il an doie mourir, ou que deia on le tienne pour mort, le medecin ha fort beau ieu. car quand il ne feroit q̄ luy ordonner ses potages, avec quelque petite droguerie, sur tout des restaurants & choses cordiales (ancor q̄ ce ne fut a propos) il ha fait vn chef d'œuvre. Voila vne belle cure. il ha guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. il l'ha reffuscité. c'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur aye an mesme tams vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que son mal est plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le rendre salubre, & d'an venir a bout: il amploye toute son industrie à sauuer le paciant, qu'il cognoit estre an plus grand dangier que l'on ne cuide. An fin il meurt, contre l'opinion
du

du vulgaire. voila mon medecin qui perd soudain sa reputacion:& dit on, il y ha fait trop de choses. l'autre fut mieus gouverné. Ainsi jamais on ne fait rien que valhe, si on ne guerit contre l'attente & esperance du vulgaire.

L'autre erreur proposee an ce cha- II.
pitte, est, d'attribuer aus derniers remedes tout le succes de la curacion: com'aussi on rapporte l'occasion du mal a la derniere chose, qu'on ha fait. Comme, si on ha mangé quelque fruit, salade, ou autre chose moins ordinaire, & que tantost apres on soit malade, voyre d'un mal qui dure plus d'un mois, cela seul an est cause: sans y aiouter infinis autres precedans desordres, qui an ont fait leur part: car les mauuais humeurs se congreget de peu a peu, iusques

iulques a certaine quātité , a laquelle ne peut plus resister nature. Tout ainsi qu'un verre se ramplit de plusieurs gouttes d'eau, qu'il contient iusques au bord: mais etant plein, il commence a verser d'une goutte seullement. Ainsi la moindre addicion, à ce que nature supportoit ancores, la fait succomber: comme un mulet plie sous sa charge, pour peu qu'on ajoute au fardeau ordinaire de sa portee. Ce n'est dōc pas le dernier morçeau, ou desordre qui ha tout fait: les precedās y auoint fait leur part. non moins que a couper un arbre, auquel on dōnera 100. coups de hache, il samble que c'est an vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vnieme coup le fait tomber. Si on disoit, que ce seul coup l'eut abbatu, ne feroit on pas tort aus autres? Aussi quād une tour aura soutenu mille volces de canon, & au dernier

Le dernier coup elle tombe, le dernier y a il plus fait que le premier? C'est tout de mesme qu'on iuge des remedes, qui abbattet le mal, & chasset la maladie du cors: le dernier, quel qu'il soit, an ha l'hōneur du vulgaire mal fansé, qui parle ainsi: on l'auoit saigné, purgé, clysterisé, drogué de mille sortes, par dedans & par dehors: pour cela rien. An fin on luy ha donné ou appliqué telle chose, & il est guery. Pauures idiots, si cela eut esté fait du commencement, il n'eut de rieu serui: mais apres tant d'autres remedes, qui auoint affoibli le mal, ebranlé & dera ciné, la moindre chose du mōde luy fait quitter la place. Com' aus assiegés, qui deia n'an peuuet plus, si on leur tue ancor vn homme, ils se rādet incontīnāt: & puis on dira, que toute la batterie, tous les assaus, retranschemans de viures, & autres bons moy-

moyens de les vaincre, n'ont de rien
feruy. celuy seul a tout fait, qui ha tiré
la derniere arcbusade. & toutefois il
n'aura tué qu'un des moindres sol-
dats. s'il auoit tué le chef, ce seroit au-
tre chose. Ainsi vn breuet pandu au
col, ou des drogues mises au carpe
de la main, auront l'honneur d'auoir
guery des fieures vn, qui n'auoit peu
guerir par tât de regime, medecines,
& autres remedes. C'est que le mal
ne tenoit plus qu'a vn filet, qui ha peu
estre rompu de la persuation & grâd'
opinion, que le malade aura eu de ce
moyen. mais si on l'eut appliqué des
le commancemât, le malade n'an fut
guery, quand il eut eu cent mille fois
plus de persuation : & imaginacion
forte. Car l'imaginacion peut quel-
que chose a la guerison, mais n'ompas
tout, ny seule. Voila comment on de-
robe l'honneur aus vray & certains
reme-

remedes, an iugeant mal du succes.
parce qu'on veut estre guery, soudain
qu'on ha fait quelque chose: autre-
ment on panse que c'est an vain, & q̃
tout ne sert de rien. celuy seul est au-
teur du bien, apres lequel immediate-
ment on sant la guerison. Et pourtant
on dit communemāt (qui est le tiers III.
point de ce chap.) bien heureux le
medecin, qui vient a la declinacion
du mal. Car quoy qu'il fasse, la guer-
ison etant à la porte, on luy attribue
son introduccion. Et quand bien le
medecin n'y auroit du tout rien fait,
ny ordonné, ancor dira on, qu'il est
cause de ce bon heur: & que s'il fut
venu des le commancement, le mala-
de fut aussi tost guery. Mais si le me-
decin est prudent & modeste, il ne se
coiffera de cet honneur, consantant
au larrecin & detraccion, qu'on fait à
ceus qui ont bien traité le malade, &
font

sont les vrayz auteurs de sa guerison. Mais remontrera aus assistans, que les accidans passés estoient de la nature de mal, lequel ha eu tel cours: & que par le bon ordre qu'on y a mis, tout est remis & passé, a l'avantage du paciant. S'il fait autrement, & se veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il se fait vn grand tort: & autant luy en pand a l'aureille. Car quelque suffisance & reputaciō qu'il ayt, il pourra auenir, que l'on appellera sur la fin d'une maladie qu'il traitera, vn autre medecin: lequel luy iouera vn mesme tour. Ainsi dōc chacun soit auisé, de se cōtanter honestement de l'honneur qui luy est deu, sans rien dérober à son collegue ou symmyste (c'est a dire, compaignon de metier) randāt bon & sain tesmognage des louables accions de chacun: se reputant bien heurus neantmoins de ce, qu'il est
 arri

arriué a la declinacion du mal, pour
n'auoir eu guieres de peine, & auoir
bonne part au gré, qu'on doit sauoir
à tous ceus qui s'y sont amployés.

SETTIEME CHAP.

*Contre ceus qui iugent de la suffisance
des medecins, par le succes, qui est
souuant deu a l'heur, plus
qu'au sauoir.*

C'Est grand cas, que la sciance de
medecine est si obscure & pro-
fonde, que rien plus: & neantmoins
il n'y ha si idiot, qui ne iuge du sauoir
des medecins. Pour iuger sainement
& iustement de la suffisance de quel-
qu'un, il faut estre pour le moins de
la profession, & y sauoir quelque cho-
se. Dont cest grande temerité, aus
gens qui n'antandent rien an la mede-
cine, d'antreprandre à iuger, qui sont
les

les plus sauans medecins. Ils s'attandent aus succes de leurs pratiques: & si quelqu'un guerit (mesmes inopinément, cōme dessus ha esté dit) on iuge bien sauant le medecin: ancor qu'il n'y ayt rien fait que valhe. Et au contraire, le medecin ne fait guieres, si le malade meurt, ou s'il traine longuement, du mal que le vulgaire estime plus legier. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sauant, s'il est reputé docte antre les gens de sa- uoir: mais ils dirōt, qu'il n'est pas heureux auuers ses malades. & par consequāt, il n'est bon medecin, iugeans touiours par le succes. Il est vray certainement, qu'an toutes choses y a heur & malheur. & (cōme dit l'Italien) *la buona, è la mala sorte*. Et le bon heur au medecin est, de n'estre appellé ou amployé pour ceus qui doi- uet mourir. car on n'y aquier point de

de reputacion, moins de gré, ne d'amitié. neanmoins il n'y a que blamer au medecin, &, pourueu qu'il ayt bié fait son deuoir, ne doit estre moins estimé, q̄ si le malade fut echapé. Tout ainsi qu'un capitaine, qui aura defandu vne place iusques au dernier effort, ayant mangé tous les cheuaus, les anes, les chiens, rats & chats du lieu assiégué, cuirs, parchemins, & autres méchantes viandes (com' on dit de ceus de Sanserre, an l'an 1573. qui mangearet iusques à l'ardoise, an faisant du pain, ie ne sçay cōmant) ayant perdu la plus part de ses gens, la muralhe toute brisée, & n'ayant plus de quoy soutenir: contraint an fin de randre la place, ne meritera moins de louange (sinon d'auantage) qu'un autre qui aura sauué la siéne bien pourueüe, & municioneer de toutes choses requises, tellemant quil l'aura pre-

F

seruee sans grand peine, & sans mal aise. Cela est bien facile à comprendre, pour peu qu'on ayt de iugement, & qu'on ne soit transporté d'affectiō: comme est la plus part des hommes, qui an sont aueuglés. dōt auient que ils ne se peuuet persuader, n'y auoir de la faute du medecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher, ne guerit com' ils ont désiré & esperé. Tout ainsi que il y a touiours quelque ranqueur & mecontantement anuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'est perdu: cōme de n'auoir esté aslés prouoyant aus affaires du siege, & ce an plusieurs particularités, iusques à vn fetu. Et au contraire, celuy est estimé valhant (quād il seroit le plus poltron du monde) qui ha eu bon succes an sō antreprise. C'est vrayement vn grand bien, que d'estre heureux an ses affaires: mais l'heur n'est pas depā

depondant du fauoir, ou de la suffisance. c'est vn don de Dieu special, que d'estre appellé au secours de ceus qui doiuent echaper: auers lesquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aus remedes: comme aussi de n'estre appellé pour ceus qui doiuent mourir, auxquels rien ne vaud ne profite. Dont c'est tres-maliugé de la suffisance des medecins, par le succes qui est plus deu a l'heur, & à la grace de Dieu, que au fauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & couclurre, que c'est tout vn, quelque medecin que l'on appelle: an disant, que si Dieu veut que le malade guerisse, il gettera sa benedictiõ sur les remedes du plus ignorant du monde, & le randra heureux. Cela est bien vray: mais c'est tanter Dieu, ainsi que nous auons remontré au quatrieme chapitre: c'est comme vou-

loir, que des pierres il fasse du pain, d'un remede mal à propos, vn profitable. On dit cōmunement, ayde toy & Dieu t'aydera. Il faut chercher les meilleurs moyens qu'on peut, & remettre l'ysue a Dieu, qui ha tout en sa main.

HVITIEME CHAP.

Contre ceus auxquels tout est suspect: & calomniet les medecins, de la plus part des accidans, qui surviēent es maladies.

VNe des plus grans peines qu'ayt le medecin, genereus, & de bon cœur, est de supporter les reproches & fausses accusaciōs des malades, ou des assistans: qui sont si deraisonnables, que tous les accidans qui survienent au malade, ils les attribuent aus remedes: & des bōs succēs, ils doutent s'ils sont deuz au medecin. Car premierement quand on voit le malade

lade fort debile, on accuse l'abstinan-
ce & la paucité des viures ordonnee
par le medecin : ou ils reprochet la
saignee, ou la purgaciō. & c'est le mal
qui cause la foiblesse, nompas les re-
medes, qui an diminuant le mal, sou-
tienet le malade an plus grand force,
Dont sans l'vsage d'iceus il seroit an-
cor plus debile. Qu'ainsi soit, ne voit
on pas ceus, qui meprisent l'astināce, la
saignee, & la purgacion, deuenir an-
cor plus foibles? Si ceus qui n'vset de
tels remedes, se maintenoient an plus
grand force que les autres, on pour-
roit mieus dire, que les remedes sont
cause de la foiblesse. mais au contrai-
re, on les voit plus affoiblir, & an fin
il an meurt plus q̄ d'autres. Ainsi est il
des autres accidans, que l'on impute
iniustemāt aus remedes. cōme le vo-
missement, flux de vātre, degoutement,
alteracion, douleur, velhes, reueries,

& samblables: qui suruienet a cause du mal proprement, & de la nature d'iceluy, nompas des remedes, comme panset les ignorans. Car si apres que le malade à prins quelque chose, par l'ordonnance du medecin, ou q̄ seullemāt on luy ayt appliqué, & que tantost apres il aye vomissemant, ou flux de ventre, cela an est cause, d'autant qu'il ne l'auoit au parauant. Depuis cette medecine, ce syrop, ce restaurant, ce potus cordial, &c. il est si degouté que rien plus: l'alteracion le presse plus qu'au parauant. Il est vray que c'est depuis, mais non a cause de cela. & est aussi mal argué, que si on disoit, depuis qu'il ha neigé, ma robbe est plus rompue qu'elle n'estoit, donques la neige an est cause. ou depuis, que i'ay mangé de ce chapon, i'ay eu douleur de teste, colique, ou flux de ventre: donques le chapon

pon m'ha causé tels accidās. Pauures
idiots ! tout ce que vient apres, ne
procède de tout ce qui ha precedé.
Ce flux de vantre, ce vomissemant,
degoutemant, alteracion, velhe, re-
uerie, & samblables ont autre causes
à vous incognues, qui produiset tels
effets an leur tams: & quoy que sache
faire le medecin, rompāt le cours du
mal, preuenant ses accidans, & les di-
minuant, an depit de luy le mal fait
vne partie de son antreprise, & s'aug-
mente iusques a certain point, qu'on
appelle Etat de la maladie. mais cela
ce fait plus douçemant beaucoup, q̃
si on le laissoit faire. Et si l'alteracion,
le degoutemant, & autres accidans,
augmantet apres l'vsage de quelques
remedes bien ordonnés, croyès que
c'est du mal qui passe outre, non ob-
stant ces retranchemens & resistan-
ces: & que le mal seroit ancor plus

furieux, & lesdits accidans moins supportables, si on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experiance, an ceus qui meprisent tels remedes. Car s'il est vray, que plusieurs meurent a faute de secours (qui est vne maxime, ressue de chacun) il faut biē qu'ils ayent plus d'accidans, & plus facheus, que ceus qui an echapent. Il ne faut donq' auoir suspects, ou calomnier les remedes, qui auront etē suiuis de quelques accidans ampirés, ou nouueaus: & dire, depuis ce frontal il ha moins dormy, ou plus reuē. car le frontal n'an est pas cause, ains le mal qui n'an ha peu estre domté. Depuis le potus cordial il ha eu le houquet, ou la dysenterie, ou le spasme. Il est bien vray: mais cette queue, n'est pas de ceveau, comme on dit an cōmun prouerbe: cecy est d'un autre tonneau. Je ne dis pas, que les remedes n'an foyent cause

cause quelque fois, da, car il y an ha de mal ordonnés, & fort mal a propos: mais ie suppose touiours que le medecin soit docte, diligent, & affectioné, duquel il faut touiours bien fantir, & puis interpreter en la me-
lheur part ses ordonnāces: attribuant plus tost au mal, ou à l'expres vouloir de Dieu, que aus remedes, les accidās qui suruienet de nouveau, ou qui ampiret. Car il y a des rancontres inopinés, & qu'on ne peut aucunemāt preuoir, pour s'an donner garde: cōme aucunes fois d'vne fort legiere medecine, on viēdra iusques au sang: d'autant que l'homme etoit sur le point d'auoir vn flux de ventre. Le medecin qui ne peut deuiner, mesmes an vn cors neutre (c'est à dire, qui ne se tient au lit, pour n'estre guieres mal disposé) si nature fera quelque euacuacion d'elle mesmes, co-
gnoi

gnoissant qu'il an est besoin, ordonne
sa medecine assés legiere. Il auient là
dessus, qu'apres son operacion, natu-
re passe outre, & fait vn flux de vâtre,
qui continue desordonnemât & ou-
tre mesure: d'autant que la vertu ex-
pultrice, piquee des excremans acres
& mordicans ne se peut retenir: & la
matiere etant corrosiue, racle telle-
mant par où elle passe, que le sang an
sort. Le medicament sera accusé de
tout cela, qui neantmoins n'ha fait q̃
deus ou trois petites selles. tout le re-
ste est d'vn debordement, & comme
torrant des humeurs de long tams
accumulés. Ainsi quelque fois, on ne
fait qu'arracher vne pierre de la mu-
ralhe, & il an tombera plus de deus
toises, tāt ell' est ruineuse. Il faut à vn
fort mur le cannon, ou double can-
non: à vn mur foible, la piece de cam-
pagne fera grand breche. Ainsi pour
bien

bien iuger de l'effet du medicament, il faut savoir sa portee, cognue du seul medecin : & nompas iuger de l'effet. car si durant l'operacion du medicament, ou par apres, on voit auenir ce qui n'est de la nature, portee ou force du medicament, il ne le luy faut attribuer. Non moins que si vn anfant donnoit du poin a vn yurogne chancelant, & q̄ soudain il cheut a terre. Ce n'est pas le coup de poin, qui ha eu tant de force, mais le vin qui l'auoit elourdy: dont il alloit tombāt, leuant. Toutefois vn pourroit repliquer de la mesme comparaizon, que samblablement a vn malade fort debile, vn legier medicament aura la force de le faire trebucher, & aller an terre. Parquoy il vaut mieus faire cest autre comparaizon: comme si on donnoit vne chiquenaude au bras d'vne fame ançeinte, & q̄ tost apres elle

elle auorta. Seroit ce pour la chique-
naude? Ce ha été bien loin du vâtre.
& le coup est trop legier. Il faut donc
que d'alheurs elle fut preste & occa-
sionee d'auorter. Ainsi plusieurs cho-
ses se rancontret, qui ne sont aucune-
ment depandantes l'vne de l'autre,
ains cas fortuis, & qui ne sont de cau-
se pretandue communement.

NEUVVIEME CHAP.

*Qu'il y a plus de medecins, que d'autre
sorte de gens.*

ON dit, que le Duc de Ferrare, Al-
phonso de Este, mit quelquefois
an propos familier, de quel metier il
y auoit plus de gens. L'vn disoit, de
courdouaniers, l'autre de couturiers,
vn autre de charpantiers, qui de ma-
riniers, qui de chiquaneus, qui de la-
boureurs. Gonelle, fameux bouffon,
dit

dit qu'il y auoit plus de medecins, q̃
d'autre sorte de gens: & gage contre
le Duc son maitre (qui reiettoit cela
bien loin) qu'il le prouueroit dedans
24. heures. Lendemain matin Go-
nelle sort de son logis, avec vn grand
bōnet de nuit, & vn couurechief, qui
luy bandoit le manton: puis vn cha-
peau par dessus: son manteau haussé
sur les epaules. An cet equipage, il
prand la route du palais de son excel-
lance, par la rue des Anges. Le pre-
mier qu'il rancontre luy demande,
qu'est ce qu'il ha: il repond, vne dou-
leur anragee de dants. Ha mon amy
(dit l'autre) ie say la melheur recepte
du mōde cōtre ce mal là, & la luy dit.
Gonelle escrit son nō an festablettes,
faisant samblant d'ecrire la recepte. A
vn pas de là il an trouue deus ou trois
ansamble, qui sont samblable interro-
gaciō, & chacun lui dōne vn remede.

Il escrit

Il escrit leurs noms, comme du premier. Et ainsi pourfuiuat son chemin tout bellemant, du long de cette rue, il ne rancontra personne qui ne luy anseigna quelque recette, differante l'vne de l'autre: chacun luy disant, que la sienne estoit bien eprouuee, certaine, & infallible. Il escrit le nom de tous. Parvenu qu'il fut à la basse tour du Palais, le voyla anuironné de gens (com' il estoit cognu de tous) qui apres auoir antandu son mal, luy donnaret à force receptes, que chacun disoit estre les melheures du mōde. Il les remercie, & escrit leur nom aussi. Quand il antre an la chambre du Duc, son excellance luy crie de loin, Et qu'as tu Gonelle? Il repond tout piteusemant, & an marmiteus, mal de dants, le plus cruel qui fut iamais. Adonc son excellance luy dit: He Gonelle, ie say vne chose qui te fera passer

ser incontinent la douleur, ancor que
la dant fut gatee. Messer Antonio
Mussa Brassauolo mon medecin, n'an
pratiqua iamais vne melheure. Fais
cecy, & cela: incontināt tu seras gue-
ry. Soudain Gonelle iette-bas sa coif-
fure, & tout son attirail, s'ecriant, Et
vous aussi, Monseigneur, estes mede-
cin. Voyes-cy mon rolle, combien
d'autres i'an ay trouuē depuis mon
logis, iusques au vottre. Il y an ha
pres de deus cens, & si ie n'ay passé q̄
parvne rue. Le gage d'an trouuer plus
de dix mille an cette ville, si ie veus
aller par tout. Trouuēs moy autant
de personnes d'autre metier. Voilà
bien rancontré, & a la verité. car cha-
cun se melle de la medecine, & y a
peu de gens, qui ne panset y savoir
beaucoup, voire plus que les mede-
cins. Je laisse a-part quelques chirur-
giens, barbiers, apoticaire, gardes ou
ser-

seruantes des malades, sage-fames, charletans, & autres ampiriques, iusques aus marchans, qui pour faire quelque profession d'une partie de la medecine, font des maitres liboron, cuydans sauoir plus que maitre mouche, faisans des suffisans, & se melans de guerir plusieurs maus, avec vn' assurance effrontee, accompagnee de grandes promesses. Je les laisse (di-ie) ia soit qu'ils fassent vn beau nombre: car il y en ha tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque personne, qui ne contre-rolle sur les ordonnances des medecins: qui ne veuille toucher incontinent le poux du malade, & voir son vrine: qui n'an die son auis, & qui n'ordōne à faire quelque chose, au contraire de ce que le medecin aura dit. S'il y en ha qui soient mieus auisés an ce fait là, ie croy que le nombre est si petit, qu'on auroit
fait

fait beaucoup plus tost, d'ecrire ceus
qui ne sont si presomptueus, que de
faire vn rolle de tāt d'antreprenuers,
chose presque infinie. Et combien y
an ha il de si temeraies, qui opinerōt
deuāt le medecin (mesmes an sa pre-
sance) qu'il faut saigner le malade, ou
ne le faire pas : & quand on le saigne,
qu'il ne faut sortir que tant de sang:
qu'il n'est pas bon de le purger, que
la saison n'y est propre: qn'il le faut
mieus nourrir: qu'il luy faut des re-
staurans, des tils, consumes, pressis,
coulys, orges mondes, amādrés, &c.
qu'on permet trop ses aises au mala-
de, ou qu'on le geheune trop. Brief
le grand contrerolleur, voire le pre-
mier & principal iuge de tout, est le
vulgaire ignorant, tres-iniuste & ini-
que: lequel, comme disoit Terance,
n'estime rien biē fait, que ce qu'il fait.
Et si on ne suyt son auis, il attribue la

G

mort du malade , ou la longueur du mal, à ce qu'on ha fait autrement. Car s'il imagine , & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toute autre procedure lui est erronnee : & pourtant il blasme, tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié ! Es autres ars, qui sont moins obscurs & difficiles, où l'on voit pres que tout a l'œil, on laisse faire a l'artisan com' il antand. An la medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouverner comme rats an palliere. Aussi nous ne voyons guieres bien succeder, par l'ordre de nature, la plus part des maladies , an personnes d'estat, qui ont grād visite de gens. Ceus là guerisset mieus, desquels on fait moins de conte.

DISIEME CHAP.

*Que ce n'est le proffit des malades, d'a-
voir plusieurs medecins d'ordinaire:
mais qu'un medecin y doit
estre fort assidu.*

CETTE proposition pourroit estre
antandue, de ce qu'auons dit
maintenant, touchant le vulgaire qui
fait du medecin: mais ie l'antans icy
propremant, de ceus qui sont vrays
medecins, & de sauoir, & de profes-
sion. Il est tres-raisonnable & neces-
saire d'auoir l'auis de plusieurs, es dif-
ficultés, & choses douteuses d'une
maladie. car (comme on dit commu-
nemant) quatre yeus voyet plus que
deus: & c'est, an supposant que tous
soint cler-voyans. Car l'un s'auise d'une
chose, & l'autre de l'autre, que l'on
assamble & accorde au proffit du ma-
lade. Mais d'auoir plusieurs mede-
cins d'un ordinaire, qui ayet egalle-

G 2

mant soin du malade, ce n'est pas son
 profit. Car à tout propos ils se peu-
 uet cōtredire d'un rien, ou de chose
 indifferante, l'un a l'anue de l'autre,
 plus pour ostentacion, que de neces-
 sité. Pline ha tres-bien noté celà an
 son 29.liure premier chap.ou il escrit:
 « Il n'y a point de doute, que ces me-
 « decins, cherchās reputaciō par quel-
 « que nouuelleté, traffiquet soudain
 « noz ames. De là sont ces miserables
 « cōtestacions à l'antour des malades,
 « nul etant de mesme auis, affin que ne
 « samble redite. De là est la suscripcion
 « du malheureus sepulchre: *Je suis per-*
 « *du d'auoir eu force medecins.* Il signifie
 l'ampereur Adrian, qui an mourant
 s'ecria ainsi: la multitude des mede-
 cins me fait perir. Or la raison de ce
 mechef est diuerse, & premieremāt,
 de l'anue ou ialousie que l'un porte
 à l'autre cōmunemant, ceus mesme-
 mant

mant, qui sont plus mal créés, ambicieux, & auares, outre l'ordinaire des autres artisans. Car cela est commun, qu'un potier est anuieus de l'autre, iouxte l'ancien prouerbe. mais plus sans comparaison le medecin, d'autant qu'il voudroit, qu'on luy defera antieremāt tout lhonneur d'auoir bien predict, bien ordonné, & guery le malade. Parquoy il ne supporte pas volontiers, qu'on en fasse part à autrui. Je parle de l'auare ambicieux, qui est aussi cōmunemant quereleus, detracteur, & insupportable. Il y en ha de fort modestes: mais ancor sont il ialous de lhōneur qu'ils estimer leur estre deu: & an ce qu'ils pāset pouuoir biē faire d'eus mesmes, cōme choses legieres, cōmunes, & ordinaires. ils seroient biē cōrās, de n'etre cōtredits: ce neātmoins il cōsantet & s'accorder au desir & plaisir du paciant, ou des siēs.

G 3

Mais ce n'est pas le proffit du malade, ainsi que i'ay antreprins de remontrer. car iasoit que nous posions les trois ou quatre medecins, que l'on veut assister ansamble a la cure d'un hōme, estre tous fort modestes, paisibles, & sauans: neantmoins on ne pourra euter, la plus part des inconuenians q̄ ie deduyray, pour les plus ordinaires. Car ie laisse a ceus qui an ont obseruē d'autres, à iuger, combien cette fasson est nuisante, ou incommode aus pauvres patians. Premierement, s'il n'y ha qu'un ou deus medecins d'ordinaire, ils an seront plus sogneus, plus diligēs, plus affectionnés, pour an sortir a leur hōneur: & vn qui aura toute la charge sur ses epaules, y sera ancor plus attantif, d'autant qu'il ne s'an repose sur personne, & tout doit tomber sur luy. Dont s'il ha bon cœur, & est homme
de

de biẽ, il s'estudiera à mieus faire, que
 sil estoit accompagné, supposant tou-
 iours, com' il faut, que an toutes dif-
 ficultés, il recourra au conseil. Or l'af-
 feccion du medecin auers le mala-
 de, n'est de petite importance, ains si
 grande, qu'elle merite estre mise au
 premier lieu. L'autre incommodité 2.
 est, que plusieurs medecins mal-aïse-
 mant se peuuet rancontrer, de visiter
 le malade toujours à mesme heure.
 car chaqu'un ha des malades a-part
 d'un ordinaire, & d'autres suruenans,
 & autres menus affaires : dont on est
 souuant contraint de fallir a l'heure
 designee, que tous se doiuent trouuer
 cheus le malade. An ce cas, le mede-
 cin plus ordinaire, ou ceus qui s'y ra-
 contret, sont bien ampechés de dire
 leur auis, ou d'ordonner sur ce qui se-
 ra suruenu : craignant que l'ablant ne
 le treuve pas bon, & que son opinion

suruenâte, ne mettet an erreur le malade, ou les assistans: qui voudront sauoir par apres son auis, & le luy demanderont a part. Quelquefois ce ne sera que d'une cerise, ou autre petit differât, qui de soy ne vaud le parler: mais faut que tous s'y accordet. Cela tient an peine les medecins, & souuant les malades an anduret. Côme
 3. aussi (pour venir au troisieme point) ils anduret de plusieurs petites choses, que le medecin presant & ordinaire feroit & ordonneroit, suiuant les occasions qui se presant et à tout moment (ie dis petites d'elles mesmes. toutefois reuenantes, bien souuant a grande cōmodité) mais il n'ose, craignant que les autres an soient mal cōtans. Parquoy le malade passe beaucoup d'annuis, desquels ils pourroit estre exempt: côme d'andurer trop la soif, d'estre tenu trop chaudement,
 trop

trop pressé de nourriture & de medicamans, e conduit de quelque plaisir & recreacion non preiudiciable a sa guerison, & samblables. Je me cōtenteray d'auoir deduit ces trois incōuenians, qui sont ordinaires an la pluralité des medecins: pour montrer qu'il vaudroit sans comparaison mieus, de n'auoir qu'un medecin, & quil fut assidu. Cest le plus grād heur q̄ puisse auoir le malade, d'auoir vn bon medecin, qui ne bouge d'aupres de lui. Car d'une visite ou deus par iour, le malade n'est bien passé. cela se peut dire de gros an gros, & non exactemāt: veu q̄ le medecin presant obserue plusieurs particularités, qui luy font chāger d'avis d'heure a autre, tant sur la nourriture, q̄ sur autres remedes. Parquoy Celse dit tres-bien, où il remontre de quelle diligēce doit vser le medecin, pour ordonner bien iustemāt des viures, quātaus heures, & mesure diceus.

(qui est vn des plus grans points au
 toute la curacion : car, com' il escrit, la
 viande bien à propos, est vn tres-bon
 « remede & medicament) il faut tous
 « iours obseruer, & par tout, que le medecin
 « decin assistant s'auise continuellement
 « des forces du malade: & tant qu'elles
 « seront bonnes, il vse d'abstinence
 « quand il commence à se douter de la
 « foiblesse, il le secoure de viande. Car
 « c'est son deuoir, qu'il ne sur-charge le
 « malade de matiere superflue, & qu'il
 « ne trahisse pas aussi la foiblesse, à la
 « faim, &c. Dequoy on peut entendre,
 « que plusieurs ne peuuent estre pansés
 « d'un medecin: & que celuy (s'il antād
 « bien son art) est bien propre, qui ne
 « desampare guieres le malade. Mais
 « ceus qui sont adonnés au gain, d'au-
 « tant qu'il y a plus à gagner sur la mul-
 « titude du peuple, ils embrassent volon-
 « tiers les reigles qui ne requierent grād
 curi-

curiosité : comme an cecy. Car il est „
bien aysé de compter les iours, les „
heures, & les acces, mesmes à ceus „
qui ne voyet souuāt le malade. Il faut „
celuy estre assidu, qui doit voir ce qui „
est seulemant de besoin, & quand le „
malade sera trop foible, s'il ne prend „
nourriture. Voila commant il est de „
tres-grand importance au seruice du „
malade, qu'il soit touiours assisté d'vn „
bon medecin, & pour son regime, & „
pour l'vsage des remedes. car etant „
presant, il auancera ou retardera, aug- „
mentera ou diminuera, & fera plusi- „
eurs choses d'autre fasson, que s'il ne „
voit le malade sinon par longs inter- „
ualles, comme on le pratique sur le „
peuple. Dont il vaudroit mieus auoir „
vn medecin, qui eut vn peu moins de „
suffisance, ou de reputacion (& par „
consequant moins de presse) qui fut „
plus frequāt & assidu. Car la diligēce,

vigilance & curieuse obseruacion du medecin ordinaire, peut bien cōtrepeser vn plus grand sauoir, qui n'est pas ainsi amployé par le menu.

VNZIEME CHAP.

Contre ceus, qui se plaignent de la courte visitacion de quelques medecins.

NOtre vie est pleine de cōtrarietés, ainsi que Democrite remon-
troit à Hippocras, au deuis qu'ils eu-
ret ansamble: cōme ledit Hippocras
ecrit à Damagete, an ses epitres. Car
ce que nous plait maintenant, nous
deplait dans vn' heure. Le laboureur
veut estre soldat, & an peu de rams
reiette sa premiere cōdicion. Le mar-
chant fait du gentilhomme: & bien
tost apres retourne à sa marchandise.
Mais la contradiccion est ancor plus
decouuerte, quād on veut an mesme
chose des contradictoires: cōme d'e-
stre

estre gēdarme, & n'estre tenu à la guerre: d'estre grād terrien, & n'estre suiet a proces: d'auoir beaucoup de valets & chābrieres, & ne pouuoir estre derobbé: viure dissoluëmant, & nevenir point malade. Ainsi est il de plusieurs qui veult auoir des medecins les plus ampressés, & qui ont plus de pratique (de quoy le vulgaire fait iugemāt, qu'ils sont les plus sauans: cōme le plus souuāt il auient, nompas touiours) & soudain ils se plaignet de leur courte visite, & de les auoir si peu aupres d'eus. C'est vne plainte qu'on fait cōmunemāt des medecins de Paris, les plus fameus: lesquels an si grād' ville, ont tant de malades ordinairement, qu'il est impossible du tout, qu'ils puissent arreter longuemant aupres d'un chacun. Car si vn medecin ha à voir deus fois le iour vint malades: n'est ce pas beaucoup, qu'il demeure
au-

aupres de chacun vn quart d'heure à chaque fois? Il ne peut faire d'auantage. Car au plus grād iour, qui sera de 16. heures, ie veus qu'il commence sa visite a cinq heures du matin, & la cōtinue iusques a dis, puis recommance a midy, & la continue iusques a cinq du soir. Voyla dis heures qu'il amploye à visiter. il luy faut bien le reste pour son repos: comme de 10. à 12. pour son disner, & raffraichissement de 5. à 7. de mesme au soir, & puis son dormir an repos: car s'il ne cesse iour & nuit, il est impossible de durer longuemant. Je veus ancor donner sis heures au matin, & sis apres diner. car l'aller d'une maison a l'autre, monter & desçandre les degres, importe biē de deus heures sur la visite de 20. malades: mesmes qu'on ne va pas an poste par ville, & qu'an æté, lors des grans iours, la vitesse du mouuemant est

est dangereuse d'echauffemāt, sueur, alteracion, & autres tels accidans. Restet donc anuiron dis heures toutes nettes, que le medecin sera aupres du lit de ses malades, pour le plus qu'il y puisse employer. Et que reuient cela a chacun de vint? Si ie say bien compter, c'est a chacun vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-dinee. Or il est certain que les plus fameux medecins, aurōt tel iour à visiter plus de 30 malades: & outre ce à faire des consultations, où l'on est contraint de sejourner beaucoup plusqu'a vne simple visite. Dont s'ansuit necessairemant & ineuitablemāt, que chacune des autres visitacions, ne seront d'vn demy quart d'heure. Car il faut cōtanter chacun, & de celuy qui se depart a plusieurs, chacun en ha bien peu. Ainsi le medecin ne fait qu'antrer & sortir, s'informe an
cou-

courant de l'estat du malade, touche le pous, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire : & deuant, à vn autre. On ne le peut redarguër iustemāt de sa celerité, & sommaire visite, puis qu'il ne luy est possible de faire autrement, & ceus qui les appelle, en sont bien informés. Que plus est, si le medecin repond quelque fois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grād nombre des malades qu'il ha à secourir, on luy re-
plique, monsieur vous n'y fairez qu'ant-
rer & sortir, le malade pāsera estre
guery, seulemant de vottre veuē, qu'il
vous voye vne fois le iour en pas-
sant, il est tout satisfait. Autant en dit
vn autre, & le tiers, & le quart. Que
feries vous là? Mais dira quelqu'un: si
faut il auoir eguard à la qualité des
personnes, & s'arreter plus longue-
mant au pres d'un grand seigneur, e-
uesque, abbé, conte, baron, presidant,
con-

conselher, tresorier, general des finā-
ses, & autres gens d'honneur, qui ont
dequoy le recognoitre & recōpanser
mieus que de l'ordinaire des autres.
on repond a cela, qu'il faut bien faire
son deuoir auers tous, & s'aquiter fi-
delemant de sa charge: & que an ou-
tre, il y an ha de plus recommandés,
comme les proches parans, les alliés,
amys, familiers, & ceus ausquels on
ha quelque grand obligacion. Ceus
là de vray, selon le sans & iugement
humain, doiuet estre preferés aus au-
tres, quelque grade & ranc, qu'ils tie-
net: & ceus desquels on ne prend
point d'argent, a raison de la suditte
obligacion, requieret iustement du
medecin plus de soin & diligence, q̃
ceus desquels on attend recompāce.
Dont ce n'est peu de chose, d'auoir
obligé a foy, & bien affeccionné, vn
docte & prudent medecin, qui aura

H

toujours plus d'egard a l'amitié, qu'a la grandeur. Et quoy? la plus part de ces grans ne cognoisset le medecin que de renom, & sont ancor moins cognus du medecin. N'estant la cognoissance reciproque, & n'y ayant familiarité, amitié, ou quelque obligation mutuelle, ce medecin ne luy sera pas plus propre qu'un autre, lequel ayant moins de presse, le pourroit mieus secourir, & de plus pres. Mais on est ainsi passionné, qu'on veut celuy qui est plus an vogue: & chacun le voudroit tout auoir: qui est proprement vouloir l'impossible. Et puis on se plaint de la courte visite. Si vous dittes, ie ne suis pas des moindres, & j'ay aussi bien de quoy payer qu'un autre: il y en a cent, qui diront tout de mesme. Que pourra faire le medecin, si non departir ses visitacions an tant de pieces, que chacun en ayt
vn

vn peu? Mais il reseruera touiours les plus longues, à ceus qui l'ont obligé, & auxquels il est redevable, comme la raison & l'humanité luy commādet. Parquoy il vaudroit mieus, que chacun fut biē aisé, de vouloir ce qu'on peut auoir: c'est, vn medecin aisé a recouurer, d'antre ceus qu'on estime sa-uans, & n'ont tant de besogne, pour ce que leur saison n'est ancor venue, etans postposés aus autres, qui sont de plus long tams. Et s'il y a quelque difficulté an la maladie, on peut faire consulter là dessus. Croyés que si le medecin est habile homme, il antandra bien tost, & a peu de parolles, ce qu'il faut faire: p^r il exequutera, ain-si qu'il appartient. Voila le melheur aui que puisse prandre vn malade, de quelque qualité qu'il soit, pour estre bien secouru. & s'il ha le moyen, d'antretenir pres de soy du tout le

H 2

medecin, & qu'il n'an bouge que biē peu, ce fera ancor mieus pour luy, fuiuant ce que i'ay discouru au prece-
dant chapitre.

DOVZIEME CHAP.

*De combien sert la confiance du ma-
lade au medecin.*

QVelqu'un pourroit auoir mal-
antandu, ce que i'ay deduit au
prochain chapitre : comme si ie re-
prenois l'affeccion que plusieurs ont
d'estre visités des medecins plus fa-
meus, & qui pour leur grand' reputa-
cion, ont plus de presse ez bonnes
villes. Ia à Dieu ne plaise que ie le
fasse. ie ferois tort aus venerables &
rars personages, qui de leur merite
ont acquis ce grand bruit : & ferois
tort aus malades, si ie leur persuadois
de n'y auoir affeccion, & recours a la
gue-

guerison de leurs maus. Car au cōtrai-
 re, si on an peut iouir plainemant, &
 tant que besoin est, ils sont les plus
 propres du mōde. Je n'ay taxé que la
 plainte vulgaire, de ceus qui a tort se
 mecōtantet d'eus, pour n'an pouuoir
 iouir com' ils voudroint. Je dis tou-
 iours qu'ils sont les plus propres du
 mōde, quāt à eus, & pour leur egard.
 C'est, q̄ volontiers ceus qui ont telle
 reputacion, & sont de grād requeste,
 sont aussi des plus sauans & experts,
 heureux an leurs pratiqs, & agreables
 aus malades. car autremāt leur vogue
 n'est de duree, & leur reputaciō mal
 fōdee, s'an va biē tost an fumee. Ainsi
 quāt à eus, ils sont fort propres, aptes,
 & idoines, a panser des plus grāds ma-
 ladies, & es plus dignes personnes. Ils
 ont aussi pour cet egard de reputa-
 cion & premier ranc antre les mede-
 cins, plus d'heur a guerir les malades.

H 3

Car l'opinion qu'on an ha conçeue, donne certaine confiance au malade de guerir mieus, & plus seurement par leur moyen, que des autres. Dont nous disons communement an noz ecolles. *celuy guerit plus de malades, à qui plusieurs se fiet.* Et c'est, de la forte imaginacion, qui ha tres-grand pouoir à faire impressiõ an nous, comme i'ay suffisamment demonstré a la preface du segond liure du Ris. C'est vne puissance de l'ame, qui emeut fort le sang & les esprits, de sorte, que si elle marche avec vne ferme opiniõ & confiance, les forces de nature s'assemblent pour combattre le mal. Et pourtant on voit de grans changemens au malade, à la seule arriuee du medecin deuotement attendu. Car le desir & l'esperoir etans satisfaits, l'ame se releue, & ranforce contre le mal: tellement que bien fouuant nature

ture fait quelque braue sallie & effort, chassant la matiere du mal impetueusement, par vne crise qu'on appelle. Au cōtraire, si le medecin n'est fort agreable au malade, lequel ne se voit secouru, ainsi qu'il desireroit, tel medecin n'auancera pas guieres: & le malade se contristant & decourageant deuiendra plus debile, qu'il ne seroit. car les esprits etonnés, n'ont point de vigueur, pour la crainte & defiance qui ha saisi le cœur. Il y a vn autre bien qui reuiēt au malade, d'auoir vn medecin à sa deuocion, a son gré, & souhait, duquel il espere grand secours. c'est, qu'il s'accommode volontiers a tout ce que luy est ordonné, avec vne fiance que tout le doit guerir & solager. Comme au cōtraire, il prand d'vn autre medecin tout à dedain, & a regret: dont luy proffite peu ou rien. Car quand ce seroit la

melheur & plus delicate chose du
 monde, si on n'an ha bonne opinion,
 l'estomach s'an fache, & n'an fait si biē
 son profit, que si elle estoit prise avec
 gayētē de cœur. Le vin, le boullon
 de chappon, la chair de perdrix, sont
 tres-bons alimens, délicats & frians:
 mais si quelqu'un an vsoit a regret, a-
 vec mauuaise opinion du sommelier,
 ou du cuisinier, qui ne fussent agrea-
 bles, cela ne feroit point de bien an
 vsant contre cœur. Que sera ce des
 choses qui sont de soy mal plaisantes,
 & qu'on abhorre naturellemant, cō-
 me les medecines, & autres drogue-
 ries? Il faut an outre, que le malade
 andure plusieurs facheries, esquelles
 il sera beaucoup plus impaciant à son
 preiudice, s'il n'ha grand opinion du
 medecin, & confiance an luy. Car il
 fera pour vn tel, ce qu'un autre n'aura
 credit de luy persuader. Donques ce
 n'est

n'est an vain, q̄ les pauvres malades requieret ceus qui ont grād reputaciō, & desquels cōmunement on ha bon' opinion. car tels ont plus d'efficace an leurs procedures & ordonnances? Mais il ne se faut tant affeccionner à ceus, qu'on ne peut auoir, qu'ō n'ayt point d'affecciō aus autres: ains il an faut choisir pour segond & troisieme lieu, auxquels on s'adresse à faute des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'un de ceus-ci, il faut remettre toute sa fiance, esperāce, & affeccion an eus, sans plus desirer les autres: & esperer sur tout an Dieu, qui dōne vertu aus remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'an mariage, les filles souhaitent estre logees an grās maisons. Si elles n'y peuuent auenir, il faut que se cōtant des moyēnes: & que mettent desormais tout leur amour & affection au mary qui leur echet. Et Dieu leur

leur peut donner autant ou plus de bien & contantement, avec les petits compagnons, qu'avec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon menage: autrement rien que valhe: comme le medecin a l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, & en desire vn autre.

TREIZIEME CHAP.

Contre ceus qui veulet des medecins, & ne font ce qu'ils ordonnet.

J'Ay veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie: qui disoit a propos des medecins, que quand il est malade, il les croyt bien aus negatives, mais nompas aus affirmatiues. C'estoit vn bon velhard, galhard & ioyeus, qui reuenoit d'Espagne, ayāt accompli le terme de sa legacion au
pres

pres du Roy Philippe. Il interpretoit les negatiues ce, q̄ les medecins prohibet: comme ne boire point de vin, ne manger du fruit, ne s'euenter, & samblables. Et les affirmatiues, cōme de prandre medecine, clysteres, iuleps, & autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposition, laquelle plusieurs pratiquet a leur tres-grād dommage. Car ils veulet bien des medecins, mais cherchés qui fera ce qu'ils ordonnet. A peine se cōtienet ils dans les bornes de ce Venicien, qui au-moins veut abstenir de ce, qu'on luy defand: & la plus part de nos malades, veulet tout le cōtraire. Que sert il d'auoir le medecin, si on n'est resolu d'accomplir & exequuter son cōseil, pour la deffance de sa vie? Aucuns repondet, que la presance du medecin les console, reiouyt, & donne plus de courage: dont ils santet le mal

mal amoindrir, & leurs forces aug-
 menter. Il y en a qui disent, ie fais que
 que chose de ce que le medecin me
 cōseille, au moins des viures & du re-
 gime: mais des drogues, ie n'en puis
 ouir parler. C'est tout de mesmes, q̃
 si les gens d'une ville assiegee, appel-
 loient quelque bon capitaine à leur
 secours & defance: auquel etant ve-
 nu, ils ne voulussent obeir, ny accōplir
 ses ordonnances: disans, qu'ils se con-
 tentent de la presance, & qu'ils en sont
 fortifiés: ce leur suffit, qu'il donne or-
 dre aux viures, & a la police. car quād
 a cōbatre, & tirer archufades, ils n'y
 veulent entendre. Et qu'est cela, sinon
 se moquer du metier (cōme l'on dit)
 & se perdre a credit? Je n'oserois pas
 dire que c'est vne folie, si l'Ecclesiasti-
 que ne me l'auoit enseigné, disant, q̃
 "l'homme sage n'aura la medecine en
 "horreur. Mais cela est tant facheux à
 prā

prandre? Il est vray, & Dieu l'ha ordonné ainsi pour cōbatre le mal. Car cōme la santé est agreable, on la traite de mesme, de choses agreables: & cōme le mal est facheus, on le traite de choses facheuses. Ce n'est pas sagemant fait, de ne s'accommoder à tout ce que le medecin ordōne, sans mepriser aucune chose. Car bien souuāt a faute d'une obseruaciō, qui samblera petite, le mal ampire iusques a la mort. tout ainsi qu'une ville se perdra quelquefois a faute d'une sentinelle, ou par le moyē d'un petit trou, qui sambloit n'estre point d'importance. Faut il plus qu'une scintille de feu, pour anflammer tout un pallier, & de là toutte la maison, & d'une maison tout le bourg? d'une petite faute, soit an excès, ou an defaut, il s'ansuit bien souuant un grand desordre. Et que auindra il
à ceus

a ceus qui mepriset le conseil du medecin, quād nous auons souuāt beaucoup a faire de sauuer ceus qui font tout ce que nous voulons? Il auient communement a ceus qui sont tant difficiles, qu'a la fin ils veulet tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuuet ampecher de mourir, comme ils eussent bien fait au parauant, moyenāt la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiegés, qui ont esté frois d'ampremier a se bien defendre, & employer tous leurs moyens, epargnās leurs coittres, balles de laine, caisses, & autres meubles a ramparer, leurs viures & argent a bien traiter les soldats, leurs armes & personnes a combattre valhammant: an fin quand se voyet forçés, ils presantet saques & bagues, iusques a leurs antralhes pour se sauuer: mais il n'y a plus remede qui leur serue, trop tard
 f'au-

s'auisest les Phryges, cōme dit le proverbe. Pource donc chacun se propose des le commancement, de faire volontiers ce que le medecin cōseillera, & ordonnera, sans aucune restriction ou distinction d'affirmatifs, & negatifs : & ancor pour Dieu soit, si on an echappe à tel maché.

QVATORZIEME CHAP.

De ceus qui an leurs maus ne veulet aucun medecin ou remede, sinon contre les douleurs.

J'Ay retenu ce propos d'un gentilhomme de Viuares, qui aimoit fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand comte des maus, qui etoint sans douleur : & estimoit que les remedes y seruoient de bien peu, ou rien, comme s'il etoit necessaire, que le mal fit son cours : & quoy qu'on y fit, la maladie passeroit
ses

ses quatre tams, si ell' estoit guerissable: & si ell' estoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui sont propos erronees, fondés sur des erreurs cy deuât refutés. An somme, il ne vouloit point de medecin, ny de medicamās, que pour luy oter les douleurs. Mais si il fut tombé an paralytie, qui est mal sans douleur, ie croy qu'il eut bien voulu y remedier par medecine. Et quant aus maus douloureux, il faut atandre, que la douleur n'y est le principal (ia soit q̄ de grand importance) & qu'il faut oter le mal d'où la douleur procede, si on veut bien faire be-
 soges. Car si on s'amuse simplement a la douleur, & sa cause est meprisee, (qui est le mal, source, racine, & mere de la douleur) il n'y a que deus moyens. l'un par medicamās anodyns, qui diminuēt la douleur aucunement, & font que la partie supporte le reste
 plus

plus paciammant : l'autre par medicamans arcotics, c'est a dire stupefiās, qui andormet le membre, en etonnant la chaleur naturelle. dont il n'an faut vser qu'a vne extreme necessité, & prudammāt. Mais tant les vns que les autres, ne font passer ou amoindrir la douleur, que pour vn tams. Il faut touiours reuenir a la curacion du principal : autrement c'est a recōmançer. Et que noz remedes ne seruet a oter le mal, qui est sans douleur, ou qui cause douleur, c'est la plus grād' fausseté du monde: comme i'ay suffisamment remontré cy dessus, où i'ay ranuersé ce propos, que les medecins sont inutiles, & ne font qu'abuser le mōde. Si on me replique ancor, que plusieurs guerisset bien sans medecin & sans medicamans: ie repliqueray de mesme, que aussi plusieurs perdet leurs douleurs sans medecin, & sans

aucuns remedes: tellemant que telle
proposicion se cōfond d'elle mesme.

QVINZIEME CHAP.

*Que les suiets à maladies, sont suiets à
la medecine, les autres non.*

Plusieurs redarguēt ceus qui ob-
seruet quelque regime, & s'assuie-
tisset a certains remedes, pour se
maintenir an santé, & preuenir les
maus ausquels ils sont suiets. Ceus
qui repreuet tels moyens, sont vo-
lontiers bien sains, & de bonne com-
plexion. dont pour leur regard, la pro-
posicion est bien vraye, suiuant ce qui
est dit en l'ecriture Sainte, au iuste
n'est donnee la Loy: & plus expres
Matth. 9. quād il est dit, Il ne faut point de me-
decin, a ceus qui se portet bien. Mais
ce propos aussi, confirme le cōtraire:
c'est, que les personnes mal saines,
ton

ont besoin de medecin : & qui est su-
 iet à quelque mal, est suiet a quelque
 reigle. Tout ainsi que nous etâs suiets
 a peché, sommes suiets à la Loy. I'ac-
 corderay touiours, avec le tres-elo-
 quant Celse, que l'homme sain, durāt *Li. I. ch. I.*
 qu'il se porte bien, & est à soy, ne se „
 doit obliger à aucune loy, ou regi- „
 me, ny amployer le medecin. Il faut „
 qu'il aye diuerse maniere de viure: „
 maintenant estre aus chams, mainte- „
 nant an la ville, mais plus souuant aus „
 chams, nauiguer, chasser, estre an re- „
 pos quelquefois, mais s'exercer le „
 plus souuāt. Car l'oisiueté & paresse „
 rand le cors hebeté: le travail l'affer- „
 mit. celle là hate la vielhesse, cettuy- „
 cy fait durer l'adolesçance. Il est bon „
 aussi quelquefois de se baigner, quel- „
 quefois vsr des eaus froides: ores se „
 oindre, ores le mepriser, ne craindre „
 aucune sorte de viāde qui soit vsitee „

" du peuple: quelquefois estre an fe-
 " stin, quelquefois s'an retirer: mainte-
 " nant manger outre mesure, mainte-
 " dant sobremant: faire deus repas le
 " iour, plus souuant qu'un: & touiours
 " bien manger, tant qu'on peut digerer
 " &c. Quāt a la copulacion charnelle,
 " il ne la faut trop desirer, ny trop crain-
 " dre aussi. Celle qui est rare, excite le
 " cors: la frequante, le resout, &c. Cecy
 " doit estre obserué, de ceus qui ont la
 " santé ferme: & se garder, que les re-
 " medes du mauuais port, ne soient cō-
 " sumés ou amployés au bon. Ainsi
 " donc les personnes bien saines doi-
 " uet estre indifferantes à tout, & ne
 " s'assuiettir a rien, lors qu'elles se por-
 " tet bien, & leur santé est ferme, com-
 " me Celse limite. car on se feroit grād
 " tort, de se randre delicat & randre, a-
 " mollissant & eneruāt sa bonne & for-
 " re complexion: laquelle se ranforce
 tou-

rouiours plus, an s'exerçant à tout. Mais les valetudinaires, mal sains, & suiets a quelques maladies, comme epilepsie, (qu'on appelle mal de S. Ian) migraine, rheume, catharre, courte haleine, mal d'estomach, oppilation de foye ou de rattelle, colique vâteuse ou pierreuse, gouttes, & semblables maus (desquels la plus part est hereditaire, aussi bien que la laderie) qui doute que tels ne doiuet viure de reigle, s'ils veulet estre à leur aise, & viure longuemant. Ceus aussi qui s'adonnet a l'estude, ou a charges publiques, d'autant qu'ils sont suiets à beaucoup de necessités, doiuet estre reiglés: autrement ils tombet souuant an maladie. Car ils se cōtraignent à beaucoup de choses, qui leur sont nuisantes. Et Celse au propos allegué suppose, que l'homme sain, soit aussi tout à foy. Or an la proposicion

que nous disons, *suiets à maladie*: nous antandons vne particuliere subiecciō & aptitude. car tous les hommes du monde, sont suiets a toutes sortes de maus, comm' ils sont tous suiets a la mort. mais nous disons, aucuns y etre suiets particulierement, qui ont vne inclinacion & disposicion à quelque mal, duquel la semance ou le rudimāt est an eus, non qu'ils soient de fait malades, mais pour peu de choses ils tōbet an maladie. & pourtant ils se doiuet bien contregarder: à l'exemple de celuy, que nous auons allegué au segond chapitre de ce liure, qui etant le plus maladiſ de son tams, neantmoins vequit cent ans, par grand artifice, & exquise maniere de viure.

SEIZIEME CHAP.

Que ceus qui sauet quelque peu de la medecine, sont plus mal aupres des malades, que ceus qui ne sauet rien du tout.

Cett' erreur deuoit estre deduite apres celle du neuuieme chapitre, ou i'ay remontré, qu'il y a plus de medecins, que d'autre sorte de gens. mais craignant d'offencer les personnes qui sont fort secourables, i'ay esté long tams an ce combat d'esprit, si ie les deuois taxer & reprendre ainsi publiquement. An fin i'ay esté persuadé a passer outre, sachant qu'il y a plus de dangier que l'on ne cuide an ceus qui sauet quelque chose, & panset tout sauoir. Car de celà, outre-cuidés, presumet & antreprenet des plus grāds choses: ou bien resistet & ampechet, que les medecins n'amployet leurs principaus remedes, qui seroient ne-

cessaires a la prompte & seure gueri-
 son. mais ces contrerolleurs les tiener
 engagés de crainte, tellemant qu'ils
 n'oset, & font alto. Il y ha de spon-
 nes, qui ne sauet de tout rien an me-
 decine, quant au discours ou raison,
 comme font fames ignorantes, qui
 mesmes ne sauet lire, ne ecrire: mais
 ont quelques obseruaciōs & reigles,
 sachās bien faire vn potage, vn colis,
 restaurant, orge mondé, qui font biē
 vn lit, coiffet bien le malade, sauet
 quelques petis remedes contre la ro-
 gne, la bruleure, la violette abbaissee,
 les vers, la suffocaciō de matrice, &c.
 De cela ils panset tout sauoir, & font
 plusieurs choses de leur sicap ou phā-
 tasie, au desceu du medecin: & s'il suc-
 cede mal, ils n'ont garde de s'an van-
 ter. la grand robbe du medecin cou-
 ure tout cela. Il seroit bon & expē-
 diant, que les assistans ne sçeussent du
 tout

tout rien, sinon obeyr aus ordonnances du medecin. C'est vn sauoir fort profitable au malade : car qui ne presume rien de soy, n'antreprandra iamais que d'exequuter ce que luy est prescrit, ordonné & commandé. Les autres qui panset sauoir, y aioutet, diminet, alteret, ou n'an font du tout rien. comme les mauuais apoticaire, qui exequutet a leur plaisir les ordonnances des medecins : pansant de sauoir mieus la portee du malade, ou la nature du mal : anyurés de quelque opiniõ d'eus, pour auoir veu plusieurs telles maladies, hanté diuers medecins, & obserué le succes de samblables receptes. O dangereuse outrecuydance, voyla que ruyne la plus part des malades. Il vaudroit beaucoup mieus, de par Dieu, ne sauoir du tout rien, que sauoir ainsi an ampirique. O quel malheur, pour la vie du
paci-

paciant, & l'honneur du medecin, que d'auoir vn apoticaire ainsi outre-cuydé, temeraire, & antreprenneur. An Italie & an Espagne, comme i'an tans, les malades sont bien mieus seruis. car l'apoticaire ne va point voir le malade, si n'est de courtoisie & amitié, non comme apoticaire. & les medecins n'ecriuet point au pied de leurs receptes, a quoy faire sont les remedes. tellement que l'apoticaire scait aussi peu l'intancion du medecin, que s'il n'an voyoit rien. Parce moyen il ne peut abuser des ordonnances du medecin, ou beaucoup moins que nos apoticares, auxquels tout est communiqué trop familiarment. Apres les apoticares (ie parle des mauuais, & non des bons, prudans, modestes, & gens de bien, qui ne se melet que de faire leur metier) les plus dāgereuses sont les gardes
des

des ou seruâtes des malades, qui panset plus sauoir que le medecin (mesmes si elles sont vielhes au metier) touchant la nourriture principalement, quoy qu'elle soit d'ineestimable importance, pour sa qualité, heure & mesure. Vray est que de la qualité, elles an croyet assés le medecin: mais de l'heure & mesure, elles an font a leur plaisir. Je laisse a-part la droguerie qu'elles vset a cachettes, & l'omission qu'elles font de noz ordonnances. Brief elles dispanset de tout, & an vset a leur phantasie. Si elles rancontret le malade de mesme. Telles personnes sont fort dangereuses: & vaudroit beaucoup mieus auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne sauet autre lesson que de l'obeyssance.

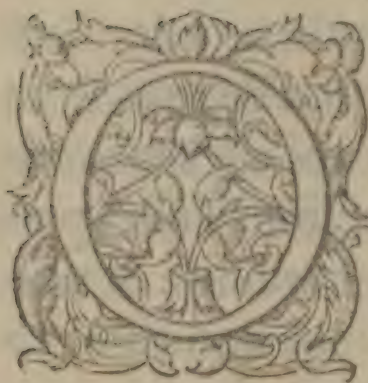


FIN DV PREMIER LIVRE.

SECON
LIVRE DES ERREURS
POPULAIRES, TOU-
CHANT LA CON-
CEPTION ET GE-
NERACION.

PREMIER CHAPITRE.

*Si une femme peut concevoir sans
avoir eu ses fleurs.*



N dit commune-
mât, à propos des
femmes, qui n'ont
leurs purgacions
naturelles, & par
cōsequant ne font
d'ansans, *qui ne
fleurit, ne graine.* similitude prinse des
plantes, lesquelles sont steriles, & ne
portet fruit ne semance, si elles ne
fleurisset. Car la fleur est l'exorde ou
fon-

fondemāt, ou preparatifs à la semāce
& au fruit de chaque plante. Pour
cette occasiō aussi, on appelle *fleurs*,
les purgacions menstruales de la fa-
me, d'autant qu'elles precedet com-
munemant, & sont comme prepara-
tif au fruit, qui est l'ansant. Dont il
faut par consequant, que lesfames ne
puissent psoduire fruit, avant qu'elles
ayt eu leurs menstres. Et la raison
est, d'autant que le sperme ressu an la
matrice, & retenu, se doit incontīnāt
nourrir & augmanter du sang de la
mere, à ce qu'il soit suffisant à former
vn ansant: autrement ce n'est conce-
pcion. Or pour antandre ce menage,
& la merueilleuse prouidance de na-
ture, il faut sauoir, que la fame est fai-
te de telle complexion & trampe,
qu'elle etant froide & humide plus
que le male, angeandre plus de sang
qu'elle ne peut consumer à la nourri-
ture

12 *ans* ture de son cors : mesmes depuis qu'elle attaind le douzieme an de son age (qui est le terme de sa puberté) & qu'elle ha fait la plus part de son accroissement. Lors commence le sang à estre superflu, & n'estant tout employé a la nourriture des parties, il s'assamble de peu a peu à l'antour de la matrice : & quand il y an ha notable quantité, il verse an dehors, reietté du cors, comme chose inutile. Je dis inutile au cors de la fame ou fille, qui an ha suffisamment pour soy de melheur & plus digest. car le sang qu'elle reiette ainsi tous les moys, n'est que la portion de tout le sang la plus cruë & indigeste. nompas (comme plusieurs ont opiné) infect de mauuaise & pernicieuse qualité. Il n'est a reprouuer, que de sa crudité, si la fame est autremât bien saine, com' il faut touiours supposer. Et parce quel-

qu'elle abonde antel sang, nature ha
ordonné, que la porcion moins dige-
ste se verseroit tous les moys. Et voila
la grand' & merueuse prouidāce,
a faire les preparatiues de l'ansant.
Car ell' ha tellemant ordonné toutes
choses, que la femelle, à raison de sa
complexion, accumule tant de sang,
que de la porcion superflue, la semā-
ce conceüe an peut prandre sa nour-
riture & son accroissemant. Et il n'est
ia besoin, que telle porcion soit de
sang fort elaboré & digest. le plus
crud suffit à cela: d'autant que la se-
mance conceüe ha vne grand vertu
digestine, pour recuire telle matiere:
& l'ansant etant formé, son foye est +
le premier qui ressoit ladite porcion,
qu'il recuit, & an fait du sang bien ela-
boré, pour la nourriture de tout le
cors. Voila commant il ha esté prou-
ueu à la conception & generacion
de

de l'anfant, luy etant preparé d'une
necessité naturelle, son antretien dās
le cors de la mere. Dequoy il est aisé
a antandre, que si vne fame est fort in-
digeante de sang, comme apres vne
grand' maladie, elle ne pourra conce-
voir: d'autant qu'il n'y an ha prouisiō
à l'antour de la matrice. Car si tost q̃
la semance est logee dans la matrice,
qui est le champ de nature, si elle ne
rancontre l'humeur sanguin a son cō
mandement, pour sa pature & antre-
tien, elle s'ecoule, ne pouuant seiour-
ner an tel lieu, sans estre soudain mise
an besogne. Dont quand bien tout le
cors de la fame seroit fort plein de
sang, s'il n'est pour lors copieus a l'an-
droit de la matrice: ou q̃ les vaisseaus
d'icelle soient bouchés & oppilés, de
sorte que la semance n'ayt moyen
d'estre incontinant prouueuë de son
aliment, ce n'est rien fait. Ainsi deuāt
la pu

la puberté, vne fille communement
est inepte à cōcevoir:& depuis aussi,
si elle n'est capable d'auoir ses fleurs,
pour quelque ampechemant. Mais
est il point possible, qu'elle conçoie
& anfant avant q̄ ce sang menstrual
ayt versé dehors? C'est la question
proposee an ce chapitre:à laquelle ie
repons, qu'il est bien possible. car il se
peut ainsi rancontrer, que sur le point
que ses fleurs luy doiuent venir, & le
sang est accumulé a l'antour de la ma-
trice, pour verser delà a quelques
heures, la semance etant ressue au
fond de la matrice, elle s'y arretera,
ayant trouué sa municion prestee. Et
par ce moyen le sang sera retenu, ius-
ques a tant que l'anfant bien nourry
& accreu, viene an lumiere. Lors ce
qui est superflu du sang, qui n'ha esté
amployé a l'antretien de l'anfant, se
vuide & verse, au moins le plus inu-

K

tile. car le surplus recourt soudain aus mamelles, pour estre cōuerty an lait, à nourrir l'ansant né. Et si la mere deuiant nourrice, elle pourra cōceuoir de rechief, sans auoir eu ses fleurs, c'est a dire, qu'elle ayt versé du sang menstrual. car il est retenu pour la generation du lait. Mais il y an peut auoir suffisamment à l'antour de la matrice, pour faire bonne chere a la semance, qui y seroit portee, & sur tout quand l'ansant, qui tette, est ia grandet, & que a raison qu'il mange, il ne tette plus tant com' il souloit: adonc le sang menstrual ne va aus mamelles an telle abondance qu'au parauant: ains s'accumule contre la matrice, où il ha son autre recours. Dont pour lors la fame est fort prompte à redeuenir grosse, & faut sevrer l'ansant. Il peut aussi auenir, que la fame ne leuera point de gessine, qu'elle ne soit r'an

r'angroissée. Ainsi ell' aura conçu deusfois, sans avoir eu ses fleurs, c'est à dire, versé an dehors le superflu de moys an moys: & pourra continuer ainsi toute sa vie, etant toujours ou angeinte, ou nourrice, ou an gessine. Ainsi i'antans qu'une dame d'aupres de Tolose, de complexion ioyeuse & galharde, ha eu 18. ansans, que males que femelles, sans avoir eu jamais autre perdemant, que celui de l'infantemant. Je l'ay aprins de madame la Marechalle de Monluc, qui dit avoir une voisine de mesme. Et pourtant il faut vser de cette distinction, pour repondre a la questiō proposée: qu'une fame peut concevoir, sans avoir eu ses fleurs, qui verser exterieurement: & non sans avoir ses fleurs, ou du sang menstrual prest a verser, accumulé tout contre la matrice. Car il ne verse point aus fames,

qui sont faines (comme nous supposons touiours estre, celles de qui nous parlons absoluëmant) sinon a faute d'estre amployé sur le point, qu'il y an ha assés, ou a nourrir la semance comprise dans la matrice, ou a faire du lait. Vray est que la nourrice peut bien auoir ses fleurs, nonobstant qu'elle ayt force lait: d'autant qu'ell'aura du sang a superfluité, ancor plus que ne peut amployer an lait, outre sa nourriture. Aussi il n'est pas necessaire: que toute fame qui ha bien ses menstrues, & reiglees & louables, cōcoiue: car il y ha d'autres cas requis à la cōcepcion & generacion, lesquels n'etans de ce propos, ie les passe sous silence. I'ay assés fait d'enseigner comment il faut antãdre, que la fame peut auoir des ansans, sans auoir eu ses fleurs.

SE-

SEGOND CHAPITRE.

*S'il est possible, qu'une filhe conçoive
à neuf ou à dis ans.*

LE tres-illustre prince de Salerne Ferrand de Sanseuerin, dernier decedé, m'ha conté autresfois an la ville d'Alais, où il s'estoit marié, que pour certain, an son pays de Salerne, vne filhe auoit anfanté à neuf ans : & que l'anfant vesquit. I'ay oui parler d'une autre, qui à Paris anfanta a dis ans. On affirme aussi (& cecy est bien temogné) que à Lectore, ville de Gascogne, vne filhe anfanta a neuf ans. Ell'est ancor viuante, nommee Iane du Peirié, qui fut mariee a Vidau Beghé, an son viuant receueur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit lieu. Elle auorta d'un fils à l'age de neuf ans. puis à vnze ans anfanta vne filhe, qui vequit, & ha eu des

K 3

ans, & à quatorze vn fils, nommé
 Laurans, ancor viuant. a seize, vn au-
 tre aussi viuant, qui est Pierre. Cinq
 ans apres (qui fut le vint & vnieme an
 de son age) anfant vne filhe, pour le
 iourd'hui veufue d'un apoticaire. Et
 depuis cessa d'engroisser. ia soit que
 son mary vequit. Mais commant peut
 estre cela. s'il est vray, que la fame ne
 peut conceuoir plus tost que d'auoir
 ses fleurs, ou dedans ou dehors: &
 qu'elle n'an est capable auant la pu-
 berté, quand son cors commence a-
 uoir moins besoin du sang, que la fa-
 me engendre an grand quantité, ainsi
 que nous auons remontré au prece-
 dant chapitre? La puberté est definie
 aus femelles a douze ans, & aus ma-
 les a quatorze: & pour lors comman-
 cet tant les vns que les autres, a pro-
 duire du poil a l'endroit de leurs par-
 ties honteuses, au lieu nommé *Pubes*,
 an

an Latin, & an François Penil. de quoy
 l'exiccacion manifeste du cors, & le
 notable changement de la premiere
 complexion est suffisamment temo-
 gné. Or ce que nous disons auenir a
 douze ans aus femelles, c'est le com-
 mun & ordinaire: & n'est pas impos-
 sible qu'il s'auāce & auiene plus tost:
 comme il y a des choses fort rares an
 nature. Car il peut estre, qu'une filhe
 a dis ans sera mieus auenue, plus cor-
 pulāte & nourrie, qu'un autre a quin-
 ze ou a vint ans, & mesmes qu'elle
 cessera plus tost de croitre, & sera an
 sa puberté, ayant autant auācé a neuf
 ou dis ans, que le commun des autres
 a quatorze ou a vint. Cela n'est pas
 impossible. Et si on peut auoir an si
 bas age, les parties qui seruet a la co-
 pulacion & conception assés capa-
 bles (comme l'on peut, veu la corpu-
 lance du cors) & auoir du sang an a-

bondance, pour antretenir la seman-
 ce ressue, quel ampechemant y peut
 il auoir, que la filhe ne conçoie auāt
 dis ans? Le nombre des ans n'y fait
 rien: le nombre n'est qu'un comte, &
 les ans ne sont que les termes & limi-
 tations du changemant des comple-
 xions. Donc si la complexion est tel-
 le à dis ans, que aus autres a quinze,
 (comme il peut estre certainemant)
 avec la corpulance requise, il ne faut
 pas douter que le reste ne puisse auen-
 nir. Ainsi voyōs nous de l'esprit: qu'il
 y a des personnes autant sages, accor-
 tes, fines, rusees, menageres, de bon
 discours & auis, a l'age de quinze ans,
 que d'autres a vint cinq: & par conse-
 quant autant capables d'administra-
 tion & maniemant de leur bien, ou
 d'autre charge. Or nous disons au me-
 decine & philosophie morale, que
 les meurs de l'esprit suiuet le tempe-
 ra-

ramant du cors: dont on peut de l'un
comprendre la condicion de l'autre.
Parquoy ce qu'on voit d'admirable á
vn esprit, pourra estre aussi veu quel-
quefois merueilleus a vn cors: com-
me de concevoir & anfanter a 9. ou a
10. ans. tout ainsi qu'un esprit anfan-
tera de belles œuvres, oraisons, poë-
sies, & autres braues compositions,
an si bas age, qu'il sera presque in-
croyable. Comme de Michel Verrin
Espagnol, qui mourut a l'age de 18.
ans, ayant composé vne poësie mo-
rale de grand saoir & sagesse. Donc
il est bien faisable, ce qu'on dit de ces
filles par les raisons que j'ay deduit,
& croyable par consequant, mesmes
quand il est bien temogné. Et pour
passer plus outre, il est bien vray sam-
blable, que plusieurs filles conce-
uroint de mesmes, auant l'age de pu-
berté, si on les essayoit: mais on ha o-
pini

*Quand la
filhe pise en
auque, on
luy pot met
tre la cau-
que, dit le
vulgaire.*

*au 7. des
politiques
26 chap.*

pinion du cōtraire, & c'est tres-hon-
nestement fait d'an abstenir, pour au-
tres raisons : & est sagement auisé de
ne les marier, si tost qu'elles s'y pour-
roint accommoder. Car premiere-
ment, les filhettes n'ont pas la discre-
cion, sans, & iugement, de bien me-
nager, ny d'antretenir leurs marys,
qu'elles ne soient plus auācees. Segō-
demant, cela les peut ampecher de
croitre autant qu'elles feroient : dont
s'ansuiuroit an fin, que la race humai-
ne seroit de fort petite talhe. car &
hommes & fames resteroient plus pe-
tis, & angendreroient de samblables.
An outre, les ansans qui naissent de
peres & meres fort ieunes, sōt moins
robustes : tout ainsi que ceus qui sont
angendrés de personnes fort vielhes.
Item, les meres fort ieunes sont an
grand dangier de mourir an l'ansante
mant. Le philosophe aioute a ces rai-
sons,

sons, que les filles sont plus lassives,
qui ont esté antamees fort ieunes. Par
quoy il nous auertit sagement, de ne
les marier auât 18. ans, ny les garçons
auant 36. Ainsi on ha de plus hone-
stes fames, & bonnes menageres, qui
font de plus beaux ansfans, plus grans
& plus robustes: com' ils sont de vray,
quand pere & mere etans bien nour-
ris, ont ia cessé de croitre. Apres auoir
ecrit cecy, i'ay esté à Lectore, où i'ay
veu la fame, qui auoit ansfanté a neuf
ans, & parlé a elle de ce fait. On la ma-
ria n'ayât que set ou huit ans, a Vidau
Beghé, qui an auoit plus de 25. & fut
abandonnee de ses parans, a toutes
les volontés de son mary. dont le cas
est moins meruelheus, attandu l'age
de l'homme. C'est vne petite fame,
de moyenne corpulance, agee pour
le iourd'hui (que nous contons 5.
d'Auril, 1577.) de quarante quatre
ans

ans. Elle m'ha dit, que depuis son premier enfant, duquel ell' auorta n'ayāt que neuf ans, ell' eut touiours ses fleurs bien reiglees. Passé le vint & vnieme an de son age, elle n'angroissa plus, ayant ancor demeuré avec son mary, l'espace de dis & neuf ans.

TROISIEME CHAP.

Sauoir-mon, si les taches rouges que les enfans portet de leur naissance, sont de la conception. Et s'il est possible, qu'une fame conçoine, durant qu'ell' ha ses fleurs.

IL y a d'enfans, fils & filles, qui naissent avec des taches rouges au visage, au col, aus epaules, ou autres endroits de leur personne. On dit, que c'est pour auoir esté conçeus & engendrés durant q̄ la mere auoit ses fleurs:
com

cōme on le dit aussi de ceus, qui ont les ongles tubereuses & a pieces. Mais ie tiens qu'il est impossible, que durant le flux menstrual vne fame cōcoiue : & ce au premier paradoxe de la segonde Decade, où ie deduis amplement mes railons : & antre autres, que la semance ne peut s'attacher cōtre la matrice, pour y estre retenue, tandis que le sang versé par le fons d'icelle au dehors. Car au contraire, ce sang amporteroit quant & soy la semance, comme vn torrât qui jnonde de toutes pars. D'auantage pour la conception & retencion de la semance, qui requiert incontinant du sang pour son antretien, il ne faut pas que ce sang y soit poussé de la faculte expultrice, qui le reiette : ains qu'il soit attiré de la semance mesme, peu a peu comme rosee, tout ainsi q̄ font les parties de nostre cors pour leur
nour

nourriture. Car si le sang y est anuoyé impetueusement & an abondance, la partie en sera surchargee, & aura vne inflammation qu'on nomme Phlegmon: & n'en sera pas nourrie, ains accablee. Donques il n'est possible, que la femme conçoie durant ses fleurs: si ce n'est à la fin, comme dit Aristote, lors que n'estant copieuses, ny impetueuses, elles peuuent estre arretees & supprimees de la semence, qui s'attache contre la matrice, cōme de colle: & adōc ledit sang commence a filer plus prim, attiré petit a petit de la semence. Et ce dernier sang est moins crud ou imparfait, que le premier: car toujours le plus inutile se verse au cōmencement. dont le dernier approche plus du naturel de celuy qui doit demeurer. Parquoy aussi la groisse est plus salubre, si la femme conçoit sur la fin de ses mois, que sur le point de les auoir

auoir. Mais puisque la semance peut
supprimer les menstrues sur la fin, ces
mēstrues peuuent ils causer ces taches
rouges? Non, a mon auis. car le sang
ne va pas a la semance, sinon attiré, &
il est attiré fort bellemant: sauoir est,
autant & a mesure q̄ la semāce le peut
trāsmuer an soy, pour sa nourriture &
accroissemāt. L'anfant deia formé an
fait de mesme. Et ne faut pas cuider,
q̄ le sang se ruē sur l'vn ou sur l'autre,
ou qu'il se confonde & mesle avec la
semāce, dont an quelque androit elle
an soit tachee. Cela est trop erronee.
Et quād bien le sang se verseroit ainsi
dās la matrice, la semāce ne vaudroit
rien, & seroit inutile a la conception.
Dōt il ne faut rapporter aucunemāt
ces taches au sang menstrual, qui soit
an cours lors de la cōceptiō. De quoi
dōcvienet elles? ce peut estre de quel
que heurt, cōpression, ou cōcussion, q̄
la

la mere aura eu, aucunesfois sans y prandre garde, ne s'an auiser. Toutefois les meurtrisseures ne durent pas volontiers ainsi longuemant, ains se resoluet ou suppurer. Madame la Marechalle de Mōluc m'ha fait voir l'androit, ou sa plus ieune filhe ha eu de ces rougeurs, & porté plus d'un an apres qu'elle fut née. C'est à l'epeule gauche, de la largeur d'un douzain. An fin la partie suppura : & l'ulcere fut long tams a guerir, pour raison de la mauuaise chair, qu'il fallut consumer ou separer avec des corrosifs. Est ce point dōc qu'an cet androit, le cors intemperé soit vicié d'une morphee rouge, ainsi qu'il auient a plusieurs long tams apres leur naissance? Car nostre cors est suiet à toute sorte de morpheel & taches, an diuerses parties : & ce à cause de l'aliment, ou de la complexion de prauce du lieu

au-

auquel s'angendret ces taches. Pourquoi ne se fera il de mesme, a l'anfant dans le vautre de la mere, qui est plus tandre & d'aïsee impression? N'est il pas suiet à morphees, & à tous autres maus, cōme ecluy qui est né? Il pourra donc pour samblables causes, venir à telle maladie & defedacion de sa peau.

QVATRIEME CHAP.

*Pourquoy est-ce, que la fame conceuant
a la fin de ses fleurs, ou tost apres, vo-
lontiers deuient grosse d'un fils:
& celle que sur le re-
tour, d'une filhe.*

LA propoficion n'est pas vniuer-
selle, ny de ce qu'auient touiours,
mais le plus souuant, comme l'expe-
riance de plusieurs le temogne. C'est
a nous de randre la raison, qui an est

L

cause: & s'il y a lieu de s'arreter a ce propos: d'autant que cela peut servir aus hōmes, qui desiret auoir des males, & pour leur seruice, & pour la succession des biens, honneurs, & dignités, ou a cause des substitutions affectees aus lignes masculines. & quand ce ne seroit que pour l'excellance du sexe, il y a bien dequoy le desirer. Car on est touiours plus affecciōné à ce qui est plus parfait, ou de soy, ou a nostre iugement, auis, & appetit. Or sans doute le male est plus digne, excellent, & parfait, que la femelle: témoin l'autorité & preeminance que Dieu luy ha donné, le constituant sus la fame, cōme chef & seigneur. Aussi la femelle est comme vn defaut, quād ne se peut mieus faire. Car nature pretand faire touiours son ouurage parfait & accomply: mais si la matiere n'y est propre, elle fait le plus appro-

prochât du parfait qu'elle peut. Dôt
 si la matiere n'est assés propre & con-
 uenable a former vn fils, ell' an fait v-
 ne femelle, qui est (comme parle Ari- *Liv. 2. de la*
 stote) vn male mutilé & imparfait. *gen. des ani*
 Ainsi donc on desire par cet instinct *maus ch. 3.*
 naturel, plus des fils que des filles, ia- *& liur. 4.*
 soit que tout est bon. Parquoy il ser- *chap. 6.*
 uira au public, de sauoir cette petite
 obseruacion, & la raison d'icelle. Il
 faut premierement supposer, que la
 femelle etant plus froide & humide
 naturellemant que le male, se plait a
 samblable nourriture. car chacun est
 antretenu de ce qui repond à sa com-
 plexion. Donques la semance etant
 retenue dans la matrice, de soy indif-
 ferante à tout sexe (car la semance
 n'est masculine, ou feminine, ains ap-
 te à l'vn ou l'autre sexe) elle sera con-
 uertie an cors male ou feminin, selon
 la disposiciõ de la matrice, & du sang

Voyez ce
qu'an dit
Galen au
derrier ch.
du premier
liv. de la fa-
culté des a-
liment.

menstrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge estre conuerty an yuroye, d'autres an auoine sterile, & ainsi plusieurs grains degenerer, a cause du tams pluuieus, & de la superflue humidité de la terre : ainsi pour certain la semēce de l'homme, quoy que fut apte de soy à faire vn male, degenerate souuant an femelle, par la froideur & humidité de la matrice (laquelle est appellee *champ de nature*) & par la trop grand' abondāce du sang mēstrual, crud & indigest.

+ Cela est volontiers sur le point que la fame doit auoir ses fleurs. car adōc la matrice est fort moite, de l'humeur qui croupit à l'antour d'elle, comme vn etang. Et au contraire, apres que cela est ecoulé, elle deuiet seiche & plus chaude, ayant le sang de mesme celuy qui est de reste au cors. Dont à ce point, la fame est plus apte a conce-

cevoir vn fils, comme au retour de
ses fleurs d'une filhe. Il ne faut ia dou-
ter, que ne soit bien vray ce que i'ay
dit, la semance estre indifferante aus
deus sexes, mais que nature pretand
touiors d'an faire vn male: comme
celuy des conioins & accouplés, qui
fournit plus de sperme, & du me-
lleur, a la vertu formatrice. car la se-
mance de la fame est an doute, si elle
ha quelque part an cecy. Dont il s'an-
suiuroit touiors generaciō d'un ma-
le, comme le bon fromant fait bon
fromant, si le champ y etoit bien dis-
posé. Car c'est le terroir, & la saison
trop humide, qui fait degenerer le bō
grain an mauuais, ou moins bon. Les
laboureurs sauēt bien, que la semāce
de peu a peu diminue sa force, & an
fin s'abatardit, si on la continue à vn
mesme terroir. Dont ils conseilhet
de changer par fois la semance, & an

prandre d'un autre lieu. Ainsi voyons nous qu'une femme, qui ne faisoit que des filles avec son premier mary, fait force fils avec le second. & au contraire, l'homme qui n'auoit de sa premiere femme que des filles, d'autant qu'elle alteroit la complexion de la semence, la rendoit plus froide & plus humide, ha de la seconde a force fils. car le terroir y est propre, & s'accorde formellement avec les qualitez de la semence du mary. Mais il faut aussi entendre, que bien souuent la disposition de la matrice, & du sang de la mere, est cause que la semence du pere phlegmatic, plus apte a produire filles, que fils, conuertie en complexion plus tamperee, deuiendra matiere d'un fils: car comme la terre peut ampirer & corrompre le grain: ainsi peut elle corriger son imperfection. Dont on voit souuent les fruits des
ar-

arbres, plus beaux au terroir ou ils ont
 été transplâtes ou semés, que au lieu
 d'où ils ont été prins. car ce nouveau
 terroir leur fait part de sa bôté. Ainsi
 est il de la matrice pure & nette, des-
 sechee de son humeur superflu, & re-
 chauffee (comme apres le flux men-
 strual) qu'ell' est plus apte a produire
 vn fils, si la semance y conuient bien
 de sa complexion.

CINQVIEME CHAP.

*Contre ceus qui conseilhet de cognoitre
 la fame durant ses fleurs, pour ne
 fallir de l'angroisser.*

C E conseil n'est pas seullemât des-
 honneste, & contre les bonnes
 meurs, ains aussi contraire à l'ordon-
 nance de Dieu, qui le defand tres-ex-
 pressément, au Leuitique, chapit. 15.
 Et mesmes les fames n'osoient aller

au temple durât leurs mois, etant re-
 nues pour soulhees: & ceus qui s'obli-
 oint de les cognoitre, polus & immō-
 des. Cela estoit defandu pour vne bō-
 ne consideracion: non de peur que
 l'ansant conçu durât les menstres,
 fut lepreus ou suiet à ladrerie, com-
 me plusieurs cuidet: mais au contrai-
 re, parce que la fame pour lors est
 inepte à conception, qui est la prin-
 cipale fin de la copulacion: & que
 c'est chose sale, indeffante, & brutale,
 d'auoir a faire à vne fame durant qu'
 elle se purge. Que ce ne soit de peur
 que l'ansant ne soit ladre, nous l'auōs
 assés prouué, quand nous auons re-
 montré aus deus precedans chapi-
 tres, que la fame ne peut conceuoir
 durant ses fleurs. Et voyla par conse-
 quant refutee cette opinion & con-
 seil, qui n'est seullemant contre la loy
 de Dieu, & l'honnesteté, ains aussi
 con-

contre la loy de nature, & le dessein
 qu'on ha. car on panse d'angroisser
 mieus, & il est impossible: si ce n'est
 sur la fin, comme nous auons dit au
 troisieme chapitre. car adonc il est
 faisable: mais plus honnestement &
 seurement, quand la fame est bien es-
 fuyte. Car, comme nous auons re-
 montré au prochain chapitre, la fa-
 me etant purgee & nette, ell'est plus
 habile à concevoir. Ainsi en voyons
 nous plusieurs deuenir grosses, bien-
 tost apres estre purgees medicinale-
 ment pour quelque occasion de ma-
 ladie presante, ou imminente, sans
 que l'intencion du medecin, ou la
 leur fut, affin d'angroisser. Dans cet-
 te

SISIEME CHAPITRE.

*Contre ceux qui ne cesset d'embrasser
pour auoir des anfans : & les autres
qui le font peu souuant, affin
d'en auoir moins.*

LE vulgaire ignorât s'abuse an deus
façons contraires, contreuenant
totalement a son intancion: quād les
vns fort desireus d'auoir d'anfans, ne
cesset d'embrasser leurs fames le plus
qu'ils peuuet. Les autres les epar-
gnet, craignans d'auoir trop de me-
nage. Les premiers se panset, que s'ils
falhet à vn coup, les autrefois le repa-
ret: & il auient tout autrement. car ce
q̄ pourroit estre fait an vn bon coup,
peut estre defait au retour. Et que
plus est, quād on y retourne ainsi sou-
uant, mesmes sans y estre inuité de na-
ture, la semance n'ha loisir d'etre bien
elaboree & parfaite. dont elle n'est
seconde & prolifique, ains inutile
com

com' d'eau. Toute semance n'est pas
 conuenable a faire des enfans: il y faut
 deus condicions tres-necessaires. l'v-
 ne, qu'il y an ayt assez bõne quantité:
 l'autre, qu'elle soit bien cuite & dige-
 ste, epaisse, gluãte, plaine d'espris fre-
 tilhans. Toutes deus manquet à ceus
 qui y retournent si souuant. car quand
 ils seroient les mieus nourris du mon-
 de (comme c'est vn metier qui veut
 bien viure: car Venus est froide sans
 pain & vin, ainsi que le prouerbe dit)
 & les plus seiournés: il est impossi-
 ble qu'il y ayt touiours prouision de
 semance, & que elle soit bien digeste.
 Dont au cõtraire, les autres y auient
 mieus, qui couchent moins souuant a-
 uec leurs fames. car ils font ce pandãt
 (s'ils sont continans, & ne font l'a-
 mour autre part, cela s'antand) amas
 de semance, qui tout à loisir se rand
 parfaite an bonté: de sorte que au pre-
 mier

mier coup, si la fame y est disposee, ils l'angroissent, au plus loin de leur intanciō. Ainsi voit on plusieurs fames ne releuer de gessine, qu'elles ne soient r'angroissees: d'autant que le mary ha fait prouision de matiere, durāt trois semaines ou vn moys: & la fame ha la matrice bien repurgee: aussi qu'elle, ayant ete mieus nourrie que de son ordinaire (sur tout s'elle ha fait vn fils, qui cause volōtiers plus de ioye, que vne filhe) ell' ha de son couté accumulé beaucoup de sa semance, qui la chatoulhe, & fait estre plus friāde du male, que n'auoit ete de long tams. Car durant la groisse, que la matrice est pleine, ell' ha moins de plaisir à la copulaciō. mais a la fin de la gessine, la matrice tourne crier à la faim, & ha l'appetit plus grand, que au parauant. Voyla pourquoy la fame oblie facillemāt, emeuē de cette friandise,
les

les veus & protestacions, qu'elle ha fait lors de l'ansantement, pressée des douleurs : quand il faut randre gorge du plaisir ressu au parauant. Adonc elle voudroit ne faire plus d'ansans, desire estre desormais sterile : & (si se pouuoit faire sans autre mal) n'auoir plus les parties de copulacion. Mais quand delà a quelques iours, & ces douleurs, & les tranches de vantre, & le mal des tetins est bien passé, le tout s'oblie, & la matrice cōmance a fretilher, antalantee du ieu d'amours: voire an est plus affamce que iamais, pour la friandise goutee au parauāt. Et plus ancor, si l'accouchee ha eté bien accōmodee & seruiue d'etue, de bain, & autres gētilhesses pour r'affermir le vantre, resserrer les cōduis, & reparer tout, de sorte qu'il samble qu'on n'y ayt pas touché. Adonc vrayement la fame est bien disposte à congeuoir.

On

On voit le samblable au retour du mary apres quelque voyage, que la fame deuiendra soudain grosse: pour ce que l'hōme apporte bien de quoy, (s'il ha eté bon mary, & n'ha fait breche a son mariage) & que la fame ayant attendu longuemant, an est affamee. aussi qu'au reuoir apres vn long tams, il samble, qu'ils se font l'amour, cōme le iour des noces. Par ces obseruacions, & les raisons deduittes, il est aisé à comprandre, que qui le fait moins souuant, est plus assuré d'angroisser sa fame: pourueu (cōme i'ay protesté) qu'il n'alhe au change, & qu'il n'epargne sa fame pour les comeres. Car ce seroit bien vn moyen, pour n'auoir guieres de menage, quand on ne semeroit an son champ, que de semance agannie & euanide, la melheur' etant amployee à l'exequucion de l'amour folle: où de fait
les

les mauuais marys apportet la creme de leur en-bon point, & toute leur galhardise, ne reseruant a leurs fames que le pain bis, & les fandrilles du vaisseau. Ce sont de mechantes gēs, adulteres, infames & vilains, auxquels Dieu ne fait la grace de multiplier an belle lignee & anfans legitimes, vrais successeurs de leurs biens & honneurs: ains ramplisset leur maison de batardalhe, qui leur represante deuāt les yeus leur peché: duquel (s'ils ont quelque crainte de Dieu) ils doiuent auoir grand deplaisir & cōpuncion, avec repantance cōtinuelle, & an gemir du profond de leur cœur, cōme le bon Dauid. Mais au contraire, des antās legitimes, on an glorifie Dieu, & on s'y reioynt ouuertement, leur departant & biens & honneurs an grand contentement.

SET-

SETTIEME CHAP.

*Qu'il ne faut connoitre la fame avant
dormir : & que pource les traua-
lheurs sont moins goutteus,
& ont plus d'anfans*

J'Ay deus choses a remōtrer : pour-
quoy les trauailleurs, cōme labou-
reurs & artisans, ont communement
plus d'anfans, que les personnes d'e-
tat, ou sedentaires : & pourquoy ils
sont moins goutteus. Je taysse les au-
tres causes de la goutte pour le pre-
sant. icy, où ie traite de la generaciō,
il me suffit de faire antandre, que la
goutte procede bien souuent de l'a-
cte venerien, importun & intempe-
stif. C'est quand on s'y adonne, avant
que l'estomaeh ayt fait sa digestion,
apres auoir crapulé : comme font vo-
lontiers ceus, qui sont par trop suiets
& adonnés à volupté charnelle, luxu-
rieus,

rieus, & palhars. A ceus là toutes heures sont bonnes. c'est a dire, qu'ils n'obseruet aucunes heures, qui etans pleins d'oisiueté (qu'on appelle, *bon tams*) bien nourris du cors, maigres d'esprit, vont cherchant telle occupation, & se prouoquet, voire pressēt & forçēt nature à cette folie, qui an fin coute bon. Car ils abreget leur vie de beaucoup, ainsi que les passe-reaus salaces & lubriques, qui viuēt peu: & se rādēt fort disposés, anclins, & suiets à goutte, cholique, nephritique, apoplexie, paralyfie, trāblemant, & autres maladies de crudité: laquelle angēdre le phlegme, pere de tous ces maus. Et c'est d'autant que le palhard fait grand' perte d'espris, & de chaleur naturelle, an depandāt beaucoup de sang, prochaine matiere de la semance. dont il s'ansuit, que les parties seruantes a la nourriture du

M

cors, sont refroidies & affoiblies: & par consequant ne peuuet faire bõne digestion. Et voyla quant a la frequãce, ou continuacion demesuree de l'acte venerien: auquel sont plus addonnés les gens qui ont autremant dequoy viure, & qui prenet le tams a leur plaisir, q̃ les pauvres trauailleurs: qui ont plus a panser dequoy ils viuront la iournee, que a faire l'amour. & le trauail d'alheurs les andurçit & rand plus fors: dõt ils sont moins delicats, & moins suiets a maladie. L'autre cõsideracion est, de l'heure: a raison de laquelle nous disons, l'acte venerien importun & intēpestif estre cause de crudité, & foiblesse d'estomach: comme quãd on s'y abandonne bien tost apres le repas, & a l'an-tree du lit: ainsi que font volontiers les oisifs & sedentaires. Au contraire, les pauvres trauailleurs, qui sont bien
las

las de la iournee, soudain qu'ils sont
 au lit, s'andormet: & s'ils ont a deman-
 der quelque chose a leur fame, c'est
 apres le repos, ayans dormy, & fait
 digestiō du soupper. An quoy ils ont
 plus de plaisir, le font mieus à leur
 ayse galhardement: & an rapporter
 le proffit, qu'on doit pretandre de
 cett' acciō naturelle: sauoir est, qu'ils
 se leuet plus dispos & allegres, la cha-
 leur naturelle an etant excitee, non
 dissipee ou affoiblie: & sont plus as-
 seurés d'angroisser leurs fames, s'il y a
 lieu. C'est pour venir a l'autre point, 2. *Point.*
 de la pluralité des anfans, que l'on
 voit aus pauvres trauailleurs, plus q̃
 aus riches & bien aises. La raison de
 cecy peut estre tiree, des propos que
 nous auons demontrés aus precedās
 chapitres, cinquieme & sisième: que
 la semance est plus feconde & proli-
 fique. tant plus seiourne an ses vais-

seaus, & qu'elle n'est repādue ou ver-
 fee prodigallement. Ce qui est plus
 obserué aus pauvres trauailleurs, cha-
 stes & continans pour la plus-part,
 tant du trauail, qui les amuse ailleurs,
 que de la pauvreté, qui les fait contā-
 ter de leur ordinaire. Ainsi faisans
 melheure prouision de semance, &
 l'amployās mieus à propos, ils ne fa-
 lhet guieres leur coup, si la fame en
 est capable. Voila commant ils ram-
 plisset la maison d'anfans: dont tou-
 iours sont plus pauvres, sinon de cet-
 te grace & benediccion, que le Psal-
 mille royal Dauid promet à ceus, qui
 craignent Dieu: lequel pouruoit a
 tout, de sa largesse & prouidance.
 Voila aussi commant, ils sont moins
 goutteus, quant à la cause veneriene:
 & par mesme moyē, font des anfans
 robustes & plus sains que les autres.
 Or qu'il ne falhe connoitre la fame a-
 uant

uant dormir, à l'exemple de ces bonnes gens, outre l'experience du bon succes que i'ay deduit, & les raisons alleguees, ie le veus preuuer & enseigner de plus pres.

Velher est vn' accion des vertus ou facultés animales, qui cause grād' dissipation d'esprits au plus oisif du mode: comme a l'exercice des sans extérieurs (& sur tout de la veuë) an quoy s'amploiet beaucoup d'esprits, comme aussi au parler, & a tous mouuemans, negociacion, discours, pansément, & passions d'esprit, soit ioye ou risce, soit tristesse, espoir ou crainte, & samblables accions ou passions, qui toutes font notable dissipation d'espris & du sang sutil, tandis qu'on velhe. Dont naturellement on est an fin contraint de dormir: qui est cessation & repos des fonctions animales: affin que par ces treuues, on puisse

accumuler des esprits, & en faire amas, pour fournir a vn' autre velhe. autrement le cors se fond & consume, trāfit & extenue, d'autant que tout l'aliment, ou la plus part, s'amploie a la fourniture des esprits, pour exercer la velhe. Si donc tout le velher est en dissipation d'espris, laquelle requiert & appelle la necessité de dormir, (qui est epargner, & se retirer de cette grand depance) & que d'alheurs l'acte venerien fait aussi notable cōsumpciō ou amploy d'espris: il est certain q̄ tel acte est fort mal a propos, ou (comme dit Celse) pire de iour, & plus seur la nuit: mais c'est en condition, comme le mesme auteur limite, que incontinant apres on ne s'adonne a velher, & a trauailler tout ansamble. Car apres cet acte il se faut reposer, & mesmes dormir si on peut, ~~affin de n'antaffer perte sur perte d'e-~~
spris

spri. Dont l'heure la plus conuenable est, apres le premier sommeil, qu'on ha contanté nature, & satisfait d'une bonne partie des esprits dissipés & depandus an la precedante veille : & que le cors ha santý le proffit des alimens prins tout le iour. Cest alors qu'il faut se tourner deuers sa fame, si on est inuité des egulhons de la chair : & bien-tost apres se remettre a dormir, si on peut : sinon, au moins se reposer au lit, & se recreer an deuissant ansamble ioyeusement.

HVITIEME CHAP.

Comment se doit antandre, qu'une heure plus-tost, ou plus-tard, fait qu'on engendre fils ou filhe.

CE propos depand ancores des precedans, & mesmemât de celuy, que nous auons discouru au qua-

M 4

trieme chapitre, où nous auons dit, q̃
 la semance est indifferante aus deus
 sexes. Ce que doit estre antandu, quāt
 à elle : car sa differante complexion.
 la rād plus apte a l'vn ou l'autre sexe.
 cōme celle qui est chaude & seiche,
 volontiers se conuertit au cors mas-
 culin, si elle rancontre le champ dis-
 posé à cela mesme : & au contraire:
 ou pour l'alteracion que ladicte semā
 ce receura de la matrice, elle deuien-
 dra (comme en degenerant du plus
 parfait) cors feminin. Si donques le
 cors du male requiert vne semance
 plus cuite, chaude & seiche, que ce-
 luy de la femelle : & que telle perfec-
 cion & complexion est acquise par
 long seiour, & continuelle elabora-
 cion (car tant plus que la semance se-
 iourne an ses vaisseaus, tant plus elle
 est digeste, epaisse, gluante, & pleine
 d'espris) il l'ansuit bien, que ceus font
 plus

plus de males, qui y retournent moins
souuant. & quant aus heures, que de
cognoitre sa fame des l'antree du lit,
c'est plus pour faire des filhes, q̄ des
fils. Car telle semance n'est pour lors
si bien prouueuë de tout ce qui est
requis a sa perfeccion, com' elle sera
le matin, apres auoir bien reposé. Dõt
c'est l'heure plus propre a faire des
fils, qui seront an outre plus galhars
& robustes, comme nous auons dit
de ceus des pauvres gens. Mais (dirés
vous) il y peut auoir de la semāce aus
parties spermatiques, assamblee de
plus long tams, que du iour mesme.
Que plus est, de ce qu'on ha souppé,
il ne s'an pourra faire semāce de tout
vn iour. car il faut du tams assés aus
conuersions de la viande an chyle,
puis an sang, puis an sperme. Donc
qu'est il besoin d'attandre simplemāt,
que l'estomach ayt digeré? C'est d'au
tant

tant que la viande etant ancores dās l'estomach, toutes les parties du cors s'an ressaltet quelque peu, & sont cōme refocillees de sa vapeur. Dont elles se santet r'anforcees, mesmes auāt qu'il an soit fait du sang pour leur nourriture. Or cette vapeur recrudit aucunement le sperme bien elaboré, de son premier rancontre. Parquoy il vaut mieus differer long tams apres le past, a cognoitre la fame, pour faire quelque bon ouurage, & angeandrer des fils, qui soient robustes: cōme i'ay dit des pauvres gens. Il ne faut pourtant obijcer, que ceus-cy ont des filles aussi bien que les riches. car ils n'obseruet pas touiours la suditte reigle, de dormir & decliner avant que coniuguer. ains font an cela de grans desordres, mesmemant es iours de festes, que la plus part vont aus taver nes, depādre avn coup plus d'argent, qu'ils

qu'ils n'ont gagné de trois iours : & bien souuât s'an retournet fort yures. Dequoy si la fame s'auise, ou que luy reproche sa bonne chere, ell'est battue : & puis a l'antree du lit, le bon homme veut faire l'apointement. ou bien si la fame n'ha sonné mot, le marry pour luy faire part de sa bonne chere, l'embrasse plus amoureusement que de coutume. Et voila où se forget le plus souuât leurs filhes, de part Dieu. Et quand ils attandroint bien iusques au lendemain de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour au parauant, ils ne feroient guieres melheure besogne, sinon parauanture vne filhe plus robuste : comme on an voit qui sont hommasses, & ne leur manque que la barbe, ancor an ont elles quelque peu. De ce discours on peut suffisamment antandre, pourquoy nous disons volontiers, qu'un'heure plus tost

tost ou plus-tard, fait qu'on angendre
 male ou femelle. Nous antandons
 par *heure*, quelque porcion du tams,
 nompas precisement la vint & qua-
 trieme partie du iour naturel. cōbien
 que an cette significacion etroite, le
 propos puisse estre vray. Car quel-
 que fois il tient a fort peu de tams, q̄
 la semance n'ayt son extreme cuitte
 & perfeccion: comme nous voyons
 des fruits cullis vn peu plus-tost, ou
 plus-tard: & des viandes q̄ nous cui-
 sons au feu, & sur tout ez alambicaci-
 ons & quintes-essances, qui an peu
 d'heure chāget de plusieurs formes,
 cors, & couleurs. Ainsi est il an nous
 du sang, pour la nourriture du cors, &
 de la semance, qui est le dernier ou-
 urage de l'ame ou faculté vegetatine.
 Car c'est comme vn chief d'œuure
 an nature, d'auoir dequoy procreer
 son samblable, & par ce moyen per-
 pe-

petuer son espece, la randant immortelle. Donques on peut bien dire, quand on voit quelque galharde fille, de meurs & force plus virile que ses consortes ou compagnes, qu'une heure plus tard angédree, ell'eut été vn garson. com' au cōtraire, d'un garson mol & effeminé, que vn' heure plus-tost, ce n'eust été qu'une fille.

NEUVIEME CHAP.

*S'il est vray qu'un homme vieus ne
puisse engendrer des fils.*

CETTE proposicion seroit indigne de refutaciō, veu qu'on voit plusieurs fames anfanter males, ia soit que leurs marys soint vieus : n'estoit le soubson qu'on peut auoir, & le doute, s'ils sont bien legitimes, & non ampruntés d'un ieune amy. Dont pour sauuer & deffandre
l'hon

lhonneur des honnestes fames, qui
 sont bien souuāt à tort soubsonnees,
 d'auoir quelque galhard hōme à leur
 commandemāt, qui suplee au defaut
 du mary vieus: d'autant que l'ignorāt
 vulgaire s'est persuadé, vn velhard e-
 tre totalemant inepte a angēdrer des
 fils, dont si on voit autremant auenir,
 il y a doute si c'est point de l'amprūt:
 ie suis contant de rabbatre & ranuer-
 ser cette fausse opinion. Rien ne me
 proffiteroit de poser vn fondemant,
 sur l'obseruacion & preuue de plusi-
 eurs, qui ont eu des fils à l'endernier:
 & que leurs fames ont touiours vecu
 an tres-bonne reputacion. nompas
 mesmes quand on an mettroit le doit
 au feu, si on etoit aussi assuré qu'il ne
 bruleroit pas, comme l'on croit assu-
 remant qu'elles ont touiours eté biē
 chastes & loyales a leurs marys. Car
 ceus contre qui ie dispute, an doute-
 ront,

ront, si bon leur samble : & diront, qu'elles peuuet auoir eté si discrettes, secrettes, accortes, & rusees, qu'õ ne s'est onques apperceu, qu'elles rompisset leur mariage. Dont elles sont tenues an reputacion des plus chastes qui ayt iamais eté. & q̃ quant a eus, ils le veulet bien ainsi croire: mais qu'ils desirer sauoir par viue raison, commant il est faisable, qu'un homme vieus (qui est communement froid, phlegmatic, & catharreus) puisse angendrer vn fils. car des filles on l'accorde, tant qu'il peut angendrer. Je say bien qu'il y a assés de mechantes & vilaines fames, qui prophantes le sacré mariage, n'ont pas honte d'aller au chāge, & dire, qu'une fame de bon esprit, n'eut iamais faute d'heritier. car si son mary est impuissant, elle se prouuoit d'un gentil compaignõ, qui l'accommodera d'un fils: lequel

quel heritera aus biens du pere, sous
sa conduite & nourriture: & s'il vient
puis a mourir, tout sera de la mere.
Or ie ne parle point pour ces bagas-
ses: ie veus soutenir seullemât le par-
ty des fames de bien, & oter ce bla-
me, ou la suspicion qu'on peut auoir
d'elles a tort & sans cause. Le repons,
que le velhard peut naturellemant
angendrer vn fils, pour deus causes
assés frequantes. L'une est, que la ieu-
nesse de la fame peut corriger & con-
tamperer la semance du velhard: de
forte qu'elle deuiendra apte a former
vn cors male: comme nous auõs an-
segné au quatrieme chapitre. Posons
que la fame soit de complexion chau-
de & seiche, ayât la matrice bien net-
te, le sang sutil & bilieus. De ces con-
dicions & qualités, la semance de
l'homme receura telle alteracion &
trampe, qu'il an sera angendré vn bõ
male

male. Et qui an peut douter? Je veus ancor, que la fame tire sur l'age: elle peut neantmoins estre de telle complexion, que sa matrice corrigera la froide semance de son mary. Je laisse a par, ce que les bonnes fames, desiruses d'auoir ansans, quand elles an sont frustrees par quelque ampechemât naturel, amployet routes les herbes de la S. Ian, pour echauffer leur matrice. Je viens a l'autre cause non moins frequante: c'est, la disposition du velhard, qui peut estre saine & gallharde: comme on voit des Septuagenaires, & ancor de plus vieus, qui font des effors corporels, & des bras & des iambes, qu'vn autre de quarante ans n'y pourroit auenir. Pourquoi ne peut il estre aussi vigoreus des parties genitales, comme des autres mambres? Il y an ha qui ont plus de force an quelques parties, que aus autres.

N

Qui est fort de bras, & foible de iam-
 bes: qui au contraire, qui est fort de
 teste comme vn bœuf (ancor qu'il
 n'ayt des cornes) qui des epaules sur
 tout: pourquoy ne sera aussi quelqu'
vn plus fort de la brayete, que de les
 autres mambres, de sorte que sa plus
 grand vigueur sera reduitte là? Mais
 quoy? ne voit on pas des velhars fort
 choleres & roides, peu ou point ca-
 tharreus & phlegmatics, bien coulo-
 rés & an bon point? A quoy tient il
 qu'ils n'ayet quelque coup de la se-
 mance chaude & seiche, pour angen-
 drer vn fils? Aioutés y, si vous vou-
 lés, cōme i'ay dit des fames, qu'il vse
 des choses echauffantes, communes
 aus velhars: epicerie, vin peu trmpé,
 & samblables. Je panse qu'il pourra
 rancontrer quelquefois, avec la bon-
 ne fame, qui y sera bien disposee, d'a-
 uoir semance propre a vn male.

Aiou-

Aioutés moy ancores a ces raisons,
 que le velhard plus sage & prudent
 qu'il n'ha esté en sa ieunesse, fait moins
 souuant ce metier là : depuis que la
 fureur iuuenile ha fait son cours, & les
 eguilhōs de la chair sont rebouchés.
 Il se cōtante le plus souuant de beser,
 manier les retins, charoulher le van-
 tre de sa fame, & faire autres caresses,
 mignardises, & antretien amoureux.
 Au reste, le Calandrier est obserué de
 point an point : c'est, de non coniu-
 guer es iours caniculiers, aus mois
 qui n'ont point de R. an tams sec, &
 quand il gele : aus quatre quartiers de
 la Lune, tout le Carefme, & autres
 iours de ieusne : les festes de grand'
 deuocion, comme des festes naus, &
 celles de nostre Dame, & des autres
 vierges, des Apostres, des Saints mar-
 tirs : item les vandredis & famedis,
 qu'on ne mange pas de la chair. Tel-

lemât qu'il n'y a guieres de iours bõs pour luy(ou pour sa fame, à mieus dire) que la veille des Roys, le ieudi & mardi gras, trois ou quatre iours apres Paques, & la S. Martin. Dont il auient, que la semance seiournât plus de tams an ses vaisseaus, est souuant plus elaboree & digesté à vn vieus homme, qu'à vn ieune. Et de fait, on an voit assés, qui an ieunesse & es premiers ans de leur mariage, ne faisoient que des filles, & à l'andernier font des fils. Pource que quand les fers etoint plus chaus, ils ne cessoient de battre sur l'anclume, & ne faisoient rié de parfait. Depuis battans au froid, il font ~~besogne~~ ~~plus~~ serree, & de plus forte trampe. Ainsi ne faut calomnier les bonnes fames, qui font des anfans males a leurs marys veilhars. Mais il faut qu'elles soint sogneuses de leur honneur: autrement, pour peu d'oc-
casi-

caſion que elles donnet aus gens, de panſer qu'elles ſont amoureuſes, cela eſt tout perſuadé.

DISIEME CHAP.

Pourquoy dit on, que l'homme peut angẽdrer, tãt qu'il peut leuer vn quarton de ſon: & ſ'il eſt vray, que ceus qui ont les yeus anſoncés, ont eſté angendrẽs d'un vielhard.

CE propos vulgaire nous ſert de cõfirmacion au precedant, quãd le peuple reſſoit & admet, qu'un hõme peut angendrer, pour vieus qu'il ſoit, tãt qu'il peut leuer de terre, ſans ayde d'autrui, le quart d'un ſetier de ſon: qui eſt matiere fort legiere, tellement qu'il ne faut beaucoup de force à le pouuoir leuer. Parquoy on ſignifie de cette comparaifon, que l'homme fort vieus peut angendrer: & par conſequant, ſa fame ſera tenue pour chaſte, qui luy fera des anfans.

N 3

Liu. 7. cha. Aristote an ses politiques, estime que
 16. l'homme continue de pouuoir angē-
 drer, iusques à soixante dix ans : & la
 fame de conceuoir, iusques à cinquā-
 te. Cest pour le plus commun & or-
 dinaire. car on voit quelquefois la fa-
 me passer ledit terme. lequel ne peut
 estre limité que de ses fleurs. Toute-
 fois Elizabeth, mere de S. Ian Bapti-
An S. Luc ste, conçoit n'ayant plus ses fleurs.
1. chap. mais ce fut miraculeusement, cōme
Trem. cha. nous dirons au 3. liure. Naturellemāt
 la fame ne peut conceuoir, sinon tāt
 qu'elle ha sa purgacion naturelle, qui
 continue a quelques vnes outre cin-
 quante cinq ans. Samblablement on
 ha veu des hommes, qui a septante
 cinq, & plus tard, ont eu d'anfans, sans
 aucune suspicion qu'ils leur fussent at-
 tribués. Et de fait, il y a des hommes
 plus verds & vigoreus à septāte cinq
 ans, que plusieurs autres à soixante.
 On

On an voit ez montagnes de Viua-
res, du Dauphiné, & autres lieux pe-
nibles, où les gens viuet fort sobre-
mant & laborieusement, partie de
leur coutume, partie contrains de la
necessité, viuans an bon air, de bonne
eau, pain de mil, chatagnes, legumes,
lard & fromage pour la plus part, ex-
ceder les cent ans. I'an ay veu de six
vints & dauantage, comme ils prou-
uoint par les contrats de leurs maria-
ges. Et bien? celuy qui doit viure cēt
ans, avec force de trauailler toujours
quelque peu, & aller sans baton, n'est
il pas ancores galhard à quatre vints
ans? Et s'il rancontre vne goujatte
qui soit disposte & amoureuse, ne
pourra il l'angroisser, puis qu'il peut
ancor labourer? Il n'y a aucun terme
prefix, qu'on ne puisse outre passer.
car les ans ne font certaine limitaciō:
c'est la disposicion du cors, & son vfa-

ge, comme d'un habilhemant, lequel on tient pour vieus, quand il est fort usé, ancor qu'il n'y eut trois ans qu'il est fait: mais on l'a tant porté & usé qu'il montre les dans, n'a plus que la corde, & se dechire aisemant. Au contraire, il y aura un abilhemant fait deuant 25. ans, come pour les nopces, qu'on iugera tout neuf, parce qu'il ha esté bien conserué, est bien antier, & non usé. De mesme on peut dire veritablement, un homme estre vieus, qui est fort usé, cassé, & rompu, quand il n'auroit pas quarante ans: & un autre de soissante ans sera dit ieune, & fort neuf, quand on le verra bien antier, ou peu usé. Les anneés qui ont couru, n'y font pas tant que l'usage. D'où ie pense qu'est venu le commun dire, quand on s'anquiert de l'age d'une persone, que les anneés sont pour le loage des maisons, & des chambrieres. Car il sert

sert bien a tenir conte des annees pour le payement du loage : mais à l'age des hōmes, les ans ne font rien, au pris de l'etat & disposicion presante, qui fait plus ou moins durer la personne. La vielhesse proprement, est l'vsage du cors : qui auient principalement du trauail de l'esprit, facheries, & grans maniemans, avec vn oisiueté du cors, ou labeur excessif. Car l'un romt & casse, l'autre moisit le cors. Ainsi voit on les courtisans bien tost vsés & anuielhis, pour le courir des postes, estre le plus souuant de bout (qui lasse fort les iambes) sans bouger d'une place, velher longuemant, manger an courant, n'auoir point d'heure a leurs repas, cheuaucher sans selle a tout propos, & autres tels trauails intampestifs, importuns, & sans raison.

Puis

Puis les martels an teste, les ialousies & defaueurs de Cour, qui leur rompet la ceruelle d'ambicion, & l'auarice qui leur ronge le cœur : l'auuie & la dissimulee inimitié, calomnie, detraccion, supplantacion, & autres vices de Cour, qui consumet leur antralhes. Qui pourroit viure longuemant, & estre tard vieus, an telle captiuité & vie si miserable? Ceus aussi qui viuet sedantairement, cōme gens de lettres & de finances, sont tantot vieus, c'est a dire vsés, à faute d'exercice, & pour le trauail de l'esprit. Car d'oisiueté le cors se chansit, comme vn abilhemant qui n'est euanté par fois: & l'esprit traualhāt mine le cors. Au contraire, le paysant viuant toujours an air libre, & traualhant de certaine mesure, sans exceder, ny se contraindre, prenant ses repas & repos toujours a mesme point, son esprit af-

feu-

seuré & quiet, sans passion qui le travailhe, se conserue fort longuemant an integrité & de cors & de sans : tellemât que a soissante ans, voire a soissante dis, il est plus robuste, plus adroit & disposé, qu'un citadin a quarante ans. C'est, qu'il portera plus de peine, courira mieus, verra sans lunettes, aura toutes ses dans, mangera de bon appetit, & digerera les viandes plus grossieres : ne sera catharreus, goutteus, ny autrement sujet a maladies. Et qui pourra douter, que tel ne fasse ancores longuemât des ans? Pour fin de ce propos ie concluray, q la force de l'homme, touchant la generation & autres accions, ne peut estre iustement limitee à l'age, lequel n'est que certain nombre d'ans : ains a la complexion & bonne habitude, qui a quelques uns dure fort longuemant. Quant a l'autre propos qu'on
dit

dir, ceus qui ont les yeus anfoncés, a-
 uoir été angendrés d'un velhard, il
 n'est pas asséuré. car on voit an plu-
 siers du contraire. Bien est vray, que
 si le pere étoit vieus, non seulement
 d'age, ains aussi de complexion & in-
 disposition, sa semance ha été moins
 succulante. Dont aussi le cors de l'an-
 fant an doit estre plus menu & vale-
 rudinaire. Or vne des plus grandes
 cognoissances que l'on ait de l'am-
 bompont, & ferme santé, est cōmu-
 nemant aus yeus: lesquels changet fa-
 cilement pour diuerses dispositions,
 tant ils sont mols & tendres. Et pour-
 tant ez maladies on y ha grād egard,
 pour iuger de la vie, ou de la mort.
 Car ceus qui sont fort consumés &
 apanuris de lhumeur radical, comme
 les hectics, ils ont les yeus anfoncés,
 a cause de leur grand siccité. An plu-
 siers bestes qu'on mange, nomme-
 mant

mât au cheureau, on iuge de leur ambompoint seulemât a leurs yeus. Ainsi il est bien vray samblable, que l'enfant pour estre né d'un vielhard, aura les yeus plus anfoncés, comme aussi tout le cors plus greile & moins succulant, si tel ha esté son pere. Mais cōme i'ay dit, il y a assés de vielhars qui sont galhars & robustes, succulans & abondans an humeur radical. Et il y a plusieurs hommes ayans les yeus anfoncés, qui neantmoins sont bien sains, pleins de bon suc, gros & gras, que l'on fait biē d'alheurs n'auoir esté angendrés de parans vieux. Dont il faut rapporter la cause de telle anfonceure a vn'autre raison, que ie reserve a noz ecolles, sur ce que Galen an ha dit an son liure intitulé Art petit, ou Art medicinal.

VNZIEME CHAP.

*Abus des fames qui se bagnet toutes
pour angroïsser : & de celles qui avec
cinq cens diuers remedes n'y
peuent auenir.*

LE vulgaire ignorant ha opinion, q̃
les fames ne sont steriles, sinon
pour vne occasiō : qui est, la froideur
de leur matrice. Dont pour deuenir
grosses, elles se bagnet & rebagnet
souuant, de certaine decoction de
toutes herbes chaudes qu'elles peu-
uent recouurer : & sont pour la plus
part, celles de la S. Ian, dont les bon-
nes fames se ceignent aussi les reins à
ce iour là, desdittes herbes, comme
ayans propriété de les randre ou an-
tretenir secondes, mesme etant mises
par dessus la robbe. Or l'abus de se
bagner ainsi toutes, est fort grossier,
d'autant que toutes ne sont pas ste-
riles a raison de la froideur, ou super-
fluc

flue humidité de leur matrice, laquelle soit cause, que la semance n'y peut arrerer, ains bien souuant c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chaude, & qu'elle brule ou rotit la semance: ou bien dissipe, consume & resout sa plus futile & vaporeuse substance, principale porcion d'icelle: dont elle demeure euanide & agannie, inepte a la cōformacion du cors, & comme telle est tantost reiettee. Cette dispoficion est fort commune a celles, qui sont d'inclinacion palhardes & lasciuues, insaciabiles, gouffres de sperme, qu'on dit chaudes cōme des chienes, & que si n'estoit quelque peu de respect, courroint & prendroint les hommes à force, tant sont echauffees an leur harnois, qu'il leur prurit continuelemant, & est souuāt tandu comme le membre viril. Telles bagasses escauffadasses (comme
on

on dit an Languedoc) n'ont garde d'angroisser. Il leur faudroit vne pinte de semance a chaque fois, pour etaindre ou moderer ce feu, & desalterer leur matrice. car les petis coups que peut faire vn homme, n'est qu'allumer d'auantage, cōme vn peu d'eau an la fournaise de charbon: & les altere touiours plus, comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgée, dont il est touiours a recommencer. Et si a tels abismes de semance, qui l'angloutisset & absorbet goluëmant (à raison de cette grand ardeur vorace & insatiable) on ordonne des bains chaus, n'est ce pas mettre d'huile au feu, les faire courir les rues, & anrager de telle soif, an dangier de se ietter dans vn puis? Il faut donc sauoir discerner & distinguer les causes de la sterilité aus fames, pour n'ampirer leur indisposition: qui requiert remedes contraires,

res, affin de attamperer leur matrice. Ell' est le plus souuant trop froide, & etaind la semance: autrefois trop humide, qui l'amortit aussi, la noyë, & reiette bien tost. autrefois seiche & aride, comme terre sablonneuse, defalhan an humeur, & partant sterile. autrefois chaude & brulante, qui rotit & grilhe la semance, de sorte que elle ne se peut etandre, ny appliquer & attacher cōtre telle matrice. Celle qui est froide & humide, requiert tels bains qu'vset volontiers les fames. La seiche an est offancee, & ancor plus celle, qui est trop chaude, où il conuient raffraichir & humecter, nō pas echauffer d'auantage, cōme fait indifferamment le vulgaire à toutes complexions. Il faut aussi bien observer, sil tiët point au mary: car an vain on trauailleroit apres la fame, & tous les bains du monde soint naturels,

O

soint artificiels, n'y feroient rien. Et voila an quoy s'abuset fort souuāt les fames, qui reiettet sur elles tout le defaut: comme si tout homme estoit capable d'angēdrer, & qu'il ne tint qu'à la fame. C'est autant que d'accuser la terre a tout propos, qu'elle ne frutifie de la semance, qu'on y aura ietté. Ne peut il estre, que ce n'est la faute de la terre, qui sera bonne de foy, & bien cultiuee, femee, arrousee: ains de la semance, graine ou fruit, qui est euanide, aganny, euanté, corrompu, ou trop vieus? Ainsi la matrice peut estre bien disposte, & la fame capable de conceuoir, mais on n'y met rien que valhe: ou s'il est bon, ne cōuient a la complexion de cette-cy. a vn autre reuiendroit mieus. Comme aussi plusieurs graines & fruis ne vienent ou frutifiet an tout terroir, quoy que la graine soit an sa perfeccion, & la ter-

re fort bõne : mais ne s'accordet pas
ou le Soleil n'est assés puissant an ce
lieu : l'air y est trop froid. De mes-
me il y a diuers ampechemans , o-
res du couté du mary, ores du cou-
té de la fame : & plusieurs fames
conçeuroid d'un autre mary, & plu-
sieurs marys angendreroient avec vne
autre fame. & toutefois on veut tou-
iours qu'il tienne a la fame, qu'elle
n'ayt des ans, sinon que le mary
fut vieux. Et pour cette opinion, il y a
de bonnes fames, infiniment desireu-
ses de concevoir, qu'y font toutes les
receptes du monde, racionelles &
ampiriques, sans iamais cesser. an
quoy elles s'abusent grandement, &
bien souuent corrompet leur com-
plexion, qui n'est autrement vicieuse,
ains tardive a porter ans. Mais el-
les n'ont pas la paciance d'attendre
leur terme naturel, & veulest dans vn

an ou deus, qu'elles sont marices, auoir des anfans, com'elles voyet à plusieurs autres. Et ne fait on pas, qu'il y a autant de complexions differantes,

*Voyés le second chap.
du tiers liu.*

que de visages? Les bestes & les arbres an general, portet plus tost fruit que les hommes: touttefois il y a de bestes, qui ne portet auât quatre ans, d'autres auant sis, dis, douze, &c. Des arbres aussi, les vns porter du premier an, les autres beaucoup plus tard: & dit on, que la palme ne porte fruit qu'elle n'ayt cent ans. Qui voudroit contraindre les plantes & les bestes d'auancer leur terme ordonné de nature, il ne feroit sinon les corrompre, & n'auanceroit rien. De mesme est il des hommes, qui ont autant de diuersité antre eus, qu'il y a antre tous les autres animaus, comme ie remontre-
ray amplement au troisieme liure.
Dont bien souuant les fames an vain
se

se trauallhet de tāt droguer leur cors:
 & que pis est, il leur auient quelque
 fois de tant broulher les cartes, que
 mesmes au tams qui leur etoit prefix
 de nature, elles ne peuuet conceuoir:
 d'autant que an cet age là, elles ne se
 treuuet de la cōplexion qu'elles de-
 uoint etre, pour conceuoir adonc. Il
 y a aussi vn autre erreur: qu'elles y
 font tant de receptes, que l'vne gate
 l'autre: & que, s'il y an ha quelque
 vne de bonne parrancontre, elles ne
 peuuet attandre son effet: ains passet
 à vn autre, si ne vienet grosses incon-
 tinant. Leur pauure cors est tant alte-
 ré & broulhassé d'vn chaos de mede-
 cines, & l'esprit si agité d'espoir & des-
 espoir, desir & defiance, que la semā-
 ce n'y trouue port assure, ni a son
 gré,

DOVZIEME CHAP.

O 3

*Sauoir-mon, si vn ladre confirmé, ou vn
veroulé, peut engendrer des
anfans sains.*

IL y a plusieurs qui doutet là dessus:
les autres croyet totalemant, que
les anfans des ladres & des veroulés,
sont ineuitablemant tels. La verité
du fait importe grandement, & a la
politique, & a l'œconomie. car l'al-
liance de ceus qui sont ainsi tachés
de leurs parans, doit estre fort suspe-
cté: & leur educacion ou nourriture
doit estre plus exquise & exacte, que
de ceus qui naissent de parans sains.
Comme an toutes maladies heredi-
taires, epilepsie, phtisie, ou vlceraciõ
de poumon, nephritique, gouttes &
samblables, il faut auoir soin des an-
fans, & les faire viure de certain regi-
me ordonné par le medecin, aus fins
que telle inclinacion & disposicion
natu-

naturelle ne sorte à effet: ou soit pour le moins plus legiere: & etant ainsi rompue, s'etaigne an les premiers ans, sans passer iusques aus neueus & riere-neueus: comme elle fait, si des premiers & segons on n'ha prouueu a leur estat. Or quant aus deus parties de la question proposee, i'ay satisfait ^{1.} a la premiere (qui est du ladre confirmé) au dernier probleme de la troisieme partie, de mon traité des arc-busades: ou i'ay conclud, apres auoir agité le propos affirmatiuemant & negatiuemant, que touiours le mortier s'ant ou peu, ou prou, aus aulx: parquoy leur alliance est d'agereuse. Quant a la segode, qui est du verou- ^{2.} le, ce n'est pas si grand cas, il s'an faut beaucoup, de tant que la verolle est mal plus legier, que n'est la ladrerie: & mesme que c'est vn mal estrangier, qui s'an va diminuant de peu a peu:

tellemant qu'a la longue il se perdra
du tout (ainsi q'ie prouueray alheurs)
ou il ne sera plus qu'une simple ro-
gne, laquelle est aussi mal cōtagieus.
Pour maintenant, la verolle est aussi
guerissable, que plusieurs autres ma-
ladies : ce qu'on ne peut dire de la la-
drerie, de tout an tout incurable, si ell'
est confirmee. Si donc la verolle est
guerissable, & plusieurs an guerisset
parfaittemant, il est certain que les
ansans conçeus quelque tams apres
la guerison du pere & de la mere, ne
s'an resstantiront aucunemant. Mais
il faut que les parans soient bien gue-
rys: com' ils peuuent estre facillemāt,
s'ils sont de bonne complexion, qu'ils
n'ayent guieres porté le mal, & soient
pensés doctemant, prudammant, &
diligēmant, ainsi que nous remontre-
rons au 6. chap. du 21. liure. Tels etās
vne fois guerys, auront desormais
leur

leur semāce autāt pure & nette qu'au parauant. Cela est trop certain : mais il me samble qu'on demande, si les hommes qui angendret, ou les fames qui conçoient, durant qu'ils ont la verolle, & n'an sont bien guerys, peuuet angandrer des anfans qui soint sains. Je vous dirai : il y a de verollés qui n'ont pas grand mal : & d'autres qui l'ont tout au dehors, à cause de leur complexion robuste, qui chasse loin des parties principales toute la malice du mal : dont les bras & les iambes an andurent quelques gouttes, ou ylteres. Si le mal est plus exterieur, il peut estre que la semnce n'ā sera pas infecte, comme quand le mal est plus caché & profond, qu'on dit auoir penetré iusques aus mouëlles. Dauantage, si l'impression de la mauuaise qualité verolique, est legiere an la semance du pere, elle peut estre

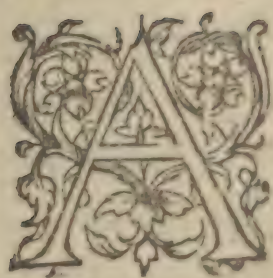
tre etainte an la matrice, pour la bonne trampe que luy donne la mere, l'adoucissant de sa semance, & du sang copieus, qui peuuent dominer sur la-ditte qualité, & l'aneantir totallemât. Dont aussi la fame est souuât examp-re de la verolle, que son mary lui communique: mais ell' n'y est apte, & resiste au mal, que sa bonne complexion dompte. Ainsi il est possible que l'homme verollé, nompas à vint & quatre quarats, & qui tombe an pieces, mais qui ne l'est qu'honestemât, angēdre des enfans sains, au-moins non verolleus. Car ils peuuent estre autremant valetudinaires & debiles, qu'on dit an commun langage, estre mal sains.

FIN DV SECOND LIVRE.

TROISIEME
LIVRE DES ERREVRS
POPVLAIRES, TOV-
CHANT LA
GROISSE.

PREMIER CHAPITRE.

*Commant se peut faire, que d'une
vantree la fame porte
neuf ansans.*



V pais d'Aginois y a
vn' illustre maison de
Beauville, iadis fort o-
pulante, & de grande
tandue an biens & hon-
neurs: de laquelle est sortie la tres-
vertueuse Dame, aujourd'hui fame
du tres-heroïque, tres-valhant & har-
dy Capitaine, renommé par tout le
monde, messire Blaise de Monluc,
tres-

tres-digne & meritant Marechal de France. On tient pour vraye histoire, que l'ayeule de laditte Dame, fit d'une vantree neuf filles, qui toutes furent mariees, & eurent des ans. La mere, & lesdites filles successiuemēt, furent enterrees a S. Crepasi, eglise collegiale d'Agen, batie & fondee de laditte maison de Beauville: la mere ayant fait dresser sa sepulture au cymitiere sur vn portail, entre les neuf, qu'elle fit aussi pour les filles, en memoire de cela. L'an ay veu ancor quelques vnes, etant à Agen l'an mil cinq cens septante sept, en la suditte Eglise: les autres ont ete ruinees par les guerres ciuiles. L'histoire est telle: madamoyselle de Beauville auoit vne garce belle & galharde, de laquelle son mary sembloit estre amoureux. Elle pour s'en faire plus honnestement, la marie. Cette garce de la premiere

miere groisse fait trois ans : de-
quoy la Damoysselle print phantasie,
que son mary y auoit participé : ne se
pouuant persuader, qu'une fame d'un
seul homme peut cōcevoir tel nom-
bre d'ans. Dont elle redouble sa
ialousie, & quoy qu'on luy sceut re-
montrer au contraire, se print a diffam-
mer & haïr d'auantage la pauvre gar-
se. Auint que la Damoysselle fut gros-
se delà a quelque tams, & tant grosse
qu'elle enfanta neuf filles. Ce qu'on
interpreta, estre d'une punicion de
Dieu, affin que elle eut honte de sa ca-
lomie, puis qu'on luy pouuoit ob-
iecter une plus grande faute, comme
d'auoir palhardé avec plusieurs. car
elle soutenoit toujours opiniatre-
ment, que d'un homme on ne
pouuoit concevoir, au plus haut
que deus ans, comme l'hom-
me n'a que deus genitoires.

Ainsi

Ainsi fort honteuse, craignant la diffamation, & condemnaciō par sa propre fantance, fut tellemant tantee du mauuais esprit, qu'il la conduit à ce desespoir, de faire noyer les huit de ces filles, & n'an retenir qu'une: ayāt la chose secrette, antre la sage fame & une chambriere: a laquelle fut donnee cette mauditte commissiō. Mais Dieu qui preserua le petit Moïse de samblable mechief, voulut que le mary reuenant de la chasse, rancontra la chambriere: & decourant le fait, preserua ses filles innocentes de mort: les fit nourir au desceu de la mere, & au baptesme, les nomma toutes d'un nom, a sauoir Bourgue: comme aussi la neuvieme, que la mere s'etoit reseruee. Puis quand elles furent grandettes, les fit venir an sa maison, toutes abilhees d'une etoffe & samblable faſſon: ayant aussi fait abilher de
mesme

mesme celle de la maison. Etans mises ansamble dans vne chambre, il y fait venir sa fame, accompagnee des parans communs & familiers amis: & luy dit, qu'elle appella Bourgue. A cette appellacion, chacune des neuf respōdit. Dequoy la mere bien etonnee, & plus ancor de les voir autant samblables de talhe, de face, contenance & vois, que d'abit, fut confuse an elle mesme: & soudain le cœur luy dit, que s'estoient ses neuf filles: & que Dieu auoit preserue les huit, qu'elle auoit exposees, & cuidoit estre mortes. Dequoy le mary l'eclarcit mieus, luy reprochant deuant toute la compagnie, son inhumanité: & remontrant, que se pouuoit estre auenu, pour la confondre de la mauuaise opinion qu'elle auoit toujours eu de luy, a l'androit de sa garse. Voila a peu pres commant on le recite. Presque
sam-

samblable est le fait des Porcelets de la ville d'Arles an Prouance, d'où est sortie la noble maison de Conuertis: lesquels furet ainsi nommés, parce q̃ la chambriere qui portoit noyer les huit, etant rancontree du mary, disoit que c'estoient porcelets, qu'elle alloit noyer: d'autant que la truie n'an pouuoit tant nourrir. Et an memoire de celà, ils furet nommés Porcelets. & ont vne truie pour armoiries. On dit que ce fut, par l'imprecacion d'une pauvre fame, qui demandoit l'aumosne a la dame de la maison, laditte fame etant anuironnee de plusieurs siens petis anfans. Ce que la dame luy reprocha. comme procedant de lasciuité, & d'estre trop adonnee aus hōmes. Lors la pauvre fame, qui estoit fame de bien, fit cette imprecacion (com' lon dit) que icelle dame peut angroisser d'autant d'anfans, qu'une truie

truye fait de petis. Et qu'il auint ainsi par le vouloir de Dieu pour montrer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce qui est d'une grand' benediction. On an dit autant de la magnifique cascade della Scroua a Padouë : qui porte an armoiries vne truye, an Italien ditte Scroffa, & an langage corrompu Scroua, sournom de laditte famille. On lit aussi ez annales de Lombardie, que du tams d'Algemon premier Roy des Lombars, vne putain anfant sept fils, & q' l'un d'iceus succeda audit Algemon. Et Pic Mirandole escrit an ses commanditaires, sur l'hymne segonde, que an Italie vne Allemande acoucha an deus fois de 20. anfans : la premiere vantree etant de 11. & que son ventre estoit si importun, qu'elle le soutenoit avec vne seruiette. Albucasis, grand medecin & chirurgien Arabe,

P

temogne d'une fame qui fit sept enfans : & d'un autre qui auorta de 15. bien formés. Plin fait mention d'une qui auorta de douze. Martin Cromer an son histoire de Pologne escrit, que la fame du conte Virboslaë an Cracouie fit d'une vantee trante sis enfans vifs, l'an 1269. Ainsi plusieurs histoires temognent, que la fame irregulierement porte grand nombre d'enfans. Voyons comment cela peut auenir. L'excepte toujours le pur miracle : car si on veut que cela soit du tout miraculeus, ie n'accorderay pas seulement d'un tel nombre, mais ancora de 363. comme l'on escrit de Dame Marguerite contesse de Hollande, l'an de grace 1313. regnant an France Philippe le Bel. ainsi qu'il est recité an la mer des histoires, au second volume, an la chronique de l'empereur Hanry. Et dit on que ce fut, dau-

1313

chap. 16.

d'autant que laditte Dame se iasoit, de celles qui font plus d'un enfant: & affirmoit opiniatremant estre impossible, qu'une femme eut deux enfans à un coup, angédres d'un mesme pere. Dont an punicion de telles parolles, comme calomnieuse accusatrice de nature, elle conceut ansamble & enfanta vifs 363. enfans, comme petis poulets, qui eurent tous baptisme. Si cela est vray, c'est un pur miracle, excedant les limites de nature: sinon q laditte Dame fut geante. & an ce qui est miraculeus, il ne faut autre raison, que la pure volonte de Dieu. Car il est tout puissant: & faisant tout de rien, fera bien s'il veut, que chaque poil de nostre teste deviendra un enfant: ou que de chaque pore & trou de nostre cuir sortira un homme tout formé, comme en sortet des pous gros & nourris, à ceus qui ont le mal

P 2

nommé Phthiriasé an Grec, Pediculaire an Latin. An fait de miracles, il ne faut point s'arreter a la capacité du lieu, ny s'amuser a la semance, ou a quelque autre matiere. Rien n'est impossible à Dieu, seul auteur des vrays miracles. Mais comme il ne les fait, que pour vn grand mystere : & à ce qu'ils soient plus reuerés, il veut qu'ils soient fort rares : aussi tost qu'on voit quelque chose estrange & prodigieuse, il ne la faut prandre pour vn miracle. Comme l'abstinence de plusieurs, qui ont passé deus ou trois ans & dauantage, sans boire & sans manger, pour vne raison naturelle, que i'ay suffisamment expliquée an mes paradoxes : ou i'ay excepté les ieunes de Moïse, d'Elie, & de Iesus Christ, vrayement miraculeus. Ainsi sont les groisses miraculeuses de la vierge Marie, & des saintes fames, qui

qui auoint passé l'age de pouuoir faire d'anfans, selon le cours de nature, & etoint steriles: comme de Sara femme d'Abraham, laquelle auoit deia *Gen. 17. & 21.* nonante ans (dont Isaac son fils, est appellé anfant de promission & d'esprit) & d'Elizabeth mere de S. Ian *Luc 1.* Baptiste, de laquelle l'ange print argument, pour persuader a la vierge Marie, le mystere de l'incarnacion de nostre Seigneur Iesus Christ: disant, & voila ta cousine Elizabeth, qui ha conçu vn fils an sa vielhessé. Signifiant par expres vne conception miraculeuse, & que rien est impossible a Dieu, qui change & altere comme il luy plait, l'ordre qu'il ha estably ez choses naturelles. Dont si on veut q ces portees de neuf anfans, soit pur miracle, il n'an faut plus parler, ains le croire simplement. Mais parce que on n'an est pas tenu, d'autant que ce

n'est texte d'Euangile, ny chose autorisée de quelques sains personnages, il nous sera permis d'anquerir par raison, si cela se peut faire naturellement, & par quel moyen. Nous recevons toujours, qu'il y a des choses fort estranges & rares, qui auienet par moyens naturels, lesquels aussi sont rares. Et appellons cela, miracles naturels, ou miracles an nature : a la difference des miracles supernaturels & diuins, esquels nature n'est amployee, & n'y a aucun fondement an nature. Miracles naturels sont, si vous voulés, comme des femelles, qui anfantent a neuf ans, de ceus & celles qui ont vecu deus ou trois ans sans boire & sans manger. Qu'une mule ayt fait un poulain, comme nous auons veu a Mompelier l'annee passee, que l'on comtoit 1576. C'estoit une grand mule de laborage, qu'on auoit ameine
né

né d'Agel pres de Besiers, laquelle
 nourrissoit ancor de son lait son pou-
 lain beau & grand. Qu'une fame ayt
 porté mort an son vautre vn anfant
 plus de quatre ans, au-moins ses os,
 les parties molles etant fondues &
 versees an forme de pus: & neant-
 moins la fame conceut là dessus, & a-
 pres ce dernier anfant, elle reietta les
 os du premier. comme nous sauons
 estre auenu de vray a vne vertueuse
 fame de Frontignan, à 4. lieuës de
 Mompelier, marice a Jacques Ga-
 lhard, riche Bourgeois. Mathias Cor-
 nax, medecin de Vienne an Austru-
 che, racôte d'une fame, qui porta son
 anfant mort dans la matrice plus de
 4. ans: qu'on sortit an fin par vne in-
 cision faite au vautre. & que de là a vn
 an elle redeuint grosse d'un autre fils.
 Item d'une fame qui porta 13. ans
 tous les os d'un anfant dans son vautre,

& d'une troisieme, qui sortit les os de l'enfant mort avant un an, par un aposteme qui fut ouvert au ventre. Je laisse a part tant de choses naturelles, que j'ay en mes cabinets, auenues contre l'ordre de nature, prodigieuses & monstrueuses, lesquelles ie montre fort volontiers. Dequoy on peut estre persuadé, que autres cas autant ou plus estranges peuuent bien auenir. Voyons donc ie vous prie, comment cela peut estre fait.

Les bestes ont communement leur matrice partie en deux, comme deux cornes: & chaque corne ha plusieurs diuisions, comme sieges ou sellules, dans lesquelles sont les petits separément logés. & il y a volontiers autant de logettes, que la femelle ha de tétins: dont aussi on peut autant nourrir que concevoir, par la providence de nature. La femme n'a que deux mam-

melles, aussi ne peut elle porter que deus enfans d'un ordinaire, & an nourrir autant. Car si ell' an fait trois ou quatre à la fois (comme nous auons veu d'une à Aubenas an Viuaréz, qui de la premiere vantree fit deus enfans de la seconde trois, & de la troisieme quatre) l'un faisant tort ou ampechemant à l'autre, ils ne vivent pas communement, ayans esté mal nourris au ventre de de la mere, dõt mesmes ne peuuet andurer l'effort de se mettre dehors, & meuret au passage, ou bien tost apres. Touttefois a Orlhac an Auvergne, la fame d'un nommé Sabatier, anfantat trois fils d'une vantree, le premier & le dernier vequirent. 24. heures: celui du milieu (qui parce ha retenu le nō de Ian de Trois) deuint homme parfait, & fut marié à Paris. il n'y a pas long tams qu'il est mort. Samblablement maitre Ambroise

Paré

*Elle estoit
mariee a
Tuech an
segondes no
ces: & du p-
mier mary
n'auoit eu
point d'an-
fans.*

Paré, premier chirurgien du Roi, tres-docte, curieux, diligēt & liberal à publier les talans de grand fauoir & experiance que Dieu lui ha commis, annote an son liure des monstres, que a Seaus (antre Chartres & Maine) la damoiselle de Maldemere, eut la premiere annee de son mariage deus ans, la seg^{de} de trois, la troisieme quatre, la quatrieme cinq, & la cinquieme six: de laquelle derniere vantree est le sieur de Maldemere, aujourd'hui viuant. Aristote affirme, que an Ægypte il n'est pas rare, qu'une fame an fasse cinq: & qu'on y a veu fame, qui an quatre grosses fit vint ans, cinq a chacune: & que la plus part d'iceus deuindrent grans. Aule Gelle remogne aussi, que du tams d'Auguste Cæsar, vne siene chambriere des champs fit cinq ans: qui ne vequiret guieres, ne la mere apres eus. C'est le plus grand

*Liv. 7. de
l'hist. des a-
nim. ch. 4.*

*Liv. 10.
chap. 2.*

grand nombre que les anciens rapportet: qui est beaucoup moindre que celui que nous auons au main, excédant de beaucoup le nombre des mammelles d'une femme, qui repondet volontiers au nombre de la portee. Touchant a la matrice, elle n'est pas ainsi my-partie, comme celle des bestes, & n'a des logettes separees l'une de l'autre, comme quelques vns ignorans de l'anatomie ont imaginé, & puis escrit leur songe disans, qu'il y a trois sellules a la corne droicte, où se forment les males: autant a la fenestre, pour les femelles: & une au milieu, où sangandrent quelquefois les Hermaphrodites, autrement dits Androgines, vulgairement ians-femes, qui ont tous les deux sexes. Ce sont des reueries, tout ce qu'on dit de telles diuisions & cabinets. car a la verité, la matrice n'a qu'une cavitée, tout ainsi

ainsi que l'estomach & la vessie: & vn
enfant la ramplist toute. S'il y a deus
enfants, le chacun peut auoir son lit,
ou arrierefaix, qui fait leur separaciõ,
& adonc la fame est fort grosse, quãd
ce vient au derniers mois. Quelque-
fois tous deus sont dans vn lit con-
ioins, sauf de la tunique Agnelete, qui
est leur chemise, deliee comme vne
petite peau, qui les separe. Loys Bo-
uaciole Ferrarois recite au 3. chap. du
I. liur. des maladies des fames, qu'une
fit 150. enfants, le chacun avec son ar-
rierefaix, long & gros d'un doit: mais
cela n'est pour viure, comme nous
demandõs. Et tels furẽt les gemeaux,
dont ma fame auorta sans aucun ef-
fort l'an. 1575. (a mon ttesgrand re-
gret & desplaisir) auiron le quatrie-
me mois. Ils estoient tous deus au vn lit,
& chacun auoit sa chemise. Autre-
ment ils seroient conioins, comme
con-

conçeus ansamble: ainsi qu'on void
 des ansans doubles, que l'on dit mon-
 strueus. Mais la seule peau ou tuni-
 que Agnelette, les separe aisement.
 S'il y an ha plus de deus, ils peuvent
 aussi bien estre contans d'un lit: & la
 matrice les contiendra plus a son aise,
 & les nourrira mieus. Car c'est arrie-
 re faix est bien souuant d'aussi grand
 volume, tient autant de place, & con-
 sume autant d'aliment, que fait l'an-
 fant: quelquefois dauantage. Dont
 on void des fames si estrangement
 grosses, qu'on iuge qu'elles feront des
 gemeaus. & puis ne font qu'un bien
 petit enfant: mais le lit fort importun,
 & qui coute plus a auoir que l'enfant.
 Ainsi ie voudrois dire, que les fames
 qui ont fait plus de deus ansans, n'ot
 eu autant d'arrierefaix. qui est beau-
 coup rabbatu de l'occupaciõ du lieu,
 & de la nourriture. Puis i'oserois biẽ
 croy-

*nota
l'arrierefaix*

*arrangé d.
O h m d u f a i x*

7
9
croire, qu'elles n'ont porté ces an-
fans que l'espace de sept mois, qui est
terme vital, non moins que le neuui-
me. Dont la matrice s'est bien peu e-
largir autant, que requeroit plusieurs
petits ansans, & neantmoins vitals.
Car il n'y a point d'inconueniāt qu'ils
naissent affamés, trāsīs & riddés, pour
auoir eté mal nourris : baste qu'ils
soint bien formés, & ayet toutes les
parties requises a la faculté nutritiue.
Ils se recompanset bien de leur ieuf-
ne & abstinance, s'ils trouuent a pro-
pos des nourrices qui les alaitet bien.
Ils auancet plus an. 8. iours, que les
autres qui naisset bien nourris, n'auā-
cet en trois semaines. Nous au vo-
yons tous les iours naitre, de fort pe-
tits, & tous flettris, ridés comme vne
vielle pomme : qui an peu de tams
deuienet grans & gros a merueilles.
Quand les quatre ou cinq d'une van-
tree

tree seroient comme petits cadels,
 pourueu qu'ils soient bien sains, & ayt
 la force de tetter, ie ne doute pas
 qu'ils ne se sauuet bien: pourueu aussi
 qu'ils soient biẽ gouvernẽs. Et ne peut
 il auenir ainsi, que toutes ces circon-
 stances se rancontret an vne vantree,
 d'autre cinq cens mille milliaces, qui
 se font an moins de cent ans? Mais
 c'est beaucoup de .9. ans, dira quel-
 cun: & que tous puissent viure. Ancor
 de cinq, comme on escrit d'une Ber-
 noise, fame du docteur Gelingier. qui
 fit d'une vantree cinq ans: & l'es-
 clauẽ d'un Siennes qui an fit sept,
 comme temogne M. Dalechamps,
 tres-docte medecin, passẽ par non-fa-
 uance. Il nous faut donc, pour faire
 passer outre cette creance, donner
 autre auantage a noz raisons. Et quel
 auantage faut il plus, que de supposer
 (ce qu'est fort vraysemblable) que
 telles

telles fames etoint de la plus belle taille qu'on peut voir: grâdes, grosses, fort larges de flancs & hanches, bien ecartelees, bien fessues & a grosses colonnes de cuisses, bas anointees: ayans vne belle & ample matrice, nō preslee de graisse des parties circumuoisines, dilatable a souhait. Aussi que le reste du cors, repondant aus parties basses, fut bien fourny, succulant & nourry: non affamé, ny transy: dōt il y eut force bon sang an tout le cors de la mere, pour nourrir plusieurs ans à vne fois. Ne voit on pas des fames de telle corpulāce, qu'an vn seul cors il y a bien deus ou trois famelettes? vn bras plus gros, que trois ou quatre autres ansamble: la cuisse de mesme, & tout le reste an proporciō: tellement qu'on peut dire, d'vne grāde & belle fame, que ce sont deus ou trois famelettes ansamble? Et si chascune

cune de ces famelettes peut faire deus ou trois enfans d'une vantee, comme l'on voit assés souvant, voire iusques a cinq males (comme i'ay ouï dire d'une petite bossue, pauvre fame d'un bonetier, an la ville de Rouan, l'an 1550.) pourquoy ne pourra cete grand fame an faire autant seule, que les trois qu'elle represante? Je ne veus pas que ce soit d'un ordinaire, nom plus qu'aus famelettes d'an faire trois ou quatre : mais ie dis qu'il peut auenir, & l'un ne sera plus merueilleus que l'autre, si vne peut auoir la matrice autant capable, & du sang menstrual, autant que trois. Or voila noltre fame preste a conceuoir tant qu'on voudra. il ne faut qu'auoir le male pour fournir a l'apointement, lequel anfourne autant de matiere, qu'il faut a former neuf enfans, avec ce q la fame cōtribuera de son couté.

Q

Car ell 'ha auffi de la semance, qui se ioint, allie, & vnit pour la plus part a celle de l'homme: & ne s'an va toute an la croutte qui tient la semance anclose, commela coquille d'un œuf: ainsi que plusieurs l'antand et des propos d'Aristore: lesquels veulet, que la ditte croute soit le cōmancement, ex orde ou fondemāt de l'arrierefaix. Car si cela estoit, il n'y auroit telle samblance des anfans a la mere, plus souuant qu'au pere. Mais de vray la fame contribue a la matiere principale, de laquelle est formé le cors de l'anfant. Sus donc, faisons que la fame soit seiournee, bien preste a faire son deuoir, preste a concevoir, & fournir bonne quantité de son sperme: comme l'ayant accumulé & reserué de long tams, que son mary ne l'ha connue. Le voicy arriuer de loin, a petites iournees: affin de n'estre las ou
recreu

recreu, comme ceus qui viennent an
poste, pour se mōtrer plus affeccion-
nés a leur moitié: & quant ils sont au
lit, n'est question que de se reposer. Je
veus qu'il viene tout a son aise, & qu'il
arriue an fort bon point, frais, refait,
& ioyeus, fort amoureux de sa fame,
com'ell' est bien friāde de son mary.
Je suppose que ce demy de l'Andro-
gine Platonique, soit repondant a la
corpulance de sa moitié, grand & biē
fourny de toutes pieces, & mesmes
de la principalle. Qu'il ne soit gras &
replet. car où il y a force graise, n'y a
guieres de semance. point cholere &
chagrin: car tels aussi n'ont guieres
de semance. Je le soupnose Iouial, &
de complexion amoureuse, de talhe
aleigre & non importune. Il ha ses
vaisseaus spermatiques, & les bour-
settes qui sont au bout, sur le col de la
vessie, pleines a creuer, pour auoir

note.

Q 2

long tams abstenu de l'amour. Etans ainsi tous deus bien armés de toutes pieces, & municiones a l'avantage, venans aus bras pour luitter & combattre d'extreme affeccion, qui doubtera qu'au premier coup il n'y ayt grand effusion de sang blanchi, tant d'une part que d'autre? Il y an aura bien assés pour trois ou quatre ansfans: puisque sans tel appareil, d'autres an font bien autant. Le veus que ce soit le matin, que le gentilhomme est arriué, & qu'il ha trouué sa fame au lit. S'il recharge de là a quelque heure, apres s'estre vn peu reposé, ils y anfonçeront peu moins qu'au premier coup de lance. & an voila pour autres deus ou trois: qui peuet estre sept ansfans, ou la matiere pour les faire. Il faut puis apres deieuner, ou diner tout d'un train. Quelque tams avant souper, la cōpagnie qui l'estoit venu

venu voir s'estant retiree, ils antret au
cabinet, & re commandet a se baisser:
& si rien bouge d'ambas, on acheue
le pris-fait, sinon, on fera le surplus de
la contante au lit. car de differer ius-
ques au matin au suiuañt, ce seroit trop
sagement fait a personnes si fort pi-
quees. Là il se peut aiouter aus prece-
dantes pertes, de quoy faire vn enfant
ou deus, sauf le plus. Dont il y pourra
bien auoir de l'amas, si la matrice re-
tient bien & conçoit (comme ie sup-
pose touiours) assés pour mouler &
former dis ans. mais ie me contā-
te de neuf. Il n'y a plus qu'vn doute,
sauoir-mon si la semance qui est iet-
tee an trois diuerses fois, se peut as-
sembler & vnir a faire vne grosse. car
on tient, que tout se fait a vn coup, &
non an plusieurs fois. Voilà ce que
nous reste a expliquer & resoudre.
Car quant a la quantité de la semāce,

Q 3

que puisse suffire aus cors de neuf ans, ie n'y trouue aucune difficulté: puisque l'homme peut estre tel (comme aussi i'ay supposé de la femme) qu'il en valhe trois autres, en corpulence, & provision de ce qu'il appartient. Quant aus diuerses fois, le cas n'est pas estrange, pour si petit interualle q' i'y mets du matin au soir, ou de 24. heures: puisque Aristote ressoit bien la superfoetacion de deux & de trois moys. Vray est qu'il ne tient pour vitals, ceus qui sont sur-engendrés de si long tans apres. mais si le segond, dit il, est conçu incōtinant apres, il peut estre parfait & naitre avec le premier, comme s'il estoit gemeaus: ainsi que diset les fables estre auenu d'Hercule & d'Iphicle. Ce qu'on ha aussi eprouué en vne adultere, qui fit vn enfant samblable a son mary, & l'autre a son palhard. Que plus est, vne

*Liure 7. de
l'hist. des
anim. et de la g.*

vne ayant conçu des gemeaus fut »
 sur-angroiffée. elle anfant les deus »
 gemeaus au tams requis : ansamble »
 le furvenu, qui n'auoit que cinq mois : »
 cetuy-cy mourut incontinant, les au- »
 tres deus vequiret. Vn'autre fame s'a- »
 coucha le septieme mois, d'un qui »
 mourut : & au bout de deus mois, ell' »
 an fit deus qui eurent vie, &c. Puis qu' »
 ainsi est, si on ne veut accorder, que
 les semances iettees an trois coups, si
 peu distans l'un de l'autre, se puissent v-
 nir & allier ansamble, il n'y a point
 d'inconueniant, de recognoitre ces
 trois coups diuers, pour autant de cō-
 ceptions, qui ne feront qu'une van-
 trée : & les ansans qui an prouien-
 dront, pourront sortir aussi an pareils
 interualles: com' on voit souuant des
 gemeaus naitre l'un apres l'autre 4.
 ou 5. iours: tellemant qu'on pourroit
 dire, qu'ils ont été samblablemant cō-

Q 4

ceus an diuers iours, & non tout a vn coup : mais d'autant que c'est de fort pres, on les tient pour gemeaus. Que plus est, il n'y a pas long tams, qu'au pais d'Aginois on ha veu vne portee de trois gemeaus, qui sont nez huit iours l'un apres l'autre. On escrit d'une fame d'Alexâdrie, qui fut veuë a Rome du tams d'Adrian, avec cinq fils, desquels le cinquieme estoit né 40. iours apres les quatre, nés an mesme tams. Et quoy? noz praticiens tienet, qu'une fame galharde & robuste, peut continuer d'auoir ses fleurs bien reiglees, durant qu'elle est ançeinte: & que pour cette occasion elle peut estre sour angroissée, long tams apres la premiere conception: & que l'enfant sortira parfait au tams de sa maturité. Voila tout accordé, ce me samble: dont ne faut plus douter, que s'il est faisable an quelque sorte que ce soit

*Gain. cha.
31. de agr.
matr.*

soit, que nous puissions comprendre par raisons naturelles, que les histoires proposees, etant bien temognees ne soyent veritables. Et si on m'objce, que pour le faire ainsi auenir, ie requiers tant de choses, qu'a peine se rancontreront elles iamais: ie repons aussi, que des rares effets les causes sont fort rares. C'est assés qu'on ne suppose rien d'impossible: & que l'on ne requiere, sinon vn rancontre de causes, telles que puisset estre an nature, & separemant ordinaires. Le seul rancontre est an cecy chose extraordinaire, & qui fait le cas merueilleus.

SECOND CHAP.

Si vne

*Si vne fame peut porter plus de neuf
moys : & comment il faut antan-
dre le terme de la
grosse.*

ON se peut iustement ebaïr, de ce
que l'homme, etant le plus par-
fait animal, qui soit au mōde, veu que
l'excellance des choses naturelles cō-
siste au certain nombre & ordre, cō-
mant il n'y a point de tams prefix à sa
generacion, ny à sa natiuité : combiē
que la plus excellante des œuures de
nature, soit de pouuoir angēdrer son
samblable. Il n'y a beste qui n'ayt cer-
taine saison d'amour & copulacion,
hors de laquelle n'exerce volontiers
l'acte venerien. com' aussi il n'y a be-
ste aucune, qui etāt grosse veulhe ad-
mettre le male, sauſ la iumant, ainsi q̄
remogne Aristote. Il n'y a beste qu'
on sache, qui n'ayt vn certain tams a
por

*Voyez Ari-
stote au 6.
li. de l'hist.
des anim.*

porter sa vantage, & sans falhir d'un iour ou anuiron, n'anfante les petits. La seule fame est toujours de bon appointement. & comme dit le vulgaire de Languedoc, *donne & capones toujours de saison*. Tous les quatre tams de l'annee, tous les moys, tous les iours, toutes les heures luy sont bones: toutes les Lunes, toutes les festes & vigilles. si on allegue les iours caniculiers, dangereux pour les hommes, elles repondet que les nuits caniculieres ne sont pas deffandues. Puis etant grosse, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le male. ell'est pleine iusques a la gorge, & bien souuant an sera plus friande, voire affamee, que si n'y auoit rien au ventre. Mais ce qui est plus estrange, elle n'ha aucun certain terme du port de ses ansans, com'ont les autres animaux. Car ell'anfante quelque fois a sept moys,

moys, communemāt a neuf, quelque fois a dis & a vnze, tous ces termes estans bons & vitals. car il ne faut ia parler des auortissemans, qui peuuet e-choir a tout mois & a toute heure. Quelques yns voulans randre raison de cette incertitude, quant au diuers terme de porter les anfas, on dit, que c'est d'autant que la fame n'ha aucun terme prefix ou saison propre & certaine à concevoir. Et pourquoy n'ha elle saison propre, & l'homme aussi, de s'accointer? pource qu'ils ne le fōt pas seulemant stimulés de nature a la generacion, ains le plus souuant pour volupté & plaisir charnel. An quoy on rand l'homme plus brutal, & moins raisonnable, que la beste. Ils aioutet, que l'homme est souuāt cause de l'acceleracion & incertain terme d'anfanter, quand il retourne a la fame grosse, où il ne fait que gater la be-

besogne. cōme qui remueroit la terre, apres qu'elle est semee, & le grain commāce a germer. Mais cela seroit plus-tost cause des auortissemās, que des diuers termes vitals, ez moys 7. 9. 10. 11. Car l'agitation importune peut precipiter l'enfant: au-moins ne le retarde pas. Dont il faudroit, que les fames grosses, qui ne sont depuis la conception ambrassees du male, portasset ordinairement iusques a 11. moys: celles qui le sont quelque peu a dis: qui d'auantage a neuf: & les mieus recōnues, fussent a terme au septieme. Ou bien au contraire: d'autāt que le fruit ou le grain qui ha deia fructifié, s'il est agité & ebranlé, perd du tams: parce que il luy faut reprendre racine, & se rattacher de nouveau, s'il doit proffiter: dont il sera plus tardif a la maturité, que s'il n'eut esté remué, ainsi l'enfant qui sera mieus secous,

naitra plus-tard, & celuy plus-toft, duquel la mere sera laiffée au repos. Ils veulent dauantage, que le mauuais regime de la fame ançeinte, soit caufe, qu'elle enfante ores plus-toft, ores plus-tard: les viandes acres, piquâtes & aperitiues, les choleres & autres paffions d'esprit, les violâs exercices & mouuemans aus dances, & fâmbables agitaciōs du cors, ou de l'esprit. Ce que doit estre plus-toft rapporté au nombre des caufes de l'auortiffemât, & præcipitacion des termes naturels, que d'estre tenu pour caufe de la diuerfité defdits termes. ou il faudroit, qu'il n'y eut qu'un terme prefix de nature, fauoir est le mois vnzieme: & que tous les autres fuffet par acceleracion & deuancemant, pour les caufes fudittes. Et touiours la question demeureroit indiffoluë, cōmant peuuet estre ces autres termes
vi-

virals, s'ils ne sont de l'ordre de nature. Car aussi bien peut auenir à vne beste, que par quelque effort ell' anfantera quelques iours ou semaines auant son terme: mais les petis ne viurôt pas. & ils viuet a la fame de quatre diuers termes. 7. 9. 10. 11. moys. Or ie ne veus plus poursuiure ce propos, d'autât que n'ay antreprins cette besogne contre les philosophes & medecins, gēs de ma profession: desquels ie refute alheurs les opinions & raisons, qui me samblet fausses & absurdes. icy ie n'an veus qu'au populaire, luy refuter ses erreurs, & l'instruire de ce qu'il desire sauoir an toute modestie. Dōques s'il veut antandre, ce que ie pense estre la cause de cette diuersité, ie la luy expliqueray familieremant, an laissant toutefois le iugemant aus plus sauaus que moy.

An

An l'vnique espece des hommes, il y a aussi grand diuersité, qu'an toutes les autres especes de ce genre Animal: qui est presque infiny an diuersité de quadrupes, reptiles, aquatiques & oyseaus, desquels les individus sont fort samblables an toutes qualités, ne differans guieres l'un de l'autre, que an grandeur, a raison de l'age principalemant. Trouués moy autre differance d'une carpe à l'autre: d'un corbeau a l'autre: d'une grenouille à l'autre, d'un scorpion a l'autre, d'un mouton a l'autre. si ce n'est quelquefois de la couleur, ou autre petite marque: ancores ce leur est de race, qui y prādra bien garde. & tels font leur espece a part, d'une differance non proprement specifique, ains accidentale, comme parlet nos Logiciens. Mais l'homme an ces individus, est si plein de cette differance, qu'on

qu'on n'an trouue deus samblables
an tout le monde : ou si se treuuet, on
tient cela pour grand spectacle. Ainsi
i'affirme qu'an la seule espece de l'hō-
me, il y a plus de differances, qu'il n'y
a d'autres especes d'animaus. Je n'ay
icy affaire des autres diuersités, qui
sont infinies : ie ne veus que la diffe-
rance des complexions, desquelles
procedet toutes accions naturelles.
Nous disons qu'il n'y a que neuf cō-
plexiōs, l'une ramperee & sans aucun
exces: les autres qui excedet de quel
que qualité simple, comme chaleur,
froideur, humidité, seicheresse: ou
double, cōme chaleur & seicheresse:
chaleur & humidité, froideur & sei-
cheresse, froideur & humidité. Cela
est dit an general, car toute comple-
xiō se rapporte a l'une d'icelles : mais
la chacune a de grans differances du
plus & du moins. C'est que toute cō-

R

plexion chaude n'est pas telle an pareil degré: ains cet homme est chaud a vn degré, l'autre a deus, l'autre a trois. Et ces degrés ancor sont diuisibles: que l'vn n'est chaud qu'a demy degré, l'autre a vn tiers, l'autre a vn quart: vn autre a la huitieme, l'autre a la disieme, &c. Et ainsi des autres cōplexions, qui sont neanmois du gēre de froideur, humeur, ou siccité, pour peu que ces qualités y excedet. Et de telles infinies differances, procedet tant & tant de diuerses accions, non seulemānt naturelles & vitales, ains aussi animales, qui sont infinies an l'espece des hommes. on ne voit cela an aucune espece de bestes. Toutes les gruës sont de mesme complexion, de mesme meurs & accions, vset & aymer samblable viande, font leurs nids de mesme fasson, &c. Tous les bœufs domestiques sont d'vne
con-

cōdicion : tous les sauuages d'un autre. Tous les dauphins au mer sont de samblable tamperature, samblables meurs, accions & pature. Les formies sous terre sont de mesme toutes, & toutes les mouches a miel : chaque espeece retenāt son industrie, sa discipline, & ses artifices, sans que vne formie ou vne abeille fasse autre chose que ses consortes : parce qu'elles sont toutes d'une complexiō, cōdicion, & nature indiuiduelle. Les cigales toutes ont mesme chant, les cocus diset tous coucu : & tous oiseaux ont au leur espeece, mesme iargon & ramage. Tous chiens abboyet de mesme sorte, ou peu s'en faut : & la principale differance peut estre au la grosseur de la vois : comme aussi au mugir des bœufs, au beeler des brebis, au miauler des chas, au brayre des anes, a l'hinner des cheuaus, au

R 2

crouäs des corbeaus, au cabab des perdix, au corcalhat des calhes, au piou-piou des poulets, au grunir des porçeaus, au rugir des lyons, à l'hurlemât des loups, au coác des grenouilles, au barrit des elephans. Mais an l'vnique espece de l'homme, cōbien y a des vois differantes, de langages diuers, fasson diuerse de chāter, diuer ses meurs, diuerse maniere de boire, māger, coucher, danser, marcher, courir, cōbattre, l'armer, cheuaucher, ou se charrier? combiē de sortes de metiers & negociacions, occupacions, maniemans, comportemens, & antreprises? quelle diuersité de cōdicions, passions, & phantasies? Cela est infiny, a qui y veut prandre garde: & pour le comprandre facilemant, il ne faut sinon auiser ceus, qui sont an me me Prouince, quelle differance il y a des vns aus autres, selon les villes ou
ils

ils habitent. mais ancor dans vne seule
 le ville, voire dans vne maison. Qui
 veut du rousty, qui du bouly, qui du
 froid, qui du chaud. l'un est cholere,
 l'autre plaisant: l'un auare, l'autre pro-
 digue, l'un palhard, l'autre continant.
 l'un veut estre moyne, l'autre soldat:
 cetuy-cy ayme estre braue, l'autre ne
 tient conte de soy: cetuy là ayme la
 musique, & l'autre la cuyfine: l'un
 hayt le vin de nature, l'autre est tou-
 iours yure: que plus est, quelques
 vns hayssent le pain contre tout hu-
 main naturel, les autres le fromma-
 ge, les autres l'huyle. Il y en a qui e-
 uanouissent de la seule lanteur des
 pommes. D'où vient celà? qu'ils sont
 tous de diuerse complexion. dont
 aussi les vns sont hatifs, & les autres
 tardifs: les vns sont boulhans &
 vifs, les autres mornes & froids:

R 3

*admirable
 variation*

les vns ecoutet volontiers, les autres veulet touiours parler. les vns sont de grand amitié, & de grand pansé mant, les autres n'aymet rien, se souciet de rien, tout leur est vn. il y an ha de fort adonnés au ieu, les autres ne sont que menage. les vns s'adonnet aus lettres & deuient sauans, les autres ne veulet sauoir ne lire ne ecrire. Il y an ha qui sont dous & benins comme des Anges: les autres sont pires que Diabls. Tout cela peut estre ez ansans d'une famille, tous d'un pere & d'une mere, nourris an mesme lieu. Voyés, ie vous prie, quelle diuersité an vne seule maison, a cause des complexions diuerses: & iugés par la, combien il y an peut auoir an toute vne ville, puis an vn royaume, & puis an tout le monde,

Je veus maintenant accommoder le fruit de ce discours, à soudre la que-

question proposee. Puisque la diuersité des complexions est si grande an l'homme, & non ez autres animaux, il ne se faut ebaïr, que l'homme n'ayt aucune saison limitee a faire l'amour, ny aucun terme a porter les ans, cōme les autres animaux ont le tout limité. Et quant au port de la groisse, le diuers terme est de la diuersité des complexions, tant de l'enfant cōçeu, que de la mere. Car il y a des ans de grand eclappe & corpulance, qui requieret plus de seiour pour leur maturité: cōme dit Aristote des elephans, qui ont besoin de seiourner deus ans, dans la matrice, pour leur grand' corpulance. Les jumans pour mesme raison portet douze mois, & les anesses aussi. Il me souuient de la matrone, qui persuada a vn Florantin (ainsi qu'il est escrit au liure des ioyeuses auantures) duquel la fame estoit a-

Nota.

*Li. 4. de la
gene. des a-
nim. ch. 10.*

~~couchee douze moys apres qu'il ne~~
l'auoit cognue, que si vne fame voit
~~vn ane le iour qu'ell' ha conçu~~, elle
portera autant de tams que fait l'a-
nessse. A vn gros sot (comme celuy là
contre le naturel de sa nacion) il fa-
lloit bien vn anfant putatif, du terme
de ceus d'une grosse beste. Ainsi
(pour reuenir a mon propos) vn gros
fruit n'est si tost meur qu'un petit.

Dont si vn autre anfant menu & gre-
le dez sa conception ou premiere
conformacion, chaud & sec de com-
plexion, remuant & trepineus, ha
aflés de neuf moys, & quelque fois
de sept pour sa maturité, a l'autre an
faudra dis ou vnze. Ainsi voit on
communement les filles venir ius-
ques au bout du moys neuuiesme, &
les fils naitre au commencement &
antree du mois. Car la complexion
chaude sert a la prompte maturité:
la

la froide & humide est plus-tard meure. Ainsi voit on des fruis. Voila quant à l'infant, qui selon sa complexion, & la corpulance qui an procede, seiourne plus ou moins an la matrice, attendant sa maturité.

Ciceron vse de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieus: On amploye Diane aus couches: d'autant que l'infant meurit an 7. ou an 9. cours de Lune. Et il faut ainsi parler: veu que l'infant est proprement vn fruit, qui est fait de se-
mance: & meurit dans la matrice, comme dans vne gosse, ou au-
 tre ecorce, qui vient à se ouurir quand le fruit est meur, prest à tomber. Ainsi faict la matrice, qui tout durant la groisse est si serree contre l'infant, mesmes deuers l'antree, que rien n'y peut estre admis.

Et

observation

Et lors que l'enfant est bié meur, elle s'ouure par là si amplemant, que l'enfant le requiert. Or la celerité & tardité de cette maturacion, n'est pas route de la complexion de l'enfant. la matrice y a sa bonne part: mesmes ell'est principale an cecy, a dire la verité. Car selon sa disposicion, le fruit est meur plus-tost, ou plus-tard. vray est que la facilité ou resistâce du fruit y fait beaucoup. Tout ainsi qu'an vn four, qui cuit le pain, celuy des pains qui sera plus petit & plus mince, sera plus-tost cuit: & d'un mesme feu, vne perdix sera plus-tost rostie, qu'une piece de boeuf, c'est le feu qui seul agit: la diversité de l'effet, est la disposition de diverses matieres. Ainsi la chaleur de la matrice fait beaucoup a la maturacion prompte ou tardive de l'enfant: qui d'alheurs ha an soy de quoy se meurir. & voila anquoy il differere

fere du pain, & de la chair, a qui nous
 l'auons comparé. On an peut dire
 autant du Soleil, & des fruits qu'il
 meurit. Les fruits ont bien an eus vne
 chaleur naturelle, qui les achemine à
 maturaciō: mais le Soleil, qui les tou-
 che, auance beaucoup plus. Dont
 nous voyons les fruits d'un arbre
 meurs an notable diuersité de tams:
 l'un aujourdhuy, l'autre demain, &
 ainsi consequāmant durant vn moys,
 ores l'un, ores l'autre, & non tous a vn
 coup, ains auoir diuers degrés de ma-
 turacion. Dont ils ne tombet tous a
 vn coup, si on les y delaisse: parce qu'
 ils n'ont acheué de meurir. C'est du
 couté que le Soleil les touche, qu'ils
 meurisset plus-tost. & comme le So-
 leil de son cours naturel, tournoye
 l'arbre aujourdhuy plus haut, demain
 plus bas d'un degré, ainsi les fruits
 meurisset. La matrice, & tout le cors
 de

*fruits ont
 une chaleur
 naturelle*

de la mere, an fait autāt a l'androit de l'anfant. Dont ne faut trouuer etrange, si de deus gemeaus ansemblemāt conceus, l'vn nait auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femelle, ou celuy des males qui est plus feminin, ha besoin de couuer plus long tams, pour auoir sa parfaite maturité. Com' on voit des œufs qu'vne geline couue, tous les pouffins n'eclorre a vn coup, ains par quelques interualles: selon leur sexe ou complexion, & que la mere touche l'œuf, de plus pres, ou de l'androit qu'ell' est plus chaude. Qu'on cesse donc de s'ebaïr cōmant vne mesme fame portera vn anfant 10. moys, & an fera vn autre an moins de neuf, sauoir est à 7. moys.

Il ne reste plus que a voir, cōmant il faut comter les moys de la groisse, & sur quoy est fondé le comte. Hippocras nous anseigne a comter par semai-

semaines, quand il dit, que l'ansant est parfait, meur, & prest a sortir, an trois dizaines de semaines: qui sont deus cens & dis iours: reuenant a 7. moys, a raison de 30. iours pour moys. Les Iurisconsultes ressoiuet l'ansant pour legitime, qui est né an tant de iours, d'un legitime mariage: & ce pour l'autorité du tres-docte Hippocras, comme dit Paul aus Digestes. Le mesme auteur donne quatre dizai-
*L. Septimo
 mens. ff. de
 statu hom.*

nes de semaines, à ceus du segond ranc: que sont 280. iours, qui reuienet a neuf moys, le chacun aussi de 30. iours. C'est tout de mesme, quand il leur attribue sept quadragenaires. car sept fois quarante iours reuienet a deus cens octāte, qui sont 9. moys. Je ne vois pas que ces nombres de 7. ou simples, ou multipliés, ayt la force que plusieurs cuidet: & qu'ils randet le fruit vital à sept moys.

Ne

Ne aussi la raison qu'on allegue, pour quoy du 8. l'enfant ne vit point: d'autant qu'il ha fait ses efforts de sortir & naitre le settieme: & n'ayant peu, il est las & debile. parquoy s'il retourne a tel effort le mois ensuyuant, il meurt. Car on an pourroit autant dire, des mois disieme & vnzieme, qui neantmoins sont tenus pour vitals. N'est il pas vray-semblable, que l'enfant aura fait ses efforts de sortir le neuvieme, (qui est vn terme de maturité) & puis naitra le disieme: & que celuy qui nait le vnzieme, ayt fait ses efforts le moys precedant? Car on obserue, q̃ a chaque retour de moys l'enfant ha quelque remouëmant extraordinaire, depuis qu'il ha passé les sis. Quant au disieme & vnzieme, suffit qu'il les ayt attains, & non accomplis, pour dire que les enfans soient decimestres & vndecimestres. Ainsi le veut Hippocras

*ab. mou et ins
rueuse*

cras au liure de l'octimestre. Et Pline
l'ansuiuant dit, que la fame porte quel-
quefois iusques au commencement *Li. 7. ch. 5.*
du disieme & de l'vnzieme. *auctorité*

Pour fin de ce discours, i'oserois
bien dire, quoy qu'il samble estre cō-
tre la supputacion d'Hippocras, que
les moys doiuent estre antādus Lunai-
res, & nō Solaires: c'est a dire de 27.
ou de 29. iours, plus tost que de 30.
car il souffit que la fame soit antree
au septieme, au neuvieme, disieme, ou
vnzieme moys, pour randre l'ansant
vital. ce que ne seroit, s'il falloit que
les moys Solaires fussent complets de
30. iours chacun. Dauantage il y a
plus de raison, que la Lune conduise
ce comte, puis que elle conduit les
menstrues des fames: qui sont la rei-
gle de la conception, de la nourritu-
re de l'ansant dedans & dehors la ma-
trice, & de tout son auancemāt. Dont
aussi

*Ptolm. au
centilog.
propof. 51.*

aussi les anciens ont touiours eu recours a la Lune , qu'ils appelloint diuerfement Diane , & Lucine , quand ce venoit a l'anfantement. Car sous vn certain point de son aspect on est conçu , & sous vn samblable vn nait par l'ordre de nature, si l'anfantement n'est auancé ou retardé par vn mauvais gouuert. Et là se peuuet fonder les genethliaques, faiseurs de natiuités, quand ils obseruent le planete qui montoit au point de la naissance. Car l'influence n'est d'efficace sur l'anfant qui nait, pour sa naissance: ains celuy qui luy repond, & montoit lors de la conception, d'autant que c'est adonc proprement que l'impression peut estre faite a telle ou telle inclinacion, nompas depuis que l'anfant est formé & animé: & moins encore lors qu'il nait. Autrement, les fautes qui auancēt ou retardēt (comme dit est)
l'an-

l'anfantement, seroient cause d'autre
couteillacion, laquelle doit estre fer-
me & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

TROISIEME CHAP.

*Qu'il n'est possible de connoistre par les
vrines, si vne fame est grosse: &
quels sont les vrais signes
de la grosse.*

IL est certain, qu'on ne peut assure-
mât connoitre par les vrines, si vne
fame est angeinte, ou non. car mes-
mes an autres disposicions, tant de
l'homme que de la fame, soit santé,
soit maladie, ou estat neutre, ce signe
est autant fallace que rien plus. Or l'v-
rine d'une fame qu'on doute si elle est
grosse, ne peut propremât indiquer,
sinon la cōmune retancion des men-
strues, de la quelle on presume la cō-
cepçion. Mais que sert il au medecin,

S

de comprendre & connoitre qu'elle n'ha pas ses fleurs, veu que la fame le fait ancores mieus, & plus seuremāt? De cet argumant on ne peut inferer ou conclure, qu'elle soit ançeinte: car a plusieurs pucelles cette purgacion est souuant supprimee: & plusieurs fames grosses ne cesset de l'auoir, au moins les premiers moys: quelques vnes tout le long de la grosse. D'ailleurs, la fame ançeinte peut auoir plusieurs indisposicions, qui an l'urine obscurciroint le signe principal de la grosse, si aucun y an auoit: comme la douleur de teste, le reume, la toux, l'indigestion d'estomac, mal de reins, &c. Que plus est, il ne faut sinon auoir mangé du fruit, de la salade, du lait, du lard, des pois, esparges, chous, artichaus, truffes, ou autre chose outre son ordinaire, pour faire changer la couleur, la consistance, & les choses

ses contenues an l'vrine. Je laisse a-
 part l'infinie diuersité de cet excre-
 mant: obseruee des plus diligēs me-
 decins, non seullemant selon la parti-
 culiere complexion de chaque fame,
 & de son age, ains aussi de la saison,
 region, coutume, maniere de viure,
 negociacion, des passions d'esprit, &
 autres choses infinies, desquelles la
 valeur d'un poil (par maniere de dire)
 peut alterer & chāger les vrines d'un
 meisme personne, non seullemant
 de iour a autre, ains à toute heure &
 tout momant. Donc quelle asseuran-
 ce pourroit on auoir de la concepçio
 par les vrines? Il faut antandre, que
 l'vrine rapporte assés fidelemāt, l'etat
 des veines & arteres de tout le cors:
 pourueu qu'elle ne soit detrampee
 du reume qui destille de la teste an
 l'estomach, ou d'auoir fort beu: &
 qu'il n'y ait rien d'etrangier melé, qui

change la couleur, son odeur, sa consistance, & autres condicions naturelles : comme i'ay amplemant démontré an mon traité des vrines, composé an Latin. Où i'ay aussi remōtré, commant l'vrine est peu fcale a signifier la disposiciō des parties qui sont par dessus le foye : d'autāt que le plus souuant, diuerses parties sont diuersement disposees : & quelquefois n'y en ha qu'une malade, toutes les autres se portans bien. Car l'vrine est retiree de toutes les parties de nostre cors, par la vertu singuliere des rognōs, & la porcion qui vient de la chacune, an fin se rand par les moindres tuyaus, dedans la veine caue, qui est le grand canal : auquel toutes les porciōs de la serosite (qui sera ditte vrine) se meslet & cōfondet : & plus encor, passant outre des vaisseaus emulgeans a l'estreitesse des rognons, où ell' est trāscoulee.

lee. De sorte, q̄ la significacion & note que rapportoit la porcion venant de quelque m̄bre, est obscurcie des autres: cōme aussi la note de la partie malade, sera effacee de ce q̄ rapportet les porcions de tout le reste du cors bien sain. Parquoy il n'y a grand fiat (com' on dit) aus vrines. Et le plus certain iugem̄t qu'on an puisse faire, est de la disposicion des parties proprement dites vrinales, qui sont du foye ambas, ou plustost deſſa les vaisseaus emulgeans: ſauoir est, des rognons, des vreteres, de la vessie, & du canal cōmun au ſperme & à l'vrine, qui touche les paraſtates ou bourssettes de la ſem̄ce; deſquelles aussi l'vrine repreſante fort bien l'erat, meſme-
mant an la gonorrhée venerienne, qu'on dit cōmunement Piſſe chaude. Et l'vrine montre ancor plus ſeu-
rem̄t la disposicion des dites parties, quād il

y a quelque chose contre nature, qu'elle rait & amporte quant & soy. dont elle deuient quelquefois trouble & epaisse, morueuse, ou blanche comme lait : autrefois purulante, faigneuse, sabloneuse, ou pleine de poils & filandres, de petites caruncules, d'etalhes comme du son, de brisettes comme grosse farine, de pierretes & gros grauiet. Lesquelles choses contenues an l'vrine, donnet certaine signification des parties depuis les rognons ambas, par où ell' ha passé. Je me doute que quelqu'un pansera ce propos faire pour ceus, qui attendet le iugement de la conception par les vrines. Car il samble que l'vrine vient de la matrice, non moins que de la vessie: veu que la fame pisse de la partie honteuse, par laquelle se fait la copulation & la conception. L'vrine ne vient elle pas (dira il) du lieu ou est l'an-

l'infant ? Pourquoy n'an balhera elle certain signe, comme des autres lieux par où ell' ha passé ? Nous voyons aussi, que quād la fame est prestē d'a-coucher, elle fait des eaus : qui est proprement vrine, venant de la matrice. *Reponce.* Je repons premierement, que telles eaus vienēt bien de la matrice, & sont vrine pour la plus part : mais c'est de l'infant, & nompas de la mere. Ces eaus estoient retenues & reservees dans les peaus de l'arrierefaix : lequel venant à se rompre, quand le petit s'an depoulhe, ces eaus vienēt a verser : & seruet de randre le passage plus glissant. Mais l'vrine de la fame, & durant sa groisse, & quant elle n'est grosse, ne passe point par la matrice, ny la touche aucunemāt. Ell' est portee dans la vessie par ses vretēres, cōme aus hommes : & de là se verse par son col, au grand passage de la partie

honteuse (qui est comme la gaine du
membre viril) fort loin de la matrice,
laquelle est beaucoup plus an arriere,
& profonde. Ainsi s'abusent les bōnes
gens, qui cuident l'vrine venir de là où
est l'enfant, & quell'an peut rappor-
ter certaines nouvelles. & c'est, com'
ils disent, quand il y a vn floc de cou-
ton ou de bourre suspendu au milieu
de l'vrine. Balhe luy belle. Il y auroit
prou d'hommes gros & anceins, si ce-
obiection. la estoit vray. Mais il y an ha qui le de-
 uinent pourtant, comme que ce soit,
 dira quelqu'un. & de ce y a prou te-
Reponce. moins. Je dis que c'est par vn rancon-
 tre (tout ainsi qu'à la blanque, & au-
 tres ieus de sort) s'ils disent vray, par la
 seule inspection de l'vrine. & s'ils
 sont heureux de rancontrer bien sou-
 uant, c'est comme d'estre heureux au
 ieu des dets. Ils an diroient bien au-
 tant sans voir l'vrine: laquelle ne leur
 sert

sert que d'amusement, pour mieus piper le monde. Qu'ainsi soit, bien souvant on trompe ces deuineurs, an leur presantant l'vrine d'un homme, qu'ils diset estre gros d'anfant : dequoy à bonne raison & iustement, on an fait apres mille risees. An quoy donc se faut il fonder, pour connoistre si une fame est grosse, puisque à l'vrine n'y a point d'assurance? Je m'arreste plus volontiers aus fames qui sont du metier, & qui ont souvant conceu, meres de plusieurs anfans : ausquelles il faut croire, ce qu'elles ont souvant eprouué, du changeant que la fame ançeinte sant an sa personne, à raison de la groisse, tant au vantre, que aus retins. Il y a bien d'autres signes : mais ils ne sont pas ordinaires, ou necessairement consequutifs & demonstratifs, que nous appellõs an Grec Pathognomiques :

ains

mazyardine
327.

ains procedet d'un' indisposiciō particuliere de la fame, & sont equiuoques: c'est a dire, ils conuienet a autres disposicions, que de la groisse: & n'auienet a toute groisse. Tels sont le degoutemāt, & la faute d'appetit, ou l'appetit de choses estrāges & absurdes, vomissemant, foibleesses, & mal de cœur, douleur d'estomach, & dedain, grand crachemant, mal de teste, douleur de reins, anflure de iambes, lassitude, & grand pesanteur de tout le cors. Il n'y a rien de tout cela qu'une pucelle ne puisse auoir, non seulement a-part, mais aussi tout ansamble, par la suppression de ses fleurs: & ancor aura elle du lait aus tetins, qui est bien dauantage, comme nous prouuerōs au troisieme chap. du cinquieme liure. Et n'y a il aucun signe de groisse, auquel on se puisse arreter, à ce que la fame se contregarde, mesmes

mes quand ell' est dangereuse de se
blesser & affouler? voicy les signes
principaus, & auxquels la fame doit
prandre garde. La semance de l'hom
me est retenue, laquelle autremant
s'ecoule & verse vn peu apres la co
pulation: & a l'instant la fame fant
quelque resserremant & contraccion
avec petite rigueur, comme frisson
au profond, à l'androit de sa matrice:
tout ainsi que par fois nous fantons a
la fin du pisser quelque petite horri
pilacion, par la contraccion de la ves
sie. Et mesme du long de l'echine la
fame fant plus de froid que ailleurs.
Bien tost apres le ventre deuient plus
greile a l'androit du nombril, comme
anfondré. Quand ell' est reuenue au
terme de ses fleurs, au lieu de les a
uoir, ses tetins s'andurçisset, & luy cui
set vn peu, a raison du sang qui les di
late & amplifie. Adonc elle peut di
re,

re, que les paniers sont pleins. Pour
fan assurer mieus, on met diuerſes
preuues: auſquelles ie ne m'arreſte
pas beaucoup, tant pour n'eſtre aſſu-
rees, que pour le dangier auquel on
peut mettre l'anfant. dont elles ne va-
let guieres, que pour les maſtines &
vilaines, qui ne craignent d'offenſer
Dieu, & faire mourir leurs anfans,
pour ſatisfaire à leur laſciuité. Ie me-
térois deſdittes preuues, ſi n'etoint
par trop diuulguees: dont an les re-
citant, ie ne leur anſegneray à mal fai-
re. Elles an ſauet bien de plus terri-
bles, les mechantes. Et ie ſuis con-
traint de le dire, pour auertir les ſa-
ges, de ne ſe mettre an cet hazard, de
perdre leur fruit, pour ſe vouloir aſſu-
rer de leur grouſſeſſe par tels moyēs.
*I. Apoc. 41.
lin. 5.* Les communes preuues ſont an Hip-
pocr. donner boyre à la fame quand
elle ſe va coucher, de l'hydromel fait
avec

avec eau de pluye. Si ell' est grosse, fantira des tranches, dit Hippocras: pourueu que ne soit accoutumee a tel breuuage, dit Auicene: Item, qu'elle ressoiue par le bas vn parfun d'odeur forte & penetrante, la fame etāt bien ancloupee tout a l'antour: si l'odeur ne luy paruient au nez, ell' ha conçu. Samblablemant, si ayant mis vne teste d'ail an sa partie honteuse quand elle se couche, l'andemain n'an ha la saueur à la bouche.

bayon

Nota.

QVATRIEME CHAP.

S'il y a certaine connoissance, que le fruit soit male ou femelle, & qu'il n'y an ait qu'un ou deus.

Quant

Quant à discerner, si l'enfant est male ou femelle, Hippocras nous auertit en vn aphorisme, que du male la fame est mieus coloree: & an vn' autre, que l'enfant est plus sur le flanc droit. Cela faut il antandre, auenir le plus souuant. car volontiers la fame est plus galharde & dispoſte d'vn fils, q̄ d'vne filhe: ſil n'y a autre diſpoſicion que de la groiſſe, com' il faut touiours ſuppoſer. car a raiſon de quelque mal ioint a la groiſſe, la mere pourroit eſtre etonnee, peſante & abbatee. Autremant, ell' ha le teint plus net, la couleur plus vermeſhe, l'œil gay & viſ. parce que le fils etant plus chaud de nature, redouble la chaleur de la mere. Mais quant au lieu droit ou gauche, ie n'y vois pas grand raiſon, d'autant que la matrice eſt au milieu du cors, aſſiſe ſur l'oſ ſacré: & n'ayant aucun mipartimant an
des-

destre & fenestre, vn anfant la ramplit toute. Dont aussi il est porté communemāt au beau milieu du vautre: ou s'il panche d'un costé plus que d'autre, ce n'est que pour l'inclinaciō que la fame ha, de coucher plus souuant, ou ordinairement de ce quartier là. Ancor moins certains sont les signes qu'on balhe vulgairement: que si cest vn fils, la fame ha meilleur appetit, sans mouuoir l'anfant dans trois mois, son vautre est pointu, toutes ses parties droites sont plus habilles à tous mouuemēs: que le premier pas qu'elle fait etant droite, est du pied droit: que si etant assise, elle se veut leuer, met plus-tost la main droite sur le genoul droit pour s'y appuyer: l'œil destre est plus mobile, le tetin droit angroissit plus-tost, & le mouueuant de l'anfant est au costé droit: au contraire, d'une filhe. On dit aussi, que

que si on met sur la teste de la fame
anceinte, sans qu'elle s'an auise, vne
plante de hache avec la racine, si le
premier nom qu'elle prononcera est
~~masculin~~, ell' est grosse d'un fils : au-
trement, d'une fille. Que si la fame
anceinte iette dans l'eau vne goutte
de son lait, & il va au fond, c'est vne
fille : sinon, un fils. On an dit autant
d'une goutte de son sang. duquel aus-
si on prend cet argumant, que si la fa-
me saigne du nez, ell' est grosse d'une
fille. d'autant (parauanture) que son
sang est plus aigueus & sereus, ou q̃
la fille n'an consume tant que le fils.
Mais ie m'arreste plus a la couleur &
consistãce du lait, qui est commune-
ment plus aigueus & plus roux d'une
fille : plus espais & plus blanc d'un
fils. Dont il auient aussi, que si on iet-
te de ce lait contre vn miroir, ou au-
tre chose lise, il s'y tient ferme an pe-
tis

tis grains rons, cōme perles: ou comme grains d'argent vif: & mesmes si c'est au Soleil. Item si on an iette dās l'eau, il va à fons perpendiculairement, a cause de sa crassitude & pesanteur. Ce que ne fera celuy d'une filhe, d'autant qu'il est plus clair & futil: comme aussi il est plus chaud & cholere, ainsi que nous demontrons amplement au cinquieme cha. du cinquieme liure, contre la vulgaire opiniō. Pourtant aussi ce lait est plus rouffatre & fereus, comme la virulance (qui est acre & mordicante) au prix du pus loüable. Mais, comme j'ay cy dessus remontré, il ne faut grād chose pour alterer ces signes: la moindre du monde peut confondre tout, & randre fallaces les plus certains indices.

Reste, si on peut connoitre certainement, que la fame an porte deus a la fois. Ce n'est pas que la matrice

T

soit departie cōme an cabinets, dextre & fenestre : ains an mesme espace y seront deus, trois, ou quatre, & iusques a neuf, ainsi q̄ nous auons prouué estre faisable au premier chap. de ce liure. De deus ansans, la mere peut sentir mouuemans diuers an vn mesme tams: & les deus flancs serōt plus anflés & releués que le milieu du ventre : où le plus souuant on voit comme vn petit canal d'anfonsure. Toutesfois on y est souuāt abusé. car nous voyons auenir, que la matrice apesantie de l'ansant gros & importun, glisse a l'vn des coutés, & pressant de peu a peu les boyaus, les repousse au couté opposite. Là il samble y auoir vn autre ansant, qui n'ha point de mouuemāt : & on dit, que c'est vne filhe, & l'autre vn fils : mais bien souuant il n'y a qu'vne grosse filhasse pour tout, qui s'est ainsi fait place a vn couté. On
peut

peut aussi estre abusé d'un amas charnu, que nous appellons Mole, & les Lombars Harpie: de laquelle nous traitterons au prochain liure particulierement. Elle fait montre d'un enfant quelquefois a l'un des coutés. Ainsi il n'y a guieres de certitude au nombre des enfans, & moins a la distinction des sexes. Je croyray toujours a cela plus volontiers les enfans qui vienent de naître, que les plus grans philosophes & medecins du monde.

CINQVIEME CHAP.

*Que c'est un grand abus, de mepriser
les maus qui vienent à raison
de la grosse.*

IL y a des fames qui ont fort bonne grosse: c'est à dire, qui ne se treuuet point autrement que de leur ordinaire

& an pleine santé : de sorte que si n'estoit le ventre qui angrossit, elles cacheroient aisément leur portee. Il n'y a que cela qui les decouvre : & d'ailleurs elles fauet, que leur purgacion est arrestee. Puis le mouuement de l'enfant sur les trois ou quatre mois au plus tard, les en rend assuree. Telles femmes sont bien saines, & leur fruit est galhard : qui consume autant de sang, qu'il y en peut auoir de superflu au cors de la mere : & ledit sang est bien qualifié. Dont s'ensuit, qu'il n'y a pas humeurs deprauiés & inutiles, tant a l'enfant que a la mere, qui regorget a l'estomach, & aus autres parties du cors : de quoy suruienet plusieurs maus & facheries, sur tout es premiers mois, a celles qui sont autrement pleines de mauvais humeurs. Car telle cacochymie étant déplaisante, & au cors de la mere, & de l'enfant,

fant, lors que la purgacion naturelle est supprimee, croupit, & restagne au ventre inferieur: dont il s'an ansuit vomissemant, dedain, faute d'appetit, ou appetit de choses etranges selon l'humour qui domine, horreur & abomination de ce qu'on aimoit le plus, foiblesse de cœur, courte haleine, & suffocacion, destillacion, force eau a la bouche, lassitude, pesanteur & anfleure molle de iambes. Tous les quels maus & accidās, trauallhent aussi bien les pucelles qui n'ont leurs fleurs au tams qu'elles deueroient, que les femmes anceintes: & antre autres maus, leur causet vn appetit de choses etrāges, absurdes, ineptes & bizarres, lequel on nomme Pie & Mollesse. Comme de manger volontiers du papier, du plastre, des çandres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poiure, & autres epicerics,

T 3

le fruit tout verd & âpre, &c. ayant
an haine toutes les bonnes viandes.
cela prouient (comme dit est) tant
aus vierges, que aus ançeintes, des hu
meurs viciens retenus par la suppres
sion de leurs menstres, qui font desi
rer leur samblable, sauoir est, des cho
ses vicieuses. Dont il ne faut conclur
re de cela, qu'une filhe soit grosse: on
peut bien dire, qu'ell' ha des appetis
côme vne fame grosse. Or es filhes, &
vesues, & autres fames que l'ō fait n'e
stre pas ançeintes, nous traualhons &
tachons a guerir tous ces maus: parce
que ils sont fort deplaisans, & ruinet
le cors. Aus fames grosses on laisse an
durer tout cela, & faut que les pau
uresses ayt paciance iusques a l'an
fantemant, que l'eau chaude guerira
tout, comme diset les bonnes fames:
(c'est à dire, le baigner qu'on fait par
la gessine) si plustost ne cesse de soy
mesme.

mesme. ainsi que le plus souuant il cesse, lors que l'enfant est plus grand, & cōsume tout le superflu bon & mauuais. Cette opinion samble auoir quelque raison: d'autant que nous remedions aus filles, vefues, & autres qui ne sont grosses, par la sollicitacion & promocion de leurs mēstrues: car cessant' la cause, cesset les effets. oté que soit le mal, qui est l'opilacion des veines vterines, tous les accidans cesset: lesquels au vain on combat & tache a guerir, tandis que leur cause est antretenue. Mais aus femmes grosses nous ne pouuons (au moins nous ne deuons) vser de tel remede: veu que la prouocacion de leurs menstrues, est promocion de l'auortissement, acte scandaleus, inhumain & damnable. Car c'est vn vray homicide, tres-cruelle occision d'un petit innocent. Dont il samble, que les pauures, fa-

T 4

mes doiuent de toute necessité, attendre tous ces maus: & qu'il n'est loisible au medecin d'y ordonner aucune chose. Toutesfois nous voyons que tous les plus sauans & renommez an notre art, Aëce, Paul æginete, Rasis, Auicenne, & leurs sectateurs, n'ont meprisé tels maus, ains nous ont enseigné de les guerir ez femmes grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter? Le peuple ignorant nous tient les mains liees, & nous ampeche de les pouuoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voici où le peuple se fonde) que de prouoquer les menstrues, a vne femme anceinte: veu que leur retencion est necessaire, pour la conception & grosse. Il ne faut aussi les saigner, s'il n'y a autre necessité que desdicts maus: comme ce seroit vne grand fièvre continuë, pleuresie, squinance & samblables maladies

maladies aiguës , mortelles pour la plus-part ez femmes grosses. La purgation samblablement y est suspecte, mesme des fors medicamans, tels que Galen & Hippocras vsoient, ignorans les benins & faciles , qu'on ha depuis connu. Or les petits maux de la grossesse n'ont besoin de ces grans apparats , & des remedes qu'on vse contre les grandes maladies qui font tenir le liét. Mais les petits & legiers medicamans, tant purgatif, que autres , ne sont icy aucunement defendus , ains tres-requis & necessaires a mon iugement , suivant l'avis des plus doctes & experts qui ayt escrit an medecine. Et que sert il de faire andurer a vne femme anccinte le vomissement, qui luy rompt le ventre & les coutés, & met l'enfant an dangier euidant de præcipitation?

Vn

Vn legier medicament, comme de rhabarbe, qui est fort cordial, l'exemptera de ces efforts, sans rien emouuoir ny ebranler, an vuïdant la chole-re & autres humeurs corrompus, qui prouoquet l'estomach, & l'ampechet de retenir la viande. dont il s'ansuit que la mere & l'ansfant an sont plus mal nourris. Que sert il a la mere d'andurer vn dedain, fastid, & degouttemant de toute bonne viande, a cause des humeurs viciens, qui occupet & annuyet son estomach, quand on les peut mettre dehors tout bellemant? N'est ce pas grand cruauté de luy faire andurer si longuemant tels & samblables accidans, quand on la peut soulager facilemant, sans nuire à son ansfant? Que dis-ic, nuire: cela luy apporteroit vn profit inestimable, non moins que à la mere. Car voyés ce qui an reuiët, de laisser croupir

pir & seiourner ces excremans, cause de tous les maus que souffre vne femme ançeinte. Premierement la mere ieufne par force: car elle ne peut rien manger que valhe: ou si elle mange, le reuomit incontinant. L'ansant fait la melheur' chere qu'il luy est possible, tant qu'il trouue a choisir & trier de bon sang parmy le mauuais & excremanteus. Quand il n'y an ha plus, ou fort peu, il est cōtraint de se repaire de ce qu'il peut auoir. car la necessité le contraint de se ramplir, ou de foin ou de palhe (com' on dit an proverbe) tout ainsi que le cors de sa mere: dont l'vn & l'autre an andure. Serroit il pas mieus fait de vuider ces ordures, affin que la fame recourant l'appetit, & ne vomissant plus, fournit suffisamment de bonne nourriture, & à son cors, & à celuy de son ansant? Il ne faut craindre (cōme i'ay dit) qu'un legier

legier medicament fasse aucun tort
à l'enfant, nommemant le rhabarbe,
lequel en laissant astringion apres soy,
le fortifie plustost qu'il ne l'affoiblit.
Et que peut on tant craindre les me-
decines, quand il y ha des fames gros-
ses, qui des plus grands efforts, com-
me cheutes, coups, choleres, & fam-
blables, n'auortissent iamais? Il y en
ha assez, qui ne craignent pas d'aller
sur vn cheual trottier, danser la volte,
& des galhardes, etant grosses iuf-
que a la gorge: & craindront elles vne
medecine, qui n'agite aucunement,
ou fort legierement? laquelle appor-
te cette commodité, que le vomisse-
ment & le dedain se passet par son
moyen, avec la foiblesse de cœur, la
pesanteur & l'assitude, la courte ha-
leine, & autres facheus accidans de
la grosse, en vn cors plein de me-
chantes humeurs. Si quelque fame
est su-

est suiette à s'affoller de peu d'occasi-
on, elle doit ancor moins refuser ou
tenir pour suspects ces remedes. car
i'affirmeray bien touiours, q l'effort
de vomir, & la faute de se nourrir, luy
feront plustost perdre l'ansant, que
les legieres purgacions. Dequoy les
raisons sont fort euidantes, cōme i'ay
remontté. Car nous ne craignons le
purger, avec Hippocras & Galen, que
pour lagitation & grand ebranlemāt
que fait l'ellebore, & tels medicamās
fors : com' on diroit aujourd'hui de
l'antimoine. Or le vomissemant de la
groisse, secout bien plus le cors sans
comparaison, que nos legieres mede-
cines. Et quant a la saignee, nous ne la
craignōs pas, avec lesdits auteurs, que
pour la faute que peut faire le sang a
l'āfant: auquel on soubtrait par ce mo-
yen sa nourriture. dont il est contraint
à faute de municion quitter la place.

Et ne

Et ne lui soutrait-on ses viures, quand la mere ne mange rien, ou beaucoup moins que l'anfant requiert? Il me samble certainement, qu'on fait grād tort aus fames grosses, de les laisser ainsi languir, & andurer de ce que on se peut bien passer. Il an reuient ancor cette infelicité, que l'anfant ne fera iamais si sain qu'il eut esté, pour auoir esté longuement abreuué & repeu de telles immondices. Car son cors est plus anclin & suiet d'an accumuler des samblables: & luy faut prandre cent medecines an sa vie, pour vne qu'on luy a epargné, quand il estoit au ventre de sa mere.

SISIEME CHAP.

Pourquoy dit on, que qui refuse quelque chose a vne fame grosse, un orgeol luy nait an l'œil.

ORgeol, est vne petite tumeur ou anflure, languette an forme de grain d'orge (d'où ell' ha prins le nō) qui nait au bout & bord de la paupiere. C'est vn mallegier, & plus ampechant que douloureux. Il se resout, & s'an va an fumee le plus souuant: quelque fois suppure, & iette vn peu de fange. Quand on l'aperçoit à quelqu'un, on luy dit volontiers, vous aués refusé quelque chose à vne fame angeinte: ou si on luy refuse, on dit, vous aurez vn orgeol an l'œil. Ce sont petits quolibets, sobriquers, & comminations vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuuet & doiuet, aus fame grosses, lesquelles sont dangereuses d'auorter, pour vn grād desir de quelque chose, qu'elles ne peuuet auoir. Ainsi on menace les ansans qui maniet le feu, pour les an diuertir (à cause du

se du dangier qu'ils ne se brulet quelquefois, ou qu'ils mettent le feu an quelque androit de la maison) que cela fait pisser au lit. ce qu'ils craignent infinimāt, sachans qu'ils seroient fouëtés, s'ils y auoient pissé. Samblablemāt on leur dit, que la fleur du pauot rouge, qu'on nomme *Lagagne* an Languedoc (de ce qu'elle fait venir les yeus rouges & chassieus, à qui la regarde fort attantiuemant, s'il ha les yeus tandres & delicats, comme ha vn anfant) que le manier de laditte fleur les fait pisser au lit. A ceus qui sont plus innocens, on leur dit, que s'il boiuet an mangeant leur soupe, quand seront morts ils ne verront goutte: pour les detourner & dissuader, de rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'estomach. aussi d'autāt que le froid soudain apres ou parmy le chaud, gate les dans, & les
gen

genciues, qui sont fort molles & tanderes aus anfans. Ainsi est il de l'orgeol an l'œil, ou an l'une des paupieres, q̄ les credules craignent d'auoir, s'ils refuset à vne fame grosse ce dont ell' ha grand appetit: cōme si l'orgeol estoit vne punicion du dangier auquel ils mettet la fame d'auorter. Car de vray l'auortissement peut auenir (à celle qui y est aisee) pour vn grād desir, ou par depit & facherie qu'elle aura, de ne pouuoir obtenir ce qu'elle desire extremement: non moins que d'une grand' cholere, ioye, ou tristesse, & autre passion d'esprit. Car telles perturbaciōs causet quelquefois la mort subite aus famelettes, & aus vielhars, qui ont le lien & attache de l'ame avec le cors fort fragile & aisé a rompre: comme nous auons remontré au premier liure du Ris. Combien plus facilemant seront les passions

V

cause de la mort de l'enfant, & de l'avortissement? Les passions ou perturbacions de l'esprit, sont comme les vans & orages, qui agitent l'eau de la mer, & la font verser çà & là, de grand' impetuosité. Ainsi nous passions peu- uet tellement emouvoir & troubler noz humeurs, qu'ils verseront de toutes pars. Dont par vne cholere, ou vn depit, le sang menstrual qui estoit retenu a cause de l'enfant, maintenant agité & poussé an dehors, rait & amporte l'enfant, comme vn torrent qui roule vn gros rocher. Parquoy il est fort d'agereus de refuser quelque chose à vne femme grosse, mesmemant quand ell'est des plus phantastiques, & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs groisses difficiles: ou mesmes au contraire, qui sont trop paciantes, & se contraignent an dissimulant leurs appetis: de quoy l'affection
& ex-

& extreme desir croit d'avantage, pour estre ainsi caché. Marc Aurelle recite, que Macrine, tres-honnestre fame de Torquate consul Romain, etant anceinte mourut soudain, d'un extreme desir qu'elle eut, de voir un Ægipcien monocule (c'est à dire, n'ayant qu'un œil, & iceluy au milieu du front) qui passoit par la rue, au devant de sa maison : qu'elle n'osa voir: pour ne rompre sa coutume, de n'estre veüe a la fenestre (& moins sortir de la maison) durant l'absence de son mary, qui estoit à la guerre contre les Volsques. Le Senat eut grand regret de la mort d'une si vertueuse Dame. dont quelque tams apres, se souvenant de ce malheur, entre les privileges qui furent donnés aus Dames Romaines, qui s'estoient montrees fort liberales en la grand necessité de la Republique, leur donna cetuy-cy, qu'on

ne peut, ny osa refuser a vne fame an-
ceinte, aucune chose qu'elle deman-
dat honnestement & licitement. La
liberalité des Dames, qui occasionna
le Senat a les priuilegier de la sorte,
fut telle: Camille, très-renommé Ca-
pitaine, partāt de Romme pour aller
an guerre, fit veu solennel à la mere
Berecinthe, qu'il luy offriroit vne sta-
tue d'argent, s'il reuenoit avec la vi-
ctoire. Ayant obtenu l'accomplisse-
ment de son veu, il n'y auoit à Rom-
me de quoy le payer. An telle neces-
sité, toutes les dames de leur propre
mouuement, monteret au Capitole:
offriret & donneret liberalement,
mettāt au piés du Senat, toutes leurs
bagues & ioyaus, chaines, carcans,
bracelets, ceintures, anneaus, boutōs,
& affiquets, avec toute leur pierrerie.
Et vne d'elles, nommee Lucine, au
nom de toutes, pria le Senat, de n'esti-
mer

mer point tant le tresort qu'elles don-
noient si liberalemāt, pour faire l'ima-
ge de la mere Berecīthe, qu'ils n'e-
stīmasset ancor plus, q̄ c'estoint leurs
marys & ansans, qui auoint exposé
leurs vies, an hazar de les perdre,
pour obtenir cette victoire. Le Senat
emeu de cette grand courtoisie &
munifissance, les recompansa de cinq
beaus priuileges: desquel fut le sudit,
qu'on n'oseroit refuser aus fames 1.
grosses, ce qu'elles demāderoient hon-
nestemant. Le segond, que desormais 2.
on feroit honneur à l'anterremāt des
fames, an accompagnant leurs cors,
& leur faisant oraisons funebres, &
epitaphes. Le tiers, que elles se pour- 3.
roint assoir austamples. Le quatrie 4.
me, que chacune pourroit auoir &
tenir deus riches robbes, sans demā-
der au Senat congé de les porter. Le
cinquieme, qu'elles pourroint boire 5.

du vin, an cas de necessité & grande maladie. Voila commant touiours depuis on ha bien obserué, de complaire aus fames grosses: & on ha inuanté ce petit sobriquet, de dire, que qui refuse a vne fame anceinte, vn orgeol luy viét à l'œil: c'est a dire, quelque punicion manifeste (comme ce qui auient au visage) pour petite qu'elle soit.

SETTIEME CHAP.

*Pourquoy conseilhe on à la fame grosse,
de mettre la main à son derriere, si
elle ne peut soudain estre satis-
faite de son appetit.*

ON fait mille comtes des marques apparantes aus cors des anfans, toutes rapportees au grand desir & appetit non assouuy & satisfait, de la mere quād les portoit au vantre. Les
vns

vns ont comme vne cerise, les autres
 comme vne freize ou meure an l'une
 des leures, au nez, ou autre endroit
 de leur personne. Il y an ha qui repre-
 santet vne figue, vn melon, vn cou-
 combre ou autre fruit, à la cuisse, à la
 iambe, au pié, ou autre partie du cors:
 d'autant que la mere eut grand desir
 de tels fruits hors de leur saison: dont
 ell' n'an peut iouir. vn' autre ha com-
 me vn bec ou museau de lieure, vne
 teste d'alouise, ou de lamproye: parce
 que la fame an eut appetit, & n'an fut
 satisfaite. On comte d'une fame d'
 Auvergne, qui eut grand' phantasie
 de manger de la chair d'un bouchier,
 qui montroit ses bras decouuers fort
 blancs & charnus. elle contrainte de
 ce fol appetit, le dit au bouchier: qui
 fut biē si pitoyable, que sur le champ
 il talha vn loupin de chair de sa cuisse,
 & le luy dōna. La fame bien ioyeuse,

*Tout estre
 qu'il ne cou
 pa rit: mais
 luy fit plai-*

*fir de la
chair, qui
pand an tre
les cuisses.*

la mangea tout à l'instât ainsi cruë : & la voila fort contante. Elle fit deus anfans males : desquels l'un auoit cōme vne piece de chair au bout des leures : & l'autre auoit touiours la bouche ouuerte & beante. Cetuy-cy (comme on l'interprete) n'eut sa part du morceau, laquelle pand à la bouche de l'autre. dont il tient ainsi la siene ouuerte, de l'impression du desir qui luy an est demeuré : & dit on, qu'il est tout niays. On m'ha comté d'un autre, qui ha vne tache rouge incarnate à un androit de la main : laquelle tache deuient plus vermelhe, & se hausse an couleur manifestemāt, durant les vandanges. on dit que sa mere etant grosse, eut très-grand affection & extreme appetit de boyre du vin nouueau à la S. Ian, lors qu'il etoit impossible d'an auoir. Or ie ne veus pas icy disputer à plein fons, de la

la verité de ces choses, qui sont le plus souuant des comtes mal resonnés, & aussi mal fondés, que celuy de la bonne fame, qui disoit à son mary auoir angroissé d'un fils en son absance, seulement pour auoir mǎgé de la neige, sur vne grand anuie de mǎger de l'ozeilhe. Car, comme à vn anfant deia grand, & à vn homme parfait, naissent diuerses tumeurs & loupes de fasson diuerse, ainsi (& ancor plus facilemāt) peuuet estre faites ces marques des la premiere conformation: ne plus ne moins que sis doits, ou sis orteils, ou vn orteil party en deus, cōme à tous les anfans de monsieur de Ioyeuse, lieutenant general du Roy au païs de Languedoc. Et les marques ou taches qui sont sans tumeur, sont de mesme celles dont nous auons traité au 3. chap. du 2. liure. l'accorde bien touttefois, que la grand imaginacion &

& apprehensio de la mere, peut beaucoup sur le cors de l'enfant, à luy imprimer quelque marque: mais c'est principalement à l'heure de la conception, ou tout le long du tams qui est amployé a la conformation de l'enfant: que peut estre d'un mois: suivant ce que dit Hippocras, trente soleils (c'est à dire iours naturels) le forme: soixante le remuë, deus cens & disle parfont. Et c'est aussi adonc, que la fame grosse ha ses plus grandes anuies, comme ayant plus grandamas d'excremans retenus. An ce premier mois, dedié a la conformatio de l'enfant, la vertu imaginatiue ha bien assez de force: dequoy i'ay donné plusieurs exemples & raisons an ma preface du segond liure du Ris. Mais quand l'enfant est ia du tout formé, & qu'il se remuë, etant fortet, il n'est plus suiet à ces impressions, s'il n'y a
que la

que la simple imaginacion de la mere, pour grande & forte qu'elle soit, à mon auis. Je dis, simple imaginacion. car s'il y a quelque mal au cors de la mere, il pourra bien paroître au cors de l'enfant, au mesme endroit. Comme on ha veu quelque fois en la ville de Nismes, vne femme auoir vn carboncle sur l'épaule droite : qui la fit auorter le 8. mois d'une filhe, qui auoit aussi le carboncle au semblable endroit.

Venons maintenant au propos, que la femme grosse est conseilée, de mettre la main à son cul, si elle ne peut estre soudain contentee de ce qu'elle desire. Le vulgaire ha opinion, que si durant cette affection & phantasie, elle se touche le visage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de son cors, au semblable endroit il paroïstra à l'enfant, vne marque de

que de ce que la mere ha eu appetit. Et pource, affin que cette note soit cachee, il vaut mieus que elle soit imprimee aus fesses, ou autre lieu que le vetemant couure. Or si le precedant que l'on craint est vray, c'est tres-bien auisé: mais ce sont reueries, de panser que si il y doit auoir impressiõ au cors de l'anfant, ce soit an samblable lieu que la main de la mere touche premieremant. Car an cela il n'y a raison aucune, ny apparance: ou il faudroit pour le moins, que premieremant il apparut au cors de la mere, an l'endroit de sa personne qu'elle auroit touché: & de là se pourroit communiquer à l'anfant, comme nous auons dit cy dessus d'un carboncle. Et ie pãse qu'il n'y a nom plus d'obseruacion, ou d'experiance, que de raison: ains ce n'est qu'un dire commun, sans aucun fondemant, sinon (comme on dit) par auis du pays.

HVITIEME CHAP.

*Des fames qui manget a-force codignac
durāt leur grosse, pour faire que l'an-
fant ayt bon esprit : & des raisins de
panse, à ce qu'il ayt melheur veüe.*

ON fait vulgairement, que le codi-
gnac retrainet & resserre le flux de
ventre, confortant la vertu retentrice
de l'estomach & des boyaus, de sa
qualité astringente, qui est bien mani-
feste. Les bōnes fames ont de là prins
aui (cōme ie panse) que le codignac
peut seruir aussi à la retentive du cer-
veau, que nous appellons memoire.
Et pour tant elles diset, que le codi-
gnac fait auoir bon esprit à l'ansant
mesmemant qui est dans la matrice.
car etant mol, il ressoit facilement à tout-
tes impressiōs. On appelle *Bon esprit*,
bien comprendre, & retenir promp-
temant ce qu'on ha aperceu. Pour le
com

comprendre, il faut de la mollesse, plus-tost que de l'astringion, laquelle est rude & seiche. Mais on n'estime rien le comprendre, si on ne le retient assés de tams. Or l'anfant est si mol, que ses impressions sont presque tout ainsi, que l'écriture an l'air & an l'eau: ou (pour mieus les comparer) à ce qu'on imprime dans la paste, ou la cire fort molle. Ce n'est que tams perdu. il faut quelque fermeté a ce qui doit retenir. Ainsi l'anfant n'ha comme point de retantive, iusques à tant que son cors soit vn peu deseiché. Voila pourquoy on dit, que le codignac (qui est astringeant & dessicatif) luy fait auoir melheur esprit. Mais cela est il bon? Nany, pour beaucoup de raisons. premierement la mère, qui est communemāt plus constipee an cet estat, se constipe dauantage mal à propos. Segondement, le codignac à l'adroit

droit de l'anfant, ne fait rien qu'o puisse estimer: ou que vn'autre viande exsiccativue n'an fasse bien autant. Mais il n'est pas bon que l'anfant devienne sec. la mollesse naturelle sert a l'augmentacion de son cors, lequel demeure court, quand la paste est fort seiche. D'alheurs, celuy qui nait plus sec, est plus-tost vieus, & a bout de chemin: ce que chaque vn veut euitier & fuir tant qu'il peut. Aussi voit on, que les anfans qui ont tant d'esprit, ne sont de longue vie. Dont les bonnes gens diset bien: il n'estoit pas pour viure, car il auoit trop d'esprit. La raison est, que les accions principales de l'esprit remuant & fort vif, desechet le cors, qui an est presque incessamment traualhé: & le cors deseché, aguise l'esprit: mais ce n'est pour durer longuemant. Pourquoy il ne faut rien forcer nature: & puis que
c'est

c'est le naturel d'un enfant d'estre mol
& humide, q̄ cela le fait mieus croi-
tre, & viure plus longuemant, il ne se
faut soucier du bon esprit: lequel ne-
antmoins sera assés bon, si le cors est
bien tamperé. car la principale acciō
de l'homme tamperé, est la prudāce,
comme dit Galen au premier liu. des
complexions ou temperamans. Et il
est bien tamperé, s'il est bien né &
bien nourry: ayant esté engendré &
conceu de parans bien sains. Les ex-
cellātes memoires, & tres-promptes
concepcions, ne sont pas tant loüa-
bles, que cuide le vulgaire. ce sont
des intemperatures du cerueau, l'une
trop seiche, l'autre trop molle. Aussi
tels cerueaus ne sont pas des plus sa-
ges: comme nous auons obserué an
plusieurs d'une memoire mōstrueuse
(si i'ose ainsi parler) touttefois impru-
dans, egarés, euantés, & etourdis cō-
me

me le premier son de matines. De tels on peut bien dire, qu'ils ont tres-grand esprit, sauoir est à comprandre & retenir tout ce qu'ils veulet : rien ne leur echape. Mais an discours, raison & iugement, ils sont plus cours q̃ plusieurs autres de memoire glissante, ou moins solide. L'homme bien tamperé (qui est aussi prudent par consequant) ha toutes les facultés moderees, & nulle excessiue : comprenant assés tost, retenant assés bien, & sage an perfeccion. Il ne faut donc pas estre si sogneus du bon esprit, ou de la grand memoire, q̃ le iugement (principale accion de toutes) an resfoiue aucun preiudice.

Touchant a l'autre point, des raisins de panse, ou passerilhes que nous appellons an Languedoc (c'est *vue passe* an Latin : & la plus renommée, est celle de Damas an Syrie) il y a

X

point merueilleus. Dont c'est tres q̄
 biē fait, d'exhorter les fames grosses
 d'an vser plainemant: & mesmes cel-
 les qui sont autremāt degoutees. car
 on mange assés de cela, plus volon-
 tiers que de la chair & du potage.
 Presque samblable à cetuy-cy, est le
 propos qu'on dit, q̄ le premier mor-
 ceau va à l'anfant: dequoy nous trai-
 terons au chap.suiuant.

NEVVIEME CHAP.

*S'il est vray, que le premier morceau que
 mange la fame anceinte, va
 à son anfant.*

L'Ignorāce de l'anatomie, fait dire
 au populaire beaucoup de pro-
 pos absurdes & ridicules, de choses
 impossibles. Comme j'ay ouï dire à
 vne Nonnain, se vantant de la beauté
 de son teint, quand elle estoit saine &

plus ieune : que si elle beuuoit du vin rouge, on le voyoit dessandre par les veines du col, tant ell' auoit la peau blanche & futile, & le teint delicat. Elle ne sauoit pas, que le vin ne passe par les veines, allât à l'estomach : ains par vn tuyau, nommé œsophage, qui est au derriere de la gargamelle. & qu'il est impossible, qu'on aperceut la couleur du vin, quand il passeroit bien par les veines: puis que on ne voit pas la couleur rouge du sang, qu'elles contienet. I'ay ouï dire a des soldats, auoir veu vn œil sortir hors de la teste d'vn homme, que le blessé auoit dedans sa main : & qu'il luy fut soudain remis an sa place, & si bien accommodé, qu'il an vit comme au parauant. D'autres comtet le samblable d'vn nez couppé antieremant, & cheu a terre. Il y an ha qui font des autres comtes ou discours, impossibles

bles an nature de toute impossibilité, lesquels sont pour rire. Tel peut estre dit, celui qui nous est proposé: que le premier morceau de la mere anceinte, va à son enfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuide que l'enfant qui est au ventre, mange & boit comme la mere: & ne fait pas, qu'il soit nourry du sang seullement, lequel il tire à soy par son nombril.

Car il vit dans le ventre, comme vn ⁺ *observation*
fruit pandât a l'arbre, qui attire le suc
 alimentaire de la plante sa mere, par
 le pecoul ou queuë. L'enfant ne prād
 rien par la bouche, iusques a tāt qu'il
 soit hors du ventre: & le premier ali-
 mant qu'il prād adonc, c'est l'air, qu'il
 n'auoit ancor inspiré. Et quand l'an-
 fant qui est au vātre, vseroit de la mes-
 me viande que fait la mere, ainsi que
 cuide le vulgaire, il ne s'ansuiuroit
 pourtāt, que le premier morceau fut

lien, plus tost que le dernier, ou que
autre porcion de la viande. Car tout
ce que mäge & boit la mere, se mesle
ansamble dans son estomach, se cuir
& digere ansamble, & y arreste (si l'e-
stomach est bon) tant que tout soit
reduit an vne sustance, du tout sam-
blable an couleur & consistance, qu'
on nomme Chyle: & est cōme orge
mondé bien delié, sans aucune inega-
lité. Puis quand l'estomach s'an est
rassasié & nourry, il reiette le surplus
aus boyaus: d'où le foye attire ce qui
est le plus propre a cōuertir an sang,
par le moyē des veines mesaraïques.
& de tel sang est anfin nourry l'anfāt.
Il est vray, que le foye, & les autres
parties du vātre, peuuet bien a la ne-
cessité, succer & raur de l'estomach
quelque porcion de ce qu'il ha n'a-
guieres prins, auant que tout soit di-
gest & cuit: & ce, par les veines com-
mu-

observation

munes des dittes parties avec l'estomach : par lesquelles aussi l'estomach famelique, attire de toutes pars à soy les humeurs qu'il en peut obtenir. Mais que le premier morceau s'an alhe à l'enfant, il n'y a aucune vraysemblance, ne probabilité. Car il est nourri de sang tant seulement, comme dit est, & dans le cors de la mere, il y a toujours du sang pour luy fournir, & mesmes à l'entour de la matrice, où il se rend pour lors plus copieux. Il est vray aussi, que l'enfant affame la mere quand il est deia grand, & consume beaucoup de sang : dont la mere est contrainte, de manger plus que de son ordinaire : autrement elle sent des foiblesses, & euanouyt facilement. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que l'enfant attire la viande : & qu'à faute de viande, il amploye le sang, lequel fait depuis faute à la me-

re. & que pource il falhe que la mere
soit mieus nourrie, ains il faut qu'elle
soit mieus nourrie, à ce quelle ait plus
de sang, qui suffise & à elle & a l'an-
fant, lequel est nourri de sang, tout
ainsi qu'un des membres de sa mere.
Pourquoy donc dit on si cruëmant,
que le premier morceau va a l'enfant?
N'y a il aucun fondement de raison
an ce propos? Nous tenons que la
plus part des phrases & locutions po-
pulaires, sont de main an main venuës
des philosophes, & autres diuins per-
sonnages, qui ont anseigné le vulgai-
re a bien viure. Ce propos an est il
point venu: ou s'il est d'une pure igno-
rance de l'anatomie du cors, comme
nous auons proposé au commence-
ment? Le peuple temoigne bien telle
ignorance par ce propos: mais il peut
estre aussi, qu'on le luy ha balhé ainsi
grossierement, eu egard a sa capacité:
pour

pour exorter les fames anceintes a se bien nourrir: comme il est tres-necessaire, a ce que l'anfant n'ayt faute de bon sang: dont il soit robuste & sain, sans preiudice de la mere. Et pourquoy dit on cela plus-tost du premier q̄ des autres morceaux? Il est aisé a entendre, qu'on ne veut pas dire simplemant & etroitement d'un morceau, ou bouchée de quelque chose que ce soit: ains de la premiere viande, cōme s'il y a du moutō & du beuf, il faut que la fame anceinte commance au mouton: & s'il y a ancor vn chappon, ou vne perdrix, quelle māge plu-tost de cecy, que du mouton: & ainsi des autres viandes qui sont de melheur digestion. Quelle commance par vn bon potage, & laisse le fruit, la salade, & autres viandes Espagnolles an arriere. Car si elle suit ses appetits phantastics, & se prend du commancemāt
a vn an-

a vn' andoulhe, soucisse, boudin, anchoye, ou sardine salees, il est a craindre, qu'elle se ramplisse trop de ces coquinerics, & ne puisse apres manger du melheur. Pourquoy on luy cōselhe fort biē de cōmancer au moins par quelque bonne viande: & pour le luy persuader on dit, que le premier morceau va a l'ansant. Car on fait, que les meres sont naturellemāt plus sogneuses & curieuses de leur portee, que d'elles-mesmes. dont on ne les peut mieus inuiter a se bien nourrir, que an disant, que cela est bon & necessaire a l'ansant.

* *
*

FIN DV TROISIEME LIVRE.

*il faut que l'enfant
ay la conception
il faut manger
bonne viande
Quoy l'enfant
ne refuse*

QVATRIEME
LIVRE DES ERREVRS
POPVLAIRES, TOV-
CHANT L'ANFAN-
TEMANT ET LA
GESSINE.

PREMIER CHAPITRE.

*Que l'os Bertrand ne s'ouure point, pour
donner passage à l'enfant.*



OMME j'ay dit au
dernier chap. du
prochain liure, l'i-
gnorāce de l'ana-
tomie, est cause de
plusieurs propos
absurdes & ridicu-
les. comme de dire que l'os Bertrand
(c'est du penil, an Latin *os pubis*) se ou-
ure & elargit pour le passage de l'an-
fant.

fant. Car le vulgaire ne peut comprendre, qu'un si grand cors puisse sortir par le conduit ordinaire: qui est communement a la mesure du membre viril (touttefois dilatable) sans grande violence. & que c'est la cause des fortes douleurs que font la femme qui accouche, sur tout de ses premiers enfans. Car depuis que cela ha esté souvant ouuert, il ne fait tant de mal. Pour cette raison on dit aussi, celles qui sont mariees plus tard, ou qui autrement sont agees avant que d'anfanter, y andurer le plus: d'autant que leur cors, etant plus dur & sec, tels os ne s'elargissent qu'avec difficillement, dont les enfans meurent bien souvant au passage. Aucuns disent au outre, que les matrones & sages-femmes de Genes, pour euitier ces difficultés, quand les filles naissent, leur anfondrent ces os, à ce qu'ils demeurent toujours separés

parés & elargis: tellemant que les femmes n'ayet aucune peine, quād viendront a anfanter. Voila beaucoup de sotteries & mansonges, procedantes d'une ignorance la plus grossiere qui fut iamais. Car il faut antandre, que l'os Bertrand est la conionccion de deus grans os, qui font les flancs aus deus coutés, ausquels os s'attacher les cuisses. Ladite cōionccion est faite moyenāt vn tandron ou cartilage, qui les tient liés si ferme, qu'il est impossible de les separer, sans talher ledit cartilage. Ce qu'on peut aysemāt comprendre, si on les voit au decouvert, comme quand nous faisons l'anatomie. Et de l'anfondrer (comme à vn chappon, ou a vn' autre volalhe, pour la faire paroître plus ample, & de plus beau rancontre) cela ne se peut faire, sans notable nuisance des parties qui sont au deffous: sauoir est, la

la vessie, la matrice, & le gros boyau. Joint q̄ de l'anfondrer, il s'ansuiuroit plus grand difficulté a la groisse & a l'anfantement, que de commodité, a raison de la cōpression faite interieurement: sinon que lesdits os se releuassent par apres, & restassent desioins. Mais ie ne vois pas que cela se puisse faire: outre ce qu'il n'est aucun besoin qu'ils s'ouurent, ainsi que nous dirons tantost. Mais d'où est venu ce propos des Geneuoyses? Il n'y a fausseté vulgaire & commune, laquelle n'ayt quelque fondemāt, qui est cause de son erreur. C'est (a mon auis) que ces fames là ont communemāt plus aysee deliurance que les autres, ainsi qu'on dit. parquoy on ha pansé, qu'elles auoint le passage plus ouuert: & de là on ha forgé le sudit moyen. Je dirois plus volontiers (sauuāt l'honneur de celles, qui sont chastes & fa-

& fames de bien, car par tout il y an
 ha d'vnes & d'autres) que les Gene-
 uoyſes, *donne ſenſa vergogna*, com-
 me dit le prouerbe, pour la plus-part
 laſciues & prodigues de leur hōneur,
 ſe randet par la frequance du ieu d'a-
 mours, plus habiles & promptes a
 l'anfantemant. Car les putains ſont
 comme paitries de pluſieurs palhars
 infaciabiles: dont leurs parties hon-
 teuſes ſont ſi vſees, que le paſſage biē
 frayé, eſt aiſé a l'anfant. Auſſi qu'elles
 iouēt tāt du cropion, partie an ce fait
 principale (ie diſ quant a l'anfante-
 mant, comme on antandra cy apres)
 que venant a faire vn anfant, le cro-
 pion eſt fort ſoupple a preter & a cō-
 ſantir. Les autres fames qui l'agitēt
 moins ſouuant: l'ont plus roide, & ſur
 tout les vielhes, qu'on epargue plus
 que les ieunes, meſmes an mariage:
 dont elles durent plus long tams. & ſi
 elles

elles ont plus de mal des derniers anfans, q̄ des premiers, cela an est cause. De mesmes les filles qu'on marie vn peu agees, ont grand peine a l'anfantement : parce qu'elles n'ont acoutumé de ieunesse a remuer le cropion, tandis qu'il estoit tandre & cartilagineus. Dequoy on peut antandre, que ce n'est an vain qu'on marie les filles plus ieunes que les garsons : combiē qu'il y a plusieurs autres raisons, plus politiques que naturelles. Les villageoises, & autres fames de labeur, qui fond ordinairement grand' exercice, & sont plus debout qu'assises, ont beaucoup plus aysee deliurance, que les marchandes & bourgeois, qui sont le plus souuant an repos & assises, ne trauahant a autre chose plus que an ouurages & couture. Parquoy Lycurge ordonna tres-sagement aus filles & fames Lacedemoniennes, ou
Spar-

Spartanes, l'exercice de la luitte antre elles, pour les rãdre plus fortes à soutenir toutte sorte de peine, & mesme au travail de l'ansant, à ce qu'elles en eussent melheur deliurance. Or que le cropriõ soyt icy le principal, les fames qui ont ansanté, le peuuet temogner. car leur principale douleur (outre celles des reins) est au-dit lieu, & non à l'os Bertrãd, lequel deuroit au moins douloir par ces ligamans sansibles, s'il étoit ouuert de violence, comme pãse le vulgaire. Mais c'est le seul croprion qui anduré d'estre violãmant pressé & reculé, pour donner passage à l'ansant, antre luy & l'os Bertrand, lequel ne bouge aucunement. Le croprion est vne petite queue, composee de quatre osselets, laquelle est plus longue à certains Anglois, que aus autres. Les Grecs l'ont nommẽ Cocyx, à la samblance d'vn bec de Coc-

Y

cu. Je ne say si pour cela, les François apellet Coccu, celuy qui permet à sa fame de remuer ceste partie là à l'appetit d'autrui. Car de l'appeler Coucu, pour samblable fasson de faire, q l'oysseau nommé Coucu, ce seroit trop grand faute: d'autant q le Coucu ne permet pas à autre oysseau de nicher ou pondre an son nid, ains au cōtraire il va pondre au nid d'autrui. C'est de la Verdalle propremāt (quel ques vns l'appelet an Latin *Cutruca*) qui est vn petit oysseau: lequel ayant fait cinq ou sis œufs, le Coucu les vient manger: & puis au mesme nid il pōd vn œuf, qui est beaucoup plus grand que ceus qu'il ha mangé. dont la Verdalle se pourroit biē auiser, veu la notable differāce, pour peu qu'elle fut auisee. Mais ell' est ainsi abusee, qu'elle tient pour sien ce qu'elle trouue dans son nid. dont elle le couue, & puis nourrit le petit qui n'est pas sien.

On dit qu'il an auient ainsi le plus sou
 uant, nompas touiours : car autremât
 la race des Verdalles finiroit bié tost.
 De ce propos on peut antandre, que
 le mary est improprement dit Coccu,
 an cette significacion. car c'est au pa-
 lhard adultere d'estre ainsi nommé.
 Mais du Coucu, c'est à dire Cropion,
 il est bien diffamé, sur tout quand il y
 a de sa faute. Les Italiens l'appellet
Becco, pour la mesme raison, a cause
 de ce bec : qui est plus proprement
 dit, que d'un Bouc. car le mot de *Bec-
 co*, signifie l'un & l'autre. C'est donc
 le cropion, qui s'estant fort remué au
 plaisir de la conception, ha depuis a
 souffrir extansion douloureuse, quād
 l'ansant doit sortir. L'os Bertrand, qui
 au ieu d'amours n'ha bougé, ains cō-
 me vn anclume ha soutenu les coups
 & le fardeau, ne bouge an l'ansante-
 mant, & n'andure aucun mal.

SECOND CHAP.

*S'il est bon de faire assoir la fame sur le
cul d'un chauderon chaud: ou de luy
mettre sur le ventre le bonnet de son
mary, pour auoir melheur deliurãce.
& quels sont les melheurs moyens de
accoucher.*

CE propos seruira de confirmaciõ
au discours precedant. C'est, que
les bõnes fames de village a l'antour
de Mompelier ont eprouuë, que si
celle qu'est trauallee d'anfant, s'assied
sur le cul d'un chauderon, qu'on ha
leuë presantement du feu, ell' anfan-
te plus aysement. Nous sauons que
tel chauderon, auquel n'aguere l'eau
boulhoit, ha le cul tiede, qu'on dit
froid an comparaisõ du reste, qui est
chaud-brulant. Or cette tiedeur re-
mollit le cropion, & le rand plus faci-
le a ceder: comme font les fomanta-
cions

cions remollissantes, que nous vsons
à cet effet. Mais on les applique com-
munement mal a propos sur l'os Ber-
trand, & an la regiõ de la matrice sur
le deuant. Il faut qu'elles soient sur le
cropion : autrement ne seruet de rien,
& nuisset, que pis est. Je dis qu'elles ne
seruet de rien sur *l'os pubis* : car il n'ha
à se remollir pour ceder aucunement.
Et elles nuisset a la matrice, an tant q
la remollicion rompt la force de sa
vertu expultrice, laquelle ne requiert
sinon astriccion. Dont tant plus on
rand laxer la matrice, tāt plus on ener-
ue sa vigueur a pouffer l'enfant de-
hors. Parquoy les bonnes fames de
village le prenent mieus, de faire assoir
sur le cul du chauderon chaud, celle
qui trauaille d'enfant. Il y a moins de
raison à ce que les mesmes villageoi-
ses font, de mettre sur le ventre de la
fame, le bonnet ou chapeau de son

mary. sinon parauanture que y etant mis, on serre le ventre par dessus le bōnet: qui an ce cas sert de cōpresse, pour ayder à l'expulsion, Mais ie pense qu'on le fait an ieu, au moins qu'il a esté ainsi introduit: & que depuis on le prand a bon eciant. Et le ieu peut estre prins de cette sorte: Que les marys volontiers s'excuset & defandet de n'assister a tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre, pour s'y aider. & si on n'an peut auoir autre chose, on leur retient le bōnet, qu'on met sur le ventre de sa fame: comme an disant, de l'homme est prouenu' cette anfleure de ventre, comme s'il auoit la pointe venimeuse: luy, ou son bonnet, appliqué là dessus, sert de contre venin, & fait passer l'anfleure. Mais ie trouue bien plus raisonnable, que ce soit luy mesme, qui de son vātre couure le ventre de sa fame. nom-
pas

pas q̄ la tiede chaleur vigorant celle de la fame, y fit tant, que la copulaciō accoutumee. Car la fame an se remuant tant soit peu, ebranle doucement & plaisamment le cropion: & la semance du marry rand le passage glissant, beaucoup mieus que ne font les caus. C'est l'vrine de l'anfant, laquelle à ces fins doit sortir la premiere. Je say personnes qui an vset ainsi, dont leurs fames se trouuet fort bien, & ont aysee deliurāce. Aristote mesme nous auertit de ce point. Il faut maintenant auiser, de la situacion an l'acte de l'anfantement. Aucunes veulet estre debout, soutenues de quelques vns. les autres assises an vne chaire percee, ouuerte par deuant: & les autres couchees. Je laisse choisir à celles qui ont tout eprouué, la maniere qu'elles trouuet la plus aysee. I'auertis seulemant, qu'on auise que le cro-

*Liure 7. de
l'hist. des a-
nim. cha. 4.*

De l'enfant } pion soit libre, & nō pressé, affin qu'il
se puisse librement reculer. A quoy
seruiroit infiniment l'etre debout, si
on le prenoit a propos, & sur le point
que l'enfant se presante, sans laisser ou
travailler an vain la pauvre fame. Car
oultre ce que (comme dit est) le cro-
pion, par telle situacion est an grand
liberté. l'enfant de sa pesanteur dessan-
dant mieus, aide à sa deliurance. Il y a
des dames & damoiselles qui vset
des lits, qu'on nomme de travail, par-
ce qu'on les amplye seulemāt quād
elles sont au travail de l'enfant. Ce ne
sont propremāt des lits à se coucher,
ains chaires ouuertes pardeuant : qui
ont des bras & piés faits a propos,
pour y attacher les bras, cuisses & iā-
bes de la fame, avec des liens mols &
larges. mais tant fermes & assurés
(sans les blesser aucunement) qu'elles
ne se peuuet bouger an faſſon que
ce

ce soit, hors mis le cropion. Cela est bon & bien aysé, pourueu qu'on l'employe bien sagement.

C'est chose de grand importance, de faire que la fame se deliure heufement: veu le dangier qu'elle & son anfant passet, quād il y a quelque difficulté. Dont a bon droit on nomme *Sages-fames* les matrones ou leuandieres: car il faut qu'elles soient biē prudantes & auisees: sur tout quand il y a deus ou trois anfans a sortir. car elles sont bien ampechees quelquefois d'vn. Que sera ce quand il s'an rācontret neuf, cōme i'ay escrit au premier chap. du troisieme liure, qu'il auint à madamoiselle de Beauuille, à celle d'Arles, & a Padouë? l'antans que an la maison de Stourneau an Perigort, arriua vn fait samblable, ya plus de trois cens ans. La dame fit neuf anfans males d'une vantree: &
an

an voulut exposer les huit. qui furent heureusement preserues (par la grace de Dieu) du bon rancontre de leur pere. Tous les neuf vequirent, & furent prouueus de grans etas, quatre an l'eglise, & cinq au monde. Des ecclesiastiques, l'un fut euesque de Perigueus, & abbé de Brantaume: l'autre euesque de Pamies: le tiers, abbé de Grand-selve, & le quart de la Casse-Dieu. De ceus du monde, l'un fut lieutenant de Roy a la Reole contre les Anglois: l'autre eut un gouuernement an Bourgogne: les autres trois furent an grand credit aupres du Roy. On voit ancor auiourd'hui tout ce mystere, peint an vne sale du chateau de Stourneau: ainsi que m'a dit le sieur de Stourneau (yssu de cette tres-illustre & ancienne maison) l'un des maires de l'hotel du Roy de Nauarre, Henry troisieme de ce nom: auquel Dieu doint tres-bonne vie & longue.

TROISIEME CHAP.

*Que les matrones falbet grandement,
de n'appeller des medecins a l'anfan-
temant, & autres maus peculiers des
fames : & que mesmes les sages-fa-
mes doiuet estre ansegnees des me-
decins.*

L'Outrecuidance & presompcion
d'aucunes fames est telle, quelles
panset s'antandre mieus a toutes ma-
ladies peculieres des fames (comme
à la suffocacion de matrice, l'auortif-
semant & anfantemant) que les plus
suffisans medecins du mōde. Parquoy
ne les y daignet appeler, si ce n'est au
mal de la matrice, apres y auoir am-
ployé toute leur sciance: & l'auortif-
semant ou anfantemāt, quand il y sur-
uiuent quelque accidant de fieure, ou
autre difficulté. Je trouue bien bon &
raisonnable, qu'elles fassent antr'elles
leurs

leurs petits remedes accoutumés, & que les leuādières pratiquet leurs experiances, & la dexterité qu'elles peuvent auoir acquise de leur pratique. Mais si elles cuidet que les medecins ne sachent tout cela ancor mieus qu'elles, il y a grād erreur an leur comte. Touttefois nous leur quittons cette partie de la chirurgie, quant à l'anfantement: parce qu'il est plus honeste que ce metier là se fasse de fame a fame ez parties honteuses: cōme nous auons quitté tout le reste aus professeurs de chirurgie. pour nostre solagement, & à ce que les malades fussent mieus secourus, ayans deus ministres pour vn. Mais le medecin n'est point dispancé d'ignorer aucune chose de ce que traitet les leuandieres, nomplus que des autres operacions chirurgicales: & est bien seant qu'il assiste par tout, s'il est possible, au moins pour
peu

peu qu'il y ayt de difficulté. Car toutes maladies sont de sa connoissance & haute iurisdiccion. Tous ceus qui se meslet de traiter aucun mal ils sont subalternes au medecin: comme les chirurgiens, lesquels ont iurisdiccion moyenne, & les leuandieres qui ont la basse. Or l'anfantement est vn mal, duquel plusieurs & fames & anfans an meurent. & l'auortissement encor plus: d'autant qu'il est contre nature. Ne faut il pas donc que le medecin y soit surintendant? Mais pour n'auoir la peine de se trouuer partout (veu mesmes que le plus souuant il n'y a pas beaucoup a faire pour la leuandiere) il suffit que les fames qui an font profession, soyent instruites des medecins, & sacher la raison de ce qu'elles pratiquet. Et pour certain an vne Republique bien policiee, il faut que les medecins montret aus sages fames l'anatomie

tomie des parties qui contiennent l'enfant, celle qui luy donnet passage, & qui aidet a le pouffer dehors: afin que elles puissent artificiellement comprandre la vraye methode de proceder a leur operacion. Autrement elles y vôt comme aueugles & ampiriques sans sauoir ce qu'elles font. Et de cette ignorance, la plus part de ces dames deuienet outreuidees, & presomptueuses. mais sur tout, si elles ont quelquefois eté amployees pour quelque grand dame, ou anuoyees querir de loin. De cela deuenues arrogantes, si vn medecin leur dit ou remôte quelque chose, elles s'en moqueront, ou le ranuoyeront loin. Ainsi dit bien Terance, qu'il n'y a rien plus inique & iniuste que l'ignorât. car il ne trouue rien de bon, que ce qu'il fait. Je me suis trouué quelquefois visiter vne dame malade, avec feu mōsieur Rondelet

delet, laquelle se plaignoit grandemât de suffocacion de matrice. Nous y rancontrames vne fois antre autres, vne vielhe matrone, qui nous rebrouâ & donna cōgé des l'antree de la chambre, an disant que la malade n'estoit de noltre cognoissance, que cette fame estoit anceinte, & que cela n'estoit de noltre metier. Comme si nous n'etions pour discerner la grosse, d'une disposicion contre nature: ou si la fame anceinte, d'alheurs etant malade, estoit exante de nos remedes. Ce pendant laditte fame ne se trouua pas grosse: apres que la vielhe matrone eut demeuré aupres d'elle, à faire bōne chere deus ou trois mois durant, aus depans de la pauvre fame. O quelle folie! quelle temerité! voila dequoy il me fait mal: nompas que les fames pratiquet antre elles quelques petis remedes: lesquels toutte-
fois

fois ne sont de leur inuancion, ains les ont aprins quelquefois des medecins, & puis elles se les communiquer de main an main. Car les fames n'inuantaret iamais aucun remede. tout sort de nostre boutique, ou est sorty de celle de noz predecesseurs. Parquoy elles sont fort ignorantes de panser, que nous les ignorons, & qu'elles y sauert plus que nous. Mais les bonnes Dames se demantent enidammant, quand elles nous appellet au secours, ne pouuant venir a bout de leur antreprise. Car si nous pouuons le plus difficil, ne sauons nous le plus aisé & vulgaire, qui est comme nostre alphabet? Il feroit bon dire à vn qui fait biē lire & ecrire, qu'il ne cognoit pas les lettres.

QVATRIEME CHAP.

De faire bonne mesure aus garçons, & non aus filhes: & cōmant il faut gouverner la vedilhe. & si celle des filhes sert, a leur faire des amoureux.

L'Homme n'est pas plus-tost né, qu'il andure la chirurgie: c'est an l'incision de la vedilhe, faite par les sages-fames, apres l'auoir bien liee contre le vantre, ou sera deormais le nombril. Or les bōnes fames, sogneuses de la conseruacion du genre humain, remontret volōtiers & requieret charitablemant aus sages fames, quand c'est vn fils, que luy fasset bōne mesure. Car elles pāset, que le membre viril prandra là son patron, & qu'il deuiendra plus grand, si ce qui pād ancors du nombril, est demeuré biē long. Quant aus filhes, il ne s'an parle point. car si la vedilhe gouuerne ou transmuē le cōduit, qui va a la matrice

Z

(lequel repond a la verge de l'homme, comme la gaine au couteau) les fames voudroint bien, qu'il demeuracourt & etroit. car il ne s'agrandit q̄ trop. Mais elles s'abusent, & ont mal retenu ce que peuuet auoir quelque fois remontré les anciens medecins aus leuandieres: c'est, que quād elles vienent à lier la vedilhe d'un garson, la laisset bien lache, sans tirer an dehors. Car si elles la liet fort rasibus du vantage, la vessie qui an depand par un liē, an est plus retiree an dedans: & le membre viril par consequant an est racourcy: car le tuyau commun a l'yrine & a la semance, depand du col de la vessie. Ainsi importe assés à la longueur du membre, qu'on ne lie tant pres du vantage la vedilhe: non pas qu'on an laisse pandre beaucoup. car cela ne sert de rien. Au contraire, il sert aus filhes, qu'il soit tiré & lié fort

fort rez. affin que la matrice, qui tient à la vessie, an etant retiree, aye le col d'autant plus etroit, qu'il est plus alōgi. Et voila le secret. Il faut aussi bien auiser, que la vedilhe soit liee ainsi qu'il appartient. Car à faute d'estre bien liee, quelques ansfans meuret, an perdant tout leur sang par là. Auquel dangier fut ma fame Loyse de Guichard, ainsi que raconte sa mere. Dōt fut iugee des fames qui y assistoient, qu'elle n'auroit iamais grand couleur au visage, pour la grand perte de sang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. I'ay vn autre auertissemant con- 2. cernāt la santé, qu'il ne faut mepriser, comme l'on fait communemant. c'est de la porcion pendante, qui se meurt de peu a peu, & an fin tombe de Gāgræne, ou plus-tost de Sphacele. Les sages fames communemant la couchet contre la chair nuë du vantage de

l'anfant : dont il auient que le pauvre petit fant de grands douleurs, & tranchees de vantre. Il crie nuit & iour, sans qu'on s'auise de ce qui l'offāce. & on accuse mille choses qui ne sont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuse les seides (c'est à dire, des poils comme ceus des porceaus ou cheuaus) qui sont dans le vantre de l'anfant (diser ils) & luy font des tranchees. Dont les bonnes fames, trampet & fomantet l'anfant, & sur tout son vantre, d'un lessif doux, fait de sermāt, auquel elles iettet vne pognée de palhe brulce. An frottant le cors de l'anfant, les porcions de cette palhe se trouuet parmy les doigts : & adonc elles montret cela aus assistās, an disant, que ce sont les seides qui fortet du cors de l'anfant. Et ainsi le mal se passe : mais cest proprement la vertu de la ditte fomantacion, qui efface le froid

froid imprimé au ventre de l'anfant, d'où procedoient les tranchees, comme de la cholique : & nompas qu'il y eut des seides : ainsi que de vray il anfort quelquefois de l'echine des anfans. duquel mal incognu aus anciens nous traitterons (Dieu aydant) au 5. chap. du 18. liure. Or dōc c'est ce qui pand du nombril, qui leur fait mal au ventre de sa froideur, laquelle pro- uient de la mortification. Car com- me on ha fort lié au dessus les veines & arteres, la chaleur naturelle s'y e- taind de peu a peu : iusques à ce que telle partie soit du tout morte & noi- re. Lors elle est froide extremement : & est sur le ventre de l'anfant com' vn glasson. Il ne faut pas donc s'ebaïr s'il crie & se plaint. Pour euiten & preue- nir ce mal (ayant compassion des pau- ures petis anfans, qui ne le sauet expli- quer) i'ordonne & conselhe, que cet-

re pandilhe soit des lecōmancement,
& iusques a la fin, bien & sogneuse-
mant anuelopee de couton, ou d'un
drappeau mollet: tellement qu'elle
ne puisse toucher le vautre nud. Et ie
trouue, que par ce moyen les ans
demeurent plus paisibles. Qui est vn
certain signe (outre la suditte raison
tres-aparante) que c'est la froideur
glacee de ce pādant, qui leur fait des
tranchees.

An quelques païs les bōnes fames
gardet sogneusement celle de leurs
filhes, pour leur faire des amoureux
quād il les faudra marier. C'est qu'el-
les ont opinion, q̄ si on donne a man-
ger ou a boire de cette vedilhe mise
an poudre, a l'homme qui leur est ag-
greable, il deuiet extremement a-
moureux de la filhe: & ne faut plus,
sinon faire les pactes de mariage. Ie
tiēs cela pour vn' erreur & abus trop
eui-

euidant : comme la plus part de ce qu'on dit des autres breuuages amoureux, an Grec dits *philtres* : que l'on attribue aus sorcieres & vielhes putains, pour coiffer les hōmes de leur amour. Mais ie panse qu'il y a quelque secrette allegorie an telle opinion. & c'est (parauanture) que si les hommes vienet a si grand' familiarité des filhes trop faciles & ployables, qu'ils puissent faire toucher & ioindre leurs nombrils, qu'elles les attirer par là, & font la conionccion de l'Androgyne Platonique par telle reünion. An quoy plusieurs sont attrapés, quelquefois a leur dam. Et voila commāt le nombril des filhes, nō pas le mort, ains le viuant, duquel on donne gout aus hōmes, an les affriandant les rand echauffés & abetis, si la raison ne les domine & regit. Dont souuant ils antandet & cōdessandet a des partis indignes de leur condicion.

CINQUIEME CHAP.

*S'il est vray qu'on puisse cognoitre aus
nœuds des chordes de l'arriere fais,
combien d'anfans aura la
fame qui accouche.*

ON peut attribuer ce propos à Avicenne, ou à Rasis, qui ont escrit le moyen de cognoitre, combien d'anfans fera deormais la fame qui accouche, seulement à voir & observer la veine vmbilicale, qui est comme vne chorde, attachant l'anfant à son arriere-faix. C'est, que autant qu'il y a de nœuds ou riddes, & replis an laditte chorde, autant fera elle d'anfans : & si n'y a aucun nœud, elle n'an fera plus. Et si entre lesdits nœuds il y a grand distance, la fame aussi mettra grand interualle d'une groisse à l'autre : & si la distance est petite, elle n'y mettra guieres. Davantage si les nœuds sont
noirs

noirs, ou rouges, elle fera autāt de males: & s'ils sont blancs, de filles. Maitre Antoine Gainier ose bien dire an sa pratique, au chap. trante & vnieme, des maladies de la matrice, que an son tams il ha trouuē par experiance, que tout cela estoit vray. Parquoy il ne se faut ebaïr, que le peuple retienne cette opinion, qui ha de si graues auteurs philosophes & medecins. Dont il samble que nous ayons tort, si c'est vn erreur, de le colloquer antre les erreurs populaires. Je repōs a cecy, que ie veus oter d'erreur le peuple, an ce qu'il peut fallir au fait de la medecine & connoissance des choses naturelles, d'oū que ayt procedē la faute. Aussi ie say bien & confesse, que la plus part des erreurs populaires, au fait de la medecine & regime de santē, ont eu leur force des medecīs, & de leurs propos, ou mal antandus, ou mal couchés

chés. Il y peut aussi auoir eu fausse doctrine & eronnee: comme nous auons prou, & la refusons iournellement an noz autres oeures, & an noz lessons. Yci ie traite seulement des plus vulgaires, & qui sont de la capacité ou cognoissance du peuple: cōme le propos mis auant, duquel les vielles matrones & leuandieres veulent estre tenues pour deuineresses, & font des suffisantes merueilles. Parce qu'elles n'ont point de discours, ne de raisonnement, ce qu'elles ont vne fois compris & ressu pour veritable & certain, iamais ne leur echappe. c'est cōme vne tache d'huile. Et pour s'y confirmer dauantage, il ne faut sinon que l'ayt ouy dire a personnes anciennes, & du tams passé. Voila incontinent la proposition bien homologee, verifiee, & autorisee. Si on leur dit quelque melheur chose, ou an
les

les reprenant, ou an les anseignant, elles n'an font pas compte, s'il n'est conforme à quelque autre reigle de leur fauoir. Dequoy il ne se faut guieres ebayr, veu que il y a bien d'hommes qui font profession des lettres, autant stupides que cela, mesmes an ce qui est de leur estat. Or pour venir à mon propos: qu'elle raison y peut il auoir, que les noeuds de cet arrierefaix nous prediset combien d'anfans aura la femme? Je ne veus pas obijcer, qu'elle peut mourir par quelque inconueniant de là à quelque moys: ou estre si mal gouvernee à cette gessine, qu'elle sera desormais sterile:& par consequant n'aura tant d'anfans que ces noeuds ont promis. Telles obiecci-
ons seroient friuoles, d'autant qu'il faut
touiuors faire supposicion, qu'il n'y
ayt aucun ampechemant. comme si
son mary venoit cependant à mourir,
&

& quelle ne se voulut remarier, viuã
 chaslemant an vefuage, la prediccion
 ne sera fausse pour cela. Car on antãd,
 qu'elle continuẽ le metier, & fasse les
 actes requis. Il suffit qu'elle soit apte
 & idoine à faire ce que les nœuds pro
 mettet. Mais il n'y a aucune apparan
 ce de verité an cette obseruacion:
 d'autant que la situacion, nombre, &
 couleur de ces nœuds, est du rancon
 tre de la matiere, autremant & autre
 mant disposee à cetuy-cy, que n'est à
 cetuy-là. Toute la significacion qu'ils
 peuuet auoir, est de ceste coniecture,
 a mon auis: q̃ la multitude des nœuds
 ou tortilhemans qui sont pres l'vn de
 l'autre, & de couleur rouge ou noira
 tre, peuuet temogner la matrice de la
 fame estre robuste, & bien complexi
 onee de bonne chaleur, & nō baueu
 se. Car ce qui est ainsi nouïé, est aussi
 plus fort: comme nous disons des in
 cisi-

cisions du muscle long & droit de l'epigastre. & la couleur rouge, est signe de vivacité. Dont on pourroit dire, à voyr plusieurs nœuds an la veine umbilicale, que la matrice qui les ha formés est galharde, & an pourra faire beaucoup d'autres : nompas qu'on puisse deviner le nombre. car elle an pourra faire plus ou moins qu'il n'y a de nœuds. Et par mesme raison, elle les hatera de pres, & ne fera guieres an seiour, veu sa secōdité : & fera plus de males que de femelles. Cartelle est la condicion d'une matrice bien ramperee. Et c'est tout ce que peuet demontrer l'es nœuds an grād nombre, pres l'un de lautre, & de couleur ou rouge ou noiratre.

SISIEME CHAP.

Des

*Des anfans qui naisset vetus, s'ils sont
plus heureux que les autres: & si leur
chemise preserve de dangier
ceus qui an portet.*

CE propos est ancor plus inepte
que le precedant, si on ne le prād
an sans mistique & secret, pour sinifi-
er autre chose qu'on ne dit, ainsi que
ie l'interpreteray. L'anfant de naissan-
ce ha vne tunique ou membrane fort
futile, qui le couure & anueloupe tout
immediatement, comme fait le suaire
vn cors mort. On l'appelle an Grec
Amnie, qui sinifie Agnelette: ainsi nō-
mee, pour sa minceté & delicateffe.
Par dessus est vn autre peau charnuë,
ditte Chorion & segondine: qui est le
lit ou arrierefaix, auquel commune-
ment, se tient attachee laditte peau
Amnie, l'anfant s'etant depoullhé to-
talement, & venant tout nud au mon-
de:

de: c'est à dire, hors la matrice, qui est immunde, orde & sale, située entre le boyau cullier, & la vessie. dont l'âfant est logé entre l'urine & la merde. Tellement que le propos des bonnes femmes du Languedoc est biē veritable, que *Entre la merde, & lou pis, se nourris lou bel fis*. Quelque fois il sort reuetu de sa tunique, comme d'une chemise: laquelle rarement luy couvre tout le cors, le plus souuant ne passe les epaules: & quelque fois couvre seulemāt le visage. On prend cela à bon augure, & dit on qu'il sera heureux: parce que il est né vetu. Est ce point vn' allegorie, sur ceus qui naissent de parans riches & opulans: de sorte qu'ils n'ont rien à faire que pour leur plaisir, ou honneur, sans estre contrains d'aucune necessité? On dit communement de ceus là, qu'ils sont heureux, & nez tous vetus: c'est à dire, avec force biēs
aquis

aquis de leurs parans. les autres qui sont pauvres des leur natiuité, naissent vrayemāt tous nus. Ainsi le voudrois-je interpreter. car il n'y a point de raison, que la chemise Agnelette apporte vn heur à ceus qui la retienet. C'est d'vn rancontre que cela auient, quād l'anfant ne s'est guieres tourmanté a sortir. car du grand remuēmant que font quelques vns, ils s'an depoulhet antieremant. Nous pourrions dire aussi, que tels anfans sont plus mols, mornes & paisibles de nature. dont aussi procede quelque plus grand' modestie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils paruienet à grandes faueurs, biens & honneurs. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aus audacieus*: & tels sōt remuans, qui peuuet biē auoir laissē an arriere leur chemisette. De sorte que an c'est augure n'y a point de fondemāt solide. Moins an ce qu'on dit, telle chemise, ou por-

cion d'icelle, ampecher celuy qui la porte sur soy, de peril & dangier. Il est vray que s'il tombe de cheual, & se rompt les iambes, les pieces se trouveront dās ses bottes, s'il an ha. Quelle fadeize! C'est comme des breuets que font quelques vns, pour ne se noyer, bruler, rompre le col, quand on seroit dās vne bien profonde riuiera, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y an ha qui diset, sauoir cōiurer les arcbusades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous blesseront: de sauoir charmer vn homme, qui ne sera bleffé an vne bataille, quand il seroit bien anuironné de cent annemys. Allez vous an à vn assaut de ville, armé de ces breuets, ou des-dittes chemises tāt seulesmāt, & vous verrez, si cette camifade & breuetade ou brauade vous seruira. Je crois que vous y seriez troussé an

Aa

innossant. I'aymerois mieus pour vn iour de batalhe, la medecine de Grimache:

*Guardés vous bien que par expres,
Vous n'approchiez de la batalhe,
Qu'a trante lieues au plus pres:
Ou que vous n'y alhez, qu'apres
Que tous les cous seront rües.*

Il y ha là plus de raison, que de rythme: an l'autre il n'y a ne rythme ne raison. I'accorde bien qu'il y a des breuets, qui guerisset des fieures, arrestet le sang, & font autres grans effets, pour l'opinion qu'on an ha, iointe a la forte imaginacion. mais d'ampcher les accidans externes, & resister aus maus qui vienet par dehors, c'est vn' autre besogne.

SETTIEME CHAP.

Des harpies qu'on dit voler, & s'attacher aus cortines du lit.

Pour

POUR signifier quelque beste fort estrange & monstrueuse, qui ayt des griffes, on dit Harpie. Et c'est faisant allusiō à ces harpyes feintes des poëtes, desquelles Virgile fait mancion au troisieme des *Æneides*: où il anmet trois, & les decrit ayant visage de fame, les mains crochuës, le ventre plein de villainie: dont elles infectoient toutes les viâdes qu'elles touchoient, & ne pouvoient amporter & raurir. C'estoient oyseaux monstrueux & rapaces (cōme porte ce nō d'Harpie) auuoyes des Dieus pour punicion à Phinee, roy d'Arcadie, à luy raurir ses viandes, & polluer sa table de grand' & puante ordure, apres l'auoir randu aueugle. Et ce d'autant qu'il auoit mechamment creué les yeus aus ansans de sa premiere fame, & auoit depuis epousé sa maratre. Quelque tams apres, elles furent chassées d'au-

pres de ce Roy miserable, par Calais & Zethes freres, qui voloient aussi comme oyseaus. M. Lud. Ariosto an son Roland furieux, imite fort gentilemant cette fable, & l'acommode ainsi. Senabo empereur ou Preteian, (com' on l'appelle particulierement) d'Æthiopie, fut si outrecuidé & temeraire, qu'il voulut combattre Dieu, au lieu qu'on luy disoit auoir esté Paradis terrestre. Il an fut puni de la mort de ses gens, iusques à cent mille, & d'estre fait aueugle, outre ce luy furent enuoyees d'anfer sept Harpies, qui auoint le visage de fame, pâle & mort, transies & seiches de longue fain, horribles a voir plus que la mort. Elles auoint de grandes aillasses difformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochuës & tortes, le ventre grand & puant, la queue longue comme d'un serpent qui se contournoit

noit & nouet. Des aussi tost qu'elles
 fantoient la viande qu'on seruoit à ce
 triste ampereur, roy de Nubie (ou il
 faisoit son seiour) ces bestes estoient là,
 qui ranuerfoient tous les plats; rauif-
 foient les viandes, & ce que ne pou-
 uoient aualer, le conchioient d'une si pu-
 ante ordure, que nul an pouuoit a-
 procher. Ainsi ce pauvre hōme mou-
 roit de faim: iusques à tāt que Astol-
 phe monté sur son Hippogryphe, par
 la vertu de son cornet, l'an deliura. Or
 tout cela sont fables, & inuancions
 poetiques: esquelles toutefois y a de
 belles instruccions sutilement cache-
 es. Mais reuenōs à nos moutōs. Il est
 certain que les fames cōçoient & an-
 fantet des Moles, qu'on dit an frāçois
 Amas. C'est cōme vn loupin de chair
 qui n'ha aucune figure ou fassō distin-
 cte. & est angēdree an la matrice, au-
 cunesfois des semāces corrōpuēs, tāt

de l'homme que de la fame, ineptes à la forme d'un enfant. Dont par le moyē du sang mēstrual, qui y accourt, ou y est attiré, il se fait tel amas & carnosité garnie de filamās nerneus. Autrefois c'est de l'ouurage de la seule fame, qui se corromt an elle mesme. car ell' ha & semāce & sang pour la procreer. Cette mole est quelquefois seule, & la fame pāse etre anceinte: quelquefois est avec vn enfant, auquel la mole fait souuant tort, an luy soutrayant sa nourriture. Tellemāt qu'elle est par fois cause d'auortifsemāt. car l'enfant n'ha assēs de place, ny assēs d'alimāt pour aller iusques au terme de sa maturité. Voila que n'est pas rare, cōme ce qu'on escrit de diuers animaux, qui s'angendret aucunes fois dās la matrice, des matieres corrōpues & retenues: tout ainsi q̄ à l'estomach & aus boyāus s'angendret des vers gros & grans a meruelhes. Il y an ha qui escri-

uet, d'un scorpiō qui fut trouué auoir
 esté engēdré dans le cerueau d'un hō-
 me. Ainsi dit on d'auoir veu d'etrāges
 cors animés & viuans, sortir de la ma-
 trice ressamblās à crapaus, & autres vi-
 laines bestes. Nicole Florantin les cō-
 pare à chahuās, ou hibous & harpies:
 & dit, q̄ an certain païs on les appelle
 beste sauuage, ou la male beste. & que
 q̄lquefois cela mord l'anfāt & le tue.
 que à Pise, & ancor plus an la Poulhe,
 (au Royaume de Naples) les fames y
 sont fort luettes, a cause des mauuai-
 ses nourritures. An outre il nōme vn,
 duq̄ll la fame fit par vn iour 9. pieces
 de chair separees & difformes, q̄ nul-
 le ressambloit a l'autre: & la chacune
 pesoit de quatre a huit onces. Ce sont
 vraiemāt des moles ou amas, q̄ les pra-
 ticiens appellet aussi Harpyes. Ils les
 nōmet aussi freres des Lōbars, d'autāt
 q̄ les fames de Lōbardie y sont fort lu-
 iettes (cōme Gordon escrit) a cause de

leur mauuaise nourriture, des fruis & herbes, aimât plus d'estre biē vetuës, que biē nourries. Aussi dit on an Frāce, que la femelle doit estre bien vetuë, mal nourrie, on y aioute, & bien battue: ce que conuient aussi bien aus garçons, qui au contraire, doiuet estre mieus nourris q̄ vetus. Le sieur d'Aubigné, ecuyer du Roy de Nauarre, m'ha conté, que luy etant a Gencue l'ā 1565. demeurant ecolier pansionnaire cheus M. Philibert Sarazin tresdocte medecin, deus Italiēnes, l'vne fame d'un frippier, & l'autre damoiselle, dans vn mesme mois accoucheret chacune d'un part mōstrueus. Celuy de la frippiere etoit petit, ressemblant à vn rat sans queue: Celuy de la damoiselle fut de la grosseur d'un char. La matiere de tous deus, noyre & visqueuse. Au sortir de la matrice tels monstres se ietteret an haut, contre la paroi

paroy de la ruelle du lit, & là se colaret attachés ferme, plus haut que le ciel du lit. Voyla ce qu'on an rapporte. voyons maintenāt ce qu'ō an doit croire. Il est bien vray q̄ les fames angendret souuant, & mettēt hors leur matrice (après quelque tams q̄ leurs fleurs ont seiourné, pansant bien etre anceintes) des loupins difformes de chair nerueuse, q̄ lon peut cōparer à cecy & a celā, pour quelque samblance qu'ils an ont. cōme on dit aussi des nueës, q̄ l'une ressamble á vn cheual, l'autre á vn ecritoire, l'autre a vn boeuf, l'autre a vn oiseau: qui a vn chādelier, qui a vn tripier, l'autre a vn bafin, l'autre a vn œuf, l'autre a vn panier: & riē de tout cela. Ainsi peut on bien dire de ces amas, que l'un retire a vn crapaut, l'autre a vn escargot, l'autre à vn lieure, l'autre à vn oiseau. Mais ce n'est rien de tout cela, & ce cors n'a eu que vie vegetatiue, cōme vne

Plante simplemāt, sans aucun mouue-
māt de soi, ni aucun sântimāt. Dont ce
n'ha iamais eté vn animal, nōpas mes-
me reptile, ou autre plus imparfait. Par
quoi c'est vn grād abus de croire, qu'il
y an ayet qui volet proprement cōme
harpyes, & se vōt soudain attacher aus
cortines du lit preparé pour l'acou-
chee. Je n'ay pas biē retenu ce q̄ m'an
ont cōté quelques Neapolitains, que
deuiant cela an fin, & qu'il signifie. Mais
il n'est pas dāné qui ne le croid. On dit
cōmunement, quand on racōte quelq̄
chose fort rare & etrāge (qu'on dit au-
tremāt incroyable) Si ie ne l'auois veu,
ie ne le croirois iamais. Par cette phra-
se & maniere de parler, on dispāce &
excuse ceux qui ne l'ont veu, de n'an
croire riē: voire mesmes on les an per-
suade. Car an disant, si ie ne l'auois veu,
ie ne le croirois pas, c'est autāt que qui
diroit, ie cōselhe ceus qui ne l'ont veu,
de ne le croire pas. Ainsi pouuōs nous

bien dire de ces moles monstrueuses,
 qu'on nōme harpyes, q̄ l'on dit voler
 cōme vn oiseau. Et n'est pas vray fam-
 olable, que nos praticiens qui les ont
 nōmé harpies, ayet pansé que ce soient
 vrais animaux, & moins qu'ils ayet d'ai-
 les pour voler: mais seulemāt par ma-
 niere de cōparaison à vne chose bien
 difforme. Car aussi les harpies q̄ nous
 auons decrites selō les poētes, ne sont
 rien de vray, ains choses controuuees.
 Quant au mot de, frere des Lombars,
 cest d'autant que les fames des Lom-
 bars (nacion iadis for odieuse) y etoint
 fort suiuettes. Et parce que cet amas est
 prins pour vn enfant monstrueux, on
 l'appelle frere des autres qui sont par-
 faits & accomplis. car ils sont cōçeus
 d'vn mesme ventre, & nourris d'vn
 mesme sang. Parquoy on les peut di-
 re, freres vterins, par vne medisance à
 personnes qu'on hayt.

HVI-

HVITIEME CHAP.

*S'il est vray que la fame acouchant, a
pleine Lune fera depuis vn fis, &
si an nouuelle, vne filhe.*

A Vcuns tienet cette opiniõ, & al-
firmet, que si vne fame an fãte an
pleine Lune, à l'autre fois elle fera vn
fis, venant a l'acoucher: & si an nou-
uelle Lune, ce sera vne filhe. Ils dise-
l'auoir obserué, & qu'il n'y a point de
faute. A quoy ie ne cõtredis pas, ain-
accorde volõtiers qu'ils n'ont iamais
veu autrement auenir, y ayant prins
garde an plusieurs fames, iusques à
mille, si vous voulés. Mais ie dis que
cela ne rancontre pas à toutes, nom-
pas mesmes à vne de celles q' i'ay peu
observer, ayans fait plusieurs ans. car
ie ne m'arrete pas à deus, ou à
trois ans. Et pour n'estre proluxe à
proposer diuers exemples que i'ay an
main

main, ie seray content de citer les an-
 ans que Dieu ha donné a feu mon
 ere, le cheualier Ioubert, & a ma
 nere Catherine de Genas, ancor vi-
 uante, iusques au nombre de vint, tout
 d'un mariage. Iane fut la premiere,
 qui naquit l'an 1519. le 6. de Iulhet, à 1.
 7. heur. du matin, an nouuelle Lune.
 Apres vint Margarite, l'an 1520. le 2.
 20. de Iulhet, à 6. heures du matin, an
 nouuelle Lune. Susanne luy succeda, 3.
 naissât l'an 1521. le 9. de Iulhet, a vne
 heu. apres midy, an vielhe Lune. Fleu 4.
 rie suiuit, l'an 1522. le 20. de Iulhet, à
 7. heu. du mat. an vielhe Lune. Vn'au- 5.
 tre Iane naquit l'an 1523. le 24. d'A-
 out, a 9. heu. du mat. an pleine Lune.
 Apres toutes ces filles, vindret deus
 fils. l'un François, lequel naquit l'an 6.
 1524. le 15. de Nouâbre, a la minuit
 an vielhe Lune. L'autre nômé Gui- 7.
 lhaume, naquit l'an 1526. le 16. de Iā
 uier a 2. heu. du mat. an nouuelle Lu-

8. ne. Vindret apres deus filhes: Magdaleine, l'an 1527. le 26. Iāuier au matin
9. an vielhe Lune. Catherine, l'an 1528 le 7. de May, à 3. heu. du matin, an vielhe Lune. Le viés de suite, né l'an 1529 le 16. Decembre, à 9. heu. du matin, an vielhe Lune. Puis vint Anthoine, l'an 1531. le 11. Ianuier, à 6. heu. du matin
12. an vielhe Lune. Succeda Ysabeau l'an 1532. le 14. Decēbre, à 7. heur. apres
13. midi, an vielhe Lune. Vint apres Anne l'an 1534. le 17. Iun, à 6. heu. apres mi-
14. dy, an nouuelle Lun. De suite vindret
15. deus gemelles, Loïse & Iustine, lesq̃lles naquiret l'an 1535. le 17. Iulhet, à 8. heu. du mat. an pleine Lune. Apres
16. se rancontra vn fis, nōmé Antoine segond, l'an 1536. le 20. Octobre, à 7. h. du matin, an nouuelle Lune. Rancōtra
17. aussi qu'vne filhe suiuit, nōméé Dauphine, l'an 1537. le 8. Nouābre à 5. h. du matin, an nouuelle Lune. Puis na-
18. quit vne filhe, appelée Françoise, l'an 1538. le 15. Decēbre, a vne heu. apres

minuit, an pleine Lune. Suivit vn fils, 19.
 Claude, l'an 1540. le 9. Iun, à 6. h. du
 mat. an nouvelle Lune. Vint apres vn
 autre fis, nômé Felix, dernier anfat, le- 20.
 quel naquit l'an 1541. le 4. Octobre, à
 11. du mat. an pleine Lune. De cette
 genealogie, transcrite au vray du me-
 morial de feu mō pere (sauf les Lunes
 q̄ i'ay cotees sur les Ephemerides des
 sudites anneés) on peut aisemāt cōprā
 dre, qu'il n'y a aucune assurāce an telle
 proposiciō. Je l'ay ancor mieus obser-
 ué aus anfans q̄ Dieu m'a dōné, iusques
 au iour presant, de Loïse Guichard, ma
 fame: Isaac naquit le 3. Mars, 1565. an
 vielhe Lune. Susane le 13. dudit mois
 l'an 1567. an vielhe Lune. Anne le sã-
 blable iour l'an d'apres, an nouvelle
 Lune. Marie le 29. Iulhet 1571. an vie-
 lhe Lune. Cypriã le 4. Aout 1574. an
 nouvelle Lune. On voit par là, que ce
 dire ha rancōtré an Marie & Cypriã:
 & ha falhi an Susane & Anne.

NEUVIEME CHAP.

De l'huile d'amandres douces, avec du sucre candi, qu'aucunes fames boient des aussi tost qu'elles ont enfanté: & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos.

AN Languedoc, & quelques autres pays, cela est fort vſité que des la deliurance, on donne a l'acouchee trois culherees d'huile damandres douces, avec vn peu de sucre candi. Les autres prenet vn boullhon de chapon, ou de poulle, consumée: les autres vn ou deus iaunes d'oeufs, avec vn peu de succe, & nompas du ſel, à cauſe de l'alteracion prochaine que l'on craind: les autres prenet autre nourriture, ſelon leurs facultés & moyens. Aquoy il faut bien auifer, comme nous dirons tãtoſt, apres que nous aurons diſcoursu ſur l'huile d'amandres

mandres douces. Je pense qu'elles ont prins cette coutume, pour deus raisons principalemant: c'est an premier lieu, que plusieurs fames traualhet assez long tams à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles crier longuemant à gorge deploye: ce qui n'est à reprandre. car le crier ayde aucunemant à la deliurance, de tant qu'on presse & tand fort les muscles du bas vautre, ansamble ceus de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice est poussee, pressee, & contrainte: de sorte que par ce moyen elle se vuide & decharge plus aisemant. On an fait bien autant sans crier, an retenant fort son haleine, & an se cpraignant, comme quand on veut vuidre le vâtre fort constipé. Mais il faut que la fame qui est au travail de l'antant, amploye ces remedes bien à propos, les reseruant aus efforts de

B b

l'anfant, & de la matrice: sans s'ecrier, ou epraindre a toutes les tranches qu'elle fant. Car il pourroit auenir, qu'au besoin elle n'auroit la force d'aplayer tels moyens (qui aidet beaucoup à l'anfant & à la matrice) etant fort lasse & rompuë de s'epraindre & de crier. Or de cecy il auient souuant, que l'accouchee ha grand alteration au gosier & vne apreté, qui la rand anroëe. a quoy est fort bon ledit huile, & le succe candi an adoucissant, humectant, & desalterant le gosier, restituant la voix à son antier. Les fames peuuet aussi auoir vn'autre opinion: que cet huile preserue des tranches, ou fait qu'on en ayt moins. Car pour ceste occasion il y en ha qui boiuet vn'ecullee d'huile d'oliue, ou de nois. Il est vray que ces huilles adoucissent le vautre, & font passer les douleurs des parties qu'ils touchent, comme

*2.° Huile d'Anfant
à la Boie uentre*

comme sont les boyaus: car ils sont lenitifs & anodins, sur tout l'huyle d'olives bien dous, & celuy d'amandres douces. Mais ils ne vont pas a la matrice, ny aus vaisseaus sanguinaires, lesquels pour lors versēt & se degorgēt du sang superflu, qui estoit retenu a cause de l'anfant. Et c'est là que se font les trachees, quād ce sang grossier & bourbeus, comme lie & bou-dre de vin, s'amasse de tous costés, & accourt par les veines & arteres a la matrice: laquelle il penetre difficile-mant & par grand violence, reiette comme inutile. Voila les principales causes de ces trachees. Il s'y peut rancontrer aussi quelque vantositē, de l'air froid, qui sera antrē dās la matrice, succedant à l'anfant: & plus an-cor, si la fame n'est bien gouvernee, & qu'elle se soit euantee, ou qu'on ayt failli de mettre sur son ventre tout

aussi tost l'arrierefaix bien chaud : & que son ventre ne soit vn peu pressé, les cuisses etant croisees, pour ampecher le refroidissement, & morfondemât de la matrice, qui est bien fort a craindre. A ces causes de douleur & tranchees, cōmant peut seruir l'huile, qui n'antre pas dans la matrice, ny dās les vaisseaus sanguinaires, & mesmes sans les toucher? car il s'an va droit par dedans les boyaus, iusques à l'issue du fondemant. Le repons que etant parueniu aus gros boyaus, nommés Colon & Cullier, il leur sert cōme de somantacion appliquee de biē pres, & interieuremât : de sorte q̄ cet huile mitigue & adoucit les douleurs euidammant, & fait q̄ les superfluités se vuïdet plus facilemant. Car l'huile est dās les boyaus, qui touchet la matrice & les sudits vaisseaus : tellemant q̄ ces parties an sont bien somantees.

Voyons maintenant, si c'est aussi

*André Lib. de l'Anfan. et Gess.
travailleur avec
Santé de l'Anfan.*

bien fait de donner incontinent que la fame est deliuree de l'anfantemât, aucune nourriture. Il me samble qu'on se faud grâdemant, quâd on le fait a toutes indifferammât, & sans aucune limitacion. Car peut estre, que la fame ha bien diné, ou bien souppé, vn peu au parauant qu'elle fasse l'anfant. Quel besoin ha elle d'vn bon portage, consumé, ou des œufs frais, ou autre nourriture, puis qu'ell' ha assés de viâde an l'estomach, ancores crüe & indigeste? Ce n'est pas bien fait de mettre cru sur cru, & de surcharger ainsi l'estomach, lequel s'an affoiblira plu-tost, que d'an estre fortifié: & par consequant, tout le cors. De luy donner vn peu a boire, & a collacionner (comme l'on fait bien autremât sans auoir anfanté, deus ou trois heures apres le past) il n'y a point de mal: veu mesmes que pour les effors & cris

Bb 3

ell' ha bien gagné a boire. Mais de la nourrir ainsi mal à propos, & sans aucun besoin, ie n'y peus consantir. Car tout au contraire, pour euitier la fièvre, & autres facheus accidans, il faut comancer des lors a la nourrir plus echartement, comme vne personne qui seroit blessé. Aussi ne sauroit on mieus comparer la fame accouchee, qu'a vn qui ha ressu vne grand playe. ancor y aura il cette differance, que au blecé on arrete soudain le sang, parce qu'il est bon : & a la fame n'est permis de ce faire, d'autant q̄ ce sang ne vaut rien, au-moins pour la plus part. D'oc il la faut nourrir petitemât iusques a tant que les accidans de douleur, fièvre, & autres ordinaires soient passés, & q̄ la fame soit bien epurgee. ce que peut estre acheué dās 8.iours, si ell' est biē gouvernee. Puis on doit commancer a la mieus nourrir, comme

me vne personne qui releue de mala-
 die. & dans autres 8. iours elle peut
 estre refaite, & assés forte (si ell' est de
 bonne complexion & saine) pour se
baigner. & etruer la semaine d'apres:
 & pouuoir sortir de la maison (si c'est
 la coutume du lieu: car autrement el-
 le seroit batuë des autres fames) au
 21. iour. Car le vintieme est le terme
 des ~~maladies aigües~~, sans recheute ou
 decidance, suiuant l'arrest des mede-
 cins. Mais d'où est venu la coutume,
 d'apreter & presanter ces nourritu-
 res, dez aussi tost que la fame ha an-
 fanté? Cela est fort ancien, comme ie
 pance, & ha esté obserué depuis que
 les hommes estoient plus continans:
 de sorte qu'ils n'ambrassoient leurs fa-
 mes que au matin, apres auoir bien
 dormy & reposé. dont aussi les ans
 estoient plus robustes, suiuant ce que
 i'ay remontré au 2. liure, chap. 7. Ain-

Bb 4

si il auenoit le plus souuant, que les
 fames acouchent a heure sâblable,
 ayant fait la reuolucion requise a la
 maturité de leur fruit. Et lors estoit
 bien a propos le boulhon, ou autre
 nourriture. car la fame ayant commâ-
 cé de trauailler a l'anfantement dès le
 grand matin, ell' ha bien gagné le de-
 ieuner, quand ell' ha acheué cette be-
 sogne. Maintenant qu'on est plus a-
 donné a ses plaisirs & voluptés char-
 nelles, on fait ce metier là à toutes
 heures du iour & de la nuit : le plus
 souuant bien-tost apres le repas, &
 fort mal a propos, comme i'ay aussi
 remontré audit chap. Et de la vient,
 que pour le iourd'hui les fames acou-
 chent a toutes heures du iour & de la
 nuit. Mais ce n'est pas a dire pourtant,
 qu'il leur falhe ainsi donner a toute
 heure des boulhons, ou autre viande,
 sans aucun besoin & necessité.

DISIEME CHAP.

Qu'on nourrit trop les accouchees, disant que la matrice est vuide, & qu'il la faut ramplir.

SI on ha mal commencé, on fait pis an cōtinuānt, ie ne dis pas de nourrir, mais de saouler & farcir a creuer les acouchees: comme si on vouloit faire vn boudin de leur vautre. Les bōnes fāmes alleguet pour leurs raisons, que la matrice est vuide, & qu'il la faut ramplir. C'est vne proposiciō de Physique & bien naturelle, que la nature ha an horreur le vuide, & ne le peut souffrir. Mais la matrice qui se vuide par plusieurs iours apres l'anfātemant, lors qu'il n'y a plus rien de superflu, elle se reserre & etroitit: tellement qu'elle n'ha iamais capacite vuide, & indigeante de repleciō. Et quād ell' an auroit besoin, ce n'est pas la viande qu'elle requiert, ni du sang fait

*par le boniſſe
de la matrice*

fait de la viande, ains du sperme tant
seulemant, qui est sa friandise, & la
chose plus desirée. Mais ie m'assure
que les honnestes fames ne la luy ac-
corderont pas, auant que leur gessine
soit bien celebree. Donques il n'y a
pas lieu, de nourrir tât les accouche-
es, & sur tout ez premiers iours. Ce
n'est qu'ajouter mal sur mal, antrete-
nir ou augmanter la fieure, & leur
causer plus de mal aus tetins. Il y faut
aller bellemât, tout ainsi que aus ble-
ces, comme nous auons dit au chap.
9. Toutefois ayât egard a l'euacuaciõ
(quoy qu'elle fut necessaire) il les faut
mieus nourrir apres les 7. ou 8. pre-
miers iours: & ancor mieus, si elles
veulet nourrir leur anfant, comme le
devoir porte. ce que ie prouueray suf-
fisamment au commancement du
prochain liure.

VNZIEME CHAP.

*S'il est vray, qu'une accouchee
puisse pisser le lait.*

PLusieurs trouuet estrange, ce que
nos fames diset communement,
elle pisse le lait: comme si c'estoit chose
impossible & absurde. Touttefois ie
l'ay souuant veu auenir, nompas tant
de soy-mesmes, que par l'applicacion
des remedes a tarir les mammelles.
Car il y an ha de si fors, qu'ils repous-
set & repercutet le lait iaformé, au
dedans, & le contraignent antrer dans
la veine caue. Si ce n'est du lait, au
moins, c'est vn sang pituiteus (propre
a la fasson du lait) vn peu blanchi, qui
retourne aus grans vaisseaus: & de là
il est retiré par les veines & arteres e-
mulgeantes: & puis vuidé par les vri-
nes, qui an deuient blanches. Quel-
que fois c'est du retour spontanee de
cette

cette matiere, sans aucun repousse-
 mant, com' il auient, quād l'acouchee
 n'est tettee. Car la matiere du lait, qui
 se presante aus mammelles, y est an-
 tretenuë par la frequante succion: au-
 trement elle ne continuë pas long
Obieccion. tams. Mais comment se peut il faire,
 que le lait passant parmy le sang des
 grans vaisseaus, puisse retenir sa cou-
Salucion. leur? Il est bien aisé a antandre que ce-
 la est faisable, puis que la bouë d'un
aposteme au foye, a la rattelle, au pou
mō, & autres parties internes, se peut
voir dans les vrines blanc ou rous,
selon qu'il est digest. Si cette cy ne
 change sa couleur, pour etre melee
 au sang, aussi ne fera pas le lait. Voila
 ce qu'on obserue: & la raison an est af-
 fés cuidante à celuy, qui fait, que nous
 auons ez parties de nostre cors, vne
 faculté secretrice, ou separante, la-
 quelle peut trier & choisir des matie-
 res an-

res antieremant confuses & meles,
le bon & le mauuais. Côme la vessiet-
te du fiel attire a foy la porcion cho-
lerique du sang, laquelle n'apparoit
au sans de la veuë dedans le sang. Et
les rognons triet la serosité ou l'eau
du sang, & la mettet a part. Aussi biē
peuet ils retirer de tout l'amas du
sang, ou de de la masse sanguinaire,
cette porcion pituiteuse, qui est re-
iettee des mammelles deia blanchie
& demy-lait. Dont n'est pas absurde
ce que dit le vulgaire, que la fame
pisse le lait.

DOVZIEME CHAP.

*Pourquoy est ce, q̄ du premier anfant cō-
munemant on a moins de tranchees.*

AV neuuieme chapit. de ce liure,
nous auons traitté assés ample-
māt, des causes des trāchees, que ont
les acouchees. Yci nous faut receuoir
pour certaines conclusions, ce que
là

là ha esté démontré: fauoir est, que
le sang feculant & bourbeus, comme
le de vin, penetre difficilement dans
la matrice, qui la refroidit & anfle.
Or de la premiere vantree, la matrice
est moins lache, qu'elle ne sera desor-
mais, an continuant de s'amplifier.
Dont ell' est plus subiette a receuoir
de l'air, & an estre offancee. Quant au
sang, il va touiours an angrossissant &
epaississant: dont aussi il est plus diffi-
cile a verser & a se vuider. Mesmes il
y a des fames non anceintes, qui sur
le point de leurs menstrues, ont de
tres-grandes tranches de ventre, &
des douleurs de reins: a cause q̄ leur
sang est fort grossier, & penetre dif-
ficilement. On peut aiouter à ces rai-
sons, que la douleur redouble par son
retour. c'est que si vne partie est pre-
mieremāt offancee, & qu'elle an fan-
te douleur, si autrefois la douleur re-
uient,

aiient, elle sera biē plus facheuse. Car
la partie est plus debile, qu'elle n'e-
roit, & par consequant plus passible.
Voila pourquoy (a mon auis) du pre-
mier anfant on ha moins de tran-
chees. Les bōnes gens diset vn'autre
raison: que Dieu le veut ainsi, a celle
fin que la fame ne soit degoutee dez
le commancement, a rechercher de
faire des anfans. Mais on voit bien,
que apres les plus facheuses gessines,
elles an sont autant ou plus friandes.
Quand elles auroint bien eté pres de
mourir, tous les maus s'obliet: & les
bōnes dames sont de tres-bon apoin-
temant. La Lune n'ha pas acheuē son
cours, qu'elles sont prestes au retour.
Vous diriés qu'elles n'ont iamais eté
offancees, tant sont ployables & cha-
ritables, faciles à tout bon accord.
Quoy que de ce combat an fin leur
auiene grand effusion de sang, elles
sont

400 DE L'ANFAN. ET GESS.

font si traittables, qu'aussi tost que la
playe ne saigne plus, il n'est plus sou-
uenance que des premieres amours.

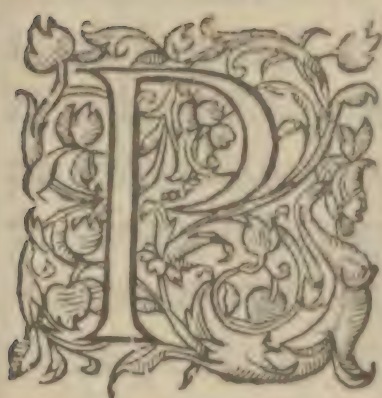
O grand bonté du sexe feminin! Il
ayme touiours plus ceus qui luy
causēt tant de maus, & des-
quels plusieurs d'elles
an meuret quel-
que fois.

FIN DV QVATRIEME LIVRE.

CINQVIEME
LIVRE DES ERREVRS
POPVLAIRES, TOV-
CHANT LE LAIT ET LA
NOVRRITVRE DES
ANFANS.

PREMIER CHAPITRE.

*Exhortacion a toutes meres, de nour-
rir leurs ansans.*



HAVORIN Phi-
losophe Atheniẽ,
fait vne si belle re-
montrance aus fa-
mes de nourrir
leurs ansans, reci-
tee par Aule Gel- *Li. 12. ch. 1.*

le, que i'ay pãse de la represanter icy,
pour vn preambule à mon discours.

On auertit quelquefois le philoso-
Ce

phe Phauorin (dit Aule Gelle) que la fame d'un sien auditeur estoit accouchee d'un fis. Allons (dit il) voir l'accouchee, & gratuler au pere. car il estoit du ranc des Senateurs, des plus nobles maisons. Nous le suiurons & antrons avec luy. Or ayant ambrassé & festoyé le pere des l'antree de sa maison, il s'assit : & là se print a informer, combien sa fame auoit trauallé a l'anfantement, & quels efforts ell' y auoit eu. Puis ayant antandu, que la ieune fame estoit lasse du trauail, & du velher, prenoit le sommeil, il delibera de plus longuemant deuiscr. Et ie ne doute pas (dit il) qu'elle nourrira ce fils de son lait. A quoy la mere de l'accouchee repōdit, qu'il la falloit epar-gner, & balher des nourrices à l'anfant, pour n'aiouter aus douleurs qu'elle auoit souffert an anfantāt, la charge de nourrir, grieue & difficile : veu
mes-

mesme la ieunesse tandre, & la delica
 resse de la filhe. Adonc Phauorin luy
 dit : ie vous prie , Dame, permettés
 qu'elle soit toute & antiere mere de
 son fis. Et quelle sorte de meres con-
 tre nature , imparfait & a demy , est
 cette-cy, d'auoir fait vn enfant, & sou-
 dain le reietter ou elogner de soy?
 D'auoir nourry dans son vautre de
 son sang , ie ne say quoy , qu'elle ne
 voyoit pas : & maintenant ne nourrir
 de son lait ce qu'elle voit, ia viuant, ia
 vn homme, ia requerant le deuoir de
 sa mere? Et pensés vous que nature
 ayt dōné aus fames les poupeaus des
 mammelles, cōme quelques poreaus
 de bonne grace, pour ornemant de
 leur poitrine, & nō pour nourrir leurs
 ansans? Ne sont ce pas fames prodi-
 gieuses, celles qui se traualhēt à tarir
 & etaindre cette tres-sacree fontaine
 du cors, nourrice du genre humain

(& mesmemant avec dangier de leur
 personne , à cause du retour & de la
 corruption du lait) comme s'il anlai-
 dissoit les marques de leur beauté?
 Quelle differâce y a il de cette folie,
 a la forcenerie de celles qui s'eforcet
 par certaines mechantes inuancions,
 de se faire auorter : a ce que la lizeur
 & polie planure de leur vântre , ne
 vienne a se corrompre, qu'il ne se fan-
 dilhe, s'erande, & amplifie de la pesan-
 teur du fardeau , & du travail de l'an-
 fantemant? Ce que doit estre decrié
 & detesté publicquement, haï de tous
 mortellemant : d'aller tuer l'homme
 dez son commancement, quand il se
 forme. quand il ressoit la vie , le faire
 mourir antre les mains de nature, qui
 le fassonne? Et cōbien peu s'elognet
 de cette mechanceté, les meres qui
 priuet leur anfant deia parfait & né,
 de la nourriture de son propre sang,
 qu'il

qu'il cognoit, & ha acoutumé? Mais il n'y a point d'intérest (c'est ce qu'on dit) pourueu qu'il viue, & soit nourry, de quel lait que ce soit. Pourquoy est ce donc, que celuy qui repond cela (s'il est tant hebeté à comprendre les fantimans de nature) ne pense aussi, qu'il n'y a aucun intérest, an quelque cors que soit conceu l'ansant, & de quelque sang qu'il soit engendré? Et touttefois on regarde fort aus conditions de l'hôme & de la fame, a leur race, au sang, aus meurs, pour auoir lignee de la melheur qu'on peut. Et n'est ce pas le mesme sang, qui ha esté an la matrice, celuy qui est maintenât aus mammelles, blâchi de beaucoup d'esprit, par le moyen de la chaleur naturelle? Quoy? ne voit on pas an ce fait, l'euidante industrie & prouidance de nature, quand apres que ce sang, ouurier du cors, l'ha acheué de

Cc 3

former an ses antrallhes, des lors que
 le terme vient d'anfanter, il se iette
 aus parties superieures (sauoir est, aus
 mammelles) & se rand là, tout prest à
 antretenir le commancement de la
 vie, offrant au nouveau né, d'vne vian
 de à luy connue & familiere? Certes
 on n'ha pas creu an vain, que comme
 le sperme ha la force de faire ressam-
 bler les ansans, & de cors & d'esprit, a
 leurs parans: le lait aussi ha vertu &
proprieré d'an faire autant. Ce qu'on
 obserue, non seulemât aus hommes,
 ains au betail aussi. Car si on fait nour
 rir vn cheureau à vne brebis, ou vn a-
 gneau à vne chieure, il est certain que
 la laine an cetuy-cy sera plus dure, &
 le poil plus tandre an cetuy-là. Sam-
 blablemant ez arbres & fruits de la
 terre, le plus souuant la force de la
terre & de l'eau, qui les nourriffet, fait
 plus a l'augmentacion ou diminució
 de

le sang

*le sang
 de l'homme
 ou de la femme*

*obs. d'un
 cheureau
 nourri
 par une brebis*

*obs. d'un
 cheureau
 nourri
 par une brebis*

de leur naturel, que la vertu de la femâce qu'on ha mise an terre. Et mesmes souuant on voit, qu'un bel arbre bien verdoyant & portant fruit an ce terroir, transplâté an autre, s'annichilit & perd, a cause de l'humeur du lieu. Que (mav-loubet) donc est cette maniere de faire, de corrompre la generosité & valeur de l'anfant, qui viêt de naitre, ansamble son cors, & son esprit, qui ont eu si heureus commancement, & les depraue par le moyē d'une nourriture ampruntée & degenerante, qui est d'un lait estrangier? comm' il pourra auenir si la nourrice qu'on luy donnera, est de nature seruite, mesquine ou esclauē, & de nation barbare, si ell' est mauuaise ou laide, ou palharde, ou yurogne. Car pour la plus part, on prand sans aucune differance ou discrecion, la premiere que l'on trouue auoir a-force

Cc 4

lait. Andurerons nous donc, q̄ cetuy
notre anfant bien né & gentil, soit in-
fect d'une contagion pernicieuse, &
qu'il tire a son ame & a son cors des
espris d'un cors & d'un ame mechās?
Certainement c'est dequoy nous e-
baïssons tant souuant, que les anfans
+ de quelques fames de biē, ne ressam-
blet a leurs parans ni de cors, ni d'es-
prit. Dont nottre Virgile, comme fa-
uant & expert, quād il imite ces vers
d'Homere,

*Ton pere ne fut onc le cheualier Pelee,
Ne ta mere Thetis : la mer bleue & anflée
T'ha engendré (selon) avec les hauts rochers,
Car tu as un esprit farouche dans tes chairs.*

n'ha pas seulement accusé la naissan-
ce ou geniture, que ledit Homere
poursuit, ains aussi la sauuage & cru-
elle nourriture. Car il y aioute du siē.

Les Tygres d'Hircanie ont été tes nourrices.
Et c'est, d'autant que les esprits de la
nourrice, portés an son lait, ont grād
part

part & efficace a induire le ressalt naturel, des meurs & complexions differantes a celles dont il fut premiere-
mât abreuvé, du sang & des esprits du pere & de la mere, par le moyen de leur semance. D'avantage, qui pour-
roit oblir ou mepriser ce point: que les meres qui abandonnet ainsi & ren-
uoyet leurs ans, les donnant aus autres a nourrir, retranchet ce lien, & cette colle d'amitié, de laquelle nature conioint les peres & les meres avecques leurs ans: elles au moins la detrampet & l'ampiret. Car apres que la mere s'est oté devant les yeus, l'ansant qu'elle ha donné autre part, l'ardante vigueur de l'affeccion materielle s'etaind de peu a peu, & tout le bruit du soucy tres-impaciant qu'elle an auoit, est mis an silence. Et on n'oblir gueres moins le fils, ranuoyé a vn' autre nourrice, que celui qu'on
ha

ha perdu par mort. Aussi par vn reciproque, l'affection de l'enfant, quant a l'amitié & acoutumance, est toute occupee auers celle qui le nourrit. & parce il n'a aucun sentiment, ne aucun desir de la mere qui l'a engendré: comme il auient communément aus enfans qu'on ha exposés. dont ayant effacé & aboly totalement de son esprit, les elemens de la pieté naturelle, tout ce que les enfans ainsi nourris samblet aymer pere & mere, la plus part de telle amitié est par opinion & de ciuilité, nompas d'un amour naturelle.

Voila a peu près ce que disoit Phauorin: a quoy j'ajouteray quelques remontrances & beaux exemples, que propose Dom Antoine de Guevara an son Horologe des Princes, touchant cet argumant. puis j'ameneray plusieurs inconuenians qui
font

ont contre toute sorte & cōdicion
de fames, qui refuset de nourrir leurs
enfans.

N'est ce pas vne espece de folie,
nepriser ce que l'on ha fort desiré,
procuré, & attendu? La fame, entre
les plus grands desirs, ha de se voir an-
teinte, & puis honoree d'un bel an-
temant. Comment est elle incon-
tinant si inconstante & legiere, qu'a
peine ha veu son enfant an lumiere,
qu'elle san defait, l'anuoiant aus chās,
pour estre là nourry d'une fame etran-
giere? L'allegueroyz icy an premier
lieu, l'exemple des autres animaux, an
ce fait plus raisonnables que la fame,
lesquels nourrissent tous, sans aucun
amprunt, leurs petis, de leur propre
lait (au-moins ceus qui an ont. car les
oiseaus paissent les leurs, de ce qu'ils
treuuet par les chams) mais ie say que
l'on me repondroit incontinant, ce
ne

ne sont que bestes, & n'ont moyen
de s'accōmoder. vne femelle ne vou-
droit nourrir le faon d'un autre. ainsi
chacune est contrainte de nourrir le
sien. La fame au contraire, cōme ani-
mal sociable, & d'amiable condicion,
fait plaisir l'une a l'autre, moyenant
quelque honneste recompance. A-
quoy ie repliqueray, que les bestes
sont de si grand'amitié auers leurs
faons, que quād elles pourroint estre
ainsi accommodees, iamais ne le per-
mettroint: cōme l'on epreuve tous
les iours, par les grans alarmes qu'el-
les ~~donner à ceus qui les en veulent~~
priuer, soit pour les faire nourrir a un
autre, soit pour autre occasion. Et an
quelle saison (ie vous prie) est ce que
l'on trouue les bestes plus furieuses?
N'est ce pas quand elles nourrisset?
Bien souuant elles se pourroint sau-
uer & echapper, an fuyant le chasseur
qui

figuer nourrir

*raisonnement
trouue*

qui les veut prandre: mais s'il faut par ce moyen abandonner leurs petis, elles aymet mieus estre mises an pie-
ces, que de les perdre & laisser an ar-
riere. Aussi (comme dit Platon a ce *Liure 3. des Loix.*
propos) les ansans n'aymet iamais tât
leurs peres & meres, que quand les
peres les ont souuât portés aus bras,
& les meres nourry de leurs mam-
melles. Or q la nourriture fasse beau-
coup a la complexion du cors, il ha
eté suffisamment remontré cy dessus,
par la nourriture d'un cheureau &
d'un agneau. Car l'agneau qui aura
téré vne cheure, n'aura pas seulemât
le poil plus rude, ains aussi sera plus
farouche que ne porte son naturel. *+ fatouche*
Je l'ay ancor plus curieusement demon-
tré an la declamacion que ie fis pour
mon Doctorat à Mompelier (qui est
antre mes paradoxes de la premiere
Decade) où l'on peut voir, quelle
force

force ha la nourriture ou educacion,
 a faire changer les meurs & condi-
 cions: antandant pour la nourriture,
 qui surmonte nature, non seulement
 la discipline & institucion, ains aussi
 la maniere de viure & qualité des ali-
 mans. S'il y a quelque fame de celles
 qui liront cecy, tant suiette a raison,
 qu'elle veulhe bien estre persuadée
 de son deuoir, elle pourra auoir le
 moyen de se faire expliquer par vn
 homme de lettres, ce que iay prouué
 audit lieu. Aus autres qui bouchet
 l'aurelle a toutes bonnes suasions, il
 ne faut plus long discours. car (côme
 dit le prouerbe) celuy est assés pres-
 ché, qui n'ha cure de bien faire. Tout-
 te fois ie poursuiuray ancores ce pro-
 pos, a toute auanture si i'an pourrois
 gagner & conuertir quelqu'une. Je
 ne parle qu'aus sages & vertueuses
 fames, qui ne falhet sinon par ignorā-
 ce

ce de leur deuoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuses. Il ne leur appartient pas de nourrir leurs ans, nom plus que d'an auoir. Car il seroit a craindre, que si elles nourrissoient, leurs ans fussent de mesmes vicius: & que le monde fut ancor plus corrompu & trauallé, de leur race pernicieuse. Ce n'est que trop de mal, d'auoir esté conceu d'une mauuaise fame, & nourry de son sang neuf mois dedans son ventre: sans que l'ansant tire d'auantage de ses mechantes conditions, an les suçant avec le lait. Dont c'est tres-bien fait de les leur oter aussi tost qu'ils sont nés: & les bather à vne bonne & sage nourrice, saine de cors & d'esprit, pour effacer d'un melheur suc, la cõplexion mauuaise imprimee an son cors des mauuais humeurs de la mere, qui cause-
roit samblables meurs. Ainsi on trās-
plan

plante les arbres & autres plantes an
 vn melheur terroir, pour les randre
 melheures. Ainsi on trampe & laue
 de plusieurs bonnes liqueurs les dro-
 gues, pour effacer quelques mauuai-
 ses qualités naturelles, & les abreuer
 des bonnes, requises a la santé de l'hō
 me. Ainsi dit on que Alcibiade natif
 d'Athenes, fut fort hardy & valhant,
 contre la nature des Atheniēs: parce
 que (comme dit Platon) il auoit esté
 nourry d'une fame de Sparte. Or e-
 toit la nacion Spartane de condicion
 virile & courageuse: les Atheniens
 au contraire, etoint effeminés. Dont
 quelquefois Diogenes, venant de
 Sparte an Athenes, dit, qu'il venoit
 deuers les hommes, & s'an alloit de-
 uers les fames. Ce sont de grāspoins,
 que les honnestes Dames ont bien à
 estimer, & peser à la balance de leur
 iustice: & craindre, que les hommes
 mieus

de l'education

mieus s'ensés & prudans, qui sont d'a-
 uis, ou constant que leurs fames ne
 • nourrisset leurs ansans, ne le fassent
 pour la mauuaise opinion, ou la cer-
 taine science qu'ils ont, des mauuaises
 meurs & vicieuses cōditions de leurs
fames. Quant a moy, j'an suis logé là,
 que si ma fame estoit antachée d'au-
 cun vice, que ie sceusse, ie ne permet-
 trois aucunement qu'elle alaitat noz
 ansans: & ainsi le doit faire chacun.
 Et les fame se doiuent tenir pour re-
 prouuees, & de mauuaise opinion
 auers leurs marys, quand ils ne les
 sollicitent de nourrir leurs ansans. Car
 les marys qui ne les y inuitent (supposé
 qu'elles soient saines de leur personne,
 & le puissent bien faire) leur font autāt
 de deshonneur, que s'ils disoient pu-
 bliquement: ma fame n'est pas bien
 née, ou bien morigeree. ie ne veus
 pas que mes ansans y retirent. Bon

Dd

*observation
nota.*

Dieu, quel outrage est cela, si les fames le sauoient bien cognoître! Puis donc qu'il n'appartiët que aus sages, pourquoy est ce que toutes vertueuses fames ne declarèt par cet effet leur sagesse, & ne quittèt le rang des folles? Je croy ancores, que si elles sauoient quel plaisir il y a de nourrir ses ansans, duquel iouïssèt leurs nourris-
 ses, elles se louëroient plus-tost a nourrir les ansans d'autrui, que de quitter les leurs. Et d'où procede q̄ les nourrices communement sont tant amoureuses & passionnees des ansans qui leur sont estrangiers, sinon de l'extreme plaisir qu'elles y ressoiuent? lequel sans comparaison est plus grand, que toutes les peines que donnēt les ansans: dont il efface aisement les facheries de la subieccion, & quelque mauuais tams qu'on an ha. Je vous prie que l'on estime vn peu, le plaisir
 que

que l'anfant donne , quād il veut rire :
cōmant il serre a demy ses petis yeus :
& quand il veut pleurer, commant il
fait la petite lippe : quand il veut par-
ler, cōmant il fait des gestes & signes
de ses petis doigts : commāt il begayē
de bonne grace , & double an quel-
ques mots, contrefaisant le langage
qu'il apprant. quād il veut cheminer,
cōmant il chācelle de ses petis pieds.
Mais y a il passetams pareil a celuy q̄
dōne vn anfant, qui mignarde & flate
sa nourrice an tettant : quand d'vne
main il decouure & manie l'autre te-
tin, de l'autre luy prand ses cheueus,
ou son coulet an s'y iouānt : quand il
rue coups de pieds à ceus qui le veul-
let detourner : & an vn mesme instāt,
iette de ses yeus gracieus mille petits
ris & œilhades a sa nourrice ? Quel
plaisir est ce de le voir par fois depi-
teus & faché d'vn rien , fogner pour

Dd 2

vne epingle, se verser par terre, frapper & ruddoiër ceus, qui les veulet ou appaiser ou prandre & amporter: cōmāt il reiette l'or, l'argent, les bagues & ioyaus qu'on luy prefante pour faire l'apointement: & tout soudain on le regagne pour vne pomme, ou vn fetu? Quel plaisir est ce d'antandre les folies des petits ansans, & voir leurs badineries: d'ouïr ce qu'ils respondet aus demandes, les questions & discours pueriles qu'ils font, les sotises qu'ils disēt, & les propos qu'on ne fait d'où ils viennent? De sorte que l'on dit bien vray, que là ou il y a des ansans, il ne faut ne fols, ne badins. N'y a il pas grand plaisir, de les voyr iouër avec les chiens, avec les chats, ou courir apres eus: petrir de la terre, & an batir des maisons, ou des fours: contrefaire l'arcbousier, le coureur de lance, le piquier: sonner du

du tabourin, faire des reuerances, cō-
trefaire les sages: pleurer d'un moi-
neau que le chat leur ha prins, ou des
oiseaus qui volet qu'ils ne peuuent a-
uoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont
perdu, & samblables chosettes? N'y
a il pas plaisir & passetams, quand ils
ne veulet quitter leur mere, ou leur
nourrice, & ne veulet aller à autre
personne, quelque presant ou flatte-
rie qu'on leur sache faire, & il se faut
derobber finement deus? Quand ils
ne veulet permettre que leur nourris-
se caresse an leur presance vn autre
enfant, ou que luy donne à tetter?
Quand ils se mettent an deuoyr de la
deffandre, si quelqu'un la menace, ou
fait samblant de la battre: comment il
crie le premier, & se tampeste pour
vindiquer l'outrage? Cette grand a-
mour, iointe a ialousie, est si plaisante
& agreable, qu'elle raut tout le

Dd 3

cœur d'une nourrice, si ell' est de bon naturel, humaine & gracieuse: tellement qu'elle n'aimera pas d'avantage ses propres enfans, que l'etranger qu'elle nourrit. Et que peut il estre, quand la mere propre est sa nourrice? Si vous prenez plaisir a ce qu'un autre aura fait, comme à un liure, une peinture, ou autre chose artificielle, combien plus à ce qui sera sorty de votre esprit? Sans doute l'amour & le plaisir redoublera l'endroit des meres, qui nourrisent leurs enfans. Car au contraire, Dieu permet bien souvant, que les enfans aimēt plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous lisons quelques exemples, que ie reciteray le plus succintemēt qu'il me sera possible. Corneille Scipion surnommé Asian, ayant condamné à mort dix de ses plus valhans capitaines, pour auoir forcé le temple des Vestales,

me-

meprisa l'intercession des plus appar-
rās de Rome, qui le supplioint de leur
pardonner & mitiger la loy : & mes-
mes il ne fit cas de la priere que luy an
faisoit importunement le grand Sci-
pion surnommé Africain, son frere
vterin. Et neantmoins fut vaincu des
instantes prieres d'une siene sœur de
lait. Et quand son frere luy reprocha
cela, comme discourtoisie, il repon-
dit, qu'il tenoit plus pour mere, celle
qui l'auoit alaité sans obligacion na-
turelle, que celle qui l'auoit seullemāt
enfanté. Nous lisons de deus cruels
tyrans, monstres an nature, les plus
scelerats & enormes qui furēt iamais,
Neron antre les Romains, & Antipa-
ter antre les Grecs : lesquels etans
saouls d'autres horribles mechance-
tés, n'epargnerent la vie de leurs me-
res, desquelles ils tenoient la leur. Mais
on ne dit pas, que ces vilains infames,

Dd 4

ni autres diables de tyrās, ayez iamais
 offacé leurs nourrices. Les deus Gra-
 ques Romains tres-valhans & fameus
 capitaines, eurent vn frere batard,
 samblablement hardy & vertueus.
 Cetuy cy reuenant des guerres d'A-
 fie, où il auoit tres-bien fait, rancon-
 tra ansemblemant sa mere & sa nour-
 rice, il donna premieremāt a sa nour-
 rice vne ceinture d'or, puis a sa mere
 vne bague d'argent. La mere an fut
 honreūle, & le luy reprocha. a la quel-
 le il repondit, erre plus attenu a sa
 nourrice. Car, vous ma mere (dit il) ne
 m'auiez porté que neuf mois dans vo-
 tre vautre, assés à votre aise: & ne m'a-
 ués nourri que de votre sang, & aussi
 tost que m'aués veu an lumiere, vous
 pouuant depaitrer de moy, vous m'a-
 ués abandonné. Et adonc ma nourri-
 ce m'ha ressu amiablemant, m'ha por-
 té an ses bras, & nourry de son lait, l'e-
 space

space de trois ans: chose purement
volontaire, & non de quelque neces-
sité naturelle, comme a porter dans
son ventre, & nourrir de son sang. Dōt
ie me sans plus redeuable a elle, que
a vous: comme i'ay voulu demontrer
par la difference de mes presans. Voi-
la de beaux exemples, qui doiuent biē
piquer les honnestes & vertueuses
fames, les exciter & contraindre a
nourrir leurs ansans: & ne permettre
qu'une fame estrangiere ait la melheur
part de leur amour, & le plus grand
plaisir qu'ils donnet. Plusieurs royau-
mes d'Asie ont eu an si grand'reue-
rance, les ansans qui auoint etē nour-
ris de leurs meres, qu'ils ne permet-
toient autres successeurs aus biens &
etas du pere, que ceus que la mere a-
uoit alaités. Dont aussi les Lacede-
moniens eleuret pour leur settieme
Roy, des deus fils que Thomiste a-
uoit

uoit laissé, nompas l'ainé, d'autāt qu'
 vne estrangiere l'auoit nourry, ains le
 puisné, alaité de la Reine sa mere.
 Leur raison fut tres-bonne, car il faut
 que l'ansant pour dignement succe-
 der au pere, soit repondant a ses con-
 diciōs & vertus. outre ce qu'il y peut
 auoir de la supposicion, quand les an-
 fans sont nourris d'une estrangiere, &
 hors la maison. Car il est aisé de chan-
 ger vn ansant à la nourrice. Et de fait,
 on reproche souuant a ceus qui ne
 rapportet aus meurs de leurs parans,
 qu'ils ont été changés a la nourrice.
 Voila de beaus heritiers, des biens
 qui ne leur apartiennet aucunement:
 & les vrays ansans sont faits coquins,
 pauures laboureurs ou artizans: au-
 quels neātmoins on obserue vn cœur
 noble, vne fasson gentille & honne-
 ste. car ils se ressantent volōtiers de la
 generosité de leurs parans. Tels sont
 (a mon

(a mon auis) la plus part de ceus qu'on voit fort differans aus meurs & condicions de leurs parans putatifs. C'est que pour auoir eté changés a la nourrice, ce gentilhomme est tout lourdaud, maussade, mesquin, coüiard & vilain, n'approchant rien du naturel de ceus qui panset l'auoir fait : & ce payfant est gentil, honnestes, courtois, liberal, & hardy : tout au rebours de ceus que l'on dit ses parans. On escrit du bon Artheban, Roy des Epirotes, que mourant vieus & ancien il laissa vn fils, auquel on supposa vn autre, fils d'vn simple chevalier, du contentement de sa nourrice, corrompue a force d'argent. Depuis cette nourrice ayant remors de conscience, decouvrit la trahison : dont s'eleueret de grans guerres antre les deus competeurs, qui finalement perdiret la vie an vne tres-cruelle batalhe : & le Royaume

aume fut occupé d'un étranger, nommé Alexādre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexādre le grand. Cette desolaciō ne fut pas auenue, si la Reine fame d'Artheban eut nourry son enfant. Dont les tres-prudans legislateurs Platon & Lycurge ordonneret tres-bien, que les fames de moyen & de bas estat, eussent a nourrir tous leurs ans, autant qu'elles pourroint : & les grans Dames & Princesses, nourrisset au moins leurs ainés. C'est vne belle & sainte loy : & si ell' estoit bien obseruee, les peres & meres n'auroint tant de facheries & deplaisirs pour leurs ans mal nourris ou supposés, qui les affliget quelquefois si estrangemāt, qu'ils les voudroint voir morts. Quel regret a vn pere & vne mere qui sont gens de bien & d'honneur, vertueus, modestes, continans, & paisibles, de voir quelqu'un de leurs
leurs

leurs enfans insolant, yurogne, gour-
mant & tauernier, palhard, putanier
& bordelier, bateur de paué, iouëur,
pipeur, larron, affronteur, brigand,
voleur, assassin, mutin & quereleus, fol,
anragé, malin & peruers, blasphemate-
ur, & adonné a toute mechanceté?
Quel creue-cœur est ce aus bonnes
gens, de se voir gourmander & mati-
ner eus mesmes de ce mauuais gar-
nemant, s'ils le peuuet supporter an
leur maison: ou s'ils le laisset a l'aban-
dō, d'ouïr tous les iours des rappors,
qu'ō la mis an prison, qu'on l'anuoie
an galere, qu'on le va pandre, ou met-
tre sus la rouë? D'un autre enfant ils
ouïront reproches, qu'il ha battu ou
tué quelqu'un, & qu'on le cherche
par tout: qu'il ha derobbé, ou prins
par force vne filhe: qu'il est preuen-
u d'auoir fait la fausse monnoye, d'estre
bougre ou incestueus: D'un autre,
qu'il

qu'il aura epousé vne putain du bordau, qu'il hante les plus mechans garnemens de la ville, qu'il ha part a tous les excès qui se font. Je ne dis rien qu'on ne voye souuant, ioint aus angoisses extremes qu'an ont les pauvres gēs, lesq̄ls n'ont iamais peu rādre vertueus leurs ansans, mēmes dez leurs ansance, a cause du mauuais lait qu'ils ont succé des nourrices mal sages & vicieuses, an maisons dissoluēs, parmy des propos & actes vilains & deshonestes. Ou bien parauanture tels ansans ne sont leurs, ains d'autres personnes mal creées & de mauuais meurs: desquels ils ne degeneret pas. S'ils sont incorrigibles, c'est de leur naturel, ou bien de la premiere educacion, laquelle est d'impression tres-ferme. S'ils sont des-obeyssans, c'est d'autant qu'ils ne recognoisset proprement ceus là pour peres & meres

meres, qui ne les ont eleués des le
commancement. Ils s'accommode-
ront trop mieus aus complexions &
meurs de leurs peres nourriciers (qui
parauanture sont leurs vrays peres)
& de leurs meres nourrices (le plus
souuant fort vicieuses) que aus hon-
nestes cōditions de ceus, qui les tien-
net pour leurs ans. Je taïse sciam-
mant les inconuenians qui peuuet a-
uenir au cors de l'ansant: comme de
prandre la grosse verolle de sa palhar-
de nourrice. dont nous au voyons de
grans maus auenus depuis a toute v-
ne famille: que le pere & la mere
ayans mis quelquefois coucher le pe-
tit antre eus deus, ont eu leur part de
la verolle, ~~ancor secrette dans le cors~~
de l'ansant. Je ne dis rien de ceus que
les nourrices etouffet malheureuse-
ment, etant par trop andormies, bien
souuant accablees de vin, lequel mal-
heur

heur auient beaucoup plus rarement
 aus meres, d'autant q̄ la naïue amour
 les rend plus vigilantes, diligentes &
 soigneuses de preuenir tels inconue-
 nians. Quel desastre est cela, quel re-
 gret, quel deconfort, quelle rage, a v-
 ne pauvre fame, qui aura long temps
 désiré d'auoir vn enfant, & fait mille
 choses pour y auenir : apres qu'elle
 aura porté en son ventre avec mille
 facheries, qu'elle aura depuis enfanté
 avec grādissime travail & dangier de
 sa vie, quand etant hors de tous ces
 maus, tres-ioyeuse & cōtante d'auoir
 en fin vn bel enfant, qui luy fait oblier
 tout le mal qu'ell' en ha eu, dela a
 quelque mois on luy vient dire, que
 sa nourrice l'ha etoffé ? Or ie vois
 maintenāt que toutes les fames sont
 conuerties, & (Dieu mercy) bien re-
 soluës de nourrir leurs enfans. Il n'y a
 plus qu'un ampechemāt, qui n'est de
 leur

leur couté. c'est qu'elles s'excuset sur leurs marys, auxquels elles sont (comme doiuet estre) suiuettes. Car il y a plusieurs marys, qui ne veulet pas ouïr ou andurer le bruit. & la tintamarre que donnet souuât les anfans. dont il faut faire chambre a-part: & les bonnes fames ne cōsantet pas volontiers d'estre separees de leurs marys. car aussi est il ordonné, que l'hōme ne separe ceus que Dieu ha conioints. Ces bonnes fames seroient biē aises de supporter la peine que donnet les anfans, pourueu que leurs marys ne quittasset leur lit pour cette occasion. Il y an ha aussi, qui ne veulet permettre a leurs fames de nourrir, affin q̄ leurs tetins demeurent plus iolys, qu'ils se plaïset a manier, nom pas des tetins mols. Il y an ha d'autres, qui haïssēt la santeur du lait au fein de leurs fames. Les voila bien de-

Ee

licats: Et la plus part de ceus qui par-
let ainsi, font plus souuant l'amour a
la nourrice, que a leur fame. Les re-
tins mols de la nourrice, ne la santeur
du lait, ne les an degoute pas: pour
cela les bonnes gens, ne la treuuet
pas mauuaise robbe. I'ose bien dire
d'auantage (pansés y bonnes fames)
que plusieurs de voz marys, qui ne
veulet que vous nourriffies, le font
pour tenir dans la maison vn' autre
fame, qu'ils panset auoir a leur com-
mandement, affin d'aller au change
quand bon leur samble. Et ceus qui
s'excuset, disans, que si leur fame nour-
rissoit, elle perdrait tams, ne redeue-
nât si tost grosse, & qu'ils veulet auoir
nombre d'anfans: croyés qu'ils pre-
net aussi bien plaisir, d'auoir nombre
de nourrices, pour mieus assouuir
leur cupidité charnelle. Car (comme
vous saués) les nourrices sont plus ai-
sees

sees a debaucher, que les garces & autres seruantes. Et on ne voit guieres de nourrices, sortir de la maison de ces hommes rât delicats, qu'elles n'y ayet ramplly leurs paniers. Et puis on dit, que c'est quelque valet ou voisin qui l'ha fait. Si les bonnes fames sont bien auisees, elles garderont honnestemât leurs marys de ce peché mortel: an n'acceptant aucunes nourrices ni dans leurs maisons, ni ailleurs, ains faisans elles mesmes ce deuoir de nature: & Dieu benira leur labeur.

Quant aus marys qui craignent tant le bruit, haïssent les tetins mols, & la fanteur du lait, ie leur donneray a-part des receptes cōtre toutes ces facheries, si on me les demande.

SEGOND CHAP.

Ee 2

*Quand est bon le lait d'une accouchee.
combien d'heures doit estre l'enfant
sans tetter. & qu'est ce qu'on luy doit
donner premierement.*

Q Vant l'enfant n'a plus besoin
de sang, etât sur le point de sor-
tir de la matrice, ledit sang recourt
aus mammelles. Le premier qui y est
ressu, est celuy que l'enfant ha plus
dedaigné, comme vicieus & malag-
greable. dont il s'est toujours tenu
plus loin de la matrice. & partant il
est plus tost aus mammelles, com' il
an etoit plus voisin. De tel sang gros-
sier & bourbeus, se fait le premier lait
epais, trouble & calhebouté, appelé
des Latins *Colostrum*: lequel ha esté esti-
mé de toute ancienneté mauuais &
tres-pernicieus. de sorte qu'on l'ha
toujours defandu aus enfans, pour les
deus premiers iours. Car il leur cause
vne

vne indisposicion d'estomach, ditte
Colostracion, tenuë pour mortelle.

Voyés ce qu'an dit Pline. A cette Liu. II. ch.
41. & liu.
28. ch. 2. cause, il est tres-bien auisé, que l'ac-
couchee ha vne fame substituee,
(nommee *Soustenery* an Languedoc)
qui donne sa mammelle a l'anfant ez
premiers iours, attendant que ce lait
trouble s'euacue, par le moyen d'un
petit chien qu'il le tette, ou autrement:
& qu'il vienne aus mammelles de bõ
lait, du sang qui estoit prochain de la
matrice, ou melheur que cetuy-là, a-
pres que tout le pire est vuïdé. Il est
vray que les pauvres fames, & mes-
memant les villageoises, ne regardet
a tout cela. On leur donne tout a tet-
ter, bon & mauuais: cõme aussi quãd
ils sont plus grans, ia soit que la mere
se trouue anceinte, pour cela ne plus
ne moins. Tant qu'il y a de lait, ils leur
an dõnet, iusques a la derniere goutte.

Ee 3

te, & ne s'an trouuet pas mal : d'autāt que ces ansans sont de robuste complexion, nés de peres & meres nourris grossieremāt, com' ils seront aussi. dont telle nourriture ne les peut andommager. Mais a gens de ville, qui sont nourris plus delicatemant, & a tous ceus qui ont moyen de mieus nourrir leurs ansans, cette obseruaciō est bien requise & necessaire, que de deus iours pour le moins l'ansant ne tette sa mere.

Et luy doit on balher aussi tost qu'il est né, la mammelle de sa soustener? on ha accoutumé de laisser passer quelques heures, auant q̄ luy donner tetter, ~~qui deus, qui trois, qui d'a-~~ uantage : car il y ha des matrones qui sont d'auis, que l'ansant ne doit tetter auant quatre heures de sa natiuité. Je vous diray : les faons des bestes aussi tost qu'ils sont nés, couret aus mammel-

melles d'un instinct naturel, & y retour
 net d'heure a heure, iusques a ce que
 leur petit estomach soit elargy, & fait
 capable de suffisante quantité de lait
 pour plus long tams. Cela est raison-
 nable & naturel. car l'ansant dans la
 matrice vit comme vne plante, qui
 incessamment tire suc de la terre par
 ses racines. dont etant sorty de là, il ne
 peut guieres durer sans alimant, qu'il
 ne crie & braye a la faim. Voila pour-
 quoy le faon recourt soudain aus mām-
 melles, sans crainte du colostre, qui
 est aussi ez bestes : mais elles sont
 moins delicates que noz ansans. Et
 d'autant aussi qu'elles sont moins ex-
 cremâteuses, il ne fait pas mal a leurs
 faons de tetter incontinant : com' il
 feroit a noz ansans, qui ont l'esto-
 mach & les boyaus pleins d'un hu-
 meur visqueus & noyratre, qu'on ap-
 pelle vulgairement Syroc, lequel doit

Ee 4

vuider auant q̄ l'infant tette, ou pour
 le moins estre hors de l'estomach.
 Autremāt cet humeur corromproit
 le lait que l'infant succeroit. Dont
 pour le hater a deffandre & à se vuy-
 der, on dōne à l'infant bien tost apres
 qu'il est né, quelque chose a propos
 de cela, comme nous dirons inconti-
 nāt. Les bestes n'ont point de ces ob-
 seruacions, comme aussi n'an ont pas
 de besoin. car (ainsi que nous auons
 dit) elles sont moins excremanteu-
 ses: tesmoin qu'elles ne mouchet, ne
 crachet, ne pleuret: qui sont moyens
 d'expurgacion. La matiere de cela
s'an va au poil, ou plume, ou ecalhe.
 L'homme qui nait tout nud, est fort
 mol & delicat, le plus excremanteus
 de tous les animaux, comme il est le
 plus sage. Donques il est tres-bon, q̄
 l'infant ne tette que n'ayt passé deus
 ou trois heures: & que an criant vn
 peu,

peu, il n'ayt fait exercice de son poumon, qui donne contre l'estomach (par le moyē du diaphragme) lequel an est plus-tost dechargé de son excremant, echauffé & préparé a recevoir le lait, & an faire mieus son profit.

Et que donnera on ce pendant a l'anfant, pour amuser sa faim, qui est impatiente, suiuant ce que nous auōs dit? Ancienement on leur donnoit du beurre & du miel: suiuant ce qu'il est dit au prophete Esaye, chapitre. 7. Voyci la vierge conceura, & anfantera vn fis, qui aura nom Emanuël, Il mangera beurre & miel. l'antans que ancores pour le iourd'huy, les iuijs an donnet à leurs anfans, auant qu'ils tettet aucunement. Quant aus nostres, on leur donne diuerſes choses: les vns de la theriaque ou du mithridat, le gros d'vne feuue: les autres
vne

*observation
curieuse*

vne culherce de miel rofat, les autres
 de syrop violat : les autres vn peu de
 sucre an poudre , avec vne feuille
 d'or hachee bien menu : les autres
 autre chose , comme au païs d'Age-
 nois, d'huyle damãdres douces , avec
 succe candi, tout ainsi que a la mere:
 ou vne culherce de vin pur , ou des
 ails machés, pour les y acoutumer de
 bõne heure & faire qu'ils soient moins
 suiets a la vermine. Ceus qui leur ba-
 lhet de la theriaque, ou du mithridat,
 panset que le syroc, que les anfans ont
 dans le cors, soit chose venimeuse:
 parce que il est noiratre , & de laide
 fasson. Mais ce n'est qu'un excremãt,
 repondant a la fiante des boyaus, qui
 luy succedera. Parquoy le miel rofat,
 & le syrop violat sont fort bons , &
 suffisans a le faire vuidier , & à purger
 l'anfant de cette ordure. Pour exe-
 quuter les deus intancions, ie leur dõ-
 ne

ne volontiers du sucre & de l'or. Car le sucre purge & nettoye assés: l'or est cōtre-venin. dōt on satisfait mieus a l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'anfant aura crié, on luy donnera l'vne desdittes choses: & de là a deus heures pourra tetter, mesmes apres auoir dormy. Quant au lait de la mere, il an abstiendra pour le moins les trois premiers iours.

TROISIEME CHAP.

Qu'une pucelle pent auoir du lait an quantité notable.

LEs Logiciens font vne fausse consequence, quand ils diset, S'elle ha du lait, ell' ha fait vn anfant: veu que les fames grosses, auant leur deliurance an peuuet montrer beaucoup. Ils concluēt bien mieus, quand ils inferet du lait, qu'ell' ha eu compagnie d'hō

d'homme. Si est ce que telle reigle
 n'est pas si veritable, que quelquefois
 ne soit veu autremât. Car si on presse
 les mammelles aus anfans qui vienent
 de naitre, on an voit sortir vn peu de
 lait, sinon à tous, au moins a la plus
 part. Mais ie ne m'arreste pas là: ie
 veus prouuer qu'aus grandes filles,
 que passet l'age de douze ans, on an
 peut trouuer quantité, elles etant pu-
 celles. Hippocras est le premier qui
 nous an ha donné auis, ecriuât an ses
 Aphorismes, que si vne femelle sans
 « estre anceinte, ou auoir anfanté, ha du
 « lait, sa purgacion naturelle est ampe-
 chee. La raison est bien euidâte, à qui
 fait d'où prouient le lait: & quand
 nous l'aurons declaree, ce propos ne
 sera si nouueau & etrange, comm'il
 samble de prime face. Nous auons
 anseigné au premier chap. du segond
 liure, que le sexe feminin froid & hu-
 mide

Apho. 39.
 liu. 5.

mide an comparaison, ha plus de sang
 que n'ha le masculin : mais il est plus
 cru & aigueus. Nature l'ha ainsi fait,
 pouruoyât de nourriture aus ansans,
 que les fames ont a porter commune
 mant neuf ou dis moys : pour ce que
 les ansans le cuiser d'auantage dedâs
 leur foye, qui ne deuoit pas estre oi-
 sif ne inutile : & la mere, n'an pouuoit
 angendrer la quantité requise, s'il ne
 demouroit imparfait. Le pere ha
 moins de sang, mais il est plus epais
 & cuit, pour cause de la femance, qui
 an deuoit prouenir : & il estoit neces-
 saire qu'il la fournit de plus grand ef-
 ficace, que la femelle. Donques les
 fames ont prou de sang, puis qu'il suf-
 fit à deus, à trois, quelquefois à quatre
 & iusques a neuf, selon le nombre des
 ansans d'une vantee. Et quand elles
 ne sont anceintes, vne porcion de-
 meure superflue & excremanteuse,
 de

Voyez le 1.
 cha du 3.
 liure.

*Liv. 7. hist.
des anim.
chap. 2.*

de sa seule quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au cors, faisant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. A quoy nature ha proueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fut separé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les moys vne fois, suiuant le discours de la Lune: Ce qu'ha donné occasion aus gens de dire, q̄ les fames tienet de la Lune, & se gouvemet par elle, comme dit Aristote. Ce qu'elles vuïdet, leur est tout inutile, parce qu'elles en ont plus grand'prouision qu'il ne fait besoin à leur cors, attendant la conception. Lors tout est retenu communement, pour nourrir le petit, qui fait bien son proffit de ce qu'etoit trop à la mere, & met a son vsage le sang pituiteus, le faisant deuenir fort bon. Quand l'ansant est grandet, & s'ap-
preste

preste de venir an lumiere, nature qu'ha eu le soin d'auitalher sa demeure auant qu'il y antrat, panse soudain à le nourrir ses premiers ans, d'une matiere accordante à sa delicatesse, & qui soit germaine de l'alimant qu'il ha prins dans le ventre. Car sa tãdreur ne pourroit andurer vne grande mutation: & il luy faut de la nourriture fort agreable, d'autant qu'elle doit passer par la bouche, & non plus par le nombril. Pour ces deus causes il ha eté ordonné, que le sang qui seroit de reste, ne seruant de rien a la mere, apres l'anfantement se tourneroit vers les mammelles, an lieu d'estre vuïdé tous les moys comme de coutume. Là il deuient plus dous & blanc, etât fassonné de ces glandes que nature y ha mis an grand nôbre pour tel effet. Ces glandes cuïset de leur chaleur, & alteret a leur samblance, le sang qui
leur

leur est ottroyé phlegmatic & impar fait, trié de par tout le cors. Il ne faut pas cuider ce, que noz maieurs ont cru, qu'il y ayt certains vaisseaus, qui d'une continuité portet droit aus māmelles le sang, qu'au parauant verfoit an la matrice: d'oñ ils prenoient l'accord de ces parties là. Il est vray que le flus d'ambas cesse communement, tandis que la fame ha du lait: mais le passage d'un lieu a autre, se fait par longs contours de la grosse veine caue, & de ses rameaus, iusques a ce que le sang vient aus branchettes qu'apportet la nourriture à la poitrine, & aus tetins. Ceus aussi falhet lourde-
māt qui pāset le lait estre fait du sang decuit au rancontre des mammelles. car il n'estoit qu'a demy cuit, fort detrampé, & comme pituite insipide naturelle: les glandes des tetins y mettēt tant de fasson, qu'il deuient
epais,

epais, dous & blanc an perfeccion. Ces qualitez ne vienent pas d'alheurs, que de la concoction: laquelle finit ordinairement a l'assimilacion, dernier but de nature. Mais tels propos font mieus pour nostre ecole (où il faut montrer les erreurs des medecins vulgaires) que pour instruire le peuple. Reprenons doncques nostre discours, & concluons mes-huy sans plus de plaid, ce qu'auons propose.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croistre, il se trouue dedās leurs veines, beaucoup plus de sang qu'il n'est de besoin pour la nourriture de leur cors. Parquoy il s'amasse vers la matrice, & par là se vuide ce qui est trop, par certains laps de tams. Si la fame vient à concevoir, tout est retenu par l'enfant: & depuis pour faire le lait. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'a sa purgacion conti-

Ff

nuee chaque mois (com' ell' auoit de coutume) nous pansons que le sang luy est diminué pour quelque occasion : & n'an ha point de reste, quand son cors an ha prins autant que luy an faut : ou que les veines de l'amarris sont opilees & closes de quelque matiere epaisse, qu'ampeche le sang de sortir : ou que le sang est detourné ailleurs y causant de grans maus. Cōme nous voyōs quelquefois des rougeurs laides au visage, a cause du sang qui s'accoutume de venir ez lieux hauts. Aus autres il fait douleur de teste, & l'elourdit de sa grand quantité, ou de ses vapeurs. Les autres an perdet le sans, & an deuient folles : les autres saignent souuant du nez : les autres vomisset le sang. d'autres ont peine d'haleiner pour la repleccion pulmonique : les autres ont douleur aus reins, du sang qui est par trop pressé

pressé dedans la grāde veine: les autres ne peuuet marcher, pour vne pesanteur de iambes, non d'autre occasion que d'une replecion de mesuree. Ainsi peut il auenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, an peu de tams s'augmantera, & les tetins anfleront à outrance. Comme on voit, que des aussi tost que le cors cesse de croitre, & commence a redonder an sang, le sein deuient fourny & plein, les mammelles pouffet auant & frairet. Si donc elles ressoyuet par quelque occasion, plus de sang que ne leur an faut au besoin de leur nourriture, elles croitront an toutte dimātion euidante: & si la cause perseuere, pourquoy ne pourront les mammelles de ce qui leur abonde, an faire du lait, puis que elles ont cette propriété donnee de nature? Qui repōdroit, que les mammelles ne s'y amuset

Ff 2

point, sinon pour nourrir l'ansant né du cors, auquel elles sont: cetuy-là signifieroit, que noz parties vset de quelque discrecion ou raison: qui est vne proposicion fausse. On pourroit bien mieus dire, que non obstant l'affluance du sang, les retins n'an font pas du lait, s'ils n'ont fraichement ressu de la conception, certaine qualité excitant leur vertu lactifique. Mais cette raison, fondee seulemant sur l'experience de ce qu'auient le plus souuāt, ne peut ranuerser la premiere. Car si les glandes du tetin ont ce pouuoir, a raison de leur complexiō & forme, de conuertir le sang an lait: pourueu qu'il leur an vienne plus qu'elles n'an peuuet consumer (dont nous disons, que c'est leur excremāt benin, cōme la matiere de la semance au respect de tous les mambres) pourquoy ne le feront elles, routtes les fois que ce-
la a-

la auiendra? Telle puissance ne vient pas de l'enfant, ou elle ne seroit pas naturelle-nee, cōme nous l'estimons. D'avantage, si le lait est perdu aus nourrices, long tams apres l'anfante-
 mant nous le remettons an son train, tirant le sang vers les mammelles. Et quoy? Aristote dit bien (& on le voit *Liu. 4. hist. des anim. chap. 20.*) que quelques hommes ont du lait, qu'on peut succer ou e-
 praindre. On fait aussi comte d'un Syrien, qui nourrit son enfant plus de sis moys de son propre lait. Il n'y a rien dōc qui ampeche, que la femelle aye du lait, sans auoir anfanté ou cō-
 ceu, par la seule retancion de ses mē-
 strues: pourueu que la furie du sang se rue aus mammelles. Mais de vray cela n'est pas de duree, & ne soutient sinon quelques secousses du sang, qui y est porté assés impetueus. Car bien tost apres il est departy aus autres

Ff 3

mambres, s'il n'est antretenu an ce quartier là par frequante attraccion, ou s'il trouue depuis yssue par les veines de la matrice. Voila pourquoy c'est chose rare, de voir qu'une filhe aye du lait. toutefois il peut auenir par les raisons sudittes, lesquelles font trouuer Hippocras veritable an l'aphorisme que nous auons cité. Donques il ne faut pas nier le pucelage, sans deuë consideracion, à celle qui auroit du lait, puisque l'autorité d'un si grand personnage (qui peut auoir veu ce cas auenir) nous peut susprendre le iugemāt. Ainsi le Iurisconsulte admet, pour la seule autorité d'Hippocras, le part septimestre au 17. liur. des repōces de Paul, an la loy *Septimo*, ff. *de statu hom.* Mais la raison d'abondāt est plus forte, que toute l'autorité des plus sauans du monde. & il me samble que les causes alleguees mon-

montret assés euidamment, estre chose bien naturelle, que pour la repletion des veines aus tetins (laquelle fuit la suppression des fleurs) la femelle sans estre grosse ou auoir anfanté, puisse auoir du lait: lequel s'il est sucqué, continue quelque espace de tams.

QVATRIEME CHAP.

S'il y a certaine connoissance du pucelage d'une filhe.

CE propos n'est d'yci proprement, où nous traitons du lait, & de la nourriture des ansans: mais d'autant que nous sommes venus à mouuoir cette question, qu'une pucelle peut auoir du lait: & que du lait on ne peut arguër la corruption d'une filhe, contre l'opinion vulgaire, j'ay pansé de pouuoir traiter consequitiuemant, s'il y a quelque argument certain du

Ff 4

pucelage. La question est de grand importance, à l'honneur ou des-honneur des filhes, à la dissolucion du mariage contracté avec vn impuissant, ou froid & maleficie: & à la condamnation ou absolucion de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairemât defloré vne filhe. Parquoy les magistrats y doiuent bien auiser: & plus ancor les medecins & chirurgiẽs a ce deputés, comme experts, auxquels le magistrat an croid. dont s'il y à faute, le tort an est plus aus commissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au iuge qui ha fait la sentance. Les matrones ou leuandieres s'attribuet cette prerogative, de sauoir mieus iuger du pucelage, que nous, ou que les chirurgiens, d'autant qu'elles y sont plus exercees & duittes que les hommes, ayans familiarité & acces libre avec les filhes antieres &

cor-

corrompues, qui se communiquet plus volontiers aus sages fames, que aus hommes, ancor qu'ils soient plus sages. Mais les matrones s'y peuuet grandement abuser, sur tout à faute d'estre biē versees an l'anatomie des parties hôteuses. Car celuy seul peut cognoitre la verité du pucelage, qui est bien exercé an l'observacion oculaire des matrices an diuers ages. Hippocras dit generalemāt de toute la medecine, que le iugement y est fort difficile. Je dis samblablement, qu'il est tres-mal aisé de iuger du pucelage : & ancor plus d'an repōdre, suiuant ce qu'est escrit an *Æsope*, de celuy qui auoit toujours porté deus filles gemelles dans vne besasse pandue a son col, dez qu'elles furent nées: interrogé si elles estoient pucelles, il dit, qu'il le repondroit bien de celle, qu'il portoit deuant : mais nompas de

Aph. i. li. i

de celle qu'il portoit sur le doz. C'est vn bestail de tres-mauuaise garde, comme dit le prouerbe. Et quant à la cognoissance, tant de la defloracion, q̄ du pucelage, les sages famees quelquefois an font trop bon marché. I'y trouue bien plus de difficulté, quoy que ie ne sois pas ignorant de l'anatomie vterine, com' elles sont pour la plus part. Car i'an veus excepter au moins donne Geruaise, matrone de Mompelier, vrayement sage fame, & bien auisee, qui ne faut guieres aus anatomies publiques, lors que nous auons an main vne femelle. Or pour montrer l'abus qui se cōmet à la perquisition du pucelage, ie departiray les signes & argumans que le vulgaire tient, an deus ordres: l'vn sera des plus vains, que l'on recherche au visage, au col, aus tetins, & alheurs, sans visitacion des parties secretes: l'autre

re fera , de ceus qu'on recherche plus propremāt ez abimes des dittes parties. a raison dequoy ie reciteray quelques depoficions des Leuandieres, pour mōtrer leur accord es poins principaus qu'elles touchet.

Vn des signes qu'on veut estre des I. plus expres , est si absurde que rien plus. C'est que le tetin, ou petit bout de la tette, change de couleur, a l'instāt qu'une filhe est defloree. Car son antour deuient tanné, ou noiratre, ou autrement changé. O combien il y a de vielhes filhes, vrayement pucelles, qui l'ont ainsi coulouré? Cela est cōmun à toutes femelles, que par le changement de l'age, cet autour (nōmé *Phos* des Grecs , qui signifie aussi lumiere) change de couleur. Et comment seroit il possible, que cette mutation aint à vn instāt, pour l'ouuerure faite au cabinet de la virginité?

Qui

Qui an feroit la cause immediate, prochaine, & coniointe? i'accorde bien qu'il y a vn tres-grand consantement des mammelles a la matrice, comme i'ay remontré au precedant chap. & le pourray ancor mieus expliquer au prochain. Mais le consantement le plus grand qui soit antre toutes les parties de nostre cors, ne peut causer vn tel changemãt, ne si soudain, mesmes an fait de couleurs. La defloracion se cognoitroit plus-tost au visage, & aus yeus, si la filhe n'est par trop assuree, deshontee, & effrontee. Car tant depucellee, quoy que ce soit honnestement & par mariage, elle an est vn peu matee & honteuse, l'œil triste, terny, & vergogneus, son visage rougit facilement, quand elle voit ses plus familiers. Voila des changemens qui peuuet auenir soudain aus filhes, si elles sont modestes & honnestes.

nestes. Car le iour au parauant vous
es voyés plus deliberees & aniouées.
aussy tost qu'elles ont perdu leur pu-
cellage, induiset vn' autre contenāce,
& le visage an est aucunement chan-
gé. Mais des tetins, c'est vne pure re-
uerie, ce qu'on an dit. Autant vain est 2.
vn autre signe, que l'on veut estre cō-
mun aus garçons & aus filles, qui ont
perdu leur pucelage. Mesurés avec
vn filet la grosseur du col : puis du
manton au sommet de la teste. Si les
mesures sont egales, la personne est
vierge. Si le col est plus gros, ell' est
corrompue. Car (diset ils) le col s'an-
grosist a l'instant que l'on se corromt,
ou an soy, ou avec vn autre. Mais cela
ne peut auoir lieu a la defloracion d'
vne filhe, puis qu'il peut auenir de soy
mesme, & nom plus d'vn garson : car
on ne l'estime pas moins vierge, pour
les pollucions nocturnes, qu'il peut
auoir

auoir. D'auantage, il n'y a pas de quoy
 s'arreter a cet argumant, veu que par
 la puberté le col angroffit de soy
 mesme. Et c'est adonc que l'enfant
 change de vois (que l'on dit an Grec
tragan, qui signifie bouquiner) a cau-
 se q^e la trachee artere ou gargamelle
 se dilate euidamment, par la chaleur
 plus forte & seiche. dont il s'ansuit,
 que le col angroffit de mesmes. Et
 qui doute, que plusieurs demeurent
 ancor vierges, long tams apres le ter-
 3. me de leur puberté? On dit aussi, que
 a l'instant que les garçons ou les filles
 perdent leur pucelage, le bout du nez
 se antre-ouure : & que depuis on y
 trouue manifeste separaciō des deus
 cartillages. Mais c'est vne baye. car la
 diuision y est touiours : & on la sent
 plus manifeste, quand le cors est plus
 deseiché. Cela est an la puberté, &
 depuis, que le poil aussi prouient ez
 par-

parties honteuses, temognāt exiccacion notable. Dont ceus qui s'adonnent plus-tost aus fames, ont plus-tost de la barbe, qu'ils n'auroint pas : d'autant que leur cors se deseiche d'avantage. Ainsi dit Marcial à ce propos.

De là vient le bouquin, & les poils fort hatifs.

La mere s'e bayt de voir barbe a son fils.

On fait aussi des preuues, a cognoitre si la filhe est pucelle. Donnés luy vn 4. peu du boys d'aloës puluerisé, a boyre, ou à manger : si ell' est vierge, pissera incontinant. Item : mettés sur la 5. braise des feulhes de lapas brisees, & que la filhe an fante la fumee. si ne se compisse, ell' n'est pas vierge : cōme aussi, si elle ne deuient pâle, de la fumee des fleurs dudit lapas. Tout cela est mal fondé, & tel qu'on ne s'y doit aucunement arreter. Il faut s'approcher de plus pres, & dessandre aus abimes de l'anfer de la tres-deuote Alibec

*Nouvel. 10
iourn. 3.*

Alibec de Boccace, auquel le bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on trouuera le secret du pucelage, si aucun y an ha, & où l'on sçaura de ses nouuelles. C'est le segond ordre des signes & argumās, qu'on propose a cognoitre de la defloracion & du pucelage. Et premierement oyons ce que an rapportet les sages fames. I'ay deus deposiciōs, l'une de Paris, l'autre de Bearn : qui sont lieux assés distans, pour ne s'estre communiquees les vnes aus autres. dont on pourra voir, commant ces bonnes fames s'accordet an leurs signes & iugemens, lesquels doiuent estre vniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consonne & accordante a elle-mesme. Et les fames ont leurs parties amoureuses samblables les vnes aus autres, soient de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du monde, soient

soint damoiselles ou payfandes, belles ou laides. Car (com' on dit communement) couurés le visage, tout le reste est samblable. Il n'y a q̄ le teind, & les traits du visage, qui amuset & abuset les hommes. sinon parauanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'vne plus belle, sans autre condicion agreable. Voyons donc commant les sudits rapports s'accordet, l'un de la defloracion, & l'autre du pucelage. car ils se doiuent rancontrer, par la raison des contraires. & commençons au Bearnois, parce qu'il atteste du pucelage, qui est premier au tams, an ordre, & an dignité.

Nous Iouanne del Mon, & Iouanne Verguiere, & Beatrix Laurade, de la parroquie d'Esperre an Bearn, matrones & meyroulieres, interrogades & espron-

Gg

uades. Certifican a tous & a toutes que
 appartiendro, que per ordonnance de iu-
 stice, & commandement de haut magi-
 strat, monsieur lou inge del dit loc d'E-
 spere, que lou quinzieme iour del mes de
 May, l'an mil cinq cens quarante cinq,
 nous matrones sudittes, auen trouuade,
 visitade, & reguardade, Mariette de
 Garigues, de l'age de quinze ans ou an-
 uiron, sus asso: que ladicte Mariette disie,
 que ero forsade, desflorade, & despuise-
 lade. De là ou nous meyroulieres sudit-
 tes, auen tout visitat & regardat, dam-
 tres candelons alucats: toucat dab las
 mas, & espiat dab lous oueils, & arreni-
 rat dab lous digts. Et auen troubat, que
 non eron pas lous¹ broquadés podads, ny
 lou² halhon delougat, ny la³ barbole a-
 baissade, ny⁴ l'antrepé ridat, ny lou⁵ ref-
 firon ubert, ny lou⁶ gingibert fendut, ny
 lou⁷ pepillou recoquilhat, ny la⁸ dame
 dau miech retirade, ny lous tres⁹ des-
 niadés

uiadés, ny lou¹⁰ vilipendis pelat, ny lou¹¹ guilbeuard alargat, ny la¹² barrauidau desuiade, ny l'o¹³ bertrād romput, ny lou¹⁴ bipendix aucunemāt escorgeat. Lou tout nous matrones & meyroulieres sudittes ainsi disen per noltre rapport, & iugement adrect.

Voila quatorze notes qui signifiet le pucelage, selon les Bearnoises. Voyons maintenant la deposicion des Parisiennes, qui font leur rapport d'une qui estoit defloree.

Nous Marion Teste, Iane de Meaus, Iane de la Guigans, & Magdeleine de la Lippue, matrones iurees de la ville de Paris, certifions a tous qu'il apartiēdra, que le quatorzieme iour de l'un, mil cinq cens trante deus, par l'ordonnance de monsieur le Preuost de Paris, ou son lieutenant, an laditte ville, nous sommes transportees an la rue de Frepaut, où pand pour ansegne la pantoufle : où nous

auons veuë & visitee Hanriete Pelicie-
 re, ieune filhe, agee de quinze ans, ou an-
 uiron, sur la plainte par elle faite a iusti-
 ce, contre Simon le Bragard, duquel elle
 ha dit auoir esté forcee & defloree. Et le
 tout ven & visité au doit, & a l'œil, nous
 trouuons qu'elle ha les ¹ barres froissees,
 le ² haleron demis, la ³ dame du milieu
 retiree, le ⁴ pouuant debiffé, les ⁵ toutons
 deuoyés, ⁶ l'enchenart retourné, la ⁷ ba-
 bolle abbatue, ⁸ l'entrepét riddé, ⁹ l'ar-
 riere fosse ouuerte, le ¹⁰ guilboquet fan-
 du, le ¹¹ lippion recoquillé, le ¹² barbi-
 daut tout ecorché, & tout le ¹³ lipandis
 pelé, le ¹⁴ guilheuard elargi, les ¹⁵ balu-
 naus pandans. Et le tout ven & visité
 feulhet par feulhet, auons trouué qu'il y
 auoit trace de vit. Et ainsi nous-dittes
 matrones certifions estre vray, à vous
 monsieur le Preuost, au sermant qu'auõs
 à laditte ville.

An voila quinze de bon comte,
 qui

qui repondet assés bien aus quatorze
signes des Bearnoises, ainsi que ie les
rapporte les vns aus autres, sauf le
dernier *Balunais*, qui n'ha son repon-
dant, que ie sache.

. <i>Brocadés podads.</i>	} C'est à dire }	[<i>Pouuant debiffé.</i>
. <i>Halhon delougat.</i>		[<i>Haleron demis.</i>
. <i>Barbole abaissade.</i>		[<i>Babolle abbatue.</i>
. <i>L'entrepé riddat.</i>		[<i>Entrepet riddé.</i>
. <i>Reffiron vbert.</i>		[<i>Arrierefosse ouuerte.</i>
. <i>Gingibert sendut.</i>		[<i>Guilboquet fandu.</i>
. <i>Pepilhon recoquilhat</i>		[<i>Lippion recoquilhé.</i>
. <i>Dame dau miech,</i> <i>retirade.</i>		[<i>Dame du milieu</i> <i>retiree.</i>
. <i>Tres desuades.</i>		[<i>Toutons deuoyés.</i>
. <i>Vilipendis pelat.</i>		[<i>Lipandis pelé.</i>
. <i>Guilhenar alargat.</i>		[<i>Guilhenart elargi.</i>
. <i>Barrenuidan desuiade</i>		[<i>Enchenart retourné.</i>
. <i>L'os Bertrand rōput</i>		[<i>Barres froissees.</i>
. <i>Ripendix escorgeat.</i>		[<i>Barbidant ecorché.</i>

I'an veus aiouter vne troisieme,

Gg 3

qui est la depoficion des matrones de Carcaffonne, pour plus grand' cōfirmacion de ces propos. Car il est dit, qu'an la bouche de deus ou de trois confifte toute verité.

Nous autras Guilhaumine & Iano iuradas de la ville basse de Carcaffonne, presas d'offici per mousieur l'official del dit Carcaffonne, per visitar Margarite d'Astorguin, si ello ero deflorado & defuerginado, disen & attesten a tous aquels & aquellos que aquestas leittras veyran & legiran, que lou iour de hucy, nous ben transportadas en la maison de laditte d'Astorguin: & l'auen trouuado colcado sur un liech. & apres auer fach allucar tres candelas de cero, l'auen regardado en lous yols, palpado & tocado en lous digts. Auen trouuat que l'os Bertrand es romput & fendut, la donno del miech es reuirado, lous tres pels defuigrades, lou quinqueiral tout esquinsat, lous

lous intrans & pindourlets tous esconfendus, lous bors dals coustats pla masferats, lous pels de dessus tous recoquilhats. Per so disen, que laditte Margariete, per y auer estat passat lou bont del mascle, es ben desflorade & desuerginade. A tal disen & attesten.

Or venons à l'examen de ces argumans ou signes. Il y an ha de fort legiers, & d'autres qui sont faus. Legiers sont ceus, qui ne temognent si non quelque compression faite contre la partie hôteuse. Car depuis que les filhes & fames ont aprins de cheuaucher a l'Italienne, le iarret contre l'arson, leur poil n'est si bien rangé, ains vn peu recoquilhé: & la motte est plus an platte forme, que aus autres femelles, qui cheuauchet les cuifses bien serrees. Vn signe tres-faus est celuy de l'os Bertrand rompu. car nous auons remōtré au premier cha.

Gg 4

du quatrieme liure, que mesmes par l'antantemant (qui est bien vn plus grand effort) il ne s'ouure ny froisse. Laissons les autres signes, & venons au principal, qui de tout tams ha ete renommé pour vraye marque du pucelage. C'est la dame du milieu, que les anciës ont appellé Hymen, ceinture ou zone, & cloistre de virginité: sçauoir est, vne peau tandue au trauers du passage, qu'il faut rompre au depucellemât. Et pource on appelle Hymenee, le Dieu qui preside aus noces, & le quel on inuquoit pour estre fauorable aus pucelles à ce combat, aus fins que elles n'an mourussent. Plusieurs estimet, que c'est vne ficció poëtique, & vn erreur des gens peu versés an l'anatomie, soient medecins ou chirurgiens: qui ont ressu & tenu iusques à presant, qu'il y ha au deuant du col de la matrice, presque au milieu

lieu du passage dedié au mambre viril (comme la gaine au couteau) vne peau tissue de veines & arteres, an fasson de hayë, que l'on romt an la defloracion. Dont les pauvres filhettes ont grand douleur, & randet quelque sang vermeil. Les modernes, Fernel, Syluius, Vassé, & autres tienet cela pour fable, affirmās qu'il n'y a aucun obstacle, ou diaphragme, hayë, ou murmetoyant (comme on le voudra appeller) an ce passage là, nom plus q̃ dans le gros boyau, trop connu des Sodomites abominables. Si cela estoit vray, la douleur que sant vne pucelle an sa defloracion, ne seroit que de l'extancion & dilatacion du conduit, (lequel iusques adonc estoit demeuré contraint & serré) qu'on clar- git maintenant par force : comme quand on met le doit au fondemant d'un petit anfat, pour le sonder a cause

se de la pierre. Car la nature de la fille est ainsi dilatable, sauf le plus: dont il ne faut trouuer estrange ce qu'ont dit quelques vnes auoir esté deflorees à six ou à sept ans (& plus ieunes encore) par des vilains infames. Mais tant plus la fille est étroite de sa nature, tant plus ell'andure de mal à la nouvelle antree du membre, qui la contraint, à s'elargir. Samblable douleur, mais vn peu plus cuisante, est an l'antemant, pour lequel il faut que ce passage soit ancor plus dilaté. Et puis tout se remet & resserre gentillemant, quand l'enfant est sorty: tellement qu'il le conduit n'an demeure guieres plus large qu'au parauant. C'est comme vn boyau fort charnu & epais, qui se peut elargir par force: & la force cessant, il retourne an son premier estat, ou peu s'an faut. Bien est vray, que la femme qui n'ha iamais porté enfans, quoy

quoy que son angin ayt eté lōg tams
euisté, reconnu, & bien frequante,
demeure plus étroite, que si ell' auoit
fait des anfans. Mais il s'an peut trou-
uer, qui ne seront plus larges ayant
souuāt anfanté, que d'autres qui sont
nouuelles mariees. Cela procede tāt
de la corpulance, & conformacion,
que de la charnure de la fame, ioint
le qualibre du mambre qui an aura
iouï. Car quant a la corpulance, n'est
il pas raisonnable qu'un plus grand
cors, ait toutes ses parties plus gran-
des, s'il est bien proporcionné : & par
consequāt, les ouuertes naturelles
plus amples? Et aus cors moins pro-
porcionnés, ne voit on pas aus vns
fort grande bouche, fandue iusques
aus aures : aus autres de grandes
& larges aures, comme des vans
avanner le grain. Il y an ha qui ont
l'œil fort fandu & ouuert : d'autres
ont

ont les narilhes si amples & patantes
 qu'on leur voit iusques au cerueau
 par maniere de dire. Il y en a qui ont
 les doigts fort longs, les iambes fort
 longues, & le cors court. Les autres
 au cōtraire, ont tout petit & peu fan
 du. Samblablement des parties interie
 nes, les vns ont grand & ample este
 mach, capable de beaucoup de vian
 de, iasoit que le cors soit petit: les au
 tres vn grand foye. Il y en a qui ont
 la vessie fort ample, les boyaus grans
 les veines & arteres fort larges. Les
 autres au contraire, ont tout plus res
 ferré: ou cette partie plus étroite, &
 l'autre moins. Pourquoi ne fera il de
 mesme, tāt de la matrice, que de son
 passage? com' aussi nous voyons du
 membre viril, qui luy repond an pro
 porcion. Tous hommes l'ont ils de
 mesme talhe ou qualibre, an toute
 dimansion? Il est certain que non.

Et

Et quoy qu'on dise, *ad formam nasi cognoscitur ad te lenau*, d'autant que la proporcion des mambres n'est obseruee an tous, plusieurs ont vne belle trompe de nez, qui sont camus dans la brayette: & plusieurs camus de nez, sont bien apointés du principal outil. On dit que les fames fort fandues de bouche, sont aussi bien fandues ambas: & celles qui ont petit pied, ont leur cas plus etroit. Peut estre que cela auroit lieu, si tout estoit proportionné de mesme: ce que n'est pas, comme i'ay remontré. Parquoy souuant on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairement. Il auient bien communement, que selon la corpulance, les grandes fames ont tout plus grand, & les petites plus petit: & q̄ la conformacion des parties, retenāt certaine proportion an tout le cors de la grande ouuer

ouuerture & capacité de l'vne, on
 comprendra & inferera le samblable
 des autres, mais nompas touiours &
 an toutes. Et pource nous y aioutōs
 la charnure, qui an ce fait est de grād
 importance. Car les fames de chair
 ferme, ont leur cas plus ferré: & les
 mollasses au contraire. Finalemant
 l'vtil de grand calibre, fait plus grand'
 ouuerture & dilatacion que le petit:
 d'autant que cet etuy ne s'elargit qu'à
 la mesure de l'instrument qu'il ressoit.
 Puis donc que la diuerse talhe & cor-
 pulance, de la diuerse conformacion
 des parties, & differante charnure, les
 filles d'un mesme age sont differan-
 tes an la capacité de leur anfer, &
 quand le diable de Rustic y ha passé,
 elles restet encore differantes selon
 le calibre de sa teste ecornee, cōmant
 pourra on iuger du pucelage, an les
 fondāt avec le doit, ou avec vne chā-
 delle

d'elle, ou par le moyen d'un miroir
 matricial, à recognoitre si ce conduit
 est serré & étroit, ou lache & large,
 plus ou moins? Car si la fille est de
 l'age nubil, & de la corpulace requise
 a mariage, elle recevra sans difficulté,
 ancor qu'elle soit vierge, vne assés
 grosse sonde, com' elle receuroit biē
 le manche de l'homme autant gros.
 Touttesfois on ne dira pas, pour le
 passage qu'y ha fait la chandelle, que
 la fille soit moins pucelle: com' on
 le dira, si ledit manche y a passé. Et
 quelle differance y aura il an ce passa-
 ge? Ne demeurera il pas samblable a
 loy, de mesme figure, situació de par-
 ties, & autres accidans, pour auoir
 ressu la chandelle, que pour le mam-
 bre viril, & au contraire? Voila com-
 mant on fait tort a quelques filles,
 an les sondant ainsi, pour iuger si elles
 sont antieres ou corrompues. car si la
 chan

chandelle y antre assés facilemāt, o
iuge que le mambre viril y auoit fa
passage. & touttefois il n'y aura autre
chose à la verité, sinon que son con
duit est aisemāt dilatable: & la chan
delle y peut estre aussi biē le premie
ressu, que le mambre soupçonné. Il
vous demande, si la filhe y auoit mi
quelquefois son doit bien auant, se
roit elle pour cela moins pucelle? Et
touttefois, on y trouuera le passage
tout fait. Samblablement quand on
sonde celle qui est de vray pucelle,
on pourroit dire, que an ce faisant on
l'a depucelle: car on y fait passage. Et
si an la sondant, on trouue ce conduit
fort etroit, de sorte que la chandelle
y antre tres-difficilemāt, que dira-on?
qu'elle est pucelle? voire, mais elle ne
le sera plus apres que la chandelle y
ha passé. Car sondés la vne autre fois,
la sonde y antrera si aisemāt, que vous
iuge

iugerés tout au cōtraire, qu'elle n'est pas pucelle. Samblablement si quelquefois on ha esté cōtraint d'vser des pessaires, à cause de la retancion des fleurs trop tardiues à vne filhe agee, ou pour quelque autre indisposicion virginale, vous ne la trouueres pucelle. Et à quoy pourriés vous cōnoitre, que le passage à esté fait du mambre viril, plus-tost que d'une chandelle, ou d'un pessaire, ou du propre doit de la filhe? Il n'y reste point de vestige, qui marque ces differances. Donques toutes ces filhes seront egale-mât depucellees. Et il y en aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que rien y ayt passé: d'autant qu'à la premiere preuue, on trouue le tuyau aisé à dilater, & facile à preter, à cause de son amplitude & mollesse naturelle: comm' en celles qui sont bien mambrues, & sur tout bien

Hh

flanquées. Et vne autre malautrue, qui sera fort serree de nature, qu'un goujat aura farfoulhé de son petit angin, vrayement depucelée, sera tenue pour pucelle, a la sūditte preuue: non moins que a vn'autre, qu'il ne faut oublier. C'est vn signe vulgaire, q l'on balhe communemāt, pour connoitre du pucelage, au pisser d'une filhe. La vierge (dit on) pisse plus delié & clair qu'un autre: parce que son angin est ancor serré & étroit, iusques au bord extérieur: qui la fait aussi pisser plus roide & loin, a peu pres comme vn homme, duquel le canal vrinair est fort étroit. Si donc vne fois son cas est elargi, de quelque chose q ce soit, elle pissera cōme la fame corrompue, & aura perdu cette belle marque de pucelage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite filhe de quatorze ou quinze

ze ans

ze ans, depucelée d'un petit compa-
gnon, lequel ait le membre for petit,
paroitra mieus pucelle à toutes preu-
ues, qu'un autre de belle talhe, agee
de vintcinq ans, etant vrayemant pu-
celle, qu'on aura eprouué. Car la
grand' corpulance, & belle fournitu-
re de fesses & de hanches, donne a-
uantage a la matrice, logee bien au
large, à se pouuoir aisement dilater.
Il ne se faut donc guieres arreter à ce
signe d'estroitesse, qui a diuerses filhes
est fort diuers, & aus fames aussi, qui
ont vsé du male longuemant: & mes-
mes (que plus est) à celles qui ont an-
fanté. Les raisons en sont si apparan-
tes, qu'il n'est besoin d'en traiter plus
au long. Reuenons a la dame du mi-
lieu, qui est comme vne case-matte
dans le fossé, laquelle doit estre rom-
pue du premier qui fera le passage.
Nous auons dit, que plusieurs nient

Hh 2

cette cloture ou defance : & i'ay eté long tams de leur auis : mais an fin, auerty de Fallope, i'y ay regardé de plus pres, & reconnu ancores plus expres ce qu'il an escrit an ses curieuses obseruacions anatomiques. Je trouue, que derriere le conduit de la vessie, par lequel l'vrine se verse au grand canal, il y a de chaque côté vne peau charnue, qui fait vn demy cercle: & que toutes deus se ioignent pour fermer le conduit: leur cōiunction etant faite de certaine viscosité, comme est la chassie qui agglutine & colle ansamble les paupieres. Ce n'est pas vne peau continue, ainsi que plusieurs ont pansé, ains deus membranes cōtiguës & cōnexes de quelque glu: dōt le passage est mollemāt bouché. de sorte que auenant la necessité des menstrues, il s'y fait vn petit passage au beau milieu, par où distille

stille & degoute le sang dit mēstrual. Mais quand la filhe vient a etre defloree, le mambre viril fait totale ouuerture, an ranuersant ces deus membranes deffa & de là, cōtre les coutés du canal, où depuis elles demeurent ainsi retirees & applaties, sans se plus tourner cōioindre ou agglutiner. Et c'est ce que les matrones diset, la dame du milieu retiree. On an voit ancor les vestiges aus vielhes fames, iasoit qu'elles ayet fait beaucoup d'anfans. mais ce n'est qu'un petit filet charnu an chaque couté : le reste s'estant perdu, & (comme l'on diroit) usé, pour auoir eté frayé & refrayé infinité de fois. Or la douleur que sent la vierge au depucellemant, est, que la mantule ne separe pas ces membranes de peu a peu, ains les force tout a coup de sa reste, qui est plus grosse que le demeurant. Car les marys qui panset

Hh 3

de n'y estre iamais a tams, & ancor plus les palhars, violateurs du sacré pucelage, y vont a l'etourdie, & veulent antrer dedans tout a vn coup. Si on tachoit a separer de peu à peu ces deus peaus, & premieremāt d'un petit membre, puis d'un moyen, & an fin d'un plus grād (si on an auoit trois, comme feignoit le compaignon, de qui l'epousee craignoit fort le gros mäche, & puis le trouua trop menu) certainemāt la filhe n'andureroit pas douleur. Tout ainsi que sans douleur, on defait petit a petit les paupieres chassieuses, lesquelles si on veut ouvrir tout à coup, outre ce que on y fant grand douleur, quelquefois l'une ou l'autre s'ecorchet, ou routes deus, cette cy an vn androit, & cette là an vn autre. par ce que la viscosité les retient fermement attachees: & il faut detramper la chassie au prealable, & puis

puis retirer bellemant chaque paupiere de son couté. Ainsi plusieurs filles andurent violence & dilaceraciõ à l'ouuerture de ce passage là : & vne des membranes amporte quelque piece de l'autre. Ce qu'auient plus a celles qui sont d'age, que aus ieunes filhettes, d'autant que la cole se rand plus ferme, comme le cors se deseiche, & par cõsequant elle tient plus. Aus ieunes filles ancor mollasses, ce n'est que mucosité & baue : dont si on y va sagement, il n'y a tant de difficulté : supposant touiours que le suiet soit de talhe requise, & qu'il n'y ait sinon a separer & ranuerser lesdittes peaus. qui sont vrayemât values : c'est à dire, portes fandues an deus pars, qui se ranuerset an dedans. Et de là peut estre dit Vulue, le canal qui donne antree & conduit à la matrice : laquelle est comme vne chambre pre-

Hh 4

paree au lit de l'anfant : ayant ancor son antichambre, antre elle & le grād canal. C'est le vray col de la matrice, duquel nous parlerons tantost. Or de cela on peut antandre, commant & dequoy plusieurs filhes rādet du sang an leur defloracion : sauoir est, pour la dilaceraciō de cet hymen, sur tout an celles qui sont agees. Les plus ieu- nes an peuuet randre aussi, mesmes si elles ont eu quelquefois leurs men- strues. Car au derriere desdittes peaus, se retient quelque matiere du sang, qui ha flué des parties superieu- res. Et lors que l'ample ouuerture est faite, ce reliqua se vuide au premier assaut par la nouvelle breche. Voila commant toutes peuuet auoir quel- que saignée an leur defloraciō, pour- ueu que elles soient an puberté, capa- bles de leurs menstrues. Com' il est biē raisonnable, qu'on ne marie plus-
tost

toſt les filles , ſelon la loy de nature,
ecrite dans nos cœurs : & ie croys q̃
la loy de Dieu ne le permet autre-
mant. Dont non ſans cauſe , il eſt dit
au Deuteronomie , que ſi la femme eſt *chap. 22.*
accuſee par ſon mary , de n'auoir eſté
trouuee pucelle , le pere & la mere
d'elle preſenteront aus anciens de la
ville, les vetemens, ou linges, eſquels
ſeront les ſignes de ſa virginité. De-
quoy on peut antandre , que les pa-
rans etoint curieus de garder les lin-
ceus , & la chemiſe de la premiere
nuit, pour temogner & repondre de
la virginité de leurs filles an tams &
lieu. Ancora aujourdhuy les Eſpa-
gnols, grans obſeruateurs de ceremo-
nies , font que lendemain des noces,
les matrones montret an public , &
auec grande acclamacion , les draps
du lit nupcial : pour voir les taches
de la defloracion, crians par pluſieurs
fois,

fois, d'une fenestre qui reponde a la rue, *Viergen la tenemos*. Mais il s'y fait beaucoup de tromperies : comme aussi dit le proverbe, qu'on est plus trompé an fames & an cheuaus, qu'an tout autre animal. Tant y a, qu'il est suffisamment remogné deuoir estre ainsi, puisque l'esprit de Dieu l'a dicté an l'écriture sainte. Parquoy ie laisse a part l'autorité de tant de sauās medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, lesquels sont de mesme santance. Car la parolle de Dieu, qui ha tout créé, & formé, nous an peut mieus, sans comparaison, resoudre & asseurer.

Il y a vn autre cloitre ou cloture, (reffiron & arrierefosse l'appellet les matrones) qui n'est de moindre importance q̄ celle là, sinon plus, à mon auis. Car les sudittes peaus & values, peunet

peuuet estre ouuertes & ecartees de la filhe mesme, y mettant souuant le doit: comme font quelques vnes peu chastes de cœur, & qui receuroint bien dans leur anfer, le diable du bon hermite, si elles an auoint telle commodité, & n'estoint tenues an crainte & an suiiecciō: filles qui ont mauuais cōmancement, d'une mechante inclination a palhardise, ou pour estre oisives, ou adonnees à folles cōpagnies, ala lecture des liures de l'amour, & autres causes de lasciuité. Mais il y ha vn autre fort, & ruelin plus an arriere, que la filhe ne peut toucher de ses doigts: au moins ne le peut pas ouurir: ou ce seroit par vn autre moyē. Cest l'antichambre que nous auōs dit, proprement appellé le col de la matrice: qui est fandu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuse, que l'on rancontre premierement.

Car

Car il y a trois portes iusques a la matrice : deus an forme de Values , & la troisieme fandue de trauers . Ce col de matrice est rond & dur, ressamblât a vne teste de lamproye , ainsi fandue & ápre, cōme s'il estoit garny de dans. Il faut que ce conduit se ouure pour la conception. car que la semance soit ietee au grand canal tant qu'on voudra, sans antrer an ce detroit, il n'y a rien de fait. Ce passage est le plus difficile, & qui s'ouure le plus tard. On aura iouï d'une filhe quelquefois biē long tams, auant que le col de sa matrice ayt eté ouuert. Dont on la peut ancor dire pucelle, d'un segond pucelage : autant que la copulacion charnelle ha pour fin & principal but la generacion. Et que d'alheurs, le plus grand plaisir qu'on prand à l'acte veneriē, est an cet endroit là. Parquoy tout le demeurant peut estre pour la fol-

collatrie, & non a bon eciant. C'est là
(à mon auis) le principal cloistre, ou
arrierefort de la virginité : & ne faut
tenir vne filhe pour bien defloree ou
depucellee, tât que cette arrierefosse
n'ha point esté ouuerte. C'est comme
la fausse braye, que vous rancontrés
ayant franchy le grand fossé. Il faut
ancor donner là dedans, si vous vou-
lés antrer au fort, & y planter l'anse-
gne. Or on peut reconnoitre, que ce
reffron ou arrierefosse (qu'appellet
les matrones) ha esté quelquefois ou-
uert, par deus moyens. L'un est, an di-
latant & elargissant avec vn miroir
matrical, les deus autres passages. Si
on ha bone veuë, on peut voir le col
de la matrice, avec sa fante : qu'on iu-
gera assés facilemant, si ell'a esté ou-
uerte, ou non. Car ayant esté vne fois
elargie, elle n'est iamais tant reiointe,
qu'on ne puisse bien remarquer la
tra

trace de son ouuerture. Mais pour plus grand confirmacion, que l'on y presante vne chandelette. s'elle y antre facilement, le passage y ha esté fait. Car ce n'est pas cōme nous disions du grand canal charnu & mol: ce col est dur, & de sustāce moyenne antre chair & cartillage. Dont ayant vne fois cedé & preté, il est touiours depuis aucunement beant: sinon lors que la fame est anceinte. Car adonc, cōme toute la matrice se presse contre l'enfant, ainsi son col est fort retiré & contraint. Voila vne des preuues qui est oculaire & manuelle. Je viens à l'autre plus honneste & secrette: mais nompas si certaine. Faites antre dans les sudittes values, par le moyen d'un antōnoir matrical, du parfum de iayet: ou mettés vn peu de son huile dans la nature d'une filhe. si vous enfantés l'odeur a sa bouche, ou a son nez,

nez, de l'air qu'elle expirera, il y a grād apparance & probabilité, que son arrierecloitre est ouuert. Touttefois elle pourroit bien auoir la matrice tant epaisse, que l'odeur n'an paruiendroit an haut, iasoit quē son col fut ouuert: comme il auient bien à des fames, sui uant la preuue qu'an fait Hippocras an l'aph. 59. du cinquiesme liure.

Voila ce que me samble des signes du pucelage : qui sont assés douteus, pour les raisons que i'ay deduites. Je m'attandrois plus volontiers, à ceus d'un pais de par le monde (il ne me souuiēt pas où c'est) que la sage fame, apres auoir coupé le nombril, vient a coudre la premiere value, porte ou an tree du grād canal. La filhe pisse facilement par les antre poins, & par là aussi peut degouter le sang de ses menstrues: mais elle ne peut faire la follie aus garçons. Puis quād on la marie, le
iour

iour des noces on balhe solamnelle-
 mant vn petit couteau au mary, pour
 la decoudre luy mesmes : & qu'il re-
 cognoisse de vray, que l'antree ha ete
 iusques alors fermee. Car il n'est pas
 croyable, que les filles soient tant im-
 pudiques & lasciues, que pour an pra
 dre quelque plaisir a credit, elles se
 voulussent decoudre, pour andurer an
 apres d'etre recousues, quand ce vien-
 droit aus noces. Toutefois ie vous di-
 ray, il y a remede a tout : & *fatta le
 legge, fatto l'inganno*, comme dit l'Ita-
 lien. On pourroit bien faire, comme
 au bout des auresques qu'on ha per-
 cees, pour y mettre quelque pandat.
 Le trou y etant vne fois cicatrize de
 toutes pars, on y passe & repasse ce
 qu'on veut sans douleur. Ainsi pour-
 roit bien faire vne folle a son cas, du-
 quel les bors sont de mesme sustace,
 que le bout des auresques, ou que le
 pre

prepuce de l'homme. Ainsi faisoit on anciennement l'infibulacion ou boucleure, cōme Celse le recite, affin que les garçons n'abusassent des fames, avant l'age competant. On tire avant le prepuce, dit-il, au bout duquel on passe vn' egulhe anfilee. Le fil demeure, qu'on remue tous les iours pour frayer les trous, iusques à tant qu'il s'y fasse vne legiere cicatrice à l'antour. Puis on y met vne boucle, que l'on peut oter & remettre sans douleur. Ainsi de plusieurs anneaus on boucle les iumās. Tout de mesmes pourroit faire la filhe, qui ha esté cousue des sa natiuité. c'est de retenir les trous qui ont esté fais, pour se coudre & recoudre a sa volonté, & faire de la folle, voire des anfans, attendant vn mary. Car venant a iour de nocces, elle ne faudra pas de se recoudre gentilhemant, sans aucune blessure, com-

me on lasse vn cors de cotte. & son mary (si elle veut) trouuera le mesme fil, duquel elle fut premieremāt cou-
sue, ou vn samblable bien compissé
& barboullé a poste. De sorte qu'il y
a moyen a tout, pour ceus & celles
qui ont volonté de mal faire: & il se
fait mauuais fier (com' on dit an com-
mū prouerbe) de la beste qui ha deus
trous deffous la queuë. Certainemāt
il y an ha vn, qui est fort difficil a guar-
der, voire impossible, si la sagesse, pu-
dicité, & honnesteté de la filhe ou fa-
me, ne le garde elle mesme. Aus cent
yeus d'Argus, ordonnés pour guar-
der vne vache, il y eut moyen d'oter
l'amepechemāt. Je ne sçay si à tel mal,
on pourroit trouuer vn plus seur re-
mede, que l'anneau de Hans Caruël,
duquel Pantagruel vous fera sages, si
vous voulés.

CIN-

CINQVIEME CHAP.

D'où vient le consantement des mammelles, & de la matrice, qu'on voit si enuidant.

CAlien au 14. liure de l'vsage des parties, anseigne, que la matrice & les mammelles ont des veines communes, nompas cōtinues, mais voyssines, & qui peuuet mutuellemāt recevoir, ou balher: cōme sont au foye les rameaus de la veine porte, & de la caue. De mesme auis samble estre Vesal. escriuāt ainsi au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aus veines de la matrice, regorge alheurs, cherchāt lieu cōmode à se remuër. Or l'ādroit plus cōmode, sōt les veines qui mōtet du long des muscles droits de l'abdomē, & approchet de celles qui couret ambas deslous l'os de la poitrine. car les sudites veines, se decharger

Li 2

« de leur sang an celles-cy, & font que
 « le lait est frere germain des mēstrues,
 « comme ha dit le diuin Hippocras.

Cette fantance est transcrite de Galien, presque de mot an mot: a laquelle contredit, non seulement la raison, ains aussi la demonstracion oculaire. Car les veines, qui par deffous l'os pectoral, paruienet à la partie superieure des muscles droits, pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy-apres) ne sont pas tant voisines de celles qui montet du long dudict muscle, qu'elles se puissent antretoucher: comme font au foye les rameaus de la caue, & de la porte. Car il y a quelquefois deus grans doits de distāce, antre les bouts & orifices des sudittes veines. Dont il appert, que la pretendue comunicacion du sang, ne peut estre faite par ces vaisseaus là, qui deueroient au-moins s'antretoucher

cher. Et de fait, ils ne sont ordonnés,
 que pour la nourriture du muscle
 droit : duquel la partie superieure est
 alimantee des rameaus de la veine
 qui dessand sous l'os pectoral. Autre-
 ment pourquoy les bestes, qui n'ont
 pas les mammelles a la poitrine, mais
 au ventre inferieur, auroint elles sem-
 blables veines? Pourquoy l'homme,
 qui n'a point de matrice, les ha de
 mesme comme la fame? Cela prouue
 assés, qu'elles ont autre vsage, que le
 pretendu des vulgaires anatomistes:
 veu qu'on ne peut alleguer aus ma-
 les, le consantement des mammelles,
 a la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle
 donc est la comunicacion des mā-
 melles, & de la matrice, eprouuee an
 mille sortes? Car si on met vne van-
 touse sous les mammelles, le sang qui
 verse par la matrice est retenu: &
 quand nous voulons faire perdre l'a-

bondāce du lait, nous retirons le sang vers la matrice. Et certes on ha de tout tams obserué, que le lait & les fleurs, ne peuet cōmodemant abonder ansamble, ou c'est chose biē rare. Dequoy l'on coniecture, que lescdites parties, ont non seulemāt vne matiere commune, ains aussi quelques vaisseaus cōmuns. Toutrefois on ne voit aucune continuacion de veines, de l'vne a l'autre partie, si ce n'est de la veine caue, cōmune a tous mambres: par laquelle, non sans longs & anfractueus detours, le sang peut recourir de la matrice aus mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouver quelque raisō, qui nous explique de plus pres la cause coniointe & necessaire de tel effet: laquelle ie deduiray comme s'ansuyt.

Nature an la premiere conformation des parties, ha fait qu'aucunes
font

sont alliees ansamble d'estroite amitié, outre le consantemant general de toutes: ainsi qu'ell' ha mis ez autres choses certains accors & discors, qu'on appelle au Grec Sympathies & Anthipathies. Or ce consantemant ou accord mutuel, est fait sans aucune raison ou iugement, d'une seule inclinacion & necessité ordonnée de nature, laquelle git an leur forme: tout ainsi que les cors pesans *similitud* cheēt ambas, & appetēt touiours le lieu inferieur, parce qu'ils sont de telle sorte & fasson, que ne peuuet sans violence s'arreter ailleurs. Ainsi (à mon auis) nature ha fait consantir de quelque amitié les mammelles avec la matrice, comme l'orifice du ventricule, & le diaphragme, avecques le cerueau: toutefois d'une plus singuliere cōdicion, laquelle nous allons recherchât. De la sympathie des

*filler aigue
non de l'auant
ordinaire
sac a eau*

mâmelles à la matrice, il y a plusieurs euidans & certains argumans. Et premierement, de ce que par le chatouiller du tetin, la matrice se delecte aucunement, & sent vne titillation agreable. Aussi ce petit bout de la mamele ha le sentimant fort delicat, a raison de l'abondance des nerfs qui y finisset: a celle fin que, mesmes an cela, les tetins eussent affinité avec les parties qui seruet a la generacion.

Car comme an icelles nature ha ordonné quelque lasciuité, affin que les animaux inuités de volupté, fussent inclins a la copulacion, pour continuer leur espeece: aussi ha elle aus mameles, & principalemât à ses petis bous, a ce que la femelle offrit & exhibat plus volontiers sa tette a l'ansant, qui la chatoulhe & traite doucement de sa lague & bouche delicate. An quoy la fame ne peut que sentir grand' delec

lectacion, ~~mesmemant~~ quand le lait
y est an abondance. Mais quel plus
manifeste argument de leur alliance
peut on demãder, que de les voir an-
samble augmanter & deccroitre? Les
tettes commancer a s'anfler, & (suiuãt *filles à gran*
le mot Grec) frerer, qu'on appelle *totum pignus*
an Languedoc vertilher, lors que le *abondant*
sang menstrual commence a dilater *de nature, et*
les veines de la matrice: laquelle aus- *deuient & l'on*
si pour lors s'aggrandit & deuient ca- *me qui peut*
pable de conceuoir. Ainsi s'accordet *filles gran*
ces deus parties, que quand l'une est *gran totum*
preste d'estre angroissée, etant arrou- *gran streu*
sée des menstrues, l'autre est aussi tost
apparelhée de nourrir l'anfançon, de-
uenant capable de beaucoup de lait.
Quand la fame ha conceu, à mesure
que l'anfant croit, & la matrice se di-
late, les mammelles font de mesme.
& l'anfant mis dehors, soudain elles
ressoiuet ce q̃ leur estoit dedié pour
fa

sa nourriture. Et cōme les fames ont perdu leurs fleurs par vielhess (dont ne peuuet plus conceuoir) la matrice, ansamble les mammelles se retroissifet de peu a peu, & deuient ainsi petites comme auant la puberté. Voila de grans & euidans accors, desquels on ne peut aucunement douter. c'est, que nature ayant ordonné les mammelles & la matrice, pour fournir d'aliment au conceu & a l'infanté: à quoy sert vn mesme sang, plus copieus qu'il ne faut à la mere: ores la matrice, ores les mammelles en iouyffet, comme il est de besoin pour l'infant. Quant a la distance de ces parties, qui samble incommoder cet accord, elle n'est pas si grande qu'on pourroit panser. Car le sang qui paruiet aus mammelles, n'ha pas esté iulques a la matrice: ne celuy qui se
tour

*oppositio
de matris*

affinitas

tourne vers la matrice, n'ha pas touché les mammelles : ains c'est vn sang contenu an la grand' veine (laquelle est antre deus) indifferant de couler ça & là, où il sera plus puissamment attiré ou reietté. Or a cela fait beaucoup, la rarité & spongiosité des mammelles, & l'aïsee dilatacion des veines de la matrice. Car lors que le sang est trop copieus au tronc de la grand' veine, il est reietté aus lieux qui sont proms a le recevoir. Il est aisement ressu des vaisseaus de la matrice, qui se dilatet facilement. outre ce que ladicte partie est situee ambas, où les humeurs inclinet de leur grauité : & est imbecille de sa nature, comme etant la derniere formee, ainsi que porte son nom Grec, hystere. Si le sang n'y est reietté, les mammelles l'attiret, & an se nour-

rissās

rissans d'iceluy, produiset du lait, qui est la superfluité de leur aliment. Et ne cesset de tirer, tant qu'il leur an est permis. car etant spongieuses, elles peuuet contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des sudits lieux suffit, a receuoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'vne, oblye l'autre. Dont il auient, que le sang sera porté & ottroyé aus mammelles, vn long tams, sans qu'il flue vers la matrice, & au contraire: sinon qu'il y an ait si grand abondance, qu'il puisse fournir aus deus androits. De ces propos on peut mes-huy conclurre, que le sang redondant an la grand' veine, est mandé ores aus tetins, ores a la matrice, selon le besoin & la necessité de nature. laquelle aussi ha ordonné vn tel consantement a ces parties là, que comme elles seruet a la nourriture de l'an

Courtesy of

l'enfant, ainsi sont elles toujours l'une ou l'autre iouïssantes du sang trop copieux.

Il ne reste plus que a repondre a l'argumant fait cy dessus : comment est ce que la vantouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstrual, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a constamment aucun, ou mutuelle communication des mammelles & de la matrice ? Le repons, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tendant a la matrice. Dont il auient aisement, que laditte veine epuysee, par la vantouse qui resout, retire du sang des veines de la matrice : & ainsi par consequant, detourne & suspend le flux immoderé.

SISIEME CHAP.

Pour.

*Pourquoy est ce, que le lait de celle qui
ha fait vn fils, est meilleur à nour-
rir vne filhe, & au
contraire.*

NOz fames de Mompelier ont
cette obseruaciō, ressusue de main
an main, que le lait de celle qui ha fait
vne filhe, est meilleur à vn fils : parce-
que (disēt elles) cela le raffraichit. &
au contraire, que le lait d'une qui ha
fait vn fils, est meilleur à vne filhe,
pour la raffraichir aussi. Leur propo-
sicion absolue est soutenable, cōme
nous remontrons : mais elles se fa-
lhēt an la racionation. Car d'alle-
guer le raffraichissement aus deus
sexes & aus deus laits, il n'y a point
de raison. Elles y veuler mettre diffe-
rance, & n'y an mettēt point, veu que
à leur dire, tout lait raffraichit, & tant
la filhe que le fils ha besoin d'estre
raf-

raffraichie. Ce qui est euidamment
 faus. car le male est plus chaud, la fe-
 melle plus froide. Dont si le fils doit
 estre refroidy ou raffraichy, pour a-
 doucir sa trampe: la filhe au contrai-
 re, doit estre rechauffee, plus-tost
 que refroidie, affin de corriger son
 intemperature. Parquoy il faudroit
 autrement raisonner cette observa-
 tion: & dire, que le lait de la fame
 qui ha fait vne filhe, est meilleur pour
 vn fils, d'autant qu'il raffraichit: &
 celuy d'un fils a vne filhe, affin de la *rechauffer*
rechauffer. Mais ie le prans tout au
 rebours de cela, affirmant que le lait
 de celle qui ha porté vn fils, est
 moins chaud que le lait de celle qui
 ha fait vne filhe, & que la filhe ha
 besoin d'un lait moins chaud. ainsi
 que ie demonstreray facilement, an
 confirmant laditte obseruacion, que
 noz

noz fames ont bien retenue: & ne se
falhet sinon de ce que là raisonner
tres mal. Or il faut premierement sa-
uoir, que tous cors bien complexion-
nés doiuent estre maintenus an leur
complexion: & que tout antretien
se fait par choses de samblable quali-
té. Parquoy nature ha ordonné vn in-
stint a chaque cors & a chacune de
ses parties, iusques au moindres, d'at-
tirer l'alimant a soy le plus conuena-
ble & repondant a sa temperature.

Comme de plusieurs diuerses plâtes
qui sont an vn mesme terroir, cette-
cy attire de la terre autre suc, que ne
fait cette-là: & d'un mesme arbre les
differantes parties attiret a elles du
suc qui est dans les racines porcions
diuerses. (car le bois se nourrit d'au-
tre matiere que les feuilles, & le fruit
que l'ecorce) ainsi est il des animaux.
& an l'espece des hommes, il s'y trou-

uc

de l'animay

ue plus de differances, que an tout le
 reste, a cause des infinies diuerſes cō
 plexions : comme i'ay remontré au
 ſegond chap. du troiſieme liure. Et
 des parties de nottre cors, ou des au-
 tres animaſ, les plus chaudes aiment
 & attirent pour leur nourriture & con-
 uenable antretien, la porcion du ſang
 cōmun qui eſt plus bilieufe: les moins
 chaudes & plus humides, attirent la
 pituiteuſe, les plus ſeiches la melan-
 cholique. Le ſemblable faut il paſſer
 eſtre fait de l'anfant, qui eſt au ventre
 de la mere. Car ſi c'eſt vn male, d'au-
 tant que ſa complexion naturelle eſt
 plus chaude, il appetite & attire du
 ſang, qui luy eſt concedé, la porcion
 plus approchante de ſa complexion.
 Samblablement la filhe qui eſt natu-
 rellemāt plus froide, ſe delecte & par
 conſequant ſ'antretient, de la partie
 du ſang moins chaude que celle du

K k

fis. Dequoy il s'ansuit, que apres l'an-
 fantement, au sang qui reste & s'an va
 aus mammelles, pour estre conuerti
 an lait, il y a plus de porcions froides
~~quand ce ha ete vn fis,~~ & plus de chau-
 des quand ce ha ete vne filhe. Car
 telles porcions, comme moins re-
 pondantes a la nature de l'enfant, ont
 ete laissees an arriere & meprisees,
 tant qu'il ha trouue matiere quiluy
 reuenoit mieus. Dont il s'ansuit, que
 le lait qui est fait des restes d'un fis,
 est moins chaud, que des restes d'une
 filhe. Pour preuue de cela, il faut seu-
 lement contempler la couleur & con-
 sistance du lait. Celuy d'une filhe est
~~roussatre~~, clair & ichoreus ou sereus,
 comme la virulance, excremant bili-
 eus & chaud. D'un fis, le lait est plus
 blanc & epais, signifiant la chaleur y
~~estre moindre de beaucoup.~~ Par ainsi
 le lait de celle qui ha fait un fis, con-
 uiendra

ulendra mieus a vne filhe, d'autant qu'il est moins chaud, & la naturelle complexiõ de la filhe requiert (pour y estre conseruee, selon la condicion de son sexe) samblable nourriture, & le fis sera mieus nourry du lait de celle qui ha fait vne filhe. Voila expliquee l'obseruacion des fames, par autre raison qu'elles n'antandoient pas. Car il ne faut proprement raffraichir ni le male, ni la femelle, s'ils sont bien sains & naissent avec la temperature qui est requise a leurs sexes, ainsi que nous supposons: ains la chaleur du fis doit estre maintenuë, comme la tiedeur de la filhe: autrement on corrompt leur naturel mal à propos, randant la filhe hommasse, & le garçon effeminé.

I'oy deia murmurer vn'obieccion *Obieccion.* lon me fait icy. Maitre, vous aués tāt crié au premier cha. de ce liure, cōtre

Kk 2

les fames qui n'alaitent leurs ansans, & maintenant vous prouuez, que le lait d'un' autre fame est melheur a l'afant, que celuy de sa mere, Car il faut bien dire cela, puis-que le melheur lait pour vn fis est d'une qui ait fait vne fille, & au contraire. Dont il s'ensuit bien, que nulle mere doit nourrir ses ansans, ains qu'il conuient changer parties: que cette fame nourrisse le fis de cette-là, & l'autre nourrira la fille

Salucion

de cette cy. Je repons qu'il n'y a point de contradiccion an mes propos. Car ie suppose an ce chapitre, que la mere ne puisse nourrir, soit legitimemāt excusee, & contrainte de recourir à vn' estrangere. Auquel casie dis, & accorde q si on ha a choisir des nourrices, l'obseruacion de nos fames est bone, q ans fis on balhe celle qui ha fait vne fille, & au cōrraire. Et si on me repliq, puisque le lait ainsi differant est melheur,

*Observation
Importante*

Directio.

heur, pourquoy n'est il melheur que
 la mere balhe son anfant a vn' autre, à
 la peine (si vous voules) qu'elle an
 prenne aussi vn antre a nourrir, affin
 qu'on ne l'accuse de se vouloir trop
 epargner, & faire la mignarde ? Mais
 cela n'y feroit rien, d'autant que la
 mere n'est tenuë de randre la pare-
 lle a celle qui nourrit son anfant, a-
 yant moyen de reconoitre ce bien-
 fait par autre recompanse. Le princi-
 pal git an ce point, sauoir mon si l'an-
 fant seroit mieus nourry d'un autre,
 que de sa mere. Je dis que non, & si ie *Solucion.*
 ne me contredis an rien. car la diffe-
 rance des laits que nous auons trai-
 tee, n'est pas si notable, qu'il falhe pre-
 ferer cette primeur, a la condicion
 du lait maternel, qui est beaucoup me-
 lheur a son anfant, qu'un autre me-
 lheur de quelque peu : antant qu'il est
 plus familier, & (comme parle Hip-

pocras) frere de sãg mēstrual, duquel
 cet anfant ha eté nourry au vandre de
 sa mere. Et, comme dit le mesme au-
 teur, de tous viures an general, le boi-
 re & le māger vn peu pires, mais plus
 agreables, doiuet estre preferés aus
 melheurs qui sont moins plaisans. Or
 vne des cōdicions qui randet l'alimāt
 agreable, est l'accoutumance. Par-
 quoy le lait de la mere sera touiours
 plus propre a son anfant, que d'vn' au-
 tre: pourueu qu'elle soit autremāt sai-
 ne, & non de fait malade & notable-
 mant alteree de son naturel. Car on
 voit assés de fames simplemant vale-
 tudinaires, qui nourrisset de beaus an-
 fans, non obstant leur infirmité & de-
licateſſe. Je ſay qu'il y a pluſieurs me-
 res, qui ſ'excuseſt ſur quelque legiere
 indispoſicion, & ſe font a croire que
 leurs anfans ne ſeroient pour viure, ſ'ils
 an etoint nourris. Il eſt bien vray que
 le

le bon lait est fort requis a la nourriture des ans : mais ie dis simplement, que s'il n'est guieres mauuais, il vaut mieus procedât de la mere, qu'un autre vn peu meilleur. Dequoy on peut antandre, combien est legiere l'importance du choisis que nous ferions, du lait de la nourrice qui eut porté vn fils, a nourrir vne filhe, & au contraire: au pris de l'importance qui est du lait maternel anuers son fruit, soit male ou femelle.

Ie veus pour finir ce propos, anoter vne petite obseruacion de noz medecins, qui est presque samblable a la suditte. C'est, que voulans du lait plus raffraichissant, ou moins chaud, ils ordonnet celuy d'une fame qui nourrit vne filhe. An quoy ils s'abusent, a mon auis: premierement, de ce q'le fis ou la filhe qui tettet, ne chāget pas le lait. Tel qu'il est, il demeure, soit

fils ou filhe qui an vse. Parquoy il vau-
 droit mieus demander, du lait de cel-
 le qui ha fait vne filhe. Car (suiuant
 ce que i'ay demonstré) le lait est au-
 cunement diuers, selon le sexe de l'an-
 fant que la fame ha porté: mais nom-
 pas selō le sexe de l'enfant, qui le suc-
 ce. Et on pourroit ainsi excuser le
 propos, que quand on demande du
 lait de celle qui nourrit vne filhe, on
 pretend & suppose, que c'est la mere
 mesme, suiuant le deuoir de nature.
 Touttefois il y auroit ancores à redi-
 re, si nostre premier propos est vray.
 car le lait de celle qui ha porté vne fi-
 lhe, est plus chaud que du mâle. Dōt
 il y a toujours du meconte, si on de-
 mande ce lait pour estre plus raffrai-
 chissant.

SETTIEME CHAP.

Super-

Supersticiense & fausse opinion des femmes, qui croyet les mammelles tarir, a celles de qui on chauffe le lait.

IL ne se faut longuemant arreter, a refuter cette propolicion, qui est des plus absurdes & ineptes erreurs: comme ie le montrera soudain par vrayes exemples, & certaines experiences. Ie me veus plus occuper a l'explication du fait, qui a donné occasion au vulgaire de parler ainsi. Quant a la fausseté du propos, ell' est trop manifeste. car on an dir ~~autāt des chie~~ ures, des brebis, & des vaches, que des fames. & toutesfois on void iournellemant, que les mammelles ne tarissent aus bestes, desquelles on prend le lait, pour an faire de la boullie. Gēs dignes de foy m'ont assuré etant a Nimes, qu'une fame dudit lieu estoit si copieuse an lait, qu'elle an faisoit de la boull-

Assurance

la boullie a son anfant, pour le mieu
 nourrir : & tant plus elle an tiroit de
 ses mammelles, tant plus luy an reue
 noit. C'est bien loin de se perdre : &
 de le boullir, c'est bien plus que de le
 chauffer simplement. Mais combien
 voyons nous tous les iours de nour-
 rices, qui fournisset de leur lait aus a-
 poticaires & barbiers, pour quel-
 ques remedes, qu'ils chauffet : & le
 lait ne se perd point de leurs mam-
 melles? C'est adonc qu'elles diset,
 quand on les amprunte d'un peu de
 lait, gardés vous bien de le chauffer.
 Noz gens promettet, qu'aussi ne fe-
 ront ils : touttefois, eus croyans que
 cela n'apporte aucun dommage a la
 nourrice, ne laisset de le chauffer, si be-
 soin fait, & la nourrice n'y perd rien,
 Dieu mercy. Mais d'où est venu, cette
 opinion & ce propos vulgaire? Car
 il n'ya guieres de telles proposicions,
 qui

qui n'ayent quelque bon sans caché.
C'est aus nourrices proprement, &
nompas a leur lait, que se rapporter
ces parolles: qu'elles se doiuent garder
de s'echauffer an leur harnois: d'au-
rât que cela fait tarir les mammelles.
Et l'echauffer, s'antand an deus sortes
principalemât, l'une est des choleres
& dépis: aquoy les nourrices sont fort
suiettes. par ce qu'elles deuient fie-
res & orgueilleuses, pour le besoin
qu'on an ha, de sorte que lon est con-
traint de les supporter, plus qu'un au-
tre seruante, pour l'amour de l'enfant.
Dôt si on leur fait le moindre deplai-
sir, elles deuient folles & anra-
gees: i'antans de la plus part: car il y
an ha qui sont assés sages & mode-
stes. Or la cholere, & autre grand
passion d'esprit, echauffant les hu-
meurs, bien souuent emeut les men-
strues hors de leur terme: & par con-
sequant fait retirer la matiere du lait.

Autresfois sans prouocation des m
strues, le lait defaut, par la seule eb
licion causee de la cholere, qui le fa
perdre tout a trac. Car le sang qui so
loit estre attiré des mammelles, se r
tire autre part : & an etant vne fo
detourné, il n'y retourne facileman
Ainsi le lait echauffé de cholere
2. perd. L'autre maniere d'echauffemā
est de l'amour, an quoy les meres qu
balhet leurs ansans a nourrir, s'abuse
bien souuant, de la sorte q̄ ie remon
treray. C'est, que si la nourrice est ma
rice, elles ne veulet pas que son mary
la connoisse aucunement : & ce, de
peur qu'il luy trouble le lait. Elles ont
bien quelque raison, mais nompas
touttes les raisons. car il vaut beau-
coup mieus que la nourrice ait la cō-
pagnie de son mary, sagement & mo-
derement, que si elle brule d'amour.
Le grād desir non satisfait, est le prin-
cipal

Principal qui trouble le lait : comme l'on voit ez nourrices fort amoureuses, qui vont apres les hommes, comme chiens chaudes. Ne vaudroit il pas mieus qu'elles eussent quelque desalteracion de cette grand soif, q̃ de les cōtraindre ainsi de bruler a petit feu? Vous les verrés quelquefois si troubles de passion amoureuse, qu'elles an perdet toute contenāce, voire le manger & le dormir. Qui doute, que pour lors le lait ne soit troublé de mesme, & les mammelles an danger de tarir? Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la grasse matinee, & ne trauaille guieres. Ce regime incite à conuoiter l'œuure de la chair, excitant ses egulhons, & prouoquant à luxure. Si la fame oisue, bien traitée & an bon point, tantee de cette affeccion, est contrainte d'an abstenir totallemāt, ie pense que son
lait

lait n'an fera pas melheur, ains echaufé & troublé fantira au bouquin, tout ainsi que la personne. Parquoy il vaut droit mieus, que elle iouyt de son mary moderemant, comme dit est, que de l'an priuer & sequester antieremāt. Et quoy? les fames des laboureurs, artisans, marchans, & autres qui communemant nourrissent leurs ansans, sont elles pourtant excluses du lit de leurs marys? ou si leurs maris ne les embrasser point, tant quelles sōt nourrices? On voit bien qu'ils ne s'an gardet pas. Et leurs ansans sont ils moins bien nourris? sont ils plus delicats ou maladifs, que ceus des bourgeois, succrees, des damoiselles affetees, ou des grans dames precieuses: lesquelles ne se veulet tant abbaïsser, que de randre ce deuoir a nature, an nourrissant leurs ansans du lait que Dieu leur
ha

Qu'on a donné pour estre du tout meres?
L'enfant s'en faud: que au contraire, les *voyez l'ex-*
enfants des pauvres femmes, nourris *hortacion*
de leurs meres, communement sont *au premier*
plus fors & galhars. Mais on craind *chap. de ce*
(voyci la plus forte raison) que la *liure.*
nourrice deuienne anceinte, par l'a-
cointance de son mary: & que l'an-
fant ne tette du mauuais lait. lequel
sera tel sans doute, a cause de la grois-
se. Et il est a craindre, que la nourri-
ce ne s'auisera pas d'estre anceinte,
plu-tost que le nourrisson ne s'en
trouue fort mal. Car la plus part
des femmes n'ont leurs fleurs durant
qu'elles nourrisset. & partant ne se
reconnoissent guieres d'estre ancein-
tes, iusques au defaut de leur lait.
Et les autres qui ont de leurs fleurs,
sont bien souuent grosses d'un mois,
auant que de s'en appercevoir.

Que

Que pis est, il y a des nourrices, qui sachant bien d'estre anceintes, n'an diset rien tant qu'elles ont vne goutte de lait, craignant d'auoir leur congé. Et ainsi abuset l'ansant, que lon dit au Languedoc *enganar* d'un mot Italiẽ, pour dire *ingannare*. Ce sont les principales raisons que deduiset les honestes fames, pourquoy elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs ansans connoisset les hommes. Mais les inconuenians que i'ay alleguẽ cy dessus, contre peset bien ceus cy, & (a mon iugement) les amportet a la balance d'equitẽ, etans plus trebuchans. Car le lait echauffẽ d'une fame passionnee d'amour, est pire de beaucoup & plus nuisant, que celuy d'une fame anceinte. Et quoy? ne voit on pas (comme nous auons dit au segond chapitre de ce liure) que les villageoises ne font difficultẽ d'alai-

laiter leurs enfans, ancor que elles se
 fantet grosses, tant qu'il y a vne gout-
 te de lait an leurs mammelles, & que
 l'enfant an peut succer? S'il duroit ius-
 ques au neuuieme moys, elles conti-
 nueroient sans aucune difficulté de
 luy an donner: & puis le seuret, pour
 peu qu'il passe vn an. An sont ils plus
 maloutrus & ineptes au trauail? On
 voit bien qu'ils sont plus robustes, &
 plus paciās de labeur, que ne sont les
 citadins. Les pauures gens diset, que
 si l'enfant ha beu le melheur de la li-
 queur, il doit an fin boire la lie. tout
 ainsi que eus-mesmes font du vin.
 Car ils boiuet aussi bien le bas, que le
 haut, tant que le vaisseau peut tirer,
 iusques a la derniere goutte. Mais les
 personnes plus molles & delicates,
 gens aisés & mignars, quittet le vin
 dez aussi tost qu'il ha passé le milieu
 du tonneau, & diset qu'il fant au bas.

Ll

les seruiteurs & chambrieres boiuet le reste, iusques a la lie. Ainsi peut il estre des ansans qu'on alaite, le vin desquels est le lait: cōme au contraire nous disons, ~~que le lait~~ des vieus c'est le vin. dont la suditte comparaizon est bien propre.

Les dames qui antandront mal ce propos, diront que ie conseilhe de nourrir les ansans du lait d'une fame grosse. Mais, sous leur reuerance, ie ne dis pas cela par maniere de conseil, ains ie remontre, commant aus ansans de village, & des pauures gens qui sont nourris grossierement, le lait de leur mere anceinte ne leur est pas nuisant. Ie ne dis pas, qu'il ne fit mal aus ansans de bonne maison & delicats: tant pour ce qu'ils sont de parans nourris mignardement, que pour autant que ce n'est du lait de leur mere. Car il faut antandre, qu'il ya telle affinité

*Le lait d'une
fame grosse
qui ne fait
pas mal
aux ansans
de bonne maison*

nité antre l'ansant & le sang de sa mere, qu'il sera mieus sustaté du pire lait de sa mere, que du meilleur d'un' autre fame. Je say bien que l'on trouuera estrange ce propos : mais il est veritable. & ie le prouueray assés au sisième liure, qui traitera de la coutume. Et quád ie n'aurois gagné autre chose, que de persuader, le lait d'une fame anceinte, n'estre si mauuais a l'ansant, que celuy de la fame chaude cōme vne chienne, extrememant desireuse de la compagnie de son mary, ou amy, i'ay assés conuaincu d'erreur celles qui trouuet si estrange, qu'une nourrice iouisse de ses amours. I'antans touiours modestemant & sobremant: cōme on fait volontiers, quand on est an pleine liberté. Car s'il le faut faire a cachettes, & a la derobbée, on y va comme anes debatés. & on s'y echauffe tellemant, que double mal

fan ansuit. L'un est, que le lait s'an trouble d'auantage, l'autre, q̄ les nourrices angroisset plus-tost de cette fason. Car c'est, cōme si a vn yurogne on tient le vin serré. s'il trouue la clef de la caue, il an prend tant qu'il peut tirer. Laissés luy le vin a l'abandon, & a son commandement, il an boira moins de beaucoup, & an sera plus sobre.

Grād mercy, diront les nourrices, quand elles orront cecy, vous aués bien parlé pour nous. voila vne bonne recepte: nous l'exequuterons volontiers. vous estes vn bon medecin: Dieu vous gard de mal. Et les maistresses au contraire, panseront que ie suis amoureux des nourrices, & que i'ayme a les carresser. Il est vray certainement, que i'ayme les nourrices, & que la fame de ce monde que ie chery le plus, ha nourri tous mes ans,

*Comme par ce moyen
font les nourrices
on a plus de pain.*

*Les nourrices
sont si chères
qu'il faut les
payer bien.*

fans, tāt qu'elle ha eu de lait. & ie n'ay pas laissē pour cela de coucher avec elle, & luy faire l'amour, comme vn bon demy a sa bonne moitié, suivant la conionccion de mariage: & (Dieu mecy) noz anfans ont etē bien nourris, & sont bien auenus. Ie ne donne point conseil aus autres, que ie ne prenne pour moy.

Voila donc commant il faut antandre, ce que le vulgaire pretend dire, que l'echauffement du lait est cause, que les mammelles tarisset aus nourrices. Il y a vn' autre intelligence de ce qu'on dit aussi, qu'elles tarisset aus bestes, nompas si on boul simplement leur lait (comme quand on an fait de la boullie) mais s'il verse au feu: ainsi qu'il peut auenir du boullon impetueus. Item, si on n'y aioute quelque peu d'eau, les bōnes gens diset (au moins an Gascogne, où ie

l'ay aprins) que les mammelles tariront a la beste. Il y a deus mysteres ou secrets an ce propos: l'un est, suasion a la parsimonie, ou epargne: & l'autre vn documât a cuire le lait ainsi qu'il appartient. Quant au premier, cest tres-bien auisé de garder, que le lait ne s'epande au feu, ne alheurs. Car si on le perd ainsi mal a propos, on an peut auoir faute: & la māmelle qui le fourait tarira, c'est à dire, n'y pourra auenir. Pour cela mesme il est bon, de le croitre d'un peu d'eau, afin que moins de lait suffise. autrement il se trouue court, ou il faut plus de bestes a le fournir. Ainsi il samble que la beste tarisse, quād elle ne peut auenir a tout ce qu'on an ha a faire. Quant au segond, c'est vn bon precepte, qu'on dicte secrettement, cōmant il faut cuire le lait. Ce doit estre a petit feu. d'autant que sa sistance

etant

etant fort delicate, n'andure vn grād
 boullon tel, qui le fait repandre &
 verser. Pour cela mesme il est tres-
 bon, d'y aiouter vn peu de l'eau: qui
 resiste, & fait resister plus le lait a l'a-
 duction du feu. Par ainsi il se cuit plus
 doucement, & y a de l'epargne tout
 ansamble. Ce sont les deus raisons
 secrettes de l'opinion qu'on ha indui-
 te au populaire, affin qu'il sçeut
 mieus menager son lait, & le cuire
 mieus a propos. Car on ne sçauroit
 plus gentilement luy persuader vne
 chose, que an le menassant de quel-
 que notable perte & dommage: ou
 au contraire, an l'inuitant a quelque
 grand proffit.

*Si on met
 dans la
 bouillie
 de l'eau
 de la
 menthe.*

HVITIEME CHAP.

Qu'il

*Qu'il ne faut andurcir les tettins, pour
euiter les tandrieres.*

TAndrieres sont les fandilheures de la tette ou poupe des mammelles, quand elle se romt & fant du premier lait, mesmes a celles qui nourrisset. Car comme l'anfant succe & la presse, elle se romt dauantage. Ce qu'auient principalemant, aus femmes plus delicates, molles & tandres: dont le mal est dit tandrieres, à mon auis. Car depuis que le tetin ha esté vne fois rompu, & est andurcy, on n'y ha plus de mal, ou fort peu, aus autres gessines. Or pour l'euiter, sur tout du premier anfant, noz femmes y amployet diuers remedes, qui tanded tous à exiccacion, pansant, que de corriger la mollesse, on preuient telles fandilheures. d'autât que le tetin ia andurcy, comme dit est, n'y est plus

plus tant suiet. A cette cause les vnes
bassinet leurs tettes d'eau & d'alum:
les autres d'eau rose & de plantain,
ou de myrte: les autres d'un autre a-
stringeant. Et cela ne fait que dispo-
ser la tette a pis auoir. car tant plus el-
le est dure & roide, tant plus elle se
romt. Il faut faire tout le contraire, la
remollir & attendrir, auant la venue
du lait. Car si ell' est molle, pour cer-
tain elle pretera, & ne creuera pas.
Comme aussi noz leures, qui se fan-
det an hyuer, à cause du froit dessei-
chant & anroidissant, sont preseruees
de ce mal, si on les remoulhe souuant
de sa saliuue, ou si on y mer de la pom-
made. Parquoy celles sont mieus a-
uisees, qui pour euitier les tandrieres,
appliquet a leurs poupes, quelque
moys auant que d'acoucher, de la ci-
re neuue remollie avec de l'huile
dous. Mais il est ancor melheur, com-
me

*Contre la rigueur**Contre la rigueur*

me ie l'ordonne, de les graisser sou-
 uant de lard frais, qui les remollit dou-
 cement & gentilement. La raison an
 est aisee, & l'experiance de plusieurs
 la confirme. Je m'an rapporte au te-
 mognage de celles que i'ay aprins de
 faire ainsi, & s'an trouuet fort bien.
 I'ay pansé d'an faire icy macion, pour
 fauorir celles qui ont bonne volonté
 de nourrir leurs ansans, & s'excuset
 an partie sur ce mal là. Les autres ne
 me font pas grand' pitié, qui n'ont pi-
 tié de leurs ansans, & se dedaignet de
 les nourrir.

NEVVIEME CHAP.

*De muer l'ansant à toute heure qu'il
 est ord. & s'il doit auoir certaines
 heures à tetter.*

LEs bōnesfames ont opinion, que
 pour bien nourrir vn ansant, il le
 faut

faut regler à certaines heures, tant de son tetter, que du changer des langes pour le mettre au net. Et ce bien nourrir, qu'elles appellet, l'antand communemant d'un aisé traitemant, affin que il ne donne tant de peine à sa mere, ou nourrice, quand on l'a mis vne fois & accoutumé a vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la cōmodité de celle qui l'alaite. Dont ce regime se rapporte plus a la nourrice q̄ a l'enfant. Et si on luy peut faire prandre ce ply, on dit qu'il est de bon nourrir. c'est à dire, que il ne requiert rien importunemant, ains a ses heures. Mais voyons si ce regime & regle certaine, est proffitable aus ans. & premieremāt du tetter, duquel le muer depād a peu pres. Car si l'ansāt tette ordinairemāt a certaines heures, il vuide aussi de mesmes: s'il n'y a q̄lque debauche d'estomach, &
l'an

l'ansant se porte bien. suppose aussi que le lait continuë d'estre toujours samblable, non plus aigueus, ou plus epais, ne plus acré ou aigu. Car ces qualitez diuerses changent aisément le ventre d'un ansant. Voyons donc au premier lieu, s'il est bon & profitable a l'ansant, qu'il ne tette sinon a certaines heures. Nous auons remōtré au second chap. de ce liure, que l'ansant dans le ventre de sa mere tire continuellement par le nombril sa nourriture: comme vne plante incessamment attire de la terre par ses racines. Etant venu au lumiere, & iouissant de l'air, prenant sa nourriture désormais par la bouche, il ha' besoin d'estre souuent alimenté: d'autāt que son cors mollet & tandre comme fromage (ainsi l'accompare Galen) se fond & resout incessamment. Dont si on ne restaure & refait par frequent
aliment

aliment ce qui se dissipe a tout moment, l'enfant demeure petit, trāsi & agannit. La frequance de l'aliment est requise es premiers iours, d'autant qu'il est pres du tams auquel il attiroit continuellemāt nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire soudain changement d'un' extremité a l'autre (chose insupportable a nature) que la frequance reponde a la continuelle attracciō que l'enfant naguieres fesoit. Aussi son estomach est si petit, qu'il ne peut comprandre a vne fois beaucoup, avant qu'il soit bien elargi. ce qu'il aquiert de peu a peu. Dont il faut que ce pendant la frequante reiteration companse la moindre quantité de l'alimāt. Depuis, quand l'estomach est plus capable, l'enfant n'a moins besoin de souvant tetter que au paravant: par ce que son cors aussi est plus capable an proporcion, & ha besoin de plus

de plus grād' nourriture qu'il n'auoit
 ez premiers iours. Ainsi il faut tou-
 iours que l'enfant continuë de sou-
 uant tetter, iusques a tant qu'il com-
 mance a manger quoy que ce soit.
 Car adonc, etant sustanté de viande
 plus solide que n'est le lait, son esto-
 mach est plus tardif a digerer: & ne
 requiert si frequāte pature qu'il fesoit
 auparauant. On m'accordera aisemāt
 tout cela, mais le principal est ancor
 derriere, sauoir-mon si on doit, ou si
 on peut, sans faire tort ou preiudice
 a l'enfant, limiter & definir a certaines
 heures, cette frequance de tetter tāt
 qu'il voudra: pourueu que ce soit a
 certaines heures, comme touiours
 de deus an deus, ou de trois an trois,
 ou de quatre an quatre, & ainsi des
 autres interualles qu'on pourroit au-
 ser. Les fames de Mompellier prenent
 volontiers leurs termes de quatre an
 quatre

quatre heures, qui est tetter sis fois dans vn iour naturel, cōprenant iour & nuit. Cela samble assez raisonnable: toutesfois il est impossible de rāger tous ansans à mesme point, veu que tous ne sont de mesme complexion & naturel. On fait bien, que cōme des grans, ainsi des petis ansans, les vns sont fort affamez, les autres non. Ceus cy attendront vn long tās sans tetter, les autres veulet auoir pres que touiours la bouche au tetin. & si on leur refuse, ou si on ne leur presante souuant a tetter, ils n'an sont pas si bien nourris. La grandeur de l'estomach, & sa capacité est an diuers cors diuerse dez la premiere conformacion: comme il y a des petis & des grās foyes, des petites & des grans testes, des mains courtes & des longs doigts: & ainsi des autres parties: qui n'ont touiours correspondance au reste du cors.

cors. de sorte qu'un grand cors, aura quelque fois son estomach fort petit, & un petit cors l'aura grand. De là souuât procede qu'un enfant de grād corpulance aura besoin de tetter à toute heure, par ce que son estomach est petit, & le cors a besoin de grand' nourriture. Son estomach petit, ne peut guieres comprādre a vne fois: & s'il attire beaucoup, stimulé de la necessité des autres parties, il est contraint de reietter & vomir ce lait, plus copieus qu'il ne peut aisément contenir. Au contraire, il y a de petis & maloutrus ansans, qui absorbet le lait comme vn' eponge, & l'aualet comme dedans vn abime. d'autant qu'ils ont l'estomach fort ample & capable. Dont ils ont assés d'une tette pour plusieurs heures. Ainsi qui voudra limiter les repas de tous ansans a mesmes heures, il ne peut fallir
d'an

d'an offancer la plus grand part. On m'accordera bien ancor cela. mais touiours demeure le doute, si on peut limiter iustement le tams du tetter aus anfans, an faisant les limitaciōs diuerſes, ſelon leurs diuerſes complexiōs & naturels, que lon peut aprandre an peu de iours. Je vous diray: ſi la nourrice eſt ſi prudente, diſcrette & auisee, qu'elle ſache bien comprandre la portee de ſon anfant, & ſi ſage qu'elle s'y veulhe antieremāt accommoder, s'assuiettissant du tout aus heures que requiert la nature de l'anfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prādre & arreter ſelon ſon iugement, & qu'elle continue ainſi de luy preſanter le tetin a telles heures preciſement. Car l'anfant nourry par meſure, s'an portera bien mieus. Mais combien trouuerēs vous de nourrices, ſoint meres, ou lo-

Mm

cataires, qui ayent telle discrecion & prudante obseruacion, de le sauoir distinguer & cognoitre? ou qui l'ayât bien comprins, n'aime plus de mettre l'enfant au train de sa cōmodité, que de s'accommoder a l'enfant? qui se veuille priuer de ses plaisirs, ebats, repas & dormir a ses heures, pour s'adonner totallemant aus heures que l'enfant requiert suiuant sa cōplexion? A peine en trouuerés vous dis antre mille qui soient ainsi condicionnees. Dont il samble que vaut mieus faire vn'autre regle: c'est que l'enfant n'ait point d'heures certaines & limitees, ains que la nourrice luy presante la mammelle a toutes heures. Car s'il en ha besoin, il tettera: sinon, il abstiendra. Et que peut on regler vn enfant, veu q̄ a toutes les fois qu'il se plaint, ou crie, de quelque chose que ce soit, comme d'un'epingle qui le point, ou d'une

d'une puce qui le mord, il faut soudain auoir recours a la māmelle pour l'appaiser? Il faut donc souuant rompre le comte des heures certaines & limitees, an depit que lon an ayt. Et si on le romt commodement pour telles occasions sans nuire a l'enfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presantera la mammelle an diuers tams & a heures non limitees. Mais noz fames craignent telle subieccion: ce qu'elles diset franchemāt. & quelques vnes sont si suiuettes a leurs plaisirs, que elles ne veulet pas que la garse leur apporte l'enfant qui crie de quoy que ce soit, pour l'appaiser au tetin, si ce n'est son heure. ains que elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le bresse & l'andorme. Et peut estre q l'enfant crie de faim. commant le voulés vous andormir? Elles sauēt biē dire an commun pro-

Mm 2

uerbe, *qui non ha lou ventre dur, non pot pas dormir segur.* Dont l'ansant qui ha le vautre plat & mol, preoccupé de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appaiser ou cōtanter d'une chanson, c'est vne pure moquerie. Je voudrois bien sa- uoir, si la nourrice ayant bon appetit, an lieu d'une souppe elle seroit con- tante & bien satisfaite d'ouïr vne chā- son (quant elle seroit bien d'Orlando de Lassus) ou de danser vn branle de Champagne? Quelle fadeize! Nous disons an prouerbe Latin, *le vautre affamé n'ha point d'aurelhes*, & an vn verset du tams passé, *le vautre vuide n'oyt volontiers parolles.* Mais ie suis an cōpagnie, dira la damoiselle. vou- lés vous qu'on m'apporte là mon an- fant, & que ie montre mon tetin? voila vn grand dangier vraiemant, & vne fort pertinente excuse. I'ay hon- te de

*Inanis ven-
ter non au-
dit verba li-
benter.*

re de ces propos, qui me puet plus que la matiere dont nous traiterons maintenant. car il est tams de venir au muer de l'ansant.

Quant à ce point, i'ay predict, que si l'ansant pouuoit touiours teter a mesmes heures, & que le lait ne changeat de condicion, l'ansant aussi pourroit se vuider a certaines heures : & par consequant on pourroit luy charger de lāges à certaines heures. Mais comme le premier defaut, & le second aussi. Parquoy on ne peut auoir certaines heures limitees, finies & determinees a muer l'ansant, qu'on ne puisse & doie rompre, auenant le cas de necessité. qui est (à mon auis) toutes & quantes fois on cognoit l'ansant estre conchié ou compissé, iasoit qu'il n'y eut pas vn'heure qu'on l'ha changé tout de blanc. Et que sert il de luy faire andurer cette vilenie &

Mm 3

saleté, iusques de là a quatre ou cinq heures, que son terme sera? Si vn hōme ha sué de trauail, on trouue bon qu'il change de chemise incontīāt, & qu'il ne boiue cette sueur:& moins qu'elle se refroidisse sur son cors. Et cōmant sera il bon, que l'ansant trampe dans son vrine durant quatre ou cinq heures? Quel bien luy peut faire cela : & autant la fiente? Les bonnes fames repōdct, que *antre la merde & lou pis se nourris lou bel fis.* mais i'ay expliqué ce propos mieus a la verité au sisième chap. du quatrieme liure:& commant il faut antandre, que tout ansant est nourry antre la fiente & l'vrine, soit beau, soit laid. Et cela ne fait rien a la beauté. Car si elles veu-

Obieccion. let dire, que ces matieres sont deter-
fines, nettoyet la peau, & font beau
teind: qu'ainsi soit, on torche le visage
des ansans qui sont plus grās, des lan-
ges

ges pisseuses des petis, pour les decrasser & ambelir: ie repons, que les *Reponce.* anfans n'ont besoin de ce fard ou embellissement aus cuisses, aus iambes, au vantre, aus reins & aus bras: & qu'il y a grand' differance, de les an froter, ou de les y laisser tramper quatre ou cinq heures. Dequoy il auient souuant grand mal & au cors & a l'esprit de l'anfant. ce que ie desire estre bien noté des sages meres. Premieremāt quant au cors, elles sauēt tres-bien, q̄ ces ordures ecorchet souuant les cuisses & fesses des anfans: dont ils deuient facheus & criars, non sans cause. Et c'est de l'acrimonie & ardeur de ces excremans, qui bien souuant deuient tels de la longue retention cōtre le cors de l'anfant, auquel on fait andurer cette gehenne mal a propos. Touchant a l'esprit, il an est doublemant offancé, & an ressoit de

Mm 4

mauuaifes impressions. L'une est ia ditte, que les anfans an deuient criars & facheus, qui est vne mauuaife habitude, engendree de plusieurs reiterrees disposicions & actes. Car ayāt longuemant accoutumé de crier & braire, pour la molestie que leur dōnet ces ordures, ils sont depuis si chagrins, que a moindre chose du monde les rand facheus. Ainsi les meres & nourrices sont bien punies de leur e-pargne a tenir l'anfant net. Car elles an ont depuis plus mauuais tams, quād il est deuenu terrible pour auoir trop anduré. Mais ie ne les plains pas tant, que le pauvre petit innocent, du quel l'esprit est alteré, pour s'an ressentir toutte sa vie. An vn' autre sorte il est offancé de ses ordures, auxquelles on accoutume son cors. & c'est, que les meurs etans correspondantes a la temperature du cors (ainsi que sou-
uant

uant nous auons dit) il s'ansuit aise-
mant, que du cors nourry an saleté &
ordure, l'ame se plait an toute vile-
nie, plus q̄ si son cors auoit esté nour-
ry gentilemant & nettemant. Voyés,
ie vous prie, si les bouiers, porchiers,
valets d'estable, ramōneurs de chemi-
nees & cure-retrais, gadouars, & gens
de voyrie, n'ont les meurs plus sales
& propos moins honnestes, q̄ les au-
tres personnes ? On se plait an ce qu'
on ha esté nourry. car nourriture passe
nature. Les meres dōc soint auerties,
& toutes les nourrices an general, de
ne plaindre leur peine à nettoyer les
ansans autant de fois qu'ils sont sales,
& de nuit & de iour. Elles an seront
bien recompansees, quand les ansans
an seront plus traitables, dous & gra-
cieus. Au contraire, pour vn' heure
qu'elles aurōt epargné de leur peine,
l'ansant leur an dōnera plus de mille.

DIS-

DISIEME CHAP.

*Contre ceus qui trouuet bon que les an-
fans crient & pleurent.*

DE ce que i'ay remontré au prece-
dant chapitre, on peut confon-
dre & ranuerfer cet erreur. Car quād
ce ne seroit que pour l'esprit, qui de-
uiant plus vicieus d'une acoutumāce
au crier & braire à tout propos, c'est
beaucoup de mal. d'autant qu'il faut
touiuors souhaiter, cōme disoient les
anciens, que l'ame soit saine dans le
cors sain. Mais d'abondant il est fort
nuisible au cors de l'enfant, luy per-
mettre de crier quād on le peut bien
apaïser. Car cela peut chāger de peu
a peu sa bonne temperature, an cho-
lere chaude & seiche, qui le tiendra
maigre & menu, voyre luy acourcira
les termes de sa vie: suiuant ce que
nous auous remontré au segond cha.
du

du premier liure. Il y a des anfans qui deuient tellement chagrins & malicieus, pour le mepris qu'on fait de leur crierie, que souuent ils noircissent tous a fine force de se tourmanter. les autres an perdet l'haleine & sont pres d'etouffer. Il y an ha qui vienent pâles, comme s'ils estoient morts. Plusieurs an tombent au mal caduc. d'autres se creuet, & puis il les faut chattrer. Voila de grans malheurs, qui attriuet asses souuent, pour le mepris qu'on fait du crier des anfans. Et de prouffit ou commodité, ie n'an sache point, si ce n'est parauanture que le poumon & la poitrine s'an elargissent dauantage, que la chaleur naturelle s'an rand plus forte, & quelques superfluités se consommet. comme on dit aussi de pleurer, qu'il leur decharge le cerueau. Or quant à cetui-cy, ie ne le trouue pas mauuais, pourueu que ce soit d'un crier medio-

diocre & non excessif. com' aussi les
 petis cris nō malicieux, ny extremes,
 ne me samblent aucunement preiudi-
 ciables a la santé des anfans. Ce leur
 est autant d'exercice, par maniere de
 dire : & il en reuiert le profit dessus
 mancionné. Mais touttefois l'accou-
 tumance en est toujours mauuaise.
 car il est aisé de passer du mediocre
 au cry demesuré. Et quelle fame y a
 il au monde qui ne trouuat bon, qu'
 vn enfant ne criat point, ains fut tou-
 iours paisible, plaissant, gay & ioyeux?
 Je croy qu'il n'y a aucune qui le vou-
 lut prouoquer à crier & à pleurer, di-
 sant que cela fut meilleur pour luy.
 Mais s'il auient que l'enfant crie, &
 que la nourrice (soit mere, ou loca-
 taire) n'ait loisir ou plaisir de l'apaiser
 incontinent, elle s'excuse là dessus,
 que le pleurer & crier luy font grand
 bien. Voila comment on se flatte &
 epar-

epargne souuant mal a propos au
preiudice de l'ansant. lequel a la lon-
gue se ressant de cette rigueur, incle-
mance & cruauté, couloree, mas-
quee & couuerte d'une belle raison.
Je dis que lon s'an recognoit, tant au
cors que an l'esprit de l'ansant. & i'o-
se bien croire, que les ansans ainsi
nourris, n'aimet iamais tant leurs me-
res & nourrices, que s'ils auoint eté
plus piteusement eleués. Car c'est là
que doit commancer la pieté & cha-
ritable amour: laquelle Dieu fait de-
puis reciproquer des ansans aus pa-
rans. dequoy le Cigogneau donne
vn tel exemple, que les Grecs ont biē
voulu nommer cette recognoissance
antipelargie, du nō de la Cigogne. Je
ne veus pas pourtāt vne grād mignar-
dise & excessiue indulgence des me-
res anuers leurs ansās: & sur tout quād
ils commancet a se cognoitre. Car
dez

dez aussi tost ie les nourris sous l'om-
 bre de la verge, & les fais craindre le
 chatimant, mesmes avant qu'ils soient
 feürs. Autrement, si on craint trop
 de leur deplaire, ils ne craignent les re-
 prehensions, & il faut leur estre suiet
 extreme ment, supporter toutes leurs
 fautes & mauuaises faßons de faire.
 dõt aussi Dieu permet, que les peres
 & meres sont touiours depuis suiets
 à leurs ans. Il ne les faut prouo-
 quer a ire & a depit : mais aussi il ne
 faut pas craindre & s'assuiettir a leurs
 passions, ains les arracher petit a pe-
 tit par bonne discipline, & garder
 qu'elles ne pullulet, ayans prins forte
 racine. Adonc certainement le pleu-
 rer & le crier vn peu ne leur peut nui-
 re: & faut quoy qu'il en soit, ou puisse
 auenir, qu'ils prenent de bonne heure
 le chemin de vertu.

VNZIE-

VNZIEME CHAP.

*Qui doit plus longuemant tetter, vn fis
ou vne filhe: & combien
le chacun.*

AN diuers païs on ha diuerses cou-
tumes, & comme les habits sont
differâs, ainsi la maniere de viure. Ce
qui est bien raisonnable. car la diffe-
rance de l'air & du terroir, requiert
diuerse fasson d'antretenemât. Com-
me ez païs froids & Septentrionnaus
les pouëlles ou etuues, les fourrures,
le vin, & les epices sont necessaires &
ordinaires: ez païs chauds & rotys,
comme est celuy des Mores, les lieux
sous terre sont les melheurs, & l'aller
tout nud, boire de l'eau, & manger
force fruits qui raffraichisset. Qui
voudroit viure an Aphrique, an Mau-
ritanie, ou an Æthiopie, de la fasson
qu'on vit an Angleterre, an Allema-
gne,

gne, ou an Pologne, & au contraire, il ne pourroit guieres durer an cet estat. Et pour ne faire comparaisō des païs tant elognés, si vn Parisien vouloit viure a la Prouāsale, vn Lyonnois a l'Espagnolle, ou vn montagnard cōme ceus du plat païs, & au contraire, sans bouger de son lieu naturel (cela s'antād) il ne s'an trouueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous inuite a diuers traitemant: & la cōdicion des personnes aussi, que nous appelons Instituciō de vie. Car si on nourrissoit vn laboureur ainsi qu'un homme d'estude, ou autre sedantaire, il deuiendroit si delicat que il ne pourroit suffire au traual: & au contraire, si l'homme sedantaire estoit nourry an laboureur, il seroit tantost malade, à cause qu'il ne pourroit digerer telles viandes: sinon qu'il fut de forte & robuste complexion. cōme on an trouue

ue plusieurs, qui mesmemāt sont tels de nature, etans nés de pauvres gens, laboureurs ou artisans, & par consequant nourris grossierement. Dont ils sont paciantissimes de labeur, & se peuuet nourrir de mesme leurs parans, ou a peu pres, sans aucun preiudice : ainsi qu'ils font pour la pluspart. L'age aussi requiert diuers traitemant, autant que c'est vne complexion diuerse. Et par tout le mōde on obserue biē cela, que les ansans soient autremāt nourris que les garçons, les garçons que les hommes adultes & parfaits, les velhars d'une autre sorte, & d'un autre les decrepis. Item le sexe diuers est diuersement antretenu, nompas an habit seulemāt, ains aussi an nourriture & educacion. Dont est le commun dire, que le garçon doit estre bien nourry, bien batu, & mal

vetu: la filhe bien vetuē, bien batuē,

Nn

prom. bi.
+

& mal nourrie. Or ie lairray a part les diuerſes manieres d'eleuer les anſans qui tettet, ſelon la diuerſité des païs: com' il eſt bien neceſſaire qu'on les alaite differammant, ainſi que les regions differet. Je retraindray mon propos au climat de Mompelier & des lieux circonuoifins, qui repond
*oppon-tetur
 Climate*
 + aſſés a la temperature de la Toſcane.

Noz fames tienet, que les filles doiuet tetter moins de tams que les fils, & qu'elles en ont aſſés de dis & huit mois: les fils, de vint & quatre, qui ſont deus ans antiers. Il faut toujours ſuppoſer que l'anfant ſe porte biẽ, & (ſelon le cours de ſon age) ſoit bien auenu: qu'il ait commencẽ de manger au tams qu'il deuoit: qu'il ait aſſés de dans pour macher: que le ſeurer duquel on doute, tombe en bõne ſaiſon: brief qu'il n'y ait autre queſtiõ que du terme. La raiſon qui meine
 ne

ne les fames a dire, que les filles ne doiuet tetter si longuemant que les fils, est (a mon auis) d'autant qu'elles sont plus humides. Voire mais, il faut fauoir, si cette humidité est viciueuse, ou non. Si c'est la complexion naturelle du sexe feminin d'estre plus humide: & que nature l'ait ainsi fait expressement, & plus froide aussi pour les causes deduites au premier chap. du second liure: ne sera ce pas mal fait, de randre les filles plus seiches, an dangier de les faire deuenir hommasses & steriles? Si c'estoit vn' humidité superflue & acquise par mauuaise nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien consumer: mais ell' est naturelle, supposant toujours que la fille soit bien nee, bien saine, & de bonne complexion. An voulés vous faire vn garson an la randant plus seiche, tellemât qu'il ne luy

Nn 2

manque rien, que le mambre viril: car de barbe, elle n'aura pas faite. C'est tres-mal raisonné, de dire que la filhe doit moins tetter, par ce que ell' est trop humide: veu que au contraire, il faudroit qu'elle tettet plus longuemant, affin de l'antretenir an cette cōplexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien seconde & faire de beaus ansans (qui est la perfeccion du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adoleffance: laquelle est limitee de la notable exiccacion: lors que les os & autres parries solides ne se peuuet plus etādre & alonger. Et parce on ha biē raison de vouloir, que les fils tettet longuemant, a cause de leur siccité. Car si on ne retarde & reculle tant qu'on peut la grand' exiccacion, a laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte que aus filhes, il est certain qu'ils
ils

*C'est à dire
que elle croi-
ra plus lon-
guement.*

*ma Conception
Carn qui n'est pas toute longuement
à l'œuvre sans maléfice*
LIVRE V. CHA. XI. 565

ils demeureroient cours:& par succes-
sion de tams, les fils des arrierefils ne
seroient que petis nabots. On le voit
ordinairement de ceus qui ont esté
mal nourris, ou de mauuais, ou de di-
uers lait, ou qui n'ont asses tété. Ils
sont plus petis de beaucoup, que les
autres de mesme race, maison, ou cō-
dicion. Parquoy ce n'est mal auisé de
faire retter longuement les fils, pour
~~auoir de beaux hommes~~, qui aussi vi-
uront plus long tams, selon le cours
de nature, & seront plus tard vieus.

Car l'anuielhir n'est autre chose que
desséicher: & la mort naturelle n'est
qu'un'extreme exiccacion. Ce qu'on
peut retarder, si an tous ages on est
sogneus, d'epargner & bien antrete-
nir l'humeur naturel & radical, au-
quel cōsiste la certaine mesure & du-
rée de nostre vie. comme nous auons
amplemāt demontré au segond cha.

Nn 3.

Obieccion. du premier liure. Mais pourquoy ne sera il auffi bon, que la filhe tette samblablemât long tams, veu les raisons deduites, qui samblet estre communes a l'vn & a l'autre sexe? Si la mere de l'vn & de l'autre est bien saine, non phlegmatique ne catarrheuse, & que les ansans soient iustement de la cōplexion requise a leurs sexes, il me samble que lon n'an doit faire aucune differance. & mesmes suiuant ce que nous auons remontré au cinquieme chap. de ce liure: où nous auons anseigné, q̄ la complexion de chaque sexe doit estre conseruée par son samblable, comme etant chose naturelle. Et pource le lait de celle qui ha fait vn fils, est melheur a vne filhe, d'autant qu'il est plus froid & humide, contre la vulgaire opinion. Commant est ce donc que le vulgaire antād, que la filhe ha moins besoin de tetter, q̄ le fis?

Ic

Je crois qu'il ha retenu cette proposition de quelques sauans medecins: mais il ne l'antâd pas, & parce il la raisonne mal, disant vne cause qui n'est pas. Côme aussi le vulgaire resonne mal, quand il trouue meilleur pour vne filhe, le lait de celle qui ha fait vn fils, & au contraire, an disant que c'est pour les raffraichir. Qui est donc la vraye raison? Cette-cy, a mon iugement. Les anciës medecins, qui peuet auoir tenu ce propos au vulgaire, ont touiours antâdu, que chaque mere fit son deuoir à nourrir ses anfans. Or de celle qui ha fait vn fis, le lait est plus froid & humide: parquoy il rabbat de la chaleur & siccité naturelle de l'anfant. Ce qui est aucunement preiudiciable a sa temperature ou cōplexion. toutesfois cela reuiët a quelque cōmodité: c'est, qu'il croitra plus longuemant, & deuiendra plus grād.

Nn 4

Ainsi il n'y a pas danger q̄ le fils tette
 assés long tams: & il le faudroit ancor
 plus, si le lait estoit du tout selon sa
 complexion. Samblablement la filhe
 qui tette le lait de sa mere, plus chaud
 & sec, est aucunemāt offancée an sa
 complexion, & peut estre tellemant
 alteree de peu a peu, que son cors ne
 croitra si auant, quil feroit an vsant du
 lait samblable. Parquoy il vaud mieus
 qu'on la seure plustost. Mais quoy,
 (dira quelqu'un) les viâdes qu'on luy
 donnera cy-apres an lieu du lait, ne
 sont elles plus desséchantes, que le
 lait qu'õ luy ha oté? Il est certain que
 le lait humecte fort, comme aliment
 benin & facile a digerer, & de tres-
 grand substance: mais il est plus chaud
 que le sang, & que la chair qui est fau-
 te de sang. Dont la chair des bestes
 que nous mangeons, & encor plus
 son potage, est moins echauffante
 que le

Obiection.

Reponce.

*Le Lait
 est plus
 chaud
 que le sang*

que le lait. Qu'ainsi soit, pour peu que la nourrisse soit an cholere, ou autrement echauffee, son enfant (s'il est delicat) sera tantost echarboulhé, teind de rougeurs & serpigne. C'est d'autant que le lait ha vne telle trampe, que peu de chaleur dauantage, le rad fort cōme vin : auquel aussi il est tres-samblable. Car & l'un & l'autre sont fort nourrissans, chaus & humides autant que alimans. toutesfois le vin est plus chaud, sinon qu'il soit trappé. & pour lors il repond a la temperature du lait.

Je say bien que plusieurs seront offancés, de ce que ie dis le lait estre chaud. Car on dit communement, qu'il est fait de sang recrudi ou decuit aus mammelles. Ce que ie nie pertinamment. Car il est fait du sang cuit & elaboré dans le cors glandulus des mammelles, qui est plus chaud
que

*explains
V. la p. 569*

que froid: ainsi que ie soutiens de toutes parties spermatiques, mais ce differât est pour nos ecolles. Reste d'oc, que l'alimant qu'on donne a l'enfant depuis qu'il est seuré, est moins chaud que le lait: sinon qu'on luy donnât du vin mal trampé. Mais la chair & le portage sont assés humectatifs, n'echauffet point (si ce n'est tant que alimās) & sont de plus grand nourriture. d'or ils randet les enfans plus fors. Aussi void on au contraire, ceus qui ont tété l'ongemāt, estre pour la plus part mols, delicats & effeminés. Il est bien force, que des premiers iours l'enfant soit nourry de lait, pour trois principales raisons. L'une est, que tout chāgemāt doit estre fait de petit a petit: & il n'y a pas grand differāce du sang qui ha nourry l'enfant dans la matrice, au lait qui an est fait depuis. L'autre, que l'enfant ha cette inclinacion
natu-

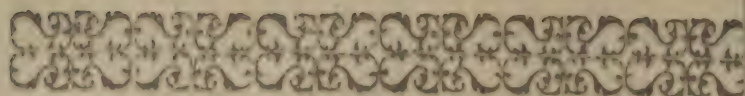
naturelle de tetter: & le fait faire sans precepteur: & lie mieus le tetin qu'il ne sauroit avaler du potage. Mais la premiere raisõ est plus valable. Aioutés y la troisieme: que le lait est beaucoup plus aisé a digerer, q̃ le potage, la chair, le pain, & autres viandes. & q̃ l'estomach de l'anfant mol & tandre, ne peut venir a bout d'autre alimãt q̃ du lait humide & chaud tãperemant.

Or sus tout cela est accordé. voyõs maintenant d'arreter & conclure, combien de tams doit tetter le fis & la filhe. J'ay dit qu'un pareil terme est deu à tous deus, si l'on ha chois du lait: c'est à dire, qu'on donne a la filhe le lait de celle qui ha fait vn fis, & au cõtraire. Sinon, & que le lait dont on nourrit la filhe, soit pour vn male, il vaut mieus la feurer plus-toft, comme a vn an & demy: & que le fis tette ses deus années de quel lait que ce soit, pourueu qu'il soit bõ an substance, ie n'y vois aucun dangier.

*filhe
ay a deus*

fil / 2 / ane

FIN DV CINQVIEME LIVRE.



A LA TRES-AVGVSTE
KEYNE DE NAVARRE,
FILIE, SEVR, ET
fame de Roy.

Vous auez antandu, MA-DAME, mon playdoier contre un bon nombre des Erreurs populaires, au fait de la Medecine & regimine de sante. C'est la premiere partie que ie vous ay presante, an toute humilite & reuerance, pour au iuger, s'il vous plait. Ie craindrois les langues venimeuses des anuieus malins & medisans, qui pourront trouuer mal seant, que ie propose a V. M. un tel sujet, duquel ie suis cõttraint an quelques androis tenir des propos, qui samble trop charnels: cõme an traitant de la Conception, de la Groisse, de l'Anfantement, de la Gessine, & sur tout de la cognoissance du Tucelage. Mais sachant qu'on peut honestement parler (comme ie fais) de toutes actions naturelles, non moins que de toutes parties du cors humain, les plus secretes & cachees, qu'on dit honteuses, que les yeux chastes ne craignent point de voir an public, par

Libre 38. de les anatomies: me souuenant aussi de ce que raconte Dion, de la tres-vertueuse princesse Liue Romaine, fame de l'empereur Auguste, laquelle sauua la vie a des hommes, qu'on alloit mettre a mort, par ce que ils auoint ete rancontrés deuant elle tous nus, disant que pour le regard des fames pudiques, ceus lá ne differoient an rien des statues: l'ay pansé, muni de telles raisons, comme bons defansifs, que la poison des langues & dans venimeuses, ne me peut nuire an cet androit. Vous plaira donc, MA-DAME, prandre le tout an la melheur partie, & excuser mon hardiesse, fondee & appuyee sur vottre debonnaireté & studieuse condicion, qui luy fait trouuer bon & honneste ce, que les moins sansas dedaigner & meprisét: comme ils n'ont aussi un curieus desir aus lettres & vertus, sinon an apparance. Dieu veulhe conseruer l'estat de V. M. le comblant ds ses graces & saintes benediccions.

Vottre tres-humble & tres-affectionné
seruiteur, LAVR. IOBERT.

Q V E S T I O N V V L G A I R E.



*Quel langage parleroit un enfant
qui n'auroit iamais ouï
parler.*



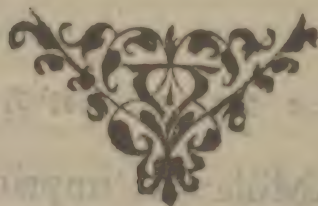
A B O U R D E A U S.

Par S. Millanges, imprimeur
ordinaire du Roi,

1 5 7 8.

*A Simon Millanges, imprimeur
du Roi, Aurias Parrany de
Carpentras.*

S CACHANT que vous imprimes le liure
des erreurs populaires composé par M.
IOVBERT, medecin du Roi de Nauar-
re, trouuant en mon pouuoir vn sien dis-
cours, de tel suiet & argument, qu'il fit dernieremēt
soudain & sur le champ, sus vn propos qui couroit
en ceste Cour, pleine de gens doctes & d'honneur,
i'ay pensé de vous l'enuoier, pour lui donner lieu
en quelque part dudit liure. Ce que (par auenture)
eust volontiers faict l'aucteur d'icelui, s'il se fust
trouué pres de vous. Le discours à esté bien receu
de tous ceux qui l'ont veu, & i'ay tant trauaillé, que
i'en ay recouuert en fin la copie, que ie vous dōne.
faictes en vostre proffit. ie croi que M. IOVBERT
n'en sera pas marri: veu que il l'a souuent commu-
niqué a plusieurs, & (à ce que i'entens) c'est vn des
erreurs populaires qu'il poursuit & condamne.
A Dieu.



Qu'un sourd de naissance est muet necessairement : (cōme aussi celui qui est nourri parmi des muets) & non au contraire , qu'un muet de nature, soit sourd. & d'oū prouiet, que l'homme est si tardif à sçauoir parler.



E vulgaire croid , & tient pour chose assuree, que l'hōme parleroit le langage d'Adam, s'il n'auoit apris autre langue dez son enfance. comme s'il estoit nour-

L'opinion vulgaire.

ri d'une muette par-mi des muets, ou en vn desert du tout inhabité des hommes, où il n'eust iamais ouï parler. Herodote an son second liure recite, que Psāmetic Roi des Aegyptiens, en voulut quelquefois faire la preuue, afin de iuger par là, quel estoit le plus ancien & naturel langage de tous ceus qu'on parle au monde. Il fist nourrir deux enfans par des femmes muettes en vne forest, où ils ne pouuoient ouïr aucune vois humaine. Passé deux ans, estans amenés audit Roi, ils prononcerent quelquefois ce mot Bec, qui en langage Phrygien signifie du Pain. dequoi on colligea, que le Phrygien

'Preuue d'un roi d'Egypte, pour sauoir quel langage est le plus ancien.

gien estoit le premier langage de l'homme.

*L'opinion
de S. Au-
gustin.*

Mais (comme dit S. Augustin en son neu-
ieme liure sur le Genese) ces enfans pou-
uoient auoir aprins & retenu ce mot des
chieures, parmy lesquelles ils auoient esté
nourris. Car, come il remontre an son œu-
ure de la quantité de l'ame, toute maniere
de parler est de l'ouïe, & par imitation.

*Iu. 16.
chap. 11.*

Touttefois en son liure de la cité de Dieu,
il pense & croid, que auât la confusion des
langues, qui auint an l'edificaciō de la tour
de Babel, le langage Hebrieu estoit natu-
rel a chacun. Comme si la parolle fust vne

*Refutation
des derniers
propos de S.
Augustin.*

action procedante de l'instinct naturel, ou
simple & propre mouuement de l'ame: tout
ainsi qu'elle a de soi & en soi quelques in-
clinations naturelles, qu'elle met en eui-
dence & effet, sans aucun enseignement.
Tel est le sçauoir tetter, crier, pleurer, rire,
mouuoir pieds & mains, & (quand la for-
ce y est) de cheminer. Le cheureau, l'a-
gneau, le poulain, & samblables animaux,
aussi tost qu'ils sont nés, d'eux-mesmes se
iettent aux mammelles, sachans naturelle-
ment que là est leur nourriture. Estans de-
uenus grandets, ils choisissent de mille di-
uerfes

uerfes plantes qui font en vn terroir & paturage, celles qui duiſent & reuiennent le mieux a leur complexion. Ils beelent & hanniffent dez leur naiſſance: ce qui repôd au crier des enfans: & le tout ſans aucun enſeignement, nompas meſmes par exemple ou imitation. L'homme a de telles actions a reprefenter, communes aus autres animaux, de ſon ſimple naturel, & ſans apprêtiffage. Mais la parolle, qui eſt vne voix ſignificatiue, exprimant les cōceptions de l'ame raifonnable, procede totalement d'une ſcience ou diſcipline, laquelle on comprend par le moien de l'ouïe. *Que le parler eſt d'une ſcience ou diſcipline.* Tellement qu'il eſt impoſſible, qu'un ſourd de naiſſance, perſeuerant en ſa ſurdité, ſache iamais parler: combien que ſa langue, & les autres parties à ce ordonnees, ſoient tres-bien cōpoſees & ordonnees, de ſorte qu'il n'y ait rien a deſirer. Et que dira celui qui n'a iamais rien ouï? La parolle eſt diſcipline, non moins que la Muſique: l'une & l'autre aprinſe par l'ouïe. Dont il auient, que l'enfant en quelque lieu qu'il ſoit nourri & eleué, apprend & retient le langage vulgaire (que l'on dit Vernacule, ou maternel) quel

Oo

*Que si l'on
n'a parlé de
son natu-
rellement.*

qu'il soit Hebrien, Grec, Latin, ou Barra-
gouin. L'un ne lui est plus mal aisé que
l'autre. Car n'en ayant aucun d'impression
naturelle, il est indifferant a tous: tout ainsi
que le blanc, a recevoir toutes couleurs, &
l'eau fade toutes saveurs. Adā n'eust point
parlé de son naturel, nom plus que nous:
mais Dieu lui inspira un' ame sçauante du
langage qu'il lui pleut, comme il fit aussi a
Eue, & leurs premiers enfans, aprindrent a
parler d'eux, comme font les nostres de
nous. Or de ces premiers parens ia corrom-
pus par leur transgression, nous auons & te-
nons toutes nos inclinations & conditiōs
naturelles, & mesmement la plus grande
imperfection qui soit, de tēdre plus au mal
que au bien: peché vraiemēt originel. Mais
quant au parler, nous n'en auons que l'apti-
tude & habilité, comme a tout' autre disci-
pline. Ce qui est du vray naturel de nostre
Ame, enchassée dans vn corps de telle trē-
pe ou temperature & complexiō, que doit
auoir l'homme, pour sa perfection. Car le
fat & niais de naissance, est cōme l'enfant
ez premiers ans, inepte a raisonner, pour
l'imperfection de son corps. & samblable-
ment

ment ceus qui par accidant de maladie, ou
 passion d'esprit (comme d'amour, ou fa-
 cherie) deuient fols, assotis, maniacles
 & insensés. en tous lesquels demeurant l'a-
 me touiours semblable a soi, & en son en-
 tier, neantmoins ne peut exercer sa raison,
 pour n'auoir le corps de mesme a son com-
 mandement. Aristote a tres-bien enseigné,
 que nostre Ame ignore toutes choses, &
 est comme vn tableau neuf, bien liz & po-
 ly, auquel il n'y a rien encores de peind ou
 graué, lors qu'elle est infuse au corps hu-
 main, enuoiee du ciel, ainsi que nous croi-
 ons. Elle n'a rien que simplicité, sincerité,
 pureté, facilité & aisance, inclinacion & a-
 ptitude a tout art & science, a toute cōnois-
 sance des choses diuines & humaines (qui
 est la vraye definitiō de Philosophie) hors
 mis & exceptees les facultés & actions ne-
 cessairement requises a vn' ame viuante,
 comme celle des bestes: lesquelles nostre
 ame exerce au cors dez le commancemēt,
 & auant que l'enfant soit né, sans doctrine
 ou discipline, comme dessus a esté remon-
 tré. Car pour le viure simplemant (qui est
 defini aus animaux & limité de deus actiōs

*Opiniō d'A-
 ristote, que
 l'ame n'a
 rien d'elle-
 mesme,
 quant aux
 sciences.*

*Opinion de
Platon con-
traire a cel-
le d'Aristo-
te.*

principales, de sentir & se mouuoir) l'ame
n'a besoin d'aucun enseignement. la doctri-
ne ne lui est requise, que pour les ars & sci-
ences, n'en ayant point en soi: quoi que die
au contraire le diuin Platon, affirmant que
l'ame raisonnable a cōnoissance de toutes
choses quād elle vient au corps: mais estāt
plongee & cōme submergee dans la grād
humidité du corps, elle oublie tout: comme
celui qui deuiant oblieus, (en Grec on le
dit Lethargique) a causē de l'humeur phle-
gmatic qui noye son cerueau. Mais depuis,
a mesure que le corps perd ceste grand hu-
midité, & se desseiche petit a petit, l'ame
se ressouuient aussi de peu a peu, & com-
prend toutes choses qui lui sont demon-
trees & representees, comme en les recon-
noissant & soi ramentenant, n'apas les a-
prenant de nouveau. C'est l'opinion du bō
homme Platon, laquelle fait bien pour
ceus qui affirment, que nous auōs quelque
certain langage naturel, lequel fut de nos
premiers parēs, Adam & Eue. & que nous
le parlerions avec le temps, si l'autre que
nous oyons ordinairement des domestics,
ne le preoccupoit. Mais a la verité, nostre
ame

ame ne ſçait, ne tient de ſoi, aucun langage, & n'eſt affectée ou adonnée a aucun en particulier, ains ancline egale-
 ment & indifférente a toutes langues, ſi bien que l'une n'empêche l'autre, comme feroit (parauenture) la naturelle, ſi aucune y en auoit. Au-
 moins on y reconnoitroit quelque rama-
 ge, comme a ceus qui ne peuuent totale-
 ment oblier les accents, ou les prolacions,
 avec certains mots & phraſes de leur lan-
 gage maternel. Donques l'ame raisonna-
 ble n'ayant aucun langage de ſoi, eſt fort
 propre & apte a comprendre & bien expri-
 mer par ſes instruments ſains & entiers,
 toute diuerſité de langues. comme l'on eſ-
 crit du Roi Mithridates, auoir eu ſi heureu-
 ſe memoire, qu'il parloit bien & propre-
 ment vint & deus langues diuerſes. Nous
 n'auons de nature que la ſimple vois, com-
 mune a tous animaux qui reſpirent, & dif-
 férente en eus ſelon leurs eſpeces. Car cha-
 que animal a ſa vois propre, qui ſignifie
 groſſierement ſes affecti-
 ons ou paſſions: la-
 quelle on ne ſçau-
 roit exprimer ou repre-
 ſenter (dit Ammonius ſur Ariſtote) par
 lettres ou ſyllabes, nom plus que les diuers

*Que noſtre
 ame ne ſait
 aucun lan-
 gage natu-
 rel.*

*Que la vois
 ſeule eſt de
 nature, &
 non la pa-
 rolle.*

bruits de la mer, & des vents. L'homme
aussi, ez premiers mois, quand il vit simple-
ment en beste, n'a que la seule vois, avant
qu'il aprenne a parler: duquel estant priué,
il est dit muet, iacoit qu'il n'ait perdu sa
vois. Dont Aristote dit tres-bien en ses
problemes, que le seul homme est muet.

*Proble. 57.
lin. 11.*

*Qu'est ce
que parler,
c'estant il se
forme, &
pourquoi.*

Or le parler, n'est autre chose, que façonner
& articuler sa vois naturelle, en ajoutant
des consonnes aus vocales, en les cōposant
& entrelaçant, pour exprimer des mots si-
gnificatifs, qui expliquent & (par maniere
de dire) enfantent les conceptions de l'hō-
me: lesquelles sont infiniment plus diuer-
ses & au plus grand nombre, que celles des
autres animaux exempts de raison & dis-
cours. Et pourtant il falloit bien, que l'hō-
me sceut fort diuersifier sa vois, pour res-
pondre à ce que contient la grand capaci-
té de son esprit. L'enfant ramasse & assem-
ble diuerses conceptions en son entende-
ment, & les parolles qu'il oyt accōpagnees
de quelques actions, le tout ayant significa-
tion. Il comprend cela de peu a peu, & le re-
tient par frequente reiteration. Depuis,
quand sa langue est plus ferme, il tasche a
re-

représenter ce qu'il a retenu, en begueant:
 & parle en fin d'un long apprentissage, nō
 moins qu'un perroquet, a pres auoir lōgue-
 ment escouté. Car autrement, tant l'un que
 l'autre n'auroit que son ramage (qui est la
 vois naturelle) sans autre signification que
 de certaines affections ou passions, comme *Defferance*
 nous auons dit. Voions maintenant ce qu'
 en dit Aristote en son histoire des ani- *de la voix,*
 maus. Les animaux qui parlent, ont aussi *au parler.*
 vois : mais tous ceus qui ont vois, ne parlēt
 pas. Car ceux qui sont sourds de nature, ils
 sont aussi muets. dont ils peuuent bien ran- *Liu. 4. ch. 9*
 dre vne vois, mais non point de parolle. Et
 au liure des sens, & de leurs organes, où il *Chap. 1.*
 fait cōparaison des aueugles & des sourds
 nés, il dit sourds & muets, comme accidens
 qui s'entresuiuent necessairement. Ainsi
 Alexandre Aphrodisien en ses problemes, *Liu. 1.*
 ayant demandé pourquoi les sourds de nais- *probl. 133.*
 sance, sont aussi muets, il repond gentille-
 ment, qu'ils ne peuuent dire, ce qu'ils n'ont
 iamais ouï. Pour mieus confirmer ce pro-
 pos, il nous faut aiouter ce, que le mesme
 Aristote escrit au liure dessus allegué, tou-
 chant la vois & le chant des oiseaux, qui est

*Que le chât
des oiseaux
est en par-
tie d'apran-
tiage.*

en partie simplement naturel, & en partie de quelque aprantiffage entr'eus. Car ie ne veus icy amener, ce que l'homme enseigne a vn oiseau, de représenter autre chant que le sien: mais l'enseignement des oiseaux peres & meres, a l'endroit de leurs petits. Dequoy on pourra aisément comprendre, que si les oiseaux ont vn chant naturel (qui est la vois commune a toute leur espece) & vn autre enseigné ou aprins, en demeurant avec les siens, qu'il n'auroit pas s'il en eust esté incontinent séparé, & prins au nid: de mesme l'enfant sequestre de toutes gens qui parlent, & qui de leur cōuersacion l'ensegnet a parler, n'aura que sa vois naturelle, comme quand il naquit. La vois despliee, dit Aristote, (qui est, comme si on disoit, le parler des bestes) est differente entre les animaux, voire entre ceus de mesme espece, en diuers lieux. Exemple: les perdrix en diuers païs, ont le chant diuers, car les vnes cacrabent, les autres stridet. Et il y a de petits oiseaux, qui ne chantent comme leurs parens, si ayās esté prins au nid, n'ont eu l'educacion paternelle: ains se sont adonnés & acoutumés aus meurs & au chât des

des autres oiseaus. Mesmes on a aperçu „
 quelquefois vn rossignol , qui enseignoit „
 son iargon a ses petits, & leur dōnoit a imi „
 ter quelques chāsons. Car le parler ne pro- „
 uient de nature, comme la vois : ains peut „
 estre aquis par estude & discipline. Voila „
 pourquoi aussi les hommes vsent de diuers „
 langages, combien que tous aient sembla- „
 ble vois. &c. C'est assés prouué (ce me sam- „
 ble) que le parler soit chose aprinse par le „
 moien de l'ouïe, dont il s'ensuit ineuita- „
 blement, que les sourds nés, & ceux qui „
 n'ont iamais ouï parler, sans estre sourds, „
 sont muets par conséquent : sinon que par „
 succession de temps ils iouissent de l'ouïe, „
 leurs aureilles estans destouppees: comme „
 nous auons quelquefois obserué, & mes- „
 mes pratiqué, en des enfans qui n'auoient „
 parlé auant sept ou huit ans.

*Conclusi-
on, comme
les sourds de
naissance,
sont aussi
muets.*

Maintenant ie veus, comme en passant,
 toucher ce point, qui n'est mal a propos:
 s'il y a differance du parler que l'enfant a a-
 prins à celui d'un perroquet, d'un etour-
 neau, d'une pie, d'une alouëtte, d'une linot-
 te, d'un tourd, ou d'un corbeau, d'un jay,
 samblablement aprins. Il est certain, que
 com-

*Differan-
ce du parler
des enfans, a
celuy des oi-
seaux.*

cōme leur ame est differente , ainsi est leur langage, en ce que l'enfant entend ce qu'il dit, & le veut ainsi dire, ou mieus s'il pouuoit, pour expliquer & faire entendre ses conceptiōs. l'oyseau au cōtraire, n'ha aucune intelligēce de la signification de ce qu'il prononce. Tellement que si l'oiseau demāde, ou repond quelque chose bien a propos cest d'un rencōtre, & nōpas d'ordinaire : sinon qu'on le lui ramātoieue, ou fasse dire expressement. Ancor y aioutera il touiours quelque mot de trauers, lequel arguēra suffisamment, qu'il n'an a aucune intelligence. Dont on dit communement de celui qui parle, & ne fait ce qu'il dit, il parle comme vn perroquet. Ainsi peut on aprandre quelque folie, ou imprecation en Allemāt, Polonois, Basque, Breton, ou autre langue incognuē, qu'on dira ignoramment pour salutation. de quoi on se rira. Ainsi plusieurs prient bien Dieu en latin, sans aucune intelligence de ce qu'ils lui demandent.

II.

*Si le mu-
et de nais-
sance, est
sourd par
consequāt.*

Reste à sauoir, puisque le sourd naturel est muēt par consequant, si pareilhemāt le muēt de nature (a raison de quelque defaut an sa langue, ou ez autres parties requises au par-

au parler) est consequamment sourd. La- Chap. III.
ctance Firmian en son liure de l'ouurage
de Dieu, le veut ainsi. mais etant grossier
anatomiste (comme l'on comprend aise-
ment par ses raisons) il ne doit en cela estre
cru, Alexandre Aphrodisien, au lieu ci des-
sus allegue, semble dire, que non, mais il
n'a pas bon fondement, quand il pose, qu'il
y a vn paer de nerfs qui vient du cerueau,
duquel vne portion va à la langue, & l'autre
aux aures, Et que parce, les affectiōs de
la lāgue & des aures se cōmuniquent ai-
sement. Et d'autant que l'une desdites por-
tions, peut estre offācée & corrompue sans
l'autre, il auient aussi qu'on peut deuenir sourd
par quelque maladie, sans deuenir muet: &
au contraire. Mais sa supposition n'a aucun
lieu en ceci, nomplus que la raison d'au-
cuns modernes, suiuant Pierre de Abano,
dit Conciliateur: que le sixieme pareil des
nerfs du cerueau qui meut la lāgue, est fer-
mement allié au cinquieme pareil, lequel
sert a l'ouïe. Car comme ie ne veus pas, que
le defect du parler suiue la surdité, pour au-
aucun consantement ou sympathie de la
langue

langue aus oreilles, ains seulement a faute
 de doctrine, qui soit reslée des oreilles:
 ainsi n'accorderay-ie pas, que pour le vice
 & incôgruité des parties dediees au parler,
 l'ouïe en soit offencee. Aussi le fait n'est
 pas semblable, veu que telles parties ne fôt
 ne a l'integrité, ne a la construction des o-
 reilles: moins a l'instruction de l'ouïe, la-
 quelle pour soy n'ha besoin d'aucun anse-
 gnemant, nom plus que la veüe, ou autres
 sans exterieurs: qui ne requierēt, sinon d'e-
 stre libres & ouuerts, sans aucun empeche-
 ment, & que leur obiect soit prochain en
 certaine distence. Adonc nous voyons &
 oyons naturellement, sans doctrine ou dis-
 cipline. Puis donc que l'ouïe ne prend ne
 apprend aucune chose des instrumens pa-
 rolifiques, ni mesmes de la parole (quant
 a son action simple d'ouïr) celui qui est
 muët de naissance par l'imperfection de sa
 langue, ne sera pas sourd pour cela: nom-
 plus que si a vn beau parleur, on arrachoit
 la langue. Ainsi void on iournellement
 ceus ausquels on l'ha coupee, n'ouïr pas
 moins pour cela. On pourroit icy repli-
 quer, que c'est autre chose, estre mutilé de
 la lan-

Replique.

la langue apres la natiuité, & d'y auoir quel-
que imperfection de nature comme aussi
nous voyons, que ceus qui sont deuenus
sourds par accidat de maladie, ne perdēt le
parler : cōbien que les sourds de naissance,
soient muets necessairement. Mais il suffit *Responce.*

pour asseurer nostre premiere propositiō,
de la mutité suiuant la surdité naturelle, q̄
les sourds par accident, sont delà en auant
ineptes a autres langages nouueaus : si ce
n'est, par le moien de l'escriture. a laquelle
encores a esté autresfois necessaire l'ouïr.

Car cōme ainsi soit, que la lettre escrite est
le vicaire de la parolle, il est impossible
qu'on sçache escrire, ou entēdre l'escriture *Qu'on ne
peut lire ne
escrire intel
ligiblement,
sans auoir
premiere-
ment ouy.*

(quoi qu'on la puisse contrefaire, cōme en
peignant, par imitation) sans auoir iamais
ouï. Donques s'il est vray, q̄ les instrumans
de la parolle ne conferent ou cōmuniqēt
particulierement aus oreilles, & q̄ le par-
ler ne fait rien a l'ouïr, cōme au contraire
l'ouïr fait & est necessaire au parler: il s'en-
suit biē, que le muet de nature, n'ouïra pas
moins pour cela (supposé que l'organe de
l'ouïe ne soit en rien interessé) cōbien que
le sourd de naissance, soit muet necessaire-
ment

ment, quoi que en sa ligue, & és autres parties requises au parler, il ni ait aucū défaut. Notés que au tout ce propos, ie dis de naissance, & de nature, indifferammēt : pour signifier le sourd ou le muēt des le commencement. Et ie dis muēt de naissance, non celui qui ne parle pas (car ainsi tous serions muets) ains qui n'est apte a parler.

III.

*D'où vient
que l'homme
est si tardif
à parler.*

*Liv. 11.
probl. 58.
60.*

Venons au troisième point: d'où procede, que l'homme aiant l'esprit si habile & prompt, qu'il comprend toutes choses en peu de temps, il est néanmoins si tardif a scauoir parler & articuler sa voix? & les bestes ont incōtinent, ou bien-tost apres qu'elles sont nees, leurs voix absoluës & parfaites, autant qu'elles auront iamais? Aristote en ses problemes repond a cela, que la voix de l'homme a de grāds diuersités. Les autres animaux n'exprimet point de lettres, ou fort peu (cōme deux ou trois seulement) & sans consones, lesquelles iointes aux vocales fōt la parole. Or le parler (dit il) n'est pas de la simple & seule voix, ains est parfait & accomply des affectiōs ou conditions de la voix, avec signifiatiō: & les affectiōs de la voix, ce sont les lettres. Parquoi les enfans, auant qu'ils sachet ou puissent pronōcer les lettres expriment leurs passions (non autremēt que

es bestes) d'une voix naturelle & nullemēt prise: laquelle est cōmune à tous enfans de quelque païs que ce soit. Mais le parler est differant de ville en ville, voire en mesme ville: a raison de la voix artificiellement distincte, par la grād' diuersité des lettres accouplees & entrelacees d'infinies sortes, dequoi procedet les mots diuers, qui signifient infinité de choses. Puis donc qu'il y a tant de faſſon, au parler, & que de cinq ou ſix lettres on peut faire cinquāte mots differans l'un de l'autre, il eſt bien aiſé a entendre, pourquoi eſt ce que l'enfant forme ſi tard ſa voix, au prix des beſtes: lesquelles ont leur voix fort ſimple, & (cōme dit Alexandre Aphrodiſiē) plus naturelle que animale. Car ce qui eſt extrememāt diuers, & qu'il faut diuerſifier de pluſieurs differances, ne peut eſtre acheué en peu de tēps: ſoit qu'on ait egard a l'ame, qui aprād la ſciāce de parler: ſoit a la lāgue, qui le doit exprimer. laq̃lle requiert auſſi du tēps a ſe derōpre & habilitier cōme on dit de la main, pour les inſtrumēs de Muſiq̃. Dōt au cōmēcemāt, de muēt on deuiēt baigue, ne pouuant bien faire ſonner toutes les letres, ne prononcer abillemant les mots, pour la molleſſe de la langue, & ſa rudeſſe a vn nouueau metier.

*Leu. II.
probl. 143.*

*Liv. 11.
Probl. 27.*

*D'où vient
que quelque
uns parlent
avant le tās,
& puis reui-
ent muets.*

Il y a vn autre doute sur ce mesme propos, qui est plus mal aisé a expliquer. Aristote le propose en ses problemes. D'où vient que quelques enfans commencent a parler avant l'aage auquel communement on forme les parolies : & apres avoir bien expri-
mé quelques mots, de rechef ils sont muets, & reuiennent a leur premier estat, iusques au temps & terme ordinaire du parler ? Ce que plusieurs estiment chose prodigieuse : & mesmes quand on dit, quelques vns auoir parlé dez le point qu'ils furent nés. Cela est vraiment fort rare, & mal aisé a croire : toutefois il peut bien auenir par raison naturelle. C'est, que l'enfant au mesme instant qu'il oyt, il l'entend, & le peut dire. Mais le plus souuēt & d'un ordinaire, l'ouïr precede de loin l'intelligence, & l'intelligence le parler : d'autant que l'instrument de la parolle n'est encor de la temperature qu'il conuiēt a expliquer ce que l'esprit aura conçu. Au contraire, quelques vns parlent plus-tost qu'ils ne sçauent entendre (ainsi que nous auons dit du perroquet, & autres oïseaus qui parlent) contre-faisans les mots qu'ils ont ouï, iusques au
temps

temps requis a tous les deux: c'est, de pou-
 uoir entēdre & parler. Ceux donc ausquels
 les obiects de l'ouïe font plu-tost impres-
 sion en l'ame, que l'instrument du parler
 ne soit parfait, il leur auient aucune-fois,
 que apres auoir entendu beaucoup de cho-
 ses, soudain ils les prononcent: & mesmes
 apres leur dormir, lors que les esprits ren-
 dus plus copieus, peuuent faire quelque ef-
 fort & impetuosite à mouuoir distincte-
 ment leur langue. Mais cela ne dure pas, &
 n'est guieres continué: ains l'enfant reuiet
 à sa premiere mutité. Ainsi quelque fois
 nous sommes tellement disposés, que sans
 y panser il nous vient des propos & fanten-
 ces a la bouche, lesquelles nous serions biē
 empechez autres fois de trouuer si bien a-
 uenantes: & au contraire, par fois il nous est
 impossible d'expliquer ce que nous sauons
 bien. Samblablement il peut auenir, que
 vn enfant dira quelque chose: & puis la lan-
 gue retournant a son etat ordinaire, deu-
 endra muette, iusques au dernier temps de
 sa perfection & force. Autre cas est, des
 enfans qui deuiennent muets par surdité, a-
 pres auoir parlé quelque iargon, voire par-

*De ceux
 qui par sur-
 dité cessent
 de parler.*

Pp

lé intelligiblement : comme nous fauons par bon rapport , estre auenu a tous les enfans males du sire Anthoine Butin (fameux apoticaire de Tolose , qui a pour enseigne les trois Rois) dequoi ses filhes sont exemptes. Ils parlent tous , iusques enuiron les quatre ans : puis ils deuiennent tellement sourds , qu'ils n'entendent aucun bruit : & petit a petit ils cessent de parler. C'est d'autant , que ne continuans plus d'ouïr , ils oublient aisement ce peu de langage qu'ils auoient aprins ez premiers ans : comme l'enfant est fort oblieus , a cause de sa grand' humidité , & ceus dudit Butin particulièrement , qui sont fort rheumatics. Ainsi n'ayans plus le moyen de continuer d'apprendre a parler en oyant , ils deuiennēt muets : comme celui qui auroit aprins quelques mots en Allemant , en Basque , ou en Breton , a faute de continuer la conference de tels lāgages , il oblie ce peu qu'il en sauoit : & celui qui discontinue sa grammaire , ou autre sciance , ou le ieu des instrumens de musique , les oblie facillemēt. Ce fait confirme touiours plus nostre premiere proposition , en faueur de laquelle nous auons
ainsi

ainsi discouru. Car si on peut redeuenir muët, a cause de la surdité, qui furuient par accident, apres auoir sceu parler: qui doubtera mes-hui, que le sourd de naissance ne soit muet ineuitablement? T'ajouteray vn autre accidant bien notable, qui fait aucunement a ce propos: de ceus qui par blesfure, ou autre maladie du cerueau, perdent entierement la memoire de toutes choses, iusques au parler: lequel ils rapprenent de peu a peu, comme font les enfans, ayans l'ouïe a leur commandement, & les instrumans du parler nullement hypotheques. Gens graues & dignes de foi, tesmognent auoir veu quelques vns blecez a la teste, d'une part & d'autre, & mesmes dans l'œil (dequoi M. Rondelet racompte vn' histoire en sa pratique en l'appendice du chap. 21) qui oblierent iusques a leurs noms propres: & leur fallut enseigner toutes choses, comme à des enfans. Aussi reuiennent ils tous a la premiere condicion d'un enfant de naissance: sauf du parler vulgaire, que quelques vns retiennent encores. mais les autres impressions des langues etrangeres, des arts & sciences aprinſes, de ce

*De ceus
qui obtient
tout, iusq's
a leur pro-
pre nom.*

qu'ils ont veu & cognu au parauant, toutes sont effacees de leur ame, par l'inondation & rauine du mal.

*Liv. r.
chap. 33.
Opinion de
mess. Pierre
Messie.*

Aiant paracheué ce discours, j'ai esté auerti que messire Pierre Messie en ses diuerses lessons, auoit touché cette question. Il conclud a deux auis: c'est, que les enfans qui n'auroient aprins aucun langage, parleroient an hebreu: ou bien qu'ils feroient naturellement & d'eux mesmes vn langage nouveau, donnans des noms estranges aux choses. Comme nous voions que les enfans de leur propre naturel imposent des noms a ce qu'ils demandent. En sorte qu'il semble, que la nature les enseigne a former vn langage tout neuf, auant que d'apprendre celui de leurs peres. Voila vne opinion de bonne grace, & digne d'vn simple gentilhomme: qui toutesfois ne sera pas aisément ressuë d'vn seuerer philosophe, lequel pese tout en vne plus forte balance que les autres, & iuge (comme on dit) à la rigueur du droit. Les raisons ci dessus deduites, arguēt & concludēt de toute necessité, que l'enfant sourd de naissance, ou qui autrement n'aura iamais oui, sera aussi muët: & qu'il ne

*Refutation
de ladicte
opinion.*

qu'il ne pourra aucunement controuuer vn langage, nompas mesmes scauoir que les chose ayent quelques appellations. Ce que il apprend des autres, quand on les lui montre pretnieremēt en les nommant: de-quoi il recognoit par apres telles choses par ce nom là. Comme en lui montrant & nommant tout ensemble des verges, vn couteau, du pain, vn œuf, des souliers, &c. il comprend que c'est, avec son nom, par plusieurs reiterees fois. Autrement, il ne fera iamais en pansement de nommer aucune chose. car il ne sçait pas mesmement (comme dit est) qu'il les falhe appeller, s'il ne l'a aprins de quelqu'un. Touchant aux mots bizarres & etranges qu'ils vsent, la plus-part leur est ensegnée des fames qui begaïet avec eux, contrefaisant les autres enfans, qui prononcet tout mollement, les autres mots qu'ils semblent inuanter & imposer a plusieurs choses, ce ne sont que mots corrompus des vraies appellations, qu'ils mutilent ou deprauent en diuerses façons: ou bien ils prennent & usurpent l'un pour l'autre: ou des mots qu'ils fauent, etans mal rengez dans leur memoire, ils

prenent de celui-ci la teste, de l'autre la queue, & les ajoutent au ventre du troisieme, faisant vne chimere de mot. De quoi ils nous font rire, comme fait vn Allemā, Italien, ou Espagnol, qui en voulant cōtre-faire le François (qu'il ne scait que a demi, ou a tiers, ou a quart) dit des mots sogre-neus & ridicules. Dira on qu'il les inuente, pour en faire vn langage nouveau? Non pas, a mon auis: ains qu'il se faut & abuse, en peusant tres-bien dire: & fait allusion a quelques mots qu'ils a aprins, & parauanture prins an autre signification, qu'ils ne sont en vsage. Ainsi l'enfant, tandis qu'il apprend a parler, confond, corrompt, depraue, difforme & deguise les parolles, par son ignorance ou impuissance, d'un' estrange faſſon. Comme celui qui apprend en musique, fait des accords heteroclits: & l'apprentis de la peinture, ou ecriture, fait des traits qui ne luy furent onc montrez. & le nouveau logicien auance des syllogismes cornus, tels qu'on ne vit iamais en Aristote. Ainsi de toutes choses, ceux qui se faillēt a biē représenter ce qu'ils veulēt contrefaire & imiter, semblent vouloir faire vn art
nouveau

nouveau, & de leur phâtasie. Mais ne pour-
roit on soutenir en quelque sorte, l'opini-
on du seigneur Pierre Messie? Ouy, pour-
ueu que l'on supposa plusieurs enfans estre
ensamble, & non chacun a-part. Car vn seul
na rien a demander, conferer, & communi-
quer. dont par consequant, il na besoin de
parler, ne de inuenter quelques mots pour
s'expliquer. Mais ceus qui seroiēt en cōpa-
gnie, il est vrai-samblable, que pour com-
muniquer ensamble (ainsi que porte le na-
turel de l'homme, qui est dit Animal so-
ciable) ils imposeroient des noms a ce qu'
ils verroient & traiteroient ensemble. Car
nous auons naturellement en nostre ame
ceste faculté ou puissance de parler, & d'ex-
pliquer par certains instrumens du corps
toutes noz conceptions. Tout ainsi que
nous auons la faculté de cheminer & de
courir, d'empoigner, tirer, souleuer, & faire
autres actions des pieds & des mains. Il ne
fault sinon, que la volonté nous y inuite &
meuue, quād les pieds & les mains sont assés
forts. Et ces facultez ou puissances sont mi-
ses & reduittes à effet de nous mesmes, sans
aucun enseignement, que de nature. Ainsi

*Comment
il pourroit
auoir, que
les enfans
controuas-
sent un lan-
gage.*

*Voies ce qui
est annoté
du fils de
Cresus, en
la préface
du second
livre du
Roi.*

peut bien estre, que la faculté de parler viendroit à effet d'elle mesme, quand la necessité le requerroit: comme lors que pour communiquer avec autres, il faudroit dire quelque chose, & faire entendre ses pensées, par des mots que l'on inuanteroit, & desquelz l'on s'accorderoit ensemble, l'un receuant & retenant ce que l'autre auroit nommé de la façon qu'il lui auroit plu. Mais vn sourd de naissance, & celui qui autrement n'aura jamais ouï nommer aucune chose, ne saura pas mesmement qu'il faille parler, & se faire entendre par quelques mots. Dont il remuëra seulement ses leuures, & fera quelques signes des mains, de la teste, & autres parties de son cors, ainsi qu'il voit faire aus autres. Et ainsi il demeurera tousiours muët, comme s'il estoit tousiours seul. car il ne peut cōmuniquer à personne les mots, qui sont reffus des autres. Ainsi son ame aura bien la puissance de parler, mais vaine & sans exploit, parce qu'elle n'y est inuitée d'aucune volonté (d'autant que d'une chose incognue on n'a aucun desir) ne d'aucune necessité. Car le sourd de naissance, qui ne fait ne fāt le besoin de parler, ne s'y efforcera iamais

mais, ne celui aussi qui aura tousiours esté
 seul. Mais quãd deus, trois, ou quatre, serõt
 en troupe, & voudront s'accompaigner,
 pour cõmuniquer & viure ensemble, com-
 me porte la condition humaine, il est fort
 vrai-semblable, que quand ilz n'auroient
 iamais parlé, leur ame d'elle mesme con-
 trouueroit & formeroit vn langage en ce
 lieu là, qui pourroit estre tout differant des
 autres langues, lesquelles pour semblable
 occasion & besoin seroient aussi inuantées
 ailleurs par autres personnes, qui feroient
 vn'autre societé. Car si l'ame n'est empes-
 chée ou frustrée des instrumens corporelz,
 requis à l'exequution de ses facultés & puis-
 sances, elle d'ellemesme s'y adonne, & les
 met en euidence par effet, quãd l'occasion
 & la necessité l'inuitet à ce faire. Donques
 les enfans qui ne seront sours de naissance,
 & auront les instrumens de parler à leur
 commandement, s'ils n'ont iamais ouï par-
 ler, estans quelques vns ensemble d'un or-
 dinaire, ilz pourront inuanter quelque lan-
 gage entre eus, duquel ilz s'accorderont &
 s'entendront facilement. non moins que
 les

les muets inuient des signes, par lesquels il se font bien & distinctement entendre, Car chascun signe est au lieu d'un ou de plusieurs mots. outre ce, que la plus part d'iceux sont entieres sentences, cōme les notes Hieroglyphiques des Aegyptiens. Mais les enfans qui naissent & conuersent parmi les gens qui parlēt, ne sont pas en la peine d'inuenter vn langage, en imposant des noms à ce qu'ilz voient & traitent : parce qu'ilz aprenent & faident des mots qu'ilz oyent ordinairement. Ainsi feroient ilz d'une autre langue, que de la maternelle, s'ilz estoient transportez ailleurs. Comme si vn enfant estoit emporté de France en Allemagne, auant qu'il eut aprins à parler: ou quand il n'en fait guieres. car il oblirera aisement ce qu'il en a compris, & s'adonnera au langage Alemant. Doncques ie ne contredis point à messire Pierre Meslie, sinon en ce qu'il dit, le barragoïn des enfãs & leurs mots bizarrez, estre de leur propre inuention (ce qui est de la corruption des mots qu'ilz ont apprins) & s'il entend qu'un enfant seul puisse inuenter vn lan-

langage. De quoi il s'ensuiuroit aussi, qu'un
sourde de naissance pourroit semblablement
parler. ce qui est euidamment faus, ainsi
que nous auons suffisamment remontré par
tout nostre discours.

Fin du discours sur la question, en laquelle on de-
mande, quel langage parleroient les enfans, s'ils
estoyent nourris entre des muets, par M. L A V R.
I O V B E R T, Conseller, & medecin ordinaire du
Roi, & du Roi de Nauarre, premier docteur re-
gent, Chancelier & iuge de l'vniuersité, an Me-
decine de Mompelier.

L'Imprimeur au Lecteur.

LOrs que j'entreprins de faire valoir l'imprimerie en ceste Guiene, destituee au parauant de ce grand bien, i'auois deliberé, & estois auement resolu de garder en mon impression, l'orthographie Françoisé, de laquelle ont vsé presq̃ tous les doctes autheurs, qui nous ont laissé des liures escripts en telle langue. Mais en fin estant vaincu de l'autorité des tresdoctes personnes, qui m'ont fait tant d'honneur, q̃ de me bailler ou enuoier leurs beaus escripts pour les imprimer, i'ay esté contraint de m'accommoder a leur vouloir, & imprimer leurs liures avec l'orthographie, qu'ils iugeoint estre la meilleure. C'est pourquoi les lecteurs de mes impressions ne me doiuent estimer vn Prothee & inconstant, s'ils voient ez liures, que i'ay imprimé, tâtost l'orthographie ancienne, q̃ ie reuere surtoutes autres, tâtost vne nouuelle, qui ne me plaist point. Je dois aussi estre excusé, si n'ayant accoustumé l'orthographie que monsieur Ioubert veut estre gardée en ses liures, i'ay laissé imprimer plusieurs mots diuersément & autrement que ledit Sr. Ioubert ne vouloit: cōme sçiance, concepuoir, conception, & tels autres mots avec vn ç a queuhe: par ce que ie voiois sçauoir, conçoient & autres mots, esquels le c, qui est deuāt a ou o se prononce comme s, escripts avec ledit ç. Il y peut auoir plusieurs autres telles fautes, lesquelles, estans accoustumés a ceste nouuelle orthographie, nous euerons mieux es autres liures, & quand nous r'imprimerons ceux cy.

aut ainsi corriger les fautes commises an l'im-
pression. Le premier nombre signifie la Page,
& le second la ligne.

1.8. commodité. 2.28. Jurisprudence. 4.18. conserva-
tion. 6.8. praeeminance. 9.9. contraire. 11. au marge,
Au prieme du premier liu. 14.3. concludet suffisammāt.
6.10. d'esperer. 18.2. rechercher. 30.15. s'affoiblit. 31.
1. il peut. 32.12. epuisant l'humour. 33.5. seront. 41.
intelligence. & 5. & 17. negligence. (de mesmes an
quelques autres androis) 47.21. amitié. 49.20. siennes.
3.1. les. 57.6. d'apericairie. 60.5. venthe. & 6. la pro-
f. 64. 20. veure. 67.17. pandu. 75.13. rien. 78.3.
autre du. 90.20. canon. 91.14. on pourroit. 94.9. basse
our. 96.3. marechaus, qui. 97.13. deslils. 104. 1. mette
n. 105.2. econdir. 108.16. repere sa. 110.18. dessandre.
29.2. narcotics. 131. 18. l'adolescence. 136. 7. comme
ont. 141.1. preparatif. 152.17. vint & cinq. 157.10.
erse. 179.22. sique, tant. 207.3. arreter. 235.17. dits
Androgynes. 237.1. census an samble. 239.19. passe.
42. 7. d'Aristote. 248. 17. sur-angroissce. 252.8.
nt dit. 256. 21. an ses indiuidus. 259. 22. a l'hannir.
60.2. & 266.15. perdris. 270.17. remuemant. 271.
11. suffit. 272.6. on nait. 278. 8. d'ecalthes. 292.8. assu-
ees. 293.20. sandres. 294.12. autres. 295.22. pauvres
ames. 315. 21. samblable. 319. 14. desseche. 338.12.
Curruca. 350.2. celles. 362. 2. erronnee. & 3. prou, que
nous refusons. 387.14. reieté. 414.3. par la. 420.2. qui
e. 421.12. d'eus. 447.19. de ses. 450.20. replecion.
459.19. cet anieur. 480.15. la defucelle. 465.17. an
ams. 470.21. desuiades, lou quinquerecl. 515.6. du lait.
517.4. Un autre. 532.19. caresser. 533.6. merci. 568.19.
qui est faite. 599.20. pertinammant. & 21. glanduleus
70.13. longuemant.

Par grace speciale, & priuilege du Roi donné
Poitiers le 30. iour d'Aoust 1577. il est permis
M. Laurens Ioubert, premier docteur regent, &
Chanseiller en l'vniuersité de Medecine a Mon-
pellier de choisir tel imprimeur & libraire, que luy
plaira, pour imprimer toutes ses œuures & liures
auec inhibition & deffence a tous autres, de quel-
que qualité & condition qu'ils soient, de ne les im-
primer, vendre, ne distibuer, durant le temps & ter-
me de dix ans apres la premiere impression de cha-
que œuure, & liure. Le tout a peine de confiscation
des liures, d'amende arbitraire, & de tous despens,
dommages & interestz. comme plus a plein est co-
tenu par les lettres patentes dudit priuilege, signé
HENRY, *Et plus bas* verifiees & enre-
gistrees au siege presidial d'Agenois, le 7. de No-
uembre 1577.

*Ledit M. Laurens Ioubert a permis par scedulle si-
gnee de sa main, au seul S. Millanges imprimeur du Roi,
imprimer la premiere partie de son œuure des Erreurs po-
pulaires au fait de la Medecine, pour le temps & terme
de cinq ans, a conter du dernier iour de l'impression.*

